

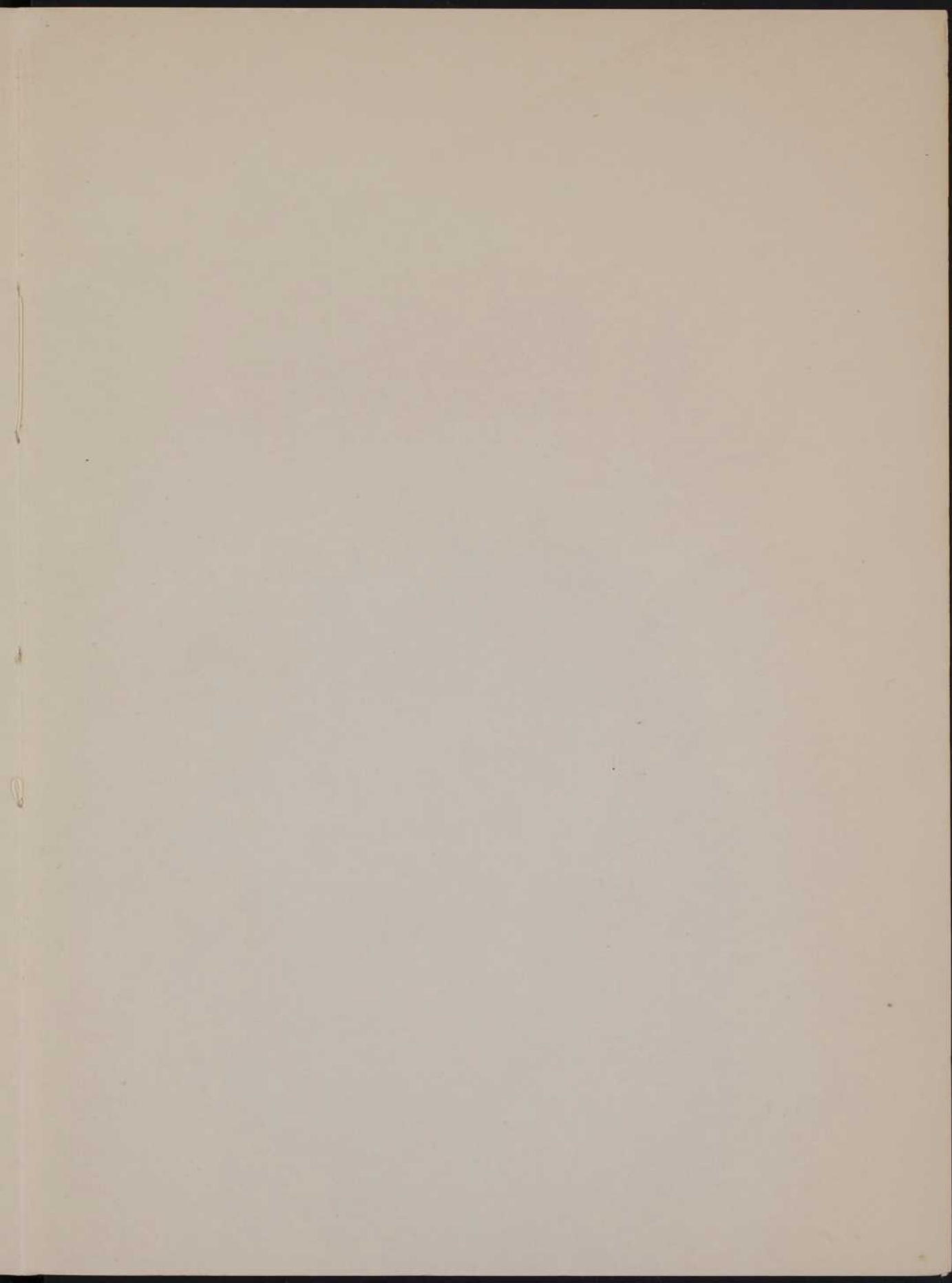
MX
513
A308
137
1918

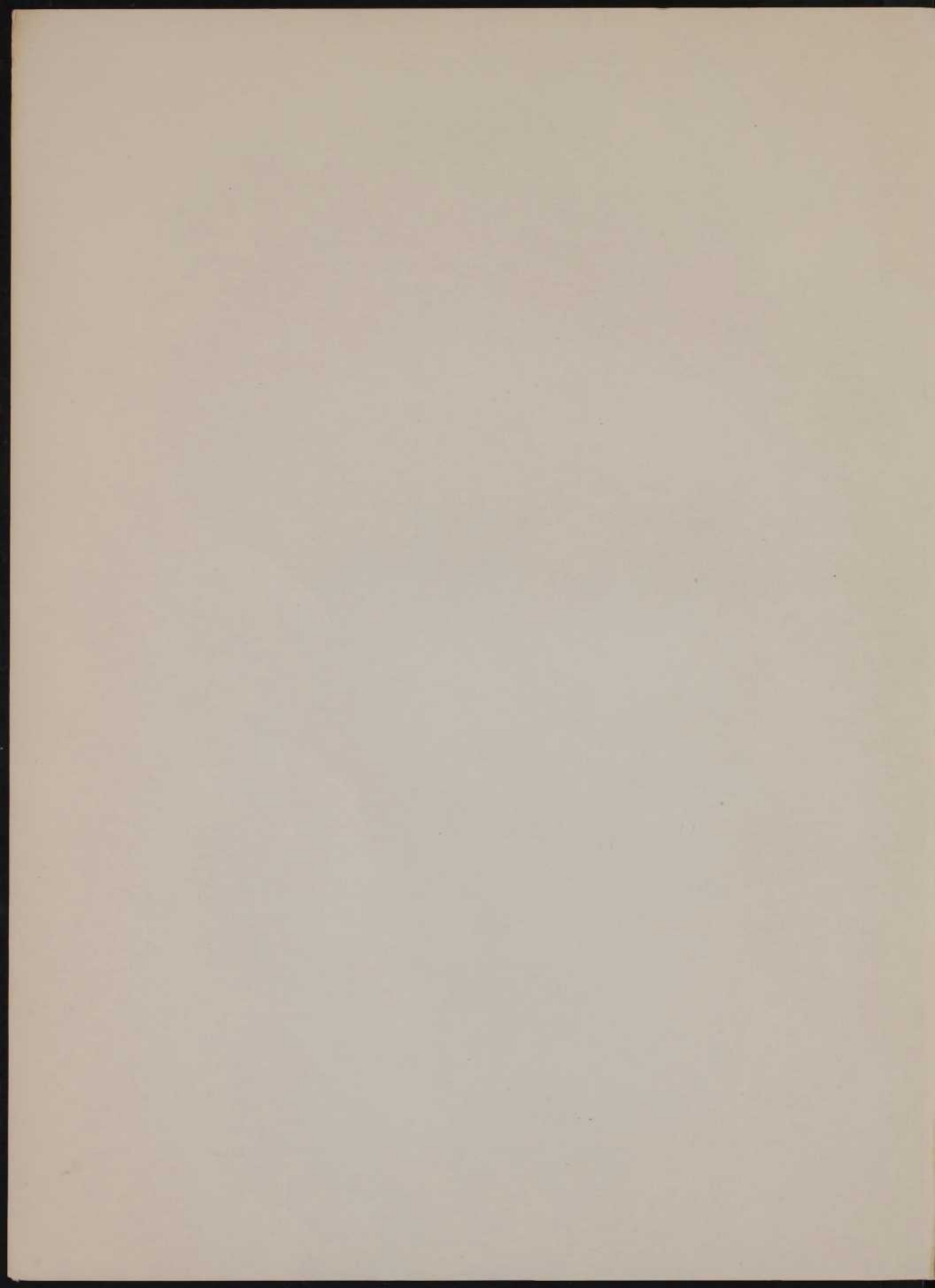
LBERT LABERGE

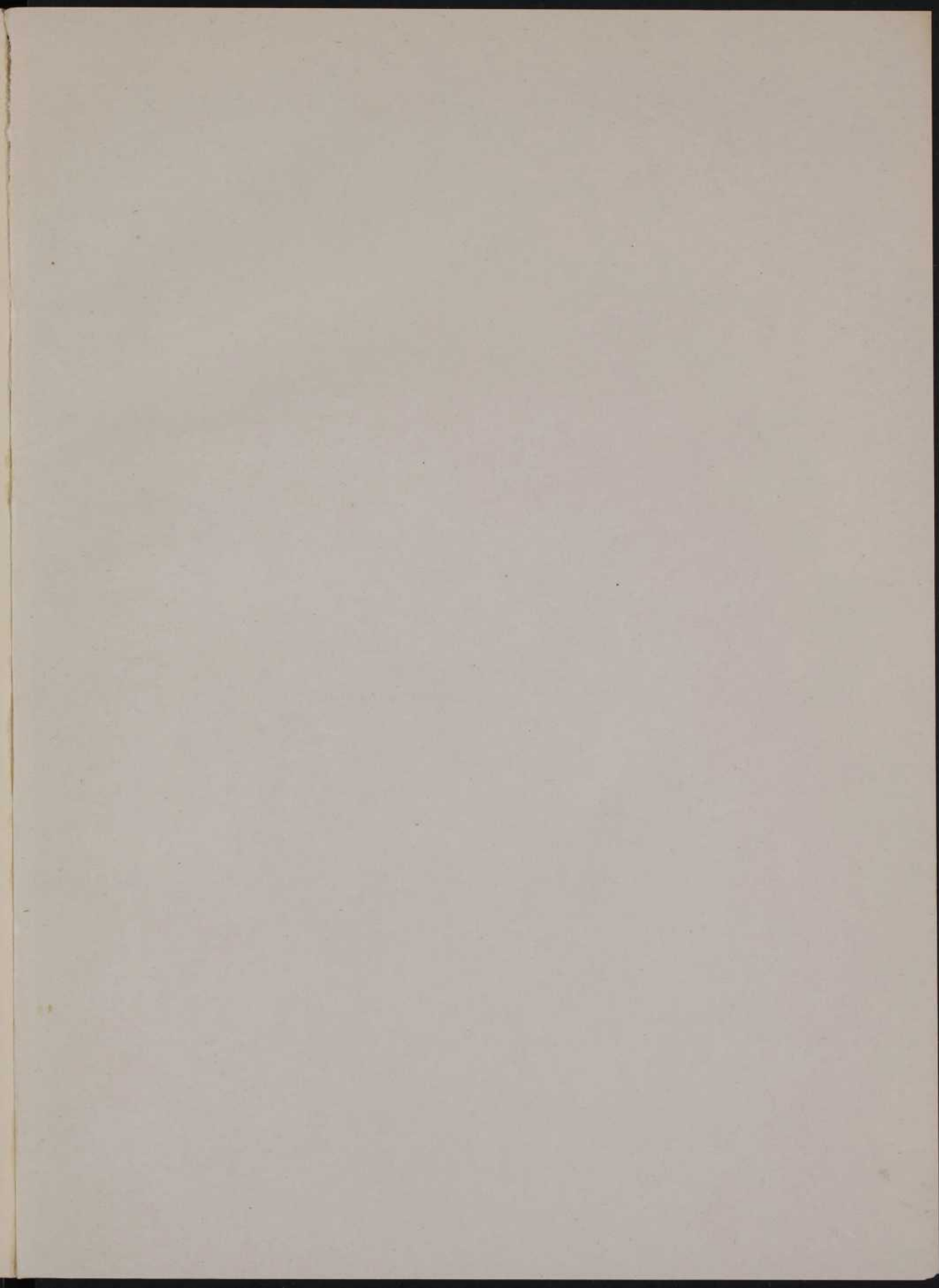
PEINTRES ET ÉCRIVAINS
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

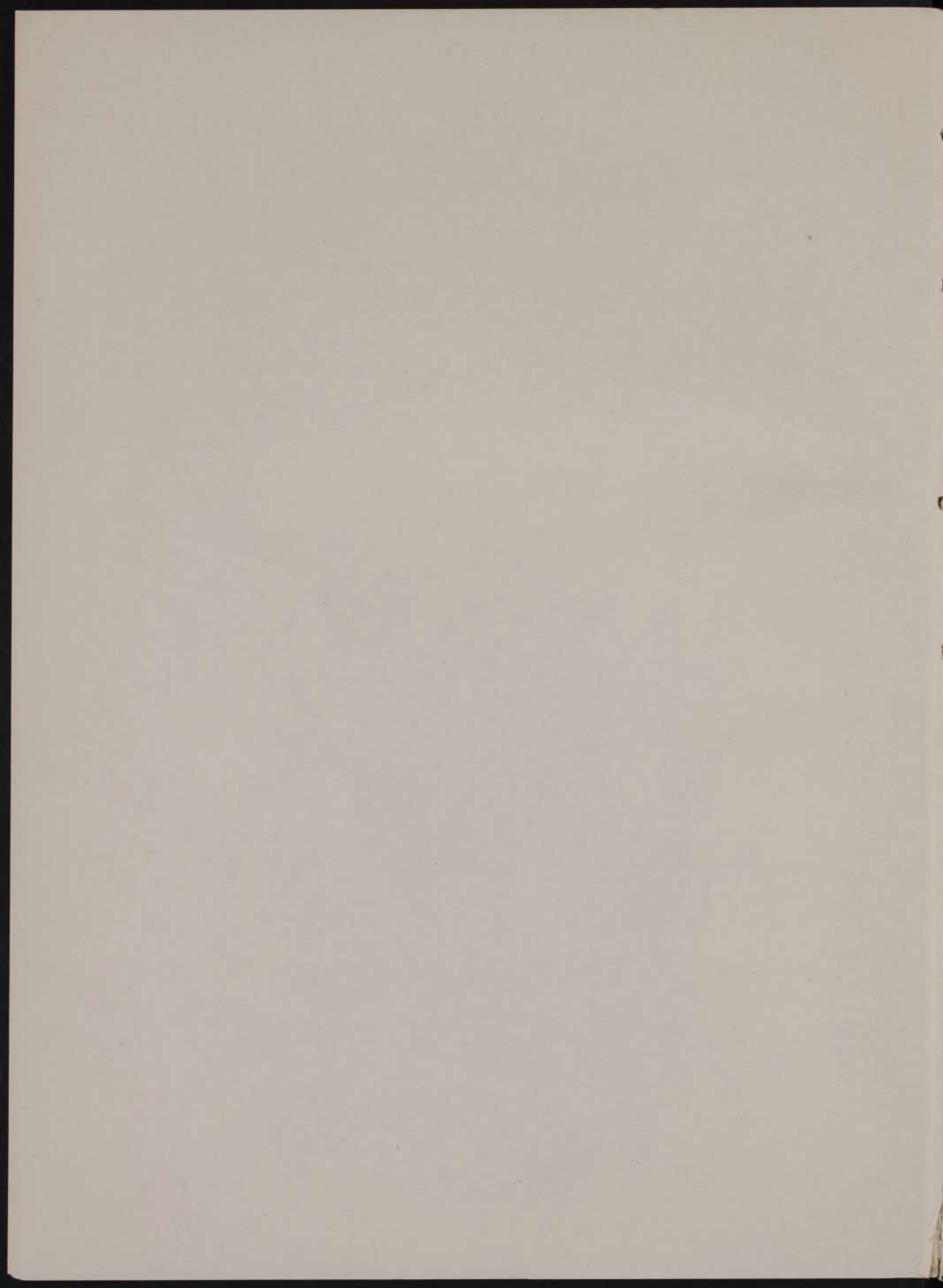


Bibliothèque Nationale du Québec



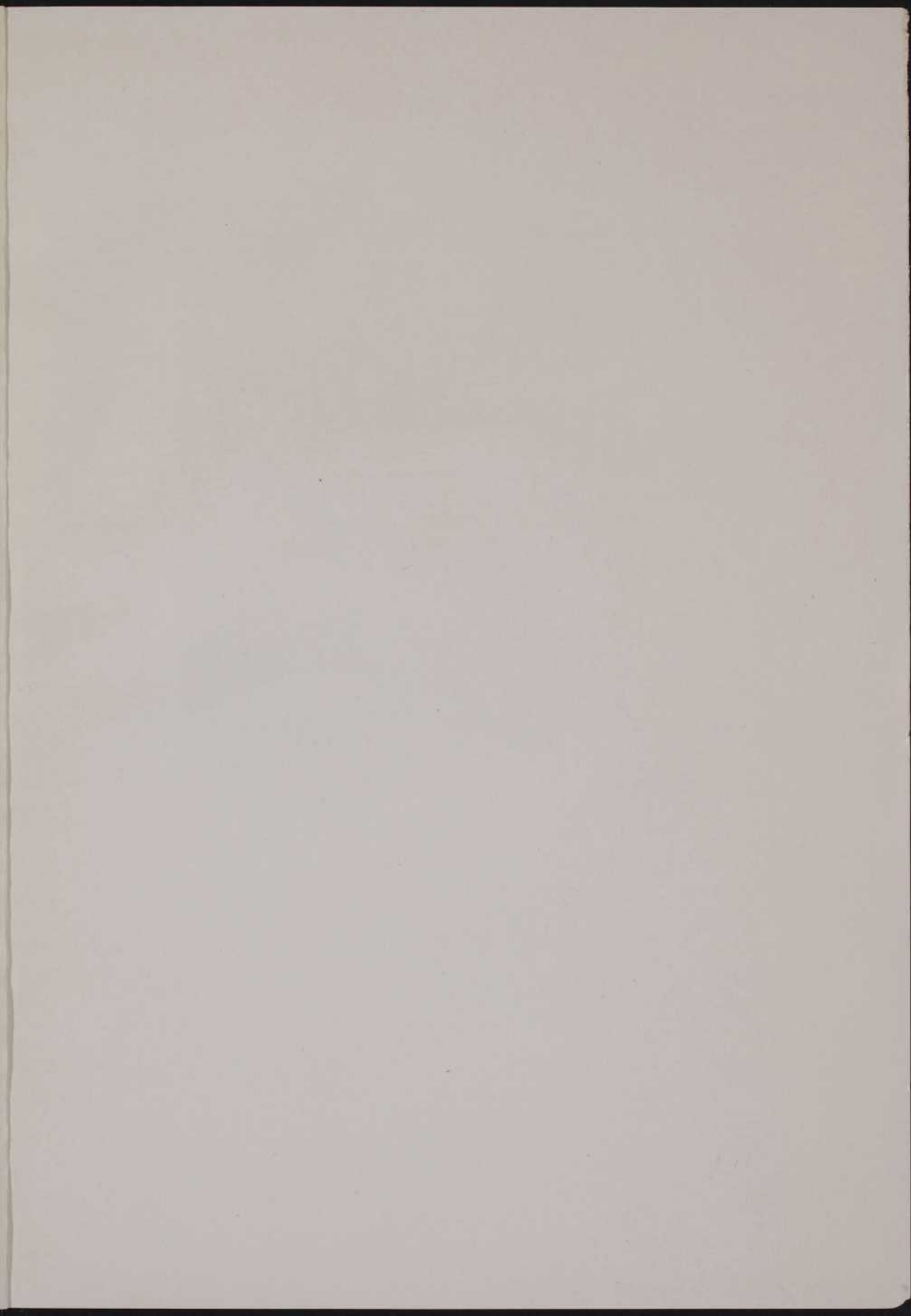






**PEINTRES ET ECRIVAINS
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS





ALBERT LABERGE

Photo par Emile Maupas

ALBERT LABERGE

**Peintres et écrivains
d'hier et d'aujourd'hui**



MONTREAL
ÉDITION PRIVÉE
1938

Edition privée
tirée à cent quarante exemplaires
numérotés et signés par l'auteur.

No. 37.....

Albert Laberge

NX

513

A398

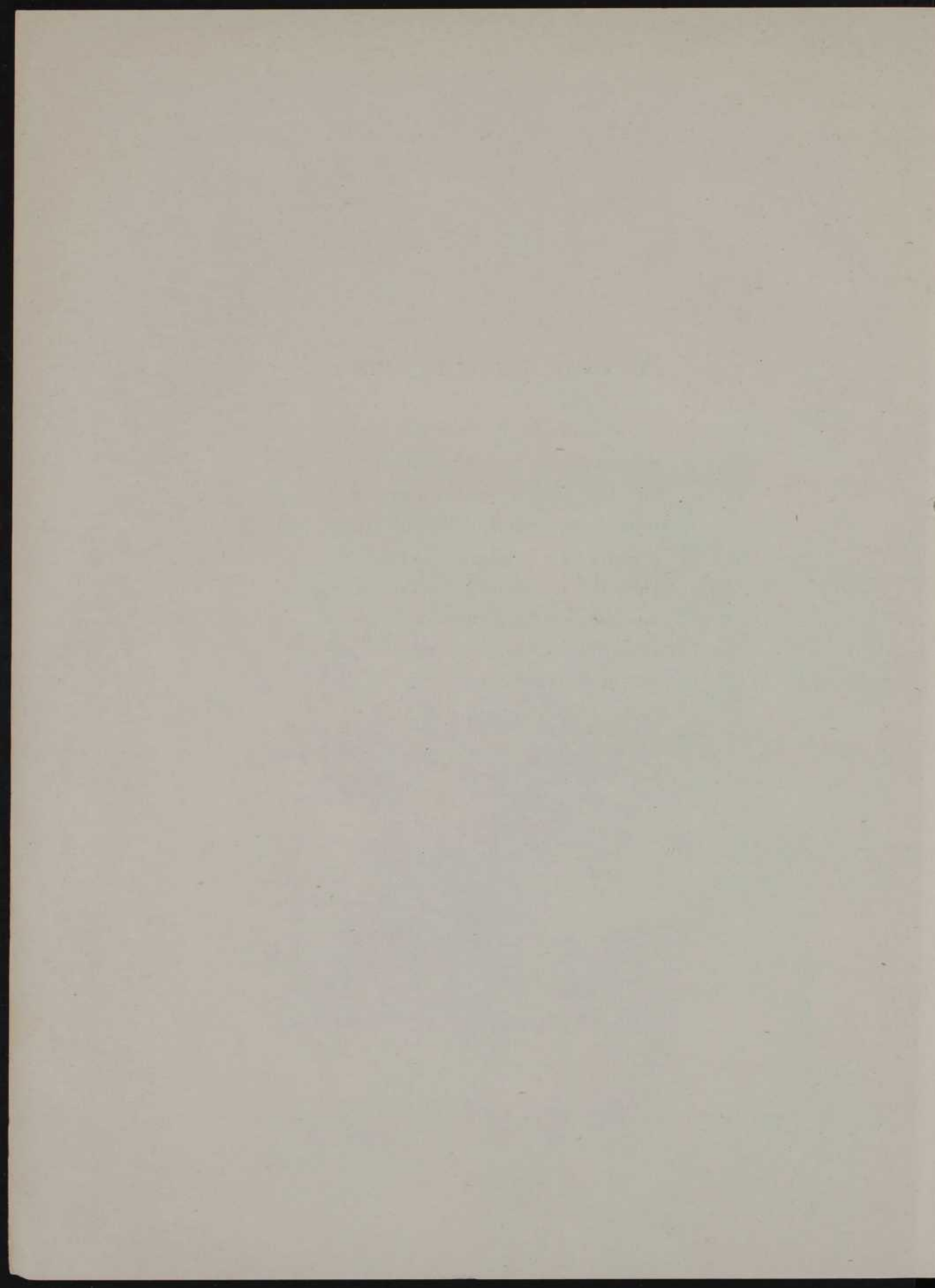
L32

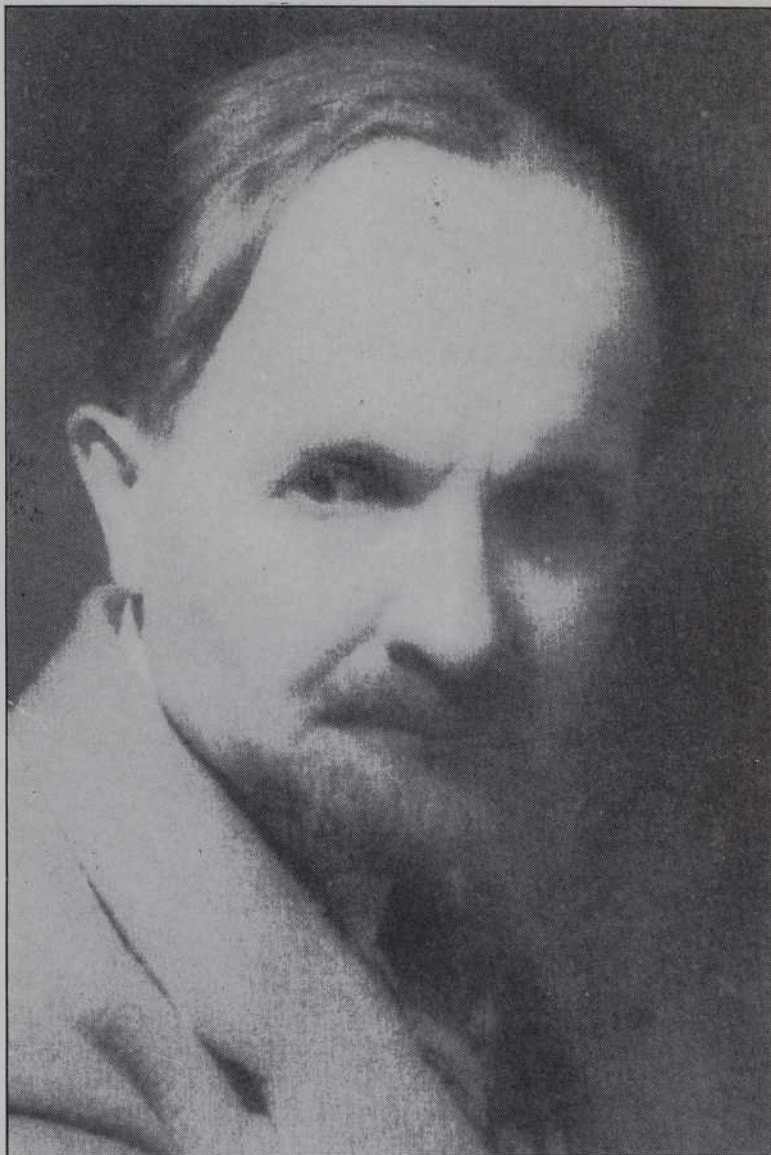
1938

Aux artistes de ce livre

*En souvenir à ceux qui sont
disparus après avoir tenté d'exprimer
leur idéal et en hommage à
ceux-là qui, vivants, s'efforcent par
le verbe, les couleurs ou l'ébau-
choir de créer de la beauté et qui,
par leurs œuvres: tableaux, livres,
écrits ou statuaire, ont embelli les
heures de ma vie.*

Albert LABERGE





LE SCULPTEUR
ALFRED LALIBERTÉ



LE SCULPTEUR ALAJÁLOS
DANS SON ATELIER

ALFRED LALIBERTE

DE la charrue à l'ébauchoir, d'ouvrier cardeur à l'état de grand artiste modelleur de formes humaines, voilà l'étape franchie par Alfred Laliberté, maître incontesté de la sculpture au Canada.

Un petit campagnard, fils d'un père successivement bûcheron, cultivateur, puis meunier, qui, dans son enfance a cultivé le champ paternel et a travaillé au moulin à carde, est devenu l'un des plus grands créateurs d'art que nous avons dans la vieille province de Québec. Au lieu d'ensemencer la terre comme l'auteur de ses jours pour y faire pousser le blé, il pétrit la glaise et façonne des figures de héros et de travailleurs auxquelles il donne la vie, de déesses et de muses qui possèdent le don divin de la beauté. Grâce à son prodigieux talent et grâce aussi à ses habitudes de travail, Laliberté a édifié une œuvre qui, non seulement honore son nom et sa famille, mais aussi toute la race canadienne française.

L'histoire des pionniers du Canada, des défricheurs de la Nouvelle-France écrite dans le bronze impérissable, voilà l'œuvre colossale accomplie par le sculpteur Alfred Laliberté, œuvre que nous pouvons admirer au Musée provincial à Québec.

En quatre ans d'un travail assidu et persévérant, le grand artiste canadien français a créé une série de deux cent quinze

sujets qui ont été coulés en bronze et qui, achetés par le gouvernement provincial, ont été placés au Musée de la province de Québec, dans la vieille cité de Champlain.

Cette série de figures sculptées par Laliberté se divise en trois classes: Métiers, Coutumes et Légendes d'autrefois.

C'est toute l'histoire des fondateurs du pays, des défricheurs, des modestes artisans qui ont colonisé et développé la vieille province de Québec que l'on voit dans ces types que Laliberté a tout d'abord modelés dans la glaise avant de nous les présenter dans le bronze immortel. Cette galerie de portraits de nos ancêtres est un précieux patrimoine que l'artiste lègue aux générations futures.

Laliberté est arrivé au bon moment. Avec l'âge de la mécanique, avec le règne des machines, tous les métiers manuels d'autrefois, ces métiers si pittoresques, si intéressants, qui composaient la vie des populations rurales, sont disparus, ne sont plus qu'un souvenir qui va s'effaçant rapidement. Laliberté qui a eu l'occasion de voir les derniers représentants de ces métiers et qui a lui-même manié une foule d'outils, les a fait revivre dans l'admirable série de figures qui sont exposées au Musée. Le premier sujet de la collection, le premier exécuté par l'artiste est le Semeur. Le dernier terminé le 23 juin 1931, veille de la Saint-Jean-Baptiste, est le Vaisseau Fantôme de Roc Percé.

Laliberté était bien l'homme qu'il fallait pour modeler les portraits de ces patients, courageux et modestes travailleurs qui ont fondé et développé les paroisses et villages de la province. Enfant du sol, fils de la terre, Laliberté a été à même dans son enfance, de voir et d'observer les coutumes et les métiers qui lui ont inspiré sa vocation et qu'il a ensuite fait revivre dans le bronze. Laliberté est né à Sainte-Elisabeth de Warwick, comté d'Arthabasca. Son père qui avait tout d'abord été bûcheron et qui avait travaillé dans les chantiers, devint cultivateur et s'acheta une ferme. Malheureusement, la maladie vint, l'empêchant de vaquer aux durs travaux des champs. Il se décida à vendre sa terre pour acquérir un moulin à carder, un moulin à farine et un moulin à scie. A ce moment, le futur artiste, l'aîné de la famille, avait douze ans.



LE BAISER, PAR LE SCULPTEUR LALIBERTÉ



LA PEINE, FIGURE ALLÉGORIQUE
PAR LE SCULPTEUR LALIBERTÉ

C'est dans ce milieu et sur la ferme où il avait travaillé auparavant qu'il a vu les métiers qu'il a représentés dans ses sculptures. C'est là qu'il a observé toutes ces coutumes particulières à la race canadienne française, c'est là qu'il a entendu raconter toutes ces légendes qui se mélangent et se confondent avec l'histoire.

En 1898, le jeune Laliberté laissa sa campagne pour venir suivre les cours du Conseil des Arts et Métiers à Montréal. Au printemps, il retourna au moulin à carde de son père. Pendant trois hivers, il mit de côté ses outils d'artisan pour venir étudier la sculpture dans la métropole. Vint ensuite une période critique. Possédant le talent, mais manquant de fonds, Laliberté demeura indécis pendant toute une année, ne sachant que faire. Finalement, une souscription publique fut organisée afin de l'aider à aller développer ses dons naturels en Europe. Enfin, en 1902, il partit pour Paris.

Généreusement doté par la nature, doué d'un extraordinaire talent d'observation, et d'une profonde sensibilité, Laliberté a saisi les gestes et les attitudes de ses personnages et il nous les montre réels et vivants. Possédant la sobriété, la simplicité, le don d'émotion et la sincérité d'un Millet, l'artiste a campé les hommes et les femmes des champs avec une vérité saisissante. Le Semeur, le Faucheur, les Scieurs de long, le Vanneur, le Batteur au fléau, le Bûcheron, le Charron, le Tonnelier, le Bêcheur, etc., sont des portraits puissants et fidèles. Ce ne sont pas des images, des simulacres, ce sont des hommes véritables. Ces travailleurs agissent et accomplissent leur tâche devant nous.

Et ce ne sont pas seulement les métiers de la terre que nous montre Laliberté, mais toutes ces coutumes qui sont dans notre tradition et que connaissent tous ceux qui ont été élevés à la campagne: la Bénédiction du Père, la Guignolée, le Chanteur de cantiques, la Croix sur le pain, la Prière en famille, l'Epi de blé-d'Inde rouge, la Rente au seigneur, la Criée pour les âmes, Ti-Quenne à la tire, etc.

Pour compléter son œuvre, Laliberté a illustré les nombreuses légendes qui ont pris naissance aux premiers jours de la colonie et que nos ancêtres nous ont léguées: le Sauvage

mouillé, la Corriveau, le Blasphémateur d'église, le Quêteux jeteur de sorts, le Loup-garou, la Tête à Pierre, le Diable et le cheval blanc, etc.

Tous les métiers, toutes les coutumes, toutes les légendes sont représentés dans la série des deux cent quinze sujets de l'artiste. Comme je l'écrivais en commençant cette étude, toute l'histoire de nos ancêtres tient dans cette collection de bronze.

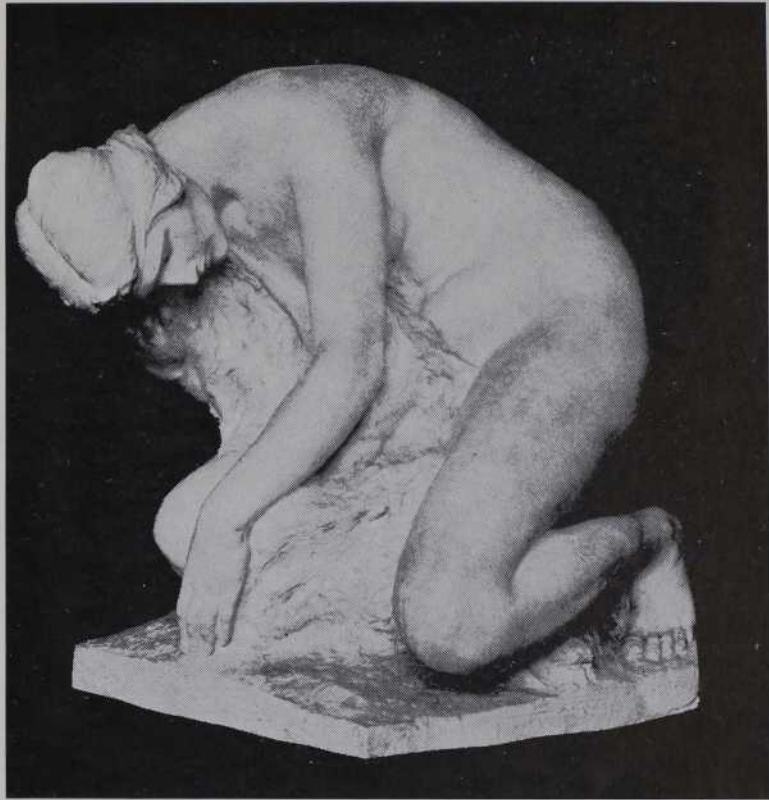
Il fallait le talent de Laliberté, il fallait sa persévérance, sa capacité de travail et surtout l'amour de son sujet pour mener à bonne fin cette entreprise énorme. Bien que l'exécution proprement dite de la série ait nécessité quatre ans et demi de travail, l'artiste avait passé des années à rêver à ses sujets, à choisir ses types, à concevoir et à mûrir son œuvre. On peut dire que l'exécution et l'élaboration de cette immense production ont occupé quinze années de la vie de Laliberté.

Si considérable qu'elle soit, cette série de Métiers, Coutumes et Légendes d'autrefois ne représente qu'une faible partie de l'œuvre artistique exécutée par le sculpteur Laliberté. On peut en effet porter à sept cents le nombre de compositions qu'il a modelées de ses mains. Ce nombre comprend plusieurs monuments importants élevés à la mémoire de héros de notre histoire.

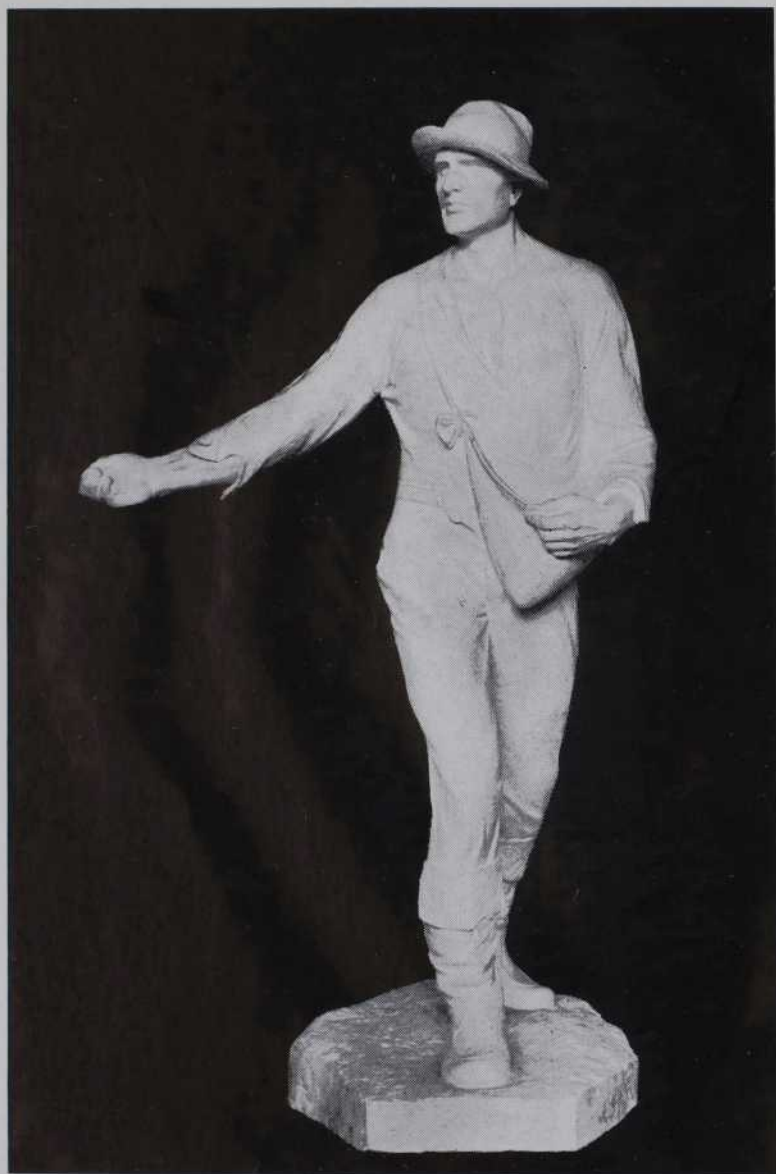
Les œuvres de Laliberté nous montrent que cet artiste, si réaliste dans ses portraits des travailleurs des champs et des échoppes de boutiquiers, est aussi un poète, un mystique. Il a modelé toute une série d'allégories poétiques et même quelques déesses d'une rare perfection de forme et d'une beauté impressionnante.

Au cours de sa carrière, Laliberté a exécuté un grand nombre de bustes, pleins de caractère, de vérité et de ressemblance. Chacun d'eux est un portrait fidèle et bien vivant. Ces œuvres modelées avec talent et d'une grande sincérité sauveront les modèles de l'oubli.

Parmi les innombrables créations d'art du sculpteur, il en est une qui s'impose particulièrement à l'attention et qui, dans mon opinion, est un pur chef-d'œuvre. C'est une noble figure de femme en marbre, une figure, douce, grave, pen-



VANITÉ DES VANITÉS. FIGURE ALLÉGORIQUE
PAR LE SCULPTEUR LALIBERTÉ



LE SEMEUR,
BRONZE PAR LE SCULPTEUR LALIBERTÉ

sive, d'une rare beauté. On ne peut la contempler sans émotion. Placée à l'entrée du cabinet de travail, tout à côté de la porte, cette figure vous accueille en entrant et elle est aussi la dernière image que vous voyez en sortant, la dernière impression que vous emportez en vous en allant. Laliberté n'aurait-il créé que cette tête, son nom mériterait de passer à la postérité comme celui d'un maître.

C'est le grand désir de l'artiste que sa maison et son atelier de la rue Sainte-Famille, numéro 3531, deviennent un jour un musée, le musée de sa ville. Il n'est pas douteux que ce rêve se réalisera. C'est là qu'il a vécu, c'est là qu'il a créé son œuvre. Son atelier est peuplé de mille figures qu'il a modelées, auxquelles il a donné la vie. Les unes sont en plâtre, d'autres en bronze. Il y a aussi un grand nombre de terres cuites. C'est toute une vie d'artiste, c'est l'œuvre d'un travailleur fécond, infatigable que l'on trouve dans ce vaste logis de la rue Sainte-Famille. Le catalogue de ses créations remplirait plusieurs pages de ce livre.

D'un caractère noble, généreux, Laliberté a non seulement toujours su reconnaître les services rendus, mais on n'a jamais fait appel en vain à sa générosité en faveur des miséreux et des déshérités. En plusieurs circonstances, il a donné pour des ventes de charité ou des tombolas, des bronzes valant au bas mot cent cinquante dollars. Quel millionnaire en aurait fait autant? Sa grande joie a été d'aider, dans la mesure de ses moyens, les artistes dans le besoin. Se rendant compte de ce qu'un peu d'encouragement peut parfois accomplir pour stimuler un camarade, Laliberté a systématiquement acheté des tableaux de la plupart des peintres canadiens, même lorsque sa bourse était plutôt légère. Sa collection se compose de plus d'une centaine d'œuvres. Non seulement Laliberté est d'une rare générosité, mais il possède en outre une extrême délicatesse. En une circonstance, alors que je lui parlais d'un peintre qui se trouvait à ce moment dans une passe plutôt difficile, il me dit qu'il lui achèterait volontiers un tableau. Il me pria toutefois de l'accompagner chez ce dernier pour servir d'intermédiaire, "car, dit-il, je ne veux pas qu'il soit question d'argent entre nous deux. Personnellement, je ne veux pas de transaction. Vous vous chargerez de la

chose." J'acceptai. Ayant choisi deux petits pastels, Laliberté me pria de demander à l'intéressé si telle somme serait un paiement suffisant. Sur la réponse affirmative de ce dernier, Laliberté me donna le montant qu'à mon tour, je plaçai dans la main de l'artiste. Pas de vulgaire marchandage, pas de commerce entre les deux artistes. L'un avait présenté deux pastels, l'autre les recevait et moi je payais, avec l'argent de Laliberté. C'était subtil et délicat, mais il aimait qu'il en fut ainsi.

Ce qui en dehors de son talent caractérise Laliberté, ce sont ses habitudes de travail, de simplicité, de modestie et de frugalité. Il est constamment à l'œuvre, sculptant, peignant, écrivant. Déjeunant à bonne heure le matin de trois beignets et d'une tasse de café, il se met à la besogne, donnant forme à ses conceptions et à ses idées.

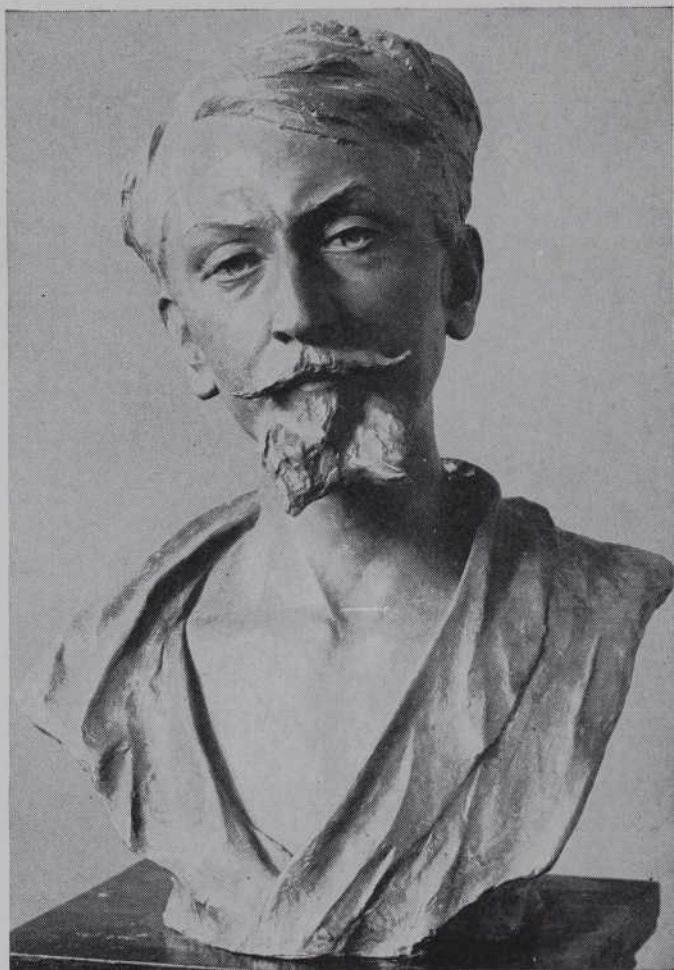
Non seulement Laliberté s'est placé au nombre des meilleur sculpteurs de son pays, mais, comme plusieurs grands maîtres dont parle l'histoire, il a abordé avec un remarquable succès la peinture, la littérature, le meuble d'art et même la joaillerie.

"Si j'étais plus jeune, me confiait-il un jour, j'étudierais la musique, non pas pour l'interprétation mais pour la composition."

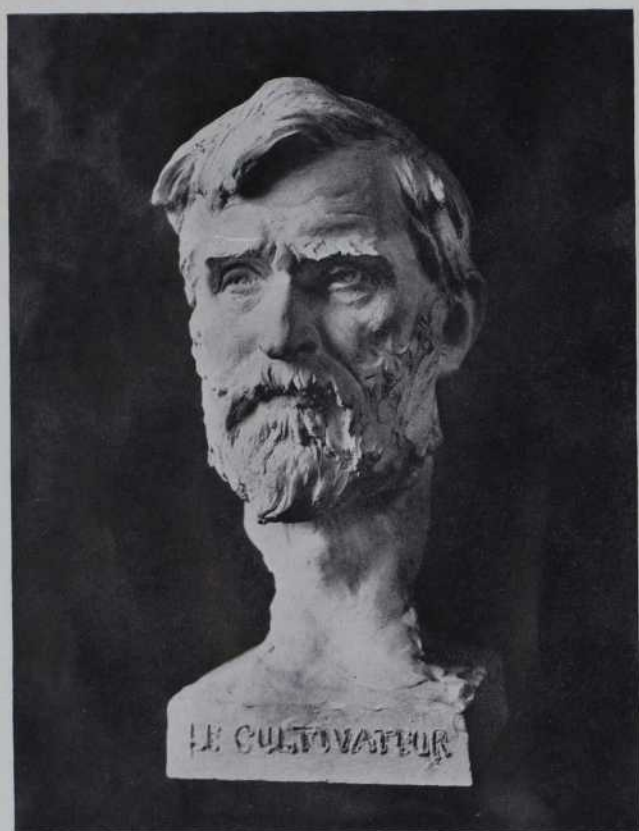
Comme peintre, Laliberté est un artiste richement doué, très personnel, humain et poétique au plus haut degré. Il s'est beaucoup adonné à la peinture dans ces dernières années et il a peint plus de deux cents toiles: symboles spirituels et allégories dans lesquels il s'est appliqué à rendre les lignes harmonieuses du corps de la femme. Ses quelques paysages d'automne sont pleins de charme et de douceur.

L'œuvre écrite de Laliberté n'est pas encore publiée, mais après avoir été longtemps sur le métier, elle est presque complètement terminée. Elle comprendra quatre volumes: *Mes Mémoires*, pratiquement finis, *Les Hommes et les choses*, *Les Artistes de mon temps*, *Mille Réflexions*.

Au moment où ces lignes sont écrites, la rédaction du troisième ouvrage est achevée. Dans ce livre, Laliberté consacre une étude à chacun des cent trois artistes canadiens depuis Bourrassa jusqu'aux peintres d'aujourd'hui.



BUSTE EN BRONZE
DE LOUVIGNY DE MONTIGNY
PAR LALIBERTÉ



LE CULTIVATEUR,
BRONZE PAR LE SCULPTEUR LALIBERTÉ

Ses *Réflexions* sont des pensées qui lui sont venues au cours de ses lectures, de ses promenades, de ses méditations, et qu'il a jetées sur le papier.

Laliberté avait aussi rêvé de faire de la joaillerie, de créer des bijoux qui auraient été de vrais joyaux d'art. Il a produit une centaine de bagues en argent dont le motif d'ornementation est emprunté pour la plupart, à ses œuvres de sculpture. Le résultat n'a pas été tout ce qu'il en attendait, car l'opération mécanique, le travail qu'il est forcé de confier à des professionnels du métier, l'a déçu. Si le coulage eût été ce qu'il espérait, Laliberté eût créé non seulement des bagues, mais des pendentifs, des bracelets, des boucles de ceinture et de souliers, et même des tiaras.

A ses moments de loisirs, Laliberté s'est amusé à se bâtir des meubles sculptés, à orner de compositions décoratives en relief de vieilles armoires, ou de vieilles commodes et il en a fait des pièces extrêmement intéressantes. Sa chambre est d'une rare beauté. Les objets d'art qui s'y trouvent ne donnent aucunement l'impression qu'il s'agit d'une chambre à coucher. C'est une chambre comme on en voit dans les vieux palais de France et d'Italie, aujourd'hui convertis en musées.

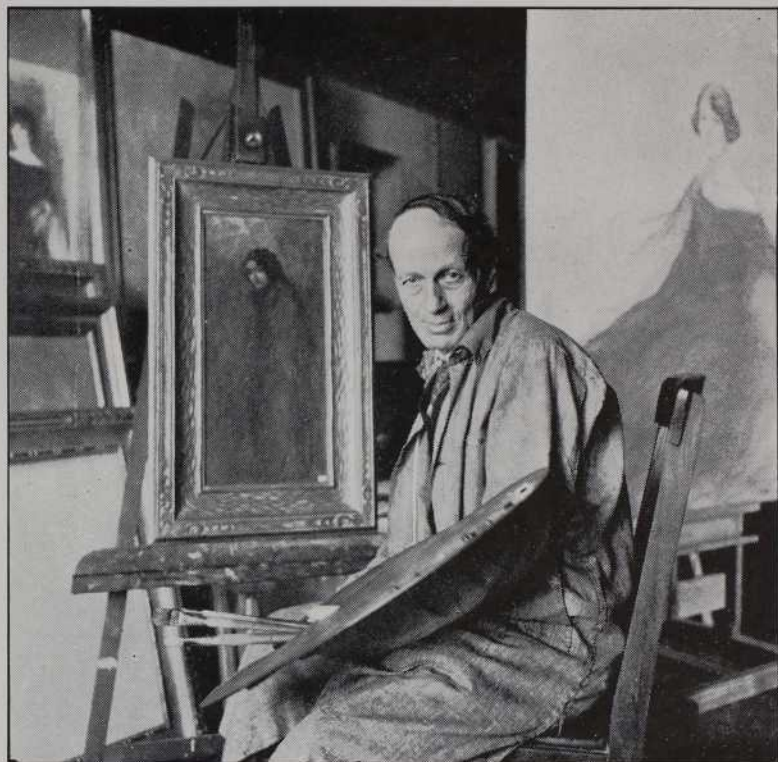
Le cabinet de travail, l'atelier dans lequel il peint ses toiles, où il écrit, où il médite, semble être lui aussi une salle de musée. Les murs sont littéralement couverts de tableaux portant les noms de nos artistes et les meubles sont pour la plupart, des reliques du passé.

En pénétrant dans ces pièces, on respire une atmosphère de travail, de recueillement, de pensée, de poésie. On sent qu'un cerveau puissant élabore là des œuvres qui célèbreront la vie et la beauté. Emu comme dans un temple et regardant l'artiste, me revient à la mémoire cette réflexion de Renan disant que ses ancêtres on fait des économies de pensées et de sensations dont le capital accumulé lui est échu. Je sens que cela est également vrai pour Laliberté.

Le sculpteur possède des centaines de lettres qui lui ont été écrites au cours de sa carrière par des personnages éminents et par des artistes. J'en ai vu dans le lot venant de Sir Wilfrid Laurier, écrites à son jeune compatriote alors qu'il étudiait la sculpture à Paris et qui l'a aidé à cette époque dif-

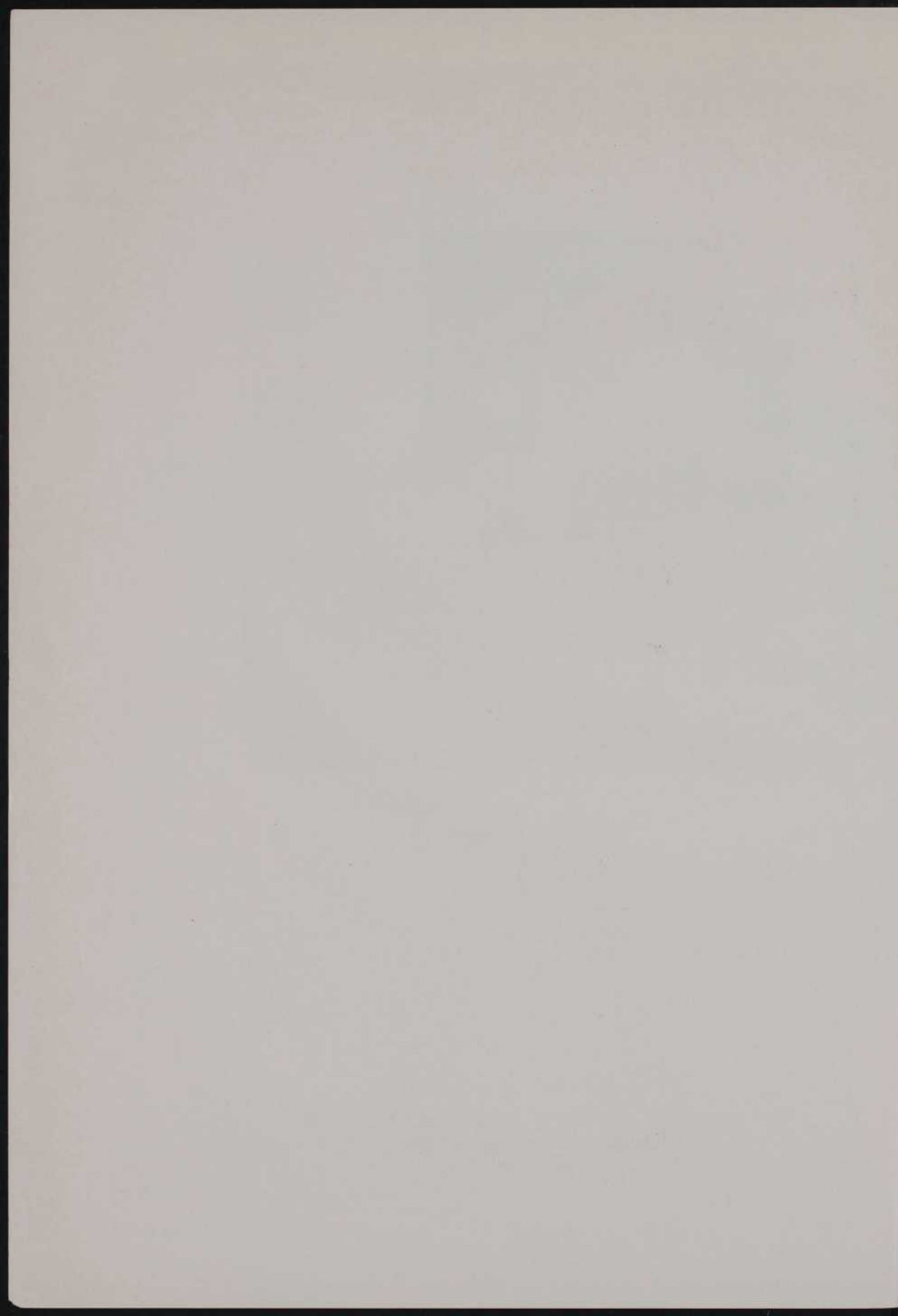
ficile. Ces lettres constituent des souvenirs très précieux et sont très chères à Laliberté.

Si parfois vous rencontrez dans la rue un petit homme aux cheveux plutôt longs, le menton couvert d'une courte barbe noire, mis très simplement, l'air un peu distrait, méditatif, une broche en vieil argent à sa cravate, vous êtes en présence de Laliberté, vous voyez là un cerveau dans lequel s'agitent et frémissent des visions de beauté comme seuls en conçurent les très grands artistes.



*To my oldest and dearest friend
Abel Laforge
Paris his Charles de Belle*

LE PEINTRE-POÈTE
CHARLES DE BELLE



CHARLES DE BELLE

LE peintre Charles de Belle habite un monde d'idéale beauté et de poésie. Débordantes de sentiment et d'un charme incomparable, ses œuvres nous transportent dans une région enchanteresse où l'esprit goûte une joie d'une douceur infinie, jamais éprouvée auparavant. Elles sont toute une révélation pour le public non initié qui est du coup ravi par ces images si délicates et empreintes d'une émotion qui fait vibrer l'âme. Les tableaux de de Belle peuvent se classer en cinq catégories qui toutes portent la marque du talent poétique de l'artiste. Il est le peintre de l'enfance, des figures angéliques d'une surhumaine beauté, le peintre des pures madones et des mères tenant un enfant dans leurs bras, le peintre des paysages de rêve qui nous font communier avec l'âme même de la nature, le peintre des Christ d'une infinie douceur, des Christ douloureux aux épaules courbées comme par le fardeau de toutes les misères humaines, le peintre des malheureux, sans pain et sans gîte qui traînent de par le monde leur pitoyable détresse . . .

Dans le monde de l'art, de Belle occupe une place à part. C'est un artiste inspiré, l'un des plus originaux et des plus personnels qui soient. Il est absolument différent de tous les autres. Aucun ne lui ressemble et il ne ressemble à personne. Son talent est unique. Tout probablement, Charles de Belle est le plus grand pastelliste de notre époque. Il n'est pas le simple interprète de la nature et de la vie. C'est surtout un créateur. Alors que tant d'autres peintres travaillent pénible-

ment, laborieusement, pour traduire l'aspect des êtres et des choses, le peintre-poète Charles de Belle fait jaillir de son cœur et de son cerveau des visions de beauté qui ravissent l'âme et la font vibrer des plus pures joies que l'on peut connaître ici bas.

Poète, de Belle l'est à un degré extraordinaire et, à une époque de médiocrité, de non compréhension, de laideur dans presque tous les domaines, il a créé et continue de créer des œuvres qui sont comme la fleur du génie humain.

Ajoutons que les compositions de cet artiste ne possèdent pas une beauté passagère. Elles ont une beauté qui restera éternelle. Les modes et les écoles de peinture pourront passer et se succéder, mais aussi longtemps que la race humaine gardera un reste d'idéal, elle ne pourra qu'admirer et rêver devant les poétiques tableaux de Charles de Belle. Et aussi longtemps que des mères presseront des enfants dans leurs bras, les pures et séduisantes visions de l'enfance créées par cet artiste sauront émouvoir, attendrir et charmer tous ceux qui les contempleront.

* * *

Charles de Belle est né le 16 mai 1873 à Budapest. Ses parents habitaient Bude, l'ancienne ville, peuplée par les descendants des Huns et séparée de Pest par le Danube. Peintes de différentes couleurs, les maisons possédaient de grands jardins de roses avec des vignes et de beaux arbres, rendant le séjour dans cette antique cité fort agréable.

L'un des ancêtres maternels de de Belle, partisan de Kossuth, mourut sur l'échafaud pour la liberté, en 1848, lors de la révolution provoquée par le grand patriote hongrois. Le père de l'artiste était français. Sa mère Amélia, appartenait à une famille hongroise noble. C'était une chanteuse de talent, une musicienne accomplie, une admirable interprète des œuvres de Chopin. De Belle a toujours eu pour sa mère une grande vénération et a voué à son souvenir un culte que les années n'ont jamais refroidi. "Ma mère était une sainte et elle avait l'âme du Christ", me déclarait-il un jour. En une autre occasion, alors que je l'avais trouvé déprimé et malade: "Je serais heureux de mourir, car je retrouverais ma mère",

me dit-il pendant que des larmes d'émotion coulaient sur sa figure. Le jeune Charles avait un frère et deux sœurs, ces dernières musiciennes comme leur mère. Plus tard, lorsqu'il eut 21 ans, il leur abandonna sa part d'héritage afin qu'elles eussent une dot et pussent se marier. Les vicissitudes de la vie furent cause qu'il fut bientôt séparé des siens. A douze ans, il partait pour aller demeurer chez une sœur de son père à Anvers. La tante n'avait pas le sentiment de la famille très développé et le neveu était moins bien traité que les chiens de la maison. Le jeune garçon passa là quatre années dont il a gardé un triste souvenir. Ce ne fut cependant pas du temps perdu, car il étudia le dessin et la peinture, faisant des progrès très rapides et trouvant sa vocation d'artiste. A seize ans, il quitta sa marâtre de tante et ses chiens et s'en alla à Paris où il entra à l'atelier du peintre Munkacsy. Pendant trois ans, il suivit l'enseignement de ce maître. Déjà, sa personnalité s'affirmait et des critiques clairvoyants reconnurent son talent et firent son éloge. Même, il décrocha plusieurs bourses qui lui permirent de voyager à travers l'Europe. C'est ainsi qu'en 1892, il passa l'été dans le Tyrol où il fut charmé par les mœurs simples et douces des honnêtes villageois. C'est là qu'il peignit ses premières scènes de l'enfance, ces scènes qui nous montrent de jeunes êtres d'une angélique beauté jouant et dansant dans les jardins fleuris de cette campagne.

A vingt ans, Charles de Belle se rendit en Angleterre et se fixa à Londres où, après des jours difficiles, il rencontra Sir John Abbott, propriétaire de l'Irish Times qui s'intéressa à lui et lui fit obtenir des travaux d'illustration. Bientôt, le succès lui sourit et il songea à s'établir encouragé en cela par Sir John Abbott qui désirait lui faire épouser sa fille. Les deux jeunes gens étaient fiancés et le mariage devait avoir lieu sous peu, lorsque de Belle rencontra une autre jeune fille qui, de son côté, était aussi fiancée. Ce fut le coup de foudre. A quelques jours de là, ils rompirent leurs premiers engagements et s'épousèrent. A cette époque, de Belle avait son atelier au Nettleship Studio, rue Fitzroy, avec Augustus John, qui est depuis trente ans l'un des plus grands peintres anglais. Ambrose McEvoy, autre artiste qui a fait sa mar-

que et mort depuis quelques années, était aussi l'un des camarades de de Belle.

Les aventures du Peintre-Poète après son mariage et pendant tout le temps qu'il vécut en Angleterre feraient un digne pendant aux scènes de la vie de bohème de Murger. Epris d'idéal, de chimère et de beauté, cet artiste n'a jamais connu le valeur de l'argent et, lorsqu'il en avait, il le dépensait sans compter avec le résultat qu'il était souvent dans des positions difficiles.

Un samedi qu'il déambulait dans les rues de Londres, le peintre aperçut à la vitrine d'un brocanteur une chaise de style. Le prix affiché était de une livre. Juste la somme qu'il avait dans sa poche. Un problème se présenta alors à lui. Devait-il entrer et faire l'acquisition du meuble qui le tentait ou garder l'argent pour s'acheter à manger pour lui et les siens? Après une cruelle hésitation, il opta pour la chaise. Heureusement qu'un brave homme de policeman mis au courant de sa détresse lui apporta des victuailles pour le dimanche.

Un autre jour, passant devant une salle de ventes à l'enchère, de Belle entra et se rendit acquéreur d'un plein panier de porcelaines: vases, chandeliers, etc., mais le lendemain, il devait les porter au mont-de-pitié, ayant dépensé son dernier sou à acheter ces articles de bric-à-brac.

Un jour, de Belle réunit autour de lui quelques camarades, garçons de talent, généreux et bons, et il leur exposa une idée qui lui était venue. Puisque tous, ils étaient des cœurs sincères, passionnément dévoués à leur art et désireux d'exprimer le meilleur qui était en eux, pourquoi ne formeraient-ils pas, au milieu de l'énorme multitude des profanes, une société d'hommes qui, animés du même idéal exerceraient leur art comme un sacerdoce en vivant fraternellement comme les membres d'une même famille? La proposition rencontra l'entière approbation de ces jeunes gens vibrants de foi et d'enthousiasme. A la suggestion du fondateur et, pour se rapprocher le plus possible des grands modèles dont ils s'inspiraient, il fut décidé que les ressources des douze amis seraient mises en commun, tout simplement. Et pour commencer, le Peintre-Poète prit deux pièces d'argent qui étaient



POETRY, PASTEL PAR CHARLES DE BELLE



MOTHER AND CHILD,
PASTEL PAR CHARLES DE BELLE

dans sa poche et les déposa sur la cheminée. Quelques autres l'imitèrent, mettant là leur maigre avoir. D'autres, et pour cause, ne mirent rien du tout. Ainsi fut fondée, il y a environ trente-cinq ans, à Londres, la Société des Douze Apôtres de l'Art. Les jours s'écoulèrent. Dès que l'un des Douze avait vendu un tableau, une petite toile, il arrivait et déposait sur la cheminée le prix qu'il en avait reçu. Pareillement lorsqu'ils en avaient besoin pour manger, se procurer un vêtement, chacun des frères puisait, sur la cheminée, à la cassette commune. Un immense enthousiasme régnait dans la petite communauté. Tous étaient animés des sentiments les plus nobles, les plus généreux. Au cœur de l'énorme ville de sept millions d'hommes, les Douze Apôtres de l'Art vivaient un rêve de beauté et de bonté comme le monde n'en avait pas vu depuis longtemps. Sur les douze cependant, il n'y en avait que deux dont les œuvres se vendaient, trouvaient des acquéreurs: celles du Peintre-Poète et de son ami le plus cher. C'était toujours eux qui mettaient sur la cheminée l'or que les autres se partageaient pour subvenir à leurs besoins. La société cependant continuait d'exister. Elle continua jusqu'au jour où l'un des dix qui n'avait jamais rien contribué au fonds commun, mais qui y avait régulièrement puisé, avec les autres, prit la dernière guinée pour s'acheter des chaussures, laissant le fondateur du groupe se passer de souper.

La Société des Douze Apôtres de l'Art qui avait soulevé à son origine un si vif enthousiasme avait vécu. Comme tous les beaux rêves, elle n'avait pu résister à l'épreuve de la vie, de la dure réalité. Les Douze Apôtres se dispersèrent. Quelques uns sont demeurés fidèles à l'art, d'autres crevant de faim, se sont faits commerçants, et d'autres encore sont morts. Le Peintre-Poète, celui qui avait été l'âme du petit groupe, a conservé ses illusions, son cœur généreux. Et, à travers le monde, il va pèlerin de l'Art, prêtre de l'Idéal, victime de la Chimère.

De Belle et sa famille passaient par des hauts et des bas continuels. Après des périodes de gêne, ils connaissaient l'abondance, mais pas pour longtemps, car l'argent filait vite, très vite.

Toujours, la vie de de Belle ressemble à un roman d'imagination. Un jour, alors qu'il traversait une crise particulièrement difficile, il vit arriver devant son atelier une voiture armoriée, deux belles dames en descendre, entrer chez lui et lui acheter à un prix élevé quelques pastels qui, depuis longtemps la figure tournée contre le mur, attendaient en vain des acquéreurs. De ce moment, l'encouragement lui arriva des hautes sphères. Pendant quelque temps, l'artiste connut la vogue, la fortune, eut une vision des grandeurs. Puis soudain, il laissa ses nobles protectrices, ses amis, ses camarades, son atelier de Londres où il avait connu la misère et le succès et son destin le conduisit au Canada où il est établi depuis près de trente ans.

* * *

Les scènes de l'enfance qui sont comme la spécialité de de Belle, ces scènes dont il a le secret, forment une partie très importante de son œuvre. Peints avec des tons extrêmement délicats, ces groupes d'enfants d'une angélique beauté, jouant dans des jardins de fleurs ou dansant des rondes, sont des visions de rêve, des visions qui nous entrouvent les portes d'un monde idéal où règne l'éternelle jeunesse. Chacun de ses pastels est un poème d'un charme, d'une douceur et d'une paix qui nous élève, semble-t-il, au-dessus de la terre. L'enfance telle que nous la montre de Belle est une création de beauté, de pureté qui exalte l'âme comme le son des cloches dans un matin ensoleillé. Le Peintre-Poète possède au suprême degré l'art difficile et délicat de rendre la grâce exquise de l'enfance. Toutes ces ravissantes figures aux tons si doux, à l'expression si pure qui fleurissent ses pastels semblent des êtres créés pour la joie, le bonheur et l'immortalité. L'un de ces tableaux dans une pièce est comme un radieux sourire qui ensoleille les jours les plus sombres et les plus tristes, est une vision qui caresse et qui console. On sent que l'artiste a mis toute son âme dans ces délicieuses créations qui nous apportent à chaque heure un message d'allégresse et de félicité.

De Belle est aussi le peintre par excellence de l'amour maternel. Nul comme lui ne peut exprimer la tendresse de la

mère, cette tendresse jaillie de tout l'être pour l'enfant qui est sa joie, son espoir. Je songe souvent à ce tableau intitulé *Madone*, à la figure douce et pure, d'une idéale beauté, tenant son enfant dans ses bras et lui donnant le sublime baiser maternel. Une émotion profonde nous étreint devant cette image qui nous dit tout l'amour de la mère, le plus grand qui soit sur la terre.

Dans le même genre, il faut citer *Maternité* qui est parmi les œuvres les plus parfaites du Peintre-Poète. Une jeune femme à la figure d'une douceur infinie, d'une pureté céleste, aux regards d'une immense profondeur, semble entrevoir une vision, la vision de la maternité future, et ses mains font déjà le geste de presser sur sa poitrine l'enfant dont elle rêve. Cette figure calme et grave, d'une incomparable beauté est comme auréolée, semble projeter des reflets lumineux. Ce pastel peut être qualifié de chef-d'œuvre.

Dans ses paysages, Charles de Belle ne se borne pas à représenter tel ou tel coin de terre. L'artiste anime la nature, il la transfigure pour ainsi dire et lui communique tous les sentiments dont son âme est vibrante. La neige qu'il nous montre n'est pas seulement de la neige. Selon qu'il le désire, elle devient dans son tableau l'image de la joie, de la tristesse, du silence, du recueillement, elle devient une prière, une harmonie, elle est un merveilleux poème. De même pour ses arbres. Ils ne sont pas simplement un orme, un platane, un pin, un cèdre. L'artiste leur communique une vie spéciale. Ils sont les ancêtres, les fantômes, les amis silencieux, ils symbolisent l'été, la nature, puis leur masse sombre, obscure, pleine de mystère, devient le Bois Hanté. Toujours et partout, Charles de Belle prête à la nature l'âme poétique qui est en lui. Grâce à ce don prodigieux d'imagination, les œuvres de l'artiste ont un cachet d'originalité que l'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Esprit profondément religieux, chrétien convaincu qui fait songer aux fidèles de la primitive église, Charles de Belle a peint de nombreuses figures du Christ qui, par la pureté et la douceur de l'expression, le souffle spirituel qui les anime et l'émotion qu'elles dégagent mériteraient d'être placées dans

de nobles chapelles où les âmes possédées par le sentiment du divin pourraient aller prier et s'inspirer.

J'ai, accroché au mur de ma bibliothèque, un pastel de Charles de Belle qui est l'une des œuvres les plus fortement senties qu'on puisse imaginer. Elle est intitulée Gethsémani. C'est l'image de Jésus dans le Jardin des Oliviers. Impossible de contempler ce tableau sans être profondément remué, sans avoir l'âme bouleversée par l'immense détresse qui se dégage de cette composition exécutée par un artiste dont l'esprit est pétri de mysticisme et illuminé par une foi ardente. Cette œuvre est d'une extrême simplicité. Un seul personnage: Jésus. Le peintre a supprimé toutes les figures inutiles, tous les accessoires. Les vieux oliviers du jardin, les disciples endormis, l'escouade de soldats venant arrêter le jeune thaumaturge, rien de tout cela. Seulement un homme ou plutôt un fantôme, car comment désigner autrement cette forme solitaire, à la tête penchée sur la poitrine qui va dans les ténèbres de la nuit? L'on ne distingue pas la figure. L'on voit seulement une ombre pâle enveloppée d'une longue robe et dont la tête courbée comme par un découragement, un désespoir sans nom, s'affaisse comme une fleur fanée. C'est là une vision angoissante au possible, car ce corps qui fléchit, on le sent déjà en route vers le calvaire, on pressent ses chutes prochaines. Et dans cette tête si lourde, si lourde qu'elle semble devoir entraîner le corps vers le sol, il y a déjà la prescience de la trahison, du reniement, de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement et de l'agonie si douloureuse sur le Golgotha. Toute la Passion tient dans cette figure penchée du Christ qui, dans le Jardin des Oliviers connut toute l'effroyable angoisse humaine et que l'on croit entendre murmurer dans l'ombre: Mon père, éloignez de moi ce calice.

L'immense pitié qui est au cœur du Peintre-Poète a été exprimée à maintes reprises par ses visions de deshérités de la vie, de déçus, d'infortunés qui traînent de par le monde leurs malheurs et leurs misères. Voici l'un de ces tableaux que j'ai devant moi: Dans le soir gris et blême qui tombe sur la campagne, deux êtres, l'homme et la femme, sont arrêtés sur la route. Ils sont vieux, laids et miséreux. Ils ont

marché tout le jour et sont las, exténués. Appuyé sur son bâton, le corps légèrement penché en avant, l'homme enveloppé de lamentables loques et la tête nue, regarde devant lui. Son masque effroyablement douloureux, révèle toute une existence de rebuté et de paria. Il interroge anxieusement l'espace. Où trouvera-t-il le souper et le gîte ce soir? Troublant et difficile problème qui est le problème quotidien. La morne et douloureuse expression que l'on voit sur sa figure, nous montre clairement qu'il n'espère rien. On le sent par habitude résigné à son sort, à sa misère. A côté de lui, sa compagne, la chair douloureuse, les jambes rompues de fatigue et les pieds meurtris, semble vouloir s'affaisser. Elle est si épuisée qu'elle ne peut plus avancer. Elle va choir. Et le soir couleur de cendre, sans un seul rayon, enveloppe les deux malheureux...

Les œuvres de Charles de Belle s'adressent surtout au cœur et à l'esprit. Ceux qui les aiment ne les aiment pas à demi. Ils les aiment avec passion, les considèrent comme des trésors inestimables. Le propriétaire d'une grande brasserie de Londres possède peut-être cent cinquante pastels du Peintre-Poète; un autre enthousiaste admirateur de de Belle a accaparé tous les tableaux que l'artiste a produits pendant une couple d'années, alors qu'il demeurait en Ecosse; une grande dame de cette ville s'ennorgueillit d'une galerie de plus de quatre-vingt compositions de Charles de Belle. Les admirateurs du talent de cet artiste lui ont voué un culte. Le rêve pour eux serait d'avoir une pièce décorée uniquement de pastels de cet artiste, une pièce pour le recueillement, la méditation et qui serait ainsi une chapelle d'art.

Rendant un jour visite à l'artiste, je vis dans l'antichambre un superbe panier d'orchidées d'une valeur d'au moins \$75 qu'une fervente admiratrice de son talent lui avait envoyé. Quelques jours auparavant, elle lui avait acheté une petite étude qu'elle avait payée \$15 et elle avait été tellement enthousiasmée qu'elle lui avait fait porter ces fleurs de luxe. J'entends les gens pratiques s'exclamer, protester et déclarer que lorsqu'un pauvre artiste est dans le besoin on ne lui envoie pas pour \$75 d'orchidées, qu'il eut été préférable d'acheter un tableau de ce prix et, que s'il fallait absor-

lument envoyer des fleurs, on aurait pu se borner à dépenser \$15. Mais ne peut-on laisser les enthousiastes et les fervents de l'art oublier un moment les dures nécessités de la vie et exprimer leur admiration par une extravagance?

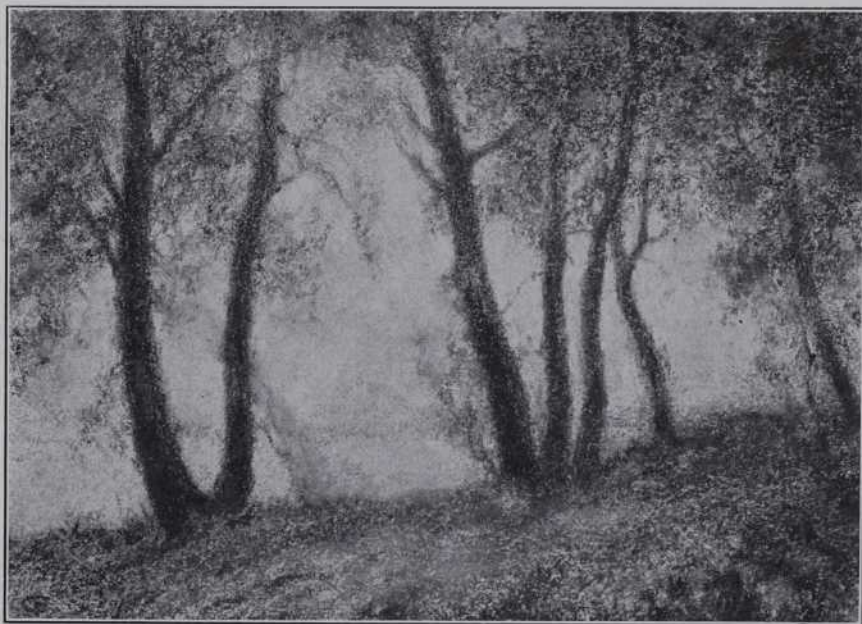
* * *

De Belle tient le métier de peintre en haute estime et il ne permettra pas que des considérations d'argent viennent abaisser la dignité de l'artiste. En plusieurs circonstances, il a donné de cruelles leçons à de gros sacs qui semblaient le considérer comme un homme à gages. Alors qu'il habitait boulevard Décarie, il vit un jour arriver chez lui une dame accompagnée de son mari. Elle lui expliqua qu'elle désirait qu'il fit le portrait de sa fille. L'artiste s'informa quand elle pourrait venir poser. "Ma jeune fille est dans un collège à Londres, répondit la dame, mais j'ai apporté une excellente photographie." Comme il avait à ce moment grand besoin d'argent, de Belle accepta d'exécuter le portrait d'après le cliché fourni, chose qu'il n'avait jamais fait auparavant. Or, de Belle travaillait depuis trois jours à son sujet lorsque la dame s'amena de nouveau avec son mari, celui-ci portant une grande boîte. Aussitôt entrée, la dame l'ouvrit et en sortit un tas d'étoffes. "Voilà, dit-elle. Je voudrais que vous vous serviez de ces draperies pour le fond de votre tableau. Je voudrais aussi que vous mettiez une robe bleue à ma fille." D'un geste indigné, de Belle repoussa les étoffes et montrant la porte à la visiteuse: Madame, vous êtes ici chez un artiste et non chez une modiste. Puis se tournant vers le mari: "Je regrette, monsieur, que vous ayez payé le prix d'une course en taxi pour venir ici."

De Belle n'agissait pas ainsi avec tout le monde et il savait manifester sa sympathie à ceux qui appréciaient son art. L'année de son arrivée au Canada de Belle reçut à son logis de la rue Saint-Hubert la visite d'un jeune anglais qui avait entendu parler de lui et était désireux de le connaître et de voir ses œuvres. L'artiste le reçut très cordialement. Avant de partir, l'étranger expliqua qu'il aimerait fort à acheter tel pastel qui lui plaisait fort, mais que la chose lui était impossible dans le moment, son maigre salaire lui per-



JOY, PASTEL PAR CHARLES DE BELLE



BY THE WATER, PASTEL PAR CHARLES DE BELLE



FAGGOTS, PASTEL PAR CHARLES DE BELLE

mettant tout juste de vivre. Chaque année cependant, son père lui envoyait à la Noël un certain montant et il se promettait bien d'employer cet argent à acheter à cette époque un tableau de l'artiste. Et le visiteur s'en alla. Vers les derniers jours de décembre, le jeune anglais revint chez de Belle, et raconta qu'il venait justement de recevoir le mandat-poste de son père et qu'il venait chercher le pastel qu'il avait choisi lors de sa première visite. L'artiste regarda longuement le jeune homme, considéra le vêtement encore propre, mais élimé qu'il lui avait déjà vu une fois. Silencieusement, il enveloppa le tableau, le remit à son jeune ami, mais lorsque celui-ci lui tendit les billets de banque, il les repoussa doucement, disant: "Gardez cet argent pour vous acheter un complet neuf. Quant au pastel, je vous le donne avec mes meilleurs souhaits de joyeux Noël."

Un petit incident suffira à montrer la nature généreuse de de Belle. Voyant un jour deux pauvres enfants arrêtés devant une vitrine et regardant, les yeux brillants de convoitise les jouets étalés là, il sortit de sa poche un billet de dix dollars, toute sa fortune en ce moment, et le donna à ces petits inconnus afin qu'ils pussent avoir quelques moments de joie. Ce trait nous révèle l'homme au grand cœur qu'est Charles de Belle.

C'est tout un volume qu'il faudrait pour raconter la touchante et pittoresque histoire du Peintre-Poète. Il y a quelques années, une journaliste américaine fit un long séjour à Montréal afin de recueillir les documents pour une vie de l'artiste. Trois semaines durant, elle écrivit sous sa dictée. Le livre devait s'intituler *Paint, Pomp and Poverty*. Munie de toutes les notes voulues, l'américaine partit, promettant d'envoyer une copie du volume dans quelques mois. Mais le temps a passé et de Belle n'a jamais eu de nouvelles de la journaliste ni du livre qu'elle projetait d'écrire.

Comme plusieurs autres peintres, de Belle est aussi sculpteur à ses heures. A vrai dire, il n'a jamais exécuté d'œuvres importantes dans ce genre, mais il m'a été donné de voir à son atelier nombre de statuettes en glaise qu'il avait modelées, statuettes empreintes de sentiment et de vérité qui, à elles

seules, auraient suffi à faire deviner et à révéler le grand artiste qu'est Charles de Belle.

Il y a une douzaine d'années environ, j'ai vu chez l'artiste une maquette qu'il projetait d'envoyer au concours pour le monument aux soldats canadiens morts pendant la Grande Guerre. Ce travail d'une haute inspiration ne sortit cependant jamais de l'atelier et finit par tomber en morceaux.

La dernière fois que j'ai vu de Belle je l'ai trouvé avec deux de ses petits enfants qu'il contemplait avec une figure rayonnante, une figure extatique. Nous causâmes et j'entendis cet heureux grand père déclarer d'un accent énergique: "Si j'étais plus jeune, j'irais me battre pour la France et l'Angleterre contre l'Allemagne et l'Italie." Oui, de Belle est le digne descendant de cet ancêtre mort sur l'échafaud pour avoir combattu pour la liberté aux côtés du grand patriote Kossuth.

De Belle est maintenant âgé de 65 ans. Il a fourni une belle carrière et a créé une œuvre de beauté et de poésie comme le monde n'en connaîtra pas de sitôt, une œuvre d'amour, de douceur et de paix qui sera comprise et goûtée par les hommes de bonne volonté.





HENRI BEAU,
Portrait par l'artiste lui-même



HENRI BEAU TEL QUE SES AMIS
LE CONNURENT IL Y A TRENTE ANS

HENRI BEAU

VOILA bien des années que Henri Beau nous a quittés pour aller vivre en France. Il n'est cependant pas oublié et les nombreux amis qu'il a laissés ici s'intéressent toujours à la carrière de celui-là qui, parmi les peintres canadiens-français de son époque, a exprimé avec le plus de perfection, de sincérité et d'originalité l'idéal de beauté qui est en lui. Depuis vingt-cinq ans environ, il habite Paris où il exécute pour le département des Archives du Canada des peintures, des dessins et des croquis relatifs à l'histoire de la Nouvelle France. En plus, il expose irrégulièrement au Salon du Printemps.

Celui-ci a voulu vivre pleinement sa vie. Il est parti un jour pour aller vivre ailleurs avec "la femme qu'il aimait", celle-là qui lui avait inspiré la grande passion, qui était l'inspiratrice et qui est sa fidèle compagne.

Henri Beau est le doyen de ce groupe d'artistes canadiens qui, il y a environ quarante ans, partirent d'ici pour aller étudier l'art à Paris et qui comptait dans ses rangs Franchère, St-Charles, Paradis, Gill, Lamarche, Béliveau, St-Hilaire, etc.

Exceptionnellement bien doué, Beau était en plus un travailleur acharné et enthousiaste, un artiste absolument sincère et désireux de faire sa marque. Pendant une dizaine d'années, il mangea la traditionnelle vache enragée quand ce n'était pas du cheval, mais il étudia, progressa, se forma, acquit son métier. Il devint un peintre remarquable dont les œuvres s'imposaient à l'attention des connaisseurs. L'on

s'accordait à reconnaître qu'il était le meilleur de son groupe. Beau possédait à un haut degré le tempérament artistique, une vision aigüe et un grand sens de coloriste. En plus, il avait la tenacité, la persévérance. Jamais il n'abandonnait un tableau à moitié achevé parce qu'il n'avait pas réussi tout d'abord à obtenir l'effet qu'il cherchait. Je l'ai vu prendre le grattoir, le passer sur un portrait presque terminé qui ne le satisfaisait pas, anéantir ainsi le résultat d'une demi douzaine de séances et recommencer son travail à neuf. Ce peintre ne se contente pas d'à peu près. Il a au plus haut degré la conscience de son métier d'artiste et son ambition est de produire des tableaux aussi parfaits que possible. Il n'a que du mépris pour ces barbouilleurs qui escamotent la difficulté, pour ceux-là qui, par des trucs s'efforcent de donner le change aux experts, de conquérir la faveur du public. Pour lui-même, Beau est le plus sévère des juges. C'est pour cela que ses œuvres toutes de sincérité, sont appréciées et admirées par les vrais connaisseurs.

Après une dizaine d'années passées en France, Beau revint au Canada, ouvrit un atelier dans l'édifice de l'Institut Fraser et se mit résolument à l'œuvre. Environ deux ans plus tard, il se maria et alla s'installer au No. 2484, rue Sainte-Catherine, près de la rue de la Montagne.

Beau possède un talent très remarquable et, mûri par l'étude et le travail, il a abordé avec succès presque tous les genres : paysages, portraits, tableaux historiques, tableaux religieux, études de nus, etc. Jamais cependant il n'a cherché à créer des œuvres du terroir, à rendre le caractère, l'âme et l'aspect de son pays. Tout simplement, il peignait la beauté là où il la trouvait.

De 1901 à 1909 inclusivement, Henri Beau a été l'un des principaux exposants au Salon de l'Art Association. En 1901, il était représenté par sept envois : *Printemps*, *Bruyères au soleil levant*, *Bruyères au soleil couchant*, *Dans les champs*, *Gardeuse d'oies*, *Forêt de Fontainebleau* et *Automne*.

En 1905, Beau envoya au Salon quatre grands portraits de femme et deux autres tableaux dont l'un, *Le pique-nique*, était fort intéressant et heureusement composé. Ses portraits solidement brossés, d'une belle facture, peints avec goût, of-



TABLEAU PAR HENRI BEAU

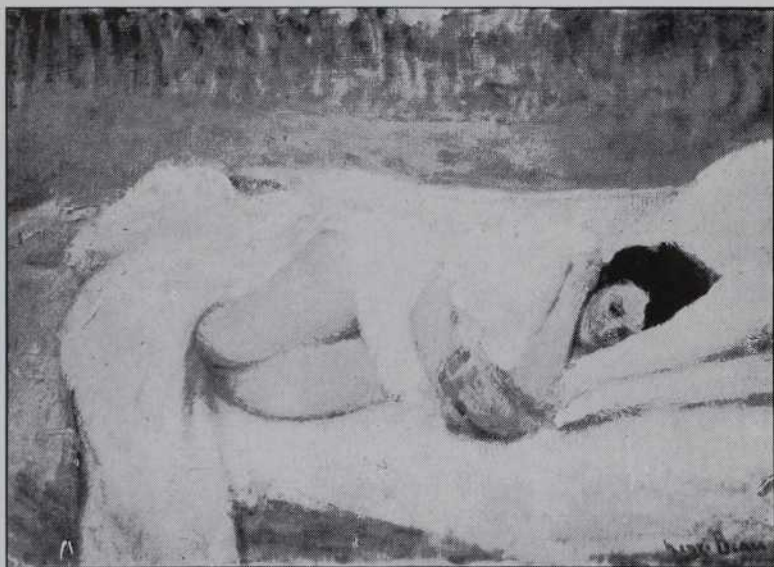


TABLEAU PAR HENRI BEAU EXPOSÉ AU SALON DE PARIS

fraient une note hardie, originale. Ces œuvres attestaient le pinceau du maître.

Beau s'affirma de nouveau en 1906 par quatre toiles : *Idylle*, *Etude en rouge*, *Paysage* et *Effet de lampe*. Ce dernier tableau qui montrait une figure de femme éclairée, et transfigurée, pour ainsi dire par le lumineux rayonnement d'une lampe était une œuvre d'une rare beauté et d'un grand charme. Une telle peinture était à elle seule un ornement suffisant pour embellir la pièce familière, lui donner un cachet d'intimité et y faire régner la joie.

En 1909, Beau exposa trois paysages et une grande toile, *La femme en rose*. Ce dernier tableau, séduisant au possible, était l'une des plus belles, l'une des plus exquis choses du Salon.

Au cours de ces dernières années, l'artiste s'était épris d'une artiste dramatique. Tous deux s'aimaient d'un grand amour et ils ne pouvaient envisager la vie l'un sans l'autre. Ils partirent pour Paris où ils ont vécu depuis.

Beau est un portraitiste de première force. Non seulement il sait donner la ressemblance, mais aussi le caractère et, pour ainsi dire, l'âme de son modèle. Il s'ingénie à faire ressortir le détail caractéristique du sujet. Et les femmes, il choisit et leur indique le genre de toilette qui leur convient le mieux, celui qui met le plus en relief leur personnalité et leur genre de beauté. Ainsi, il nous a montré outre la *Femme en rose*, la *Femme en noir* et un grand portrait de femme drapée dans une robe jaune. Il fait un portrait original, frappant, agréable et vrai. J'ai souvent admiré chez Paul de Martigny une immense toile représentant la femme de Beau tenant son enfant dans ses bras. C'était quelque chose de simple, de vrai, d'émouvant, une œuvre de maître.

Pendant les huit ou dix ans qu'il a exercé ici son métier, Henri Beau s'est affirmé comme l'un des maîtres de la peinture au Canada. Dans le groupe dont il faisait partie, aucun ne l'égalait.

Un grand tableau historique de Beau, *Déportation des Acadiens*, a longtemps orné les murs du Palais législatif à Québec. Des intrigues ont toutefois été cause que cette pein-

ture a été enlevée et remplacée par celle d'un autre peintre après le départ de l'artiste pour la France. Son *arrivée de Champlain* à Québec est une autre œuvre magistrale.

L'une des toiles de Beau, *Les noces de Cana*, est accrochée dans la chapelle du Sacré-Cœur à l'église Notre-Dame.

Dans ses articles sur les Salons de 1904 et 1905, Charles Gill a fait les plus grands éloges des tableaux de Beau, particulièrement du *Pique-Nique* et d'*Idylle*.

Beau est non seulement un peintre de tout premier ordre, c'est aussi un esprit très cultivé, un penseur. Intelligence ouverte à toutes les questions, il a beaucoup lu, beaucoup médité et est capable de porter un jugement libre. En plus de la peinture, la littérature et la musique l'ont toujours passionné. Il a passé d'innombrables soirées à lire. C'est un fervent de Tolstoï dont il possède l'œuvre presque complète.

Comme je l'ai dit au début de cette étude, Beau est un travailleur acharné. Après une dure journée employée à peindre, il se met le soir à sa table et écrit de longues lettres aux amis, aux camarades éloignés auxquels il pense souvent. C'est un grand épistolier et un grand écrivain.

On ne lira sans un vif intérêt la lettre suivante qu'il m'écrivait dans laquelle il parle si noblement de son art. Ses souvenirs sur le douanier Rousseau sont aussi des plus curieux :

Votre lettre du 20 février m'a causé une grande joie. Je vois que vous vous intéressez toujours aux choses de l'esprit et du sentiment. Si vous saviez combien j'ai eu de désillusions dans la fréquentation de nos compatriotes et aussi hélas! d'une partie de la jeune génération d'ici. Depuis la guerre, cette jeunesse ne pense qu'à arriver — arriver, gagner de l'argent — vivre de la vie brutale que peut procurer ce sale argent. C'est ce qui vous explique la production moderne d'un certain nombre d'artistes jeunes — les vieux mêmes sont inquiets; le succès marchand qu'ils obtiennent par mode et snobisme, les déçoit. Mais les vrais artistes regardent cela en souriant et continuent la poursuite de leur idéal de perfection. Je pense toujours à cet aphorisme de Taine: "L'étude incessante de la vie est le but suprême de l'art; le tableau n'est que l'accident." Et c'est aussi ce que j'ai toujours cherché, la production du chef-d'œuvre. Chaque fois que je mets un tableau en chantier, je me

dis que c'est celui-ci qui va couronner mes efforts. Et quand je me suis éreinté, pendant de longues séances, je découvre avec découragement que c'est encore à recommencer, mais je suis quand même heureux parce que j'ai toujours l'illusion que ce sera la prochaine œuvre. O! sainte illusion qui dore la vie de sa prestigieuse espérance.

Comme vous, hélas! en vieillissant, je vois le cercle de mes relations qui se rétrécit — et impossible d'en renouer de nouvelles. Nos espoirs ne sont pas les mêmes que ceux de cette génération de jouisseurs. Quelques fois je me dis que, en vieillissant, je deviens trop absolu — peut-être — mais tout de même, il me semble bien me rappeler qu'à mes débuts à Paris, nous étions une foule de jeunes qui nous contentions d'une autre nourriture.

Camille Mauclair a commencé une campagne pour réagir contre l'influence mauvaise exercée par les menciants et quand j'aurai l'occasion de lire un de ses articles dans mon journal, je vous l'enverrai.

Ils en sont arrivés à sacrer homme de génie une espèce de simple qui était douanier et qui, à l'âge de 60 ans, s'est mis à faire de la peinture. J'ai connu ce brave homme quand j'étais aux Beaux-Arts. Nous allions à plusieurs copains faire des pochades de Paris sur les quais et entre autres points de vue que nous aimions à peindre, il y avait celui de la pointe de la cité vue du quai, sous le pont des Arts, juste à côté de la baraque de douane ou ce vieux serein faisait son métier de douanier. Je me rappelle parfaitement l'avoir vu et entendu nous dire: "Quand je prendrai ma retraite, moi aussi je ferai de la peinture, car j'aime bien ça. Le dimanche, je m'amuse à copier les images du Petit Journal illustré." Et en effet, quand il a travaillé d'après nature, cela est resté image du Petit Journal. Des farceurs, pour se moquer de la naïveté des critiques, ont un jour monté ce bateau à ces jobards et ils ont fini par s'y prendre eux-mêmes.

Les marchands une fois engagés dans cette spéculation ont soutenu le marché comme le font les financiers en bourse pour soutenir des valeurs véreuses. Mais gare la dégringolade! Elle s'annonce déjà. On attend de voir mordre les américains. Puis on fera machine en arrière quand les stocks seront épuisés.

Un tas de jeunes vidés, d'ignares, ont emboité le pas, trouvant beaucoup plus facile de faire du scandale plutôt que des études dures et longuement improductives. Avec le nouveau système, un âne bête est homme de génie du jour au lendemain.

Mais ne vous laissez pas prendre à cette frime, continuez de vous fier à votre jugement et aux vieux maîtres qui vous ont formé.

La Vénus de Milo est éternellement belle, et Velasquez, Rembrandt, Delacroix, Corot et Daumier seront toujours de grands maîtres et des créateurs de beauté. Les guenons qu'on voudrait mettre sur nos murs sont indignes de nos lits — et c'est là, en dernier ressort, que le goût du mâle se retrouve.

En littérature, nous en reviendrons toujours aux vrais écrivains et aux grands artistes de lettres. Renan, Michelet, Balzac, seront toujours grands, et la jeune école ne les fait pas oublier.

Aimez-vous Gorki? Dostoïevski? Ce sont les seuls qui nous ont apporté une forme et des sensations inconnues des vieilles littératures. J'en ai une collection dans ma bibliothèque et je ne me lasse pas de les relire.

Je vous ai bien rasé, mon cher ami, mais c'est votre faute; il ne fallait pas me mettre sur cette voie. Quand je passe devant une vitrine de marchand de toiles ou de livres, je suis écœuré et, comme beaucoup de gens par snobisme ou par esprit de contradiction se pâment d'admiration ou d'éloges, je ne dis rien parce que moi, je discute avec sincérité et que ces gens n'ont d'opinions que celle des marchands. Il n'en sortirait rien et je m'en rends compte; aussi, je me tais.

Sur ce, mon cher ami, au revoir et dormez sur vos anciennes admirations. Ne vous troublez pas la cervelle avec toutes ces élucubrations modernes.

Bien des choses de nous deux au vieil ami toujours fidèle.

Votre tout dévoué,

Henri Beau.

Ces admirables pages ne révèlent-elles pas tout ce qu'est l'homme et l'artiste ?

Jetant un coup d'œil nostalgique en arrière, pensant aux années passées, à ces œuvres auxquelles on a songé mais qu'on n'a jamais réalisées, Beau s'exprime ainsi dans une lettre de janvier 1929 :

J'ai souvent des remords, des remords cuisants, de n'avoir pas profité de mon séjour au Canada pour en rendre les différents aspects. A ce moment, j'étais encore si plein du paysage de France que mon œil n'a pas su discerner toute la finesse qui se dégage de notre hiver et de notre automne. Et maintenant, il est trop tard, hélas ! Je n'aurai probablement jamais l'occasion de le revoir. C'est dommage, car je me sens maintenant capable d'en exprimer toute la poésie.



TABLEAU PAR HENRI BEAU EXPOSÉ AU SALON DE PARIS



TABLEAU PAR HENRI BEAU
EXPOSÉ AU SALON DE PARIS

Bien qu'il soit fort modeste comme on vient de le voir, Beau a cependant conscience que ses œuvres ont une réelle valeur artistique. M'envoyant en 1929 des photographies de ses deux envois au Salon de Paris, il m'écrivait : "Je sais que vous serez content de vous rendre compte par vous-même et de constater que quoi qu'ayant dépassé la quarantaine, je ne suis pas encore bon à chloroformer".

Beau n'a jamais oublié ses anciens camarades. En février 1931, il terminait une lettre qu'il m'écrivait par la déclaration suivante :

Si je pouvais me faire octroyer une mission pour peindre les anciens forts français du bas du fleuve, il me semble que je l'accepterais rien que pour revoir les vieux amis.

La pensée claire, d'une plume alerte, légère, sans ratures, sans corrections, Henri Beau écrit rapidement, sûrement, avec une facilité remarquable, employant toujours le mot juste et précis, l'expression qui rend exactement son idée. Il narre les nouvelles, raconte un fait, trace un tableau, esquisse de façon fort pittoresque une scène dont il a été témoin, porte un jugement, une appréciation sur un livre, un homme, une œuvre, émet des idées, évoque des souvenirs. Certaine page dans laquelle il nous montre des villageois italiens jouant aux boules, le dimanche, est un pur chef-d'œuvre. Il est infiniment regrettable qu'un lot de ces lettres qui auraient formé un volume du plus haut intérêt et qui constituaient une œuvre littéraire de tout premier ordre ait été détruit, brûlé.

Beau a vu disparaître les uns après les autres ses anciens camarades mais malgré les deuils et les ans, il a conservé la ferveur de son art et le travail est sa joie.

Au cours d'un voyage à Paris, il y a quelques années, désirant revoir l'ami Beau que je n'avais pas vu depuis vingt ans, je lui téléphonai, le priant de venir me rencontrer à l'hôtel. Tout joyeux, enchanté, il m'invita à l'aller voir chez lui. Cependant, ne voulant pas le déranger dans sa maison, je lui expliquai que j'étais avec ma femme et mon fils. "Venez tous les trois, me dit-il, je serai heureux de vous voir". Préférant cependant ne pas amener d'étrangers chez lui, car il

ne connaissait pas ma famille, je lui dis de venir à l'hôtel. Chaleureusement, il me le promit et m'annonça qu'il viendrait le lendemain soir. Le lendemain, je l'appelai de nouveau pour lui rappeler que je l'attendais sans faute ce soir-là. D'un ton plutôt froid, il m'expliqua que sa femme avait la veille oublié de lui dire qu'ils étaient invités à dîner chez des amis. Je compris alors que mon ami Beau avait reçu des ordres et, tristement, je me dis que les Manette Salomon ne se rencontrent pas seulement dans les romans des Goncourt, mais dans la vie . . .





MAURICE CULLEN
Au début de sa carrière au Canada



MARCH AFTERNOON, CACHE RIVER,
TABLEAU PAR MAURICE CULLEN
Collection M. Campbell

M AURICE CULLEN

PEINTRE de l'hiver canadien, voilà comment les générations futures désigneront Maurice Cullen le plus grand paysagiste que le Canada a connu jusqu'à ce jour. C'est le qualificatif que les critiques lui donnent déjà aujourd'hui et il n'est pas douteux que ce jugement sera ratifié par ceux qui viendront après nous. D'aucuns enclins à ne considérer que l'œuvre de la dernière moitié de sa vie, la plus connue, la plus importante, la plus brillante, la plus poétique, la plus parfaite, lui décerneront peut-être le titre de peintre des Laurentides. J'imagine que c'est celui-là qu'il eut préféré, car il a aimé cette pittoresque région d'un amour profond et fidèle. Cullen a parcouru une partie de l'Europe, la côte d'Afrique et il a vu de forts beaux pays qu'il a admirés, mais la chaîne des Laurentides lui a plû entre tous. Il a élu ce coin de terre comme sa petite patrie, comme son domaine. Pendant plus d'un quart de siècle, la nature de ce territoire l'a inspiré pour chacune de ses toiles. C'est à peindre le visage des Laurentides que Cullen a donné la mesure de son immense talent et a déployé ce don de coloriste qu'il possédait à un si haut degré. Et ce sont ces tableaux de montagnes, ces scènes d'hiver si caractéristiques qui lui ont conquis le succès, la renommée, la fortune. Ah! combien il me fait plaisir de dire que ce vaillant artiste a réussi et que son travail acharné, sa persévérance et son talent ont été reconnus et ont trouvé leur récompense. Le fait est si rare que c'est une vive satisfaction de l'enregistrer. Les frères Watson, marchands de tableaux

fort avisés, qui avaient reconnu la valeur des peintures de Cullen conclurent avec lui un pacte avantageux pour les deux parties au traité. Pendant les douze ou quinze dernières années de sa vie ils organisèrent à chaque mois de décembre des expositions de ses œuvres qui connurent le plus beau succès jamais obtenu au pays. A chaque occasion, les toiles étaient presque toutes vendues en quelques jours, achetées par de riches amateurs du Canada et des Etats-Unis. Ces ventes annuelles rapportaient une vingtaine de mille dollars.

Mais avant d'arriver au succès, que de travail, que de lutte patiente, obstinée, que de privations! Et que de tableaux empilés derrières des tentures, dans son atelier, sans perspective d'être jamais vendus!

C'est qu'avant d'être le peintre du Lac Tremblant, des Laurentides, Cullen avait créé une œuvre variée, vaste, considérable et intéressante.

"Il y a rue Notre-Dame, près McGill, un exposition vraiment remarquable de toiles d'Algérie par un jeune artiste que j'ai rencontré à Paris. Tu devrais aller la voir. Je suis sûr que tu goûterais cela," me dit un jour le Dr Jules Laberge, un oncle qui m'a initié à la littérature et à la peinture et à qui je dois beaucoup.

J'allai voir l'exposition qui avait lieu dans un magasin vacant. J'y rencontrais un petit homme au front têtu et énergique, la figure couverte d'une courte barbe, aux yeux gris très vifs, d'apparence modeste, qui me reçut cordialement. C'était Maurice Cullen qui, de retour au Canada après un séjour de huit ou dix ans en Europe, se présentait devant le public. Il y avait là une centaine de toiles: un panorama de Tunis la blanche, des scènes du désert, des visions de sable jaune, de rochers avec des palmiers verts, de blanches habitations au toit plat, des solitudes ocrées traversées par des silhouettes d'arabes dans leur burnous. Le peintre s'affirmait là un hardi coloriste et présentait des œuvres qui attestaient un vigoureux talent. Ces visions d'Afrique me hantèrent l'esprit pendant des jours, des semaines.

Cullen avait loué un atelier au No 100, rue Saint-François-Xavier et résolument se mit au travail. Ses débuts furent difficiles, mais c'était un homme de volonté énergique,

un homme simple et frugal qui avait été à la dure école de la pauvreté. A cette époque, il exécuta toute une série d'études du port de Montréal, de vieilles goélettes qui lui rappelaient ses premières années d'enfance à Terre-neuve. Il peignit un jour un grand tableau montrant les élévateurs à charbon d'Hochelaga. C'était un effet de nuit. L'on voyait cet énorme appareil déchargeant les navires de ses grands bras mécaniques et l'on aurait cru entendre le grincement des poulies. Cette toile fut l'un des plus remarquables envois au salon de l'Art Association.

Cullen fit quelques séjours à Saint-Eustache et rapporta de là des paysages fort personnels et très intéressants. Mais c'était l'hiver qui l'intéressait surtout. Il peignit la récolte de la glace sur le Saint-Laurent, en face de Longueuil, les mornes attelages, les bêtes de trait fatiguées, traînant les charges de glace sur le fleuve, dans un crépuscule gris; il nous montra les voitures retournant vers la ville dont les milliers de feux apparaissaient faiblement le soir à travers la noudrerie. Il y avait dans ces œuvres une poésie triste, douloureuse. Epris de sincérité, Cullen nous faisait voir le dur et pénible travail des hommes et des bêtes.

L'artiste se plut aussi à peindre les postes de cochers de la rue Sherbrooke ouest et du square Dominion par les jours d'hiver quand la neige tombe ou le soir, quand ils sont entourés d'ombre, de ténèbres et de brouillard et que la lueur des fanaux des sleighs fait songer à un phare. Cullen nous montra ensuite dans ses toiles les édifices des douanes, de vieilles maisons de la rue Notre-Dame, des barges chargées de foin, une grande vue de Québec, etc.

Un été, Cullen décida d'aller passer un mois à Terre-neuve afin de revoir son père. Il le vit. Il rencontra là aussi, quelqu'un qui devait jouer un rôle important dans son existence, celle qui devait un jour devenir sa femme. L'artiste rapporta de cette visite plusieurs tableaux, des goélettes grises dans le port de Saint-Jean.

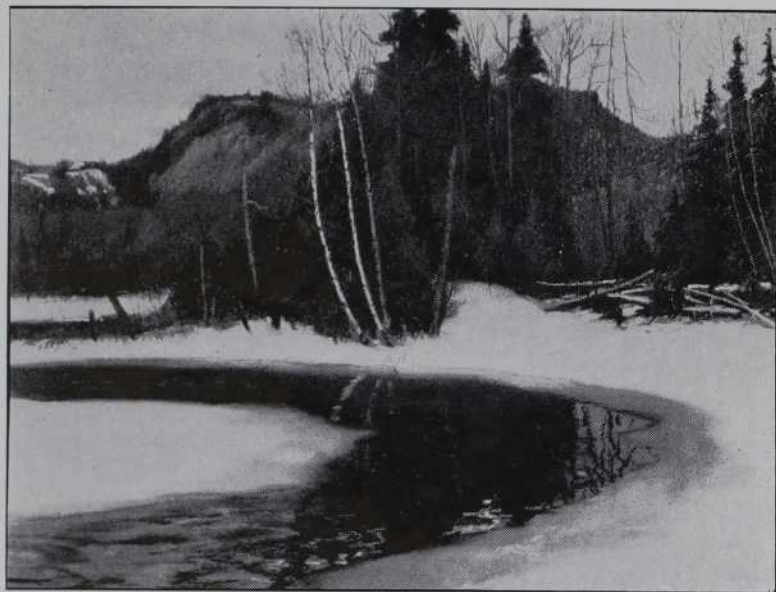
L'hiver suivant il exécuta nombre de paysages montrant la neige avec des tons bleus ou roses. Ce fut une sensation. Jusque là, tous nos artistes à l'exception de Kreighoff avaient vu la neige simplement blanche. Cullen fut pour ainsi dire

le premier à percevoir sa coloration et à la rendre sur ses toiles. Rapidement, tous les autres peintres l'imitèrent.

Courageusement, Cullen travaillait, luttait, s'affirmait. Depuis nombre d'années, il était le principal exposant au Salon du printemps. Il avait changé d'atelier et s'était niché tout en haut d'un vieil immeuble en pierre, No 3, Place Beaver Hall. L'artiste avait là son logis et son atelier qu'il avait sù rendre fort intéressant. Fréquemment, l'hiver, après le journal, je l'allais voir lorsqu'il faisait trop sombre pour travailler. Parfois, il me parlait de son enfance, de sa mère vaillante et courageuse qui l'avait élevé et avait durement travaillé. Plus rarement, il disait un mot de son père resté à Terre-neuve. Quelques fois, il rappelait ses jours d'école, son amour pour le jeu de football, les quatre années qu'il avait passées chez Gault Bros où il était entré à quatorze ans et d'où il était sorti quatre ans plus tard alors qu'il recevait le fabuleux salaire de \$4 par semaine. "Non, je n'étais pas né pour le commerce, disait-il, mais tout de même, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps à cette époque, car je suivais le soir les cours de sculpture de Philippe Hébert au Monument National. Je fis même le buste de mon patron ce qui me rapporta \$40. Voyant que ma place n'était pas dans les affaires, j'abandonnai mon emploi pour m'occuper exclusivement de sculpture." Il s'arrêtait là dans son récit, mais le reprenait un autre jour. En vérité, une histoire bien intéressante. Comme il venait de quitter l'établissement de Gault Bros, sa mère mourut, lui laissant un peu d'argent. Pas une fortune, certes. N'ayant plus rien pour le retenir ici, Cullen fila à Paris. Là, il réalisa que sa vocation était la peinture et non la sculpture. Avec enthousiasme, il se mit à l'étude. Cullen était un artiste, mais c'était aussi un garçon sérieux et raisonnable. En partant, il avait fait ses calculs. Avec le pécule dont il disposait, il pouvait vivre pendant cinq ans en dépensant \$30 par mois. Ce montant représentait sa chambre, ses repas, ses habits, ses cours, son matériel de peinture. Et pendant tout son séjour en France, il fit comme il avait décidé. Bien qu'il fut à Paris, il ne commettait pas d'extravagances.



LEVER DE LUNE, RIVIÈRE CACHÉE,
TABLEAU PAR MAURICE CULLEN
Collection de Mme Florence Gould



A BEND OF THE CACHE RIVER,
TABLEAU PAR MAURICE CULLEN
Collection de Mme Walter M. Stewart, Montréal.

Dans l'atelier silencieux que l'ombre envahissait rapidement par ces fins d'après-midi d'hiver. Cullen évoquait le passé.

Parfois, avec des billets de journaliste, je l'amenaï au théâtre. Ainsi, un jour, nous allâmes voir *Poil de Carotte*. Plein d'énergie et de volonté, Cullen était cependant très sensible et l'œuvre amère et douloureuse de Jules Renard l'émut profondément, plus qu'il voulait le laisser paraître. Pendant toute la soirée, il froissa nerveusement son programme. Vous rappelez-vous comme j'ai pleuré tout un soir à voir ce pauvre Poil de Carotte? me demanda-t-il une quinzaine d'années plus tard alors que nous rappelions ce passé déjà si lointain.

Une veille de Noël, Cullen me donna un bâton d'aubépine qu'il avait coupé et façonné de sa main. "Ce sera pour vos promenades à la montagne", me dit-il.

Maintenant, il est disparu, mais parfois je retourne à ce parc où je me plaisais tant alors et j'apporte cette branche de cenellier qu'il m'avait donnée comme marque d'amitié à l'époque où nous nous voyions fréquemment. Je vais sur la route en pensant à lui. Un simple bâton nouveau que je balance à chaque pas, c'est peu de chose peut-être, mais pour moi, à ces moments, c'est comme une poignée de mains que nous échangerions en silence.

Dans la nombreuse série de toiles de Cullen qui défilent dans mon souvenir comme des scènes de cinéma, il en est une pour qui j'ai une prédilection particulière. Je ne l'ai vue qu'une fois, mais je ne saurais l'oublier. C'est une impression de la cathédrale Saint-Jacques. Un édifice gris avec un dôme gris sous un ciel gris. Une admirable symphonie en gris. Robert Wickenden, grand connaisseur et critique averti acheta ce tableau — un pur joyau — de son ami Cullen et l'emporta à Brooklyn. Nul doute qu'il est aujourd'hui dans la galerie de quelque millionnaire américain.

Au cours de ces années, Cullen s'était marié et avait pris à sa charge une nombreuse famille. Il avait quitté son atelier de la Place Beaver Hall et s'était installé Avenue du Parc. Sous sa direction, son beau-fils Robert Pilot devenait un artiste remarquable.

Un jour, Cullen découvrit la région du nord, les Laurentides. Il fut émerveillé. Ce fut une splendide révélation. Pour s'identifier à ce coin de terre, il se construisit un chalet sur la rivière Cachée, au Lac Tremblant et, à partir de ce moment, il devint le peintre des Laurentides.

Pendant plus de 25 ans, il s'est attaché à rendre l'image, la physionomie de ce pays au commencement et à la fin de l'hiver. Il nous a montré la première neige tombant sur les montagnes dépouillées par le vent et le froid de leur éclatante parure de l'automne. Il a représenté les versants des monts, leur cime, couverts de la nouvelle neige, une neige qui est non pas le symbole de la mort, mais une neige moëlleuse qui semble avoir la douceur des fleurs de cerisiers. Après la glorieuse apothéose de l'automne, après les tons de pourpre et d'or, les montagnes, dirait-on, sentent le besoin de se recueillir et elles s'enveloppent d'un blanc vêtement. Et pendant des mois, elles vont se reposer, rêver, croirait-on. Doucement, lentement, la neige tombe sur elles. Maurice Cullen s'est plu à rendre les montagnes recouvertes de blancheur caressante. Il les a montrées alors que le dernier rayon de soleil déjà caché par la masse des monts rosit la cime neigeuse et l'illumine de son dernier reflet. L'on sent comme cette lueur est brève, fugitive, et l'on devine l'ombre, l'obscurité, qui viendront ensuite. L'on éprouve l'angoisse de ces froides ténèbres qui, dans une heure, envelopperont cette nature solitaire, silencieuse et glacée.

Et Cullen a peint les montagnes au printemps lorsque le soleil fait sur la neige d'éclatantes taches bleues ou roses, lumineuses, et montre par endroits la terre brune qui, bientôt, reverdira. Il montre le dégel, la neige fondante et, au pied des montagnes, la rivière qui, ayant déjà brisé sa prison de glace, roule une eau noire, tragique et mystérieuse.

Pendant la guerre, Cullen fit partie du groupe de peintres canadiens que le gouvernement envoya sur les champs de bataille pour représenter les scènes des conflits, le théâtre des carnages. Une dizaine de ses toiles figurèrent à l'exposition de tableaux de la guerre tenue en 1919.

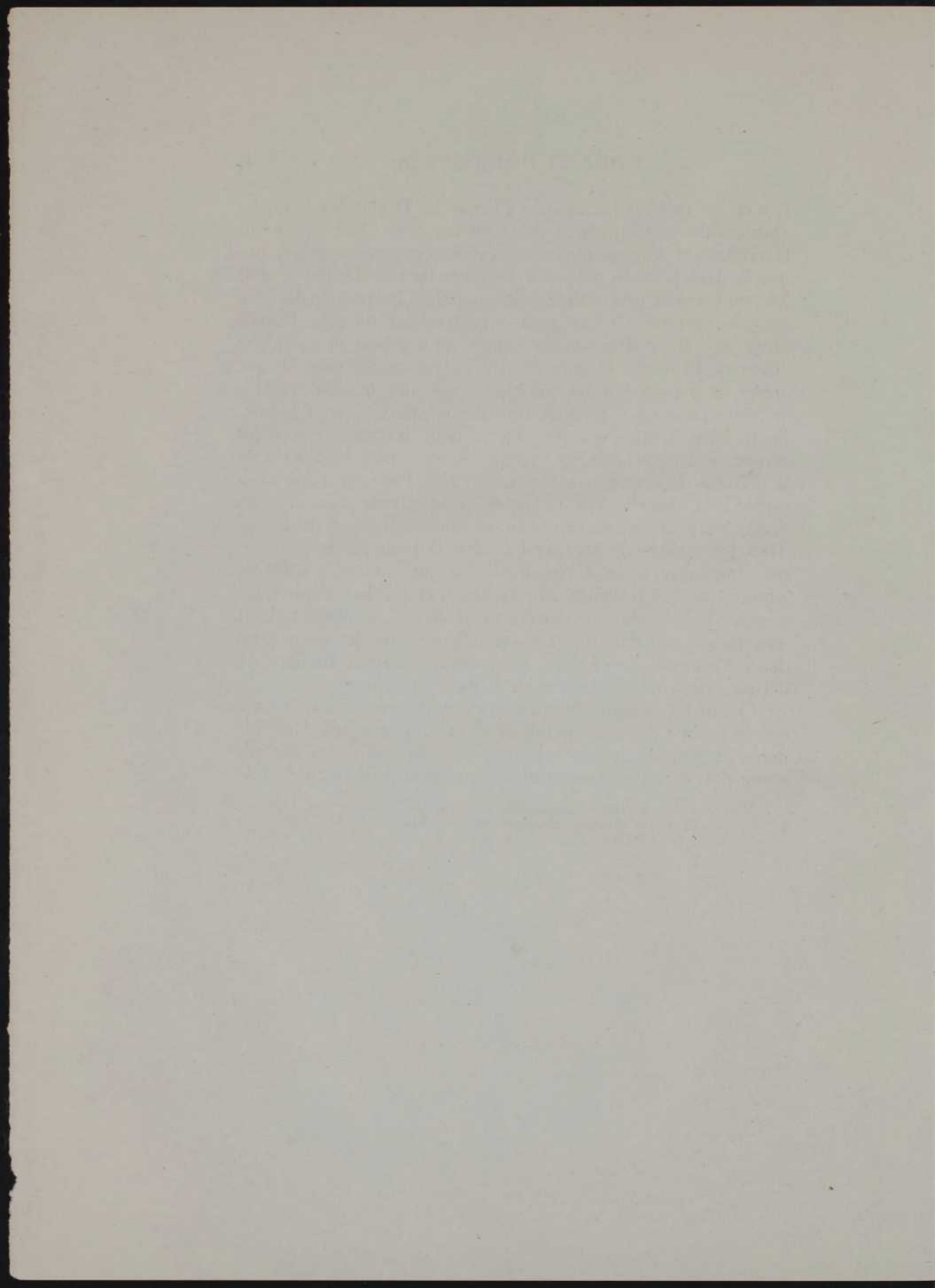
La consécration officielle du talent de Maurice Cullen se produisit à la fin de 1930 alors qu'une exposition rétrospec-

tive de ses œuvres fut tenue à l'École des Beaux-Arts sous les auspices du gouvernement de la province de Québec. Ce fut là réellement le plus important événement artistique vu jusque là dans la métropole. Sur les murs de la salle, l'on voyait 38 peintures et huit pastels, choisis parmi les principales œuvres de l'artiste. Cullen avait à ce moment 64 ans. Depuis vingt ans, il avait épousé la femme qu'il aimait, il avait son chalet de la rivière Cachée où il allait passer des mois chaque année, et il possédait à Chambly-Canton une maison agréable et confortable où il pouvait travailler en paix. C'était le bonheur. Mais il ne dura pas. La maladie terrassa ce vaillant artiste. Il languit pendant quelque temps, puis la mort vint le délivrer. Il s'éteignit le 26 mars 1934. J'assistai à ses funérailles à la chapelle Wray, rue de la Montagne. Son cercueil disparaissait complètement sous un amoncellement de fleurs. Tous les artistes de Montréal étaient là pour rendre un dernier hommage à celui qui avait été un camarade aimé et admiré, qui avait stimulé leur ambition et qui leur avait tracé la voie. Une cérémonie extrêmement simple, seulement de la musique en sourdine, la grave et dolente voix des orgues qui disait l'émotion de chacun. Pour finir, l'oraison funèbre du défunt avec citation de vers de Robert Browning.

Quant un homme a vécu sa vie, qu'il a réalisé son œuvre, que le groupe de ses amis fidèles vient lui dire adieu dans une noble et simple chapelle et qu'il s'en va aux lents accords d'une douce et plaintive musique que peut-il désirer de plus?

Note. — M. William R. Watson, directeur des Watson Art Galleries, a publié en 1931 une élégante plaquette intitulée *Maurice Cullen*. Elle est le noyau d'un volume *Maurice Cullen, his life and art* qu'il complète actuellement.







ARTHUR ROSAIRE



TABLEAU PAR ARTHUR ROSAIRE

ARTHUR ROSAIRE

A RTHUR Rosaire. C'est avec émotion et tristesse que j'écris ce nom. Avec émotion, car cet artiste a été l'un de ceux que j'ai le plus aimés, de ceux dont les œuvres m'ont procuré le plus vif plaisir, le plus délicieux enchantement; avec tristesse, car je l'ai vu partir un jour, s'éloigner sans retour, parce que non seulement il n'avait pas trouvé ici l'appréciation voulue, mais parce que ses plus nobles efforts, ses plus beaux tableaux avaient été l'objet d'une injuste et absurde critique.

L'atmosphère de Montréal, il faut le reconnaître, n'a jamais été favorable aux artistes possédant quelque originalité. Cela a été démontré en plusieurs circonstances.

W. H. Clapp revint ici un jour après plusieurs années passées en France et en Espagne. Il exposa au Salon du printemps une demi-douzaine de toiles d'un coloris éclatant qui étaient un véritable enchantement. Ces paysages effaçaient les autres tableaux et les faisaient paraître ternes et froids. Tout le monde resta surpris en les voyant, tellement ils sortaient de l'ordinaire, mais la beauté, le mérite, la valeur de ces œuvres toutes vibrantes de lumière qui nous faisaient voir la merveilleuse terre d'Espagne ne furent pas reconnus. Pendant quelques années, Clapp persista encore à peindre des toiles d'un riche coloris mais ne rencontra nulle appréciation reconfortante. Dans cette atmosphère glaciale, l'art de Clapp s'anémia. Puis, découragé, l'artiste alla s'exiler à l'île des Pins, près de Cuba, puis à Los Angeles où il est encore aujourd'hui.

Alex Jackson, l'un des plus puissants, des plus personnels et des plus sincères parmi les peintres canadiens revint lui aussi à Montréal après un séjour d'une couple d'années en France et en Italie. Avec son camarade Randolph Hewton qui avait passé quelque temps en Palestine, il donna une exposition qui était un événement artistique. Jackson avait une soixantaine de toiles dans lesquelles s'affirmait son grand talent de paysagiste. Il ne vendit pas un seul tableau. Dégouté, il laissa Montréal pour aller s'établir à Toronto où il a vécu depuis et où il a fondé le Groupe des Sept qui a eu une énorme influence sur la génération actuelle.

Après avoir étudié en France pendant plusieurs années, Henri Fabien encore dans les vingt ans et dont le père était manufacturier de meubles à Sainte-Cunégonde revint au pays avec une remarquable série de scènes de Bretagne et une belle barbe blonde. Malgré ses toiles pleines de talent et la brossaille dorée qui encadrait sa figure, il ne put réussir à s'imposer comme peintre. Le rencontrant un jour, un ami de sa famille, désireux de l'encourager, lui fit la généreuse offre suivante: "Si tu veux faire mon portrait, je te donnerai bien cinq piastres."

Amèrement désabusé, Fabien en racontant ce fait déclarait d'un accent convaincu et d'un ton de large mépris: "Il n'y a qu'une seule chose à faire ici: de bonnes vieilles couchettes canayennes." Il devint fonctionnaire à Ottawa et, par la suite, ne fit de la peinture que pour se distraire.

L'originalité a été ridiculisée par ceux-là même qui auraient dû être les premiers à reconnaître le talent et la forte personnalité d'un artiste. Je me rappelle toujours avec écœurement un incident dont je fus témoin lors d'une visite que je fis un jour aux salles de l'Art Association. Il y avait une exposition et le gouverneur général du Canada faisait le tour des salles en compagnie d'un académicien. Et en passant devant un tableau d'un des membres du Groupe des Sept, j'entendis ce dernier, j'entendis ce pion, ce plat courtisan émettre en riant, pour essayer de faire de l'esprit, la sottise opinion que cette toile avait peut-être été peinte sous l'effet des fumées du whiskey. Cette immonde raillerie me donne encore un haut le cœur.

Après avoir donné le meilleur de lui-même, après avoir tenté d'exprimer son idéal, après avoir produit des œuvres très remarquables et absolument personnelles, après avoir fait l'impossible pour imposer son talent, Arthur Rosaire, l'un des artistes les mieux doués que Montréal a produits et l'une des natures les plus sympathiques que j'ai rencontrées s'est, comme Clapp, exilé lui aussi en Californie à la suite de critiques aussi aveugles que stupides. Se voyant absolument incompris parmi les siens, il vendit la maison et l'atelier qu'il s'était fait construire à Notre-Dame-de-Grâce et s'en alla vivre à Los Angeles.

Né à Montréal le 17 janvier 1879 d'une mère irlandaise et d'un père canadien français. Arthur-Dominique Rosaire était doué d'un physique très avantageux. Grand, bien bâti, blond, avec des yeux bleus, des traits réguliers, il présentait une physionomie distinguée et très sympathique. Avantage d'un beau caractère, il possédait au plus haut degré les qualités des deux races qui étaient en lui. C'était un être vibrant, enthousiaste, un artiste dans toute la force du mot et un ardent travailleur. Rosaire étudia la peinture sous la direction d'Edmond Dyonnet, de Wm. Brymner et de Maurice Cullen. Il profita de l'enseignement de ces maîtres, mais sut conserver sa personnalité propre. Toujours, il s'est efforcé de rendre sa vision personnelle, d'exprimer l'émotion que lui inspiraient la nature et l'aspect changeant des saisons.

Pendant de nombreuses années, Rosaire a eu son atelier avec Paul Earle au No 296, rue de La Montagne, angle Sainte-Catherine. C'est là qu'il a exécuté la plus grande partie de son œuvre. Il habitait tout d'abord au No 433, rue Saint-Antoine, puis il déménagea au No 4323, avenue Mont Rose, Westmount.

Rosaire était l'un des exposants réguliers au Salon de l'Art Association. Chaque printemps, ses toiles étaient pour moi parmi les principales attractions de l'exposition, celles que je cherchais tout d'abord. Devant ses peintures, l'on sentait un artiste épris de la nature, un riche tempérament, une âme vibrante. Pour rendre sa vision, pour exprimer l'émotion ressentie devant le sujet qu'il voulait peindre, Arthur Rosaire variait ses formules. Il n'était pas l'esclave d'une recette. Ses

œuvres n'étaient pas coulées dans un moule uniforme. Dans certains tableaux, il s'attachait surtout à rendre l'image matérielle, le jeu des couleurs, tandis que dans d'autres, il s'efforçait surtout de rendre la poésie, le rêve, le mystère qu'il sentait si vivement. Plusieurs de ses œuvres présentaient ainsi des contrastes frappants de facture, tellement qu'on pourrait les croire peintes par deux artistes différents.

Arthur Rosaire a été l'un de nos meilleurs paysagistes. Il était l'un des artistes dont j'aimais le plus la peinture et il m'a toujours fortement intéressé. A près de quarante ans de distance, je revois encore parfaitement, accrochées à l'entrée de l'ancienne salle de l'Art Association, Square Phillips, les deux premières toiles de Rosaire que j'ai vues, deux paysages dans une note grise, des arbres fort habilement rendus et donnant admirablement l'impression d'une triste journée d'octobre. C'était simple, mais plein de sentiment et agréable à regarder. En 1900, je vis de lui un autre paysage dans la même note, *Sunless day* qui me plut beaucoup.

La double physionomie du talent de l'artiste, celle du réaliste et celle du poète ne s'afficha jamais de si évidente façon qu'au Salon de 1908 où il exposait deux toiles d'une rare beauté, mais d'un genre absolument différent et qui furent fort remarquées: *Night* et *Sugar Bush*. La première était un effet de nuit, œuvre pleine de sentiment, de rêve et de mystère, véritable vision de poète, tandis que dans le second tableau, l'artiste s'affirmait surtout et d'éclatante façon comme un vigoureux coloriste. Le peintre nous montrait une érablière au printemps. Les ombres des arbres se reflétaient sur la neige où elles formaient un très curieux dessin, une bizarre broderie. On sentait là un grand souci de vérité et un sens très vif d'observation. Deux paysages qui mettaient leur auteur au premier rang de nos artistes.

Et toujours, il en était ainsi. Tantôt, c'était le poète et tantôt, le hardi coloriste, le peintre épris de réalité qui s'affirmait. Ainsi, l'année suivante, en 1909, il exposait trois peintures qui attestaient le pinceau du maître: *Street scene*, *Coal Barges* et *Night effect*. L'effet de nuit et les barges chargées de charbon offraient un contraste frappant. La poésie et la réalité se côtoyaient dans deux tableaux du même artiste.

Les années qui suivirent montrèrent que Rosaire était un travailleur enthousiaste, consciencieux et persévérant. Et pendant tout ce temps, il progressait constamment. Il avait atteint la plénitude de son talent et il avait acquis une technique qui le classait parmi nos artistes les mieux doués. Plus que jamais il était désireux de s'affirmer, de créer des œuvres personnelles, d'exprimer la vision de beauté qui était dans son cerveau. Il travaillait ferme.

En 1914, il envoya quatre paysages au Salon: *Early Morning*, *Mulet River*, *Spring Time* et *Fall sunlight, midday*. Il eut la satisfaction de se voir nommer membre associé de l'Académie Royale Canadienne.

Cet encouragement l'avait stimulé et, le printemps suivant, en 1915 il exposait cinq toiles dans lesquelles il avait mis les qualités de coloriste et de subtil interprète de la nature qui étaient en lui. Son principal tableau était *Grey Nunnery Church*, vaste peinture largement et vigoureusement brossée qui attestait tout le talent et le tempérament de l'artiste. C'était là une œuvre fortement sentie et magistralement exécutée, l'une des meilleures à coup sûr de toute l'exposition. Mais, chose étrange, cette toile valut à son auteur une critique hostile et dénuée de tout fondement, critique de pion incapable de sentir la beauté et la grandeur d'une œuvre. Rosaire ressentit amèrement cette attaque. Après s'être surpassé pour ainsi dire, il était atterré du manque de compréhension de celui qui se mêlait de le juger. Tout de même, il se remit à l'œuvre et au Salon de l'Académie Canadienne en 1916, il exposait trois peintures de sa meilleure palette: *The Playhour*, *Solitude* et *In the Silence of the moon*. La première représentait un troupeau d'oies évoluant paisiblement, gracieusement sur une calme rivière bordée de grands arbres. C'était là un tableau agréable, décoratif et empreint d'un grand charme. *Solitude* nous faisait voir un lac encadré de sapins sombres au pied d'une montagne. Nous avions là une composition d'un grand sentiment poétique. La dernière des trois peintures était un effet de nuit, une nuit éclairée par une lune pure, blanche et froide qui planait au fond du firmament, une lune qui disait les millions de siècles écoulés depuis son apparition au ciel, les innombrables générations

humaines disparues et retournées en poussière après l'avoir contemplée. Et ce disque pâle, si lointain, ce disque glissant dans l'espace infini audessus de la terre, ce disque solitaire dans l'immensité du firmament donnait à l'âme une extraordinaire impression de silence, un silence complet, absolu, religieux, oppressant. Certes, Rosaire avait créé là trois toiles d'une haute valeur artistique.

En 1916 également, au Salon du printemps, l'artiste exposa *Sap Buckets*, incontestablement l'un des meilleurs tableaux qu'il a peints, un véritable joyau. Le peintre avait représenté un bois d'érables au printemps, à l'époque des sucres. A chaque arbre était accrochée une chaudière pour recueillir la sève. Ces chaudières peintes en rouge resplendissaient au soleil et faisaient des taches de couleur du plus bel effet. Rosaire avait créé là une œuvre vraie et fort agréable à contempler, une œuvre d'une très heureuse inspiration.

Rosaire rêvait de grandes choses. Il se mit à l'œuvre. Il travailla longtemps, avec ardeur, avec joie, avec enthousiasme, car il avait trouvé un sujet, susceptible croyait-il, de plaire aussi au public. C'était un grand jardin le soir, un jardin décoré en vue d'une fête et éclairé par une multitude de lanternes japonaises. L'artiste avait brossé là une vaste composition fort décorative, pleine d'imagination et de poésie et d'un riche coloris. Il avait peint là une œuvre de tout premier ordre qui proclamait hautement le talent d'un maître. Le tableau était intitulé *Garden of Light* et il figure aujourd'hui dans la collection de la National Gallery, d'Ottawa. Il provoqua une critique hostile aussi injuste que stupide. Voyant ses efforts incompris, Rosaire, découragé, décida de partir et de s'en aller quelque part, ailleurs. Son choix s'arrêta sur la Californie. A la hâte, il vendit sa maison et s'en alla à Los Angeles. Là, s'efforçant d'oublier, il se remit à l'œuvre. Deux ans plus tard, il donna une exposition individuelle dont les journaux de là-bas parlèrent d'un ton sympathique et avec éloges. Cependant, il trouvait monotone, disait-il, l'éternel ciel bleu de la Californie, ciel sans nuages, toujours limpide et pur. Tout de même, il travaillait ferme. Un jour, en novembre 1920, Rosaire envoya de Los Angeles à Montréal un tableau, *California Mission*, qui figura au sa-



A GARDEN OF LIGHT
TABLEAU PAR ARTHUR ROSAIRE QUI FIGURE
À LA NATIONAL GALLERY OF CANADA À OTTAWA

Los Angeles Calif
June 28 1921
2274-4th Ave

My dear Savage. -
You are indeed a real
friend and what is more you seem
to gather out the ideas - try to
put forward in my work indeed you
must be a kindred soul, and have been
a very encouraging one to me in my
matine studies with the assistance of an
I cannot imagine when we know a
person is sincere what a wonderful
intention it is to feel one's mind
is allowed. I am so glad that the
Mr Jackson has taken a hand in
Boston as well. he is a giant and
something great must come of it
in the coming generation how
the more they are in having him
to their eyes. This is not what
I myself mean & trust in Canada
and you know how hard this work
is. I have not been able to remain
as independent as you know -
your name appears over most
of my work in my mind

FAC-SIMILÉ D'UN FRAGMENT DE LETTRE
D'ARTHUR ROSAIRE

lon annuel de l'Académie canadienne. Le peintre avait représenté une vieille église de style espagnol, baignant dans la nuit bleue, limpide, transparente. Rosaire nous offrait là une œuvre toute vibrante de poésie, une vision de rêve peinte avec une extrême délicatesse de touche et fort différente de facture d'autres de ses œuvres telles que *Grey Nunnery Church* et *Garden of Light*, si vigoureusement brossées. *California Mission* fut le dernier tableau de Rosaire qui figura à une exposition à Montréal. Je donnai dans la *Presse* mon appréciation de cette peinture et, quelque temps après, je reçus de l'artiste la lettre suivante que je lus avec émotion et que je conserve précieusement :

Los Angeles, January 28th, 1921.

My dear Laberge,

You are indeed a real friend and what is more you seem to gather just the ideas I try to put forward in my work; indeed, you must be a kindred soul and have been of great encouragement to me in my many battles with the artistic. You cannot imagine when we know a person is sincere what a wonderful incentive it is to keep one trying to advance. I am so glad Alex Y. Jackson has taken a hand in Montreal art. He is a giant and something sure must come of it for the younger generation. How fortunate they are in having him for an example! This is just what I missed when I was in Canada. And you know how hard this past group of us have tried to retain our individuality as you know. You have followed our work with an artistic mind. I say or said if you will, as you know how often the eye can deceive in relying entirely on its view point. Once again, I am indebted to you for your wonderful concept of my California Mission in magazine. Keep up the good work about the few that are always trying to express their individuality and the spirit of the place and times without egoism. If you should see Jackson, congratulate him for me. I was about one of the last Montreal painters he expressed himself to before going to war. He told me his feelings then and they were certainly unselfish and big just like his work has always been. I was very friendly with his brother, at one time, who is also a very skilful artist. I wish lots of success to this daring group. I am so pleased, dear Laberge, that you have been getting on so well from your last letter. Why not send me a copy of some of your poems or writings. I would love to have something from you to look over and read as I try to

dream some soul into my painting and I am sure you are the one that can do it with your great insight into real art. I am sorry not to see Earle's name on this list as his work has great merit in it, not so rugged and strong perhaps. Of course, this does not cover all phases of art, as delicacy, color and soul count for very much and I myself, am inclined to think that poetic art is the highest pinnacle the real searching painter can arrive at. Of course, this painter of the poetic must not be a slave to style or place, or period. He just merely lives on his dreams, using nature merely as a basis. Now, write to me once in a while as I like to hear from you very much as I am interested very much in the art in Montreal and I feel I am sure to get it right from you.

Sincerely yours,

ROSAIRE

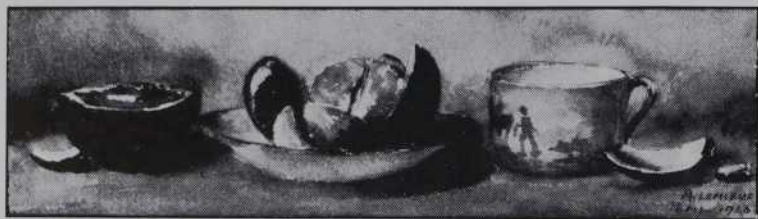
Des jours s'écoulèrent. A divers intervalles, je reçus de Rosaire quelques lettres auxquelles je n'avais guère le temps de répondre. Puis un jour, en février 1922, je lus dans un journal la nouvelle de sa mort prématurée. Il disparaissait à quarante-trois ans, en pleine force, dans la maturité de son talent.

Et maintenant, il repose dans cette terre de la Californie où s'est écoulé la dernière partie de sa vie. Il dort son dernier sommeil dans ce pays des roses, du ciel bleu et de l'éternel été. Le destin n'a pas voulu lui accorder de longs jours, mais son rêve d'idéal et de beauté demeure dans ses œuvres.





MARGUERITE LEMIEUX



NATURE MORTE PAR MARGUERITE LEMIEUX

MARGUERITE LEMIEUX

VOICI une artiste pour qui j'ai une grande admiration et une très vive sympathie. Car Marguerite Lemieux est une créatrice de beauté. Non seulement elle est un peintre estimable et habile, mais elle excelle en outre dans plusieurs genres de travaux d'art décoratif: travaux en étain, en cuir, en bois, travaux de céramique, de batik, etc. Pour employer un vieux cliché, on pourrait dire qu'elle a des doigts de fée et qu'elle transforme en objets d'art tout ce qu'elle touche.

Travailleuse infatigable, elle est aussi une grande animatrice. Elle a formé une foule d'élèves qui, sous son intelligente direction sont devenues elles-mêmes des artistes qui font honneur à leur professeur et qui s'affirment par des œuvres de haut goût.

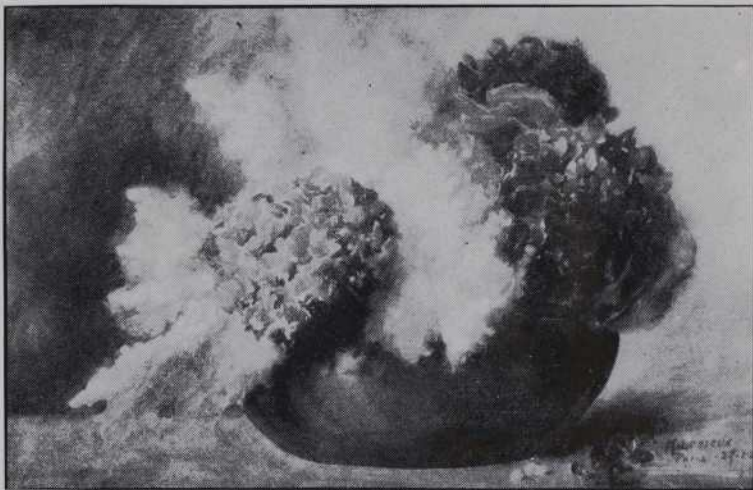
Extrêmement bien douée, possédant un talent souple et varié, animée d'un vif enthousiasme, capable de fournir un effort continu et persévérant, Marguerite Lemieux, en moins de dix ans, a su se faire connaître, se créer une renommée enviable dans le monde des artistes et parmi le public. D'une activité extraordinaire, dévorante, elle est constamment à l'œuvre, toujours au travail, toujours en train. Chez elle, pas de flânerie, rien de ce caractère bohème par lequel les peintres étaient connus autrefois. Elle travaille, et elle travaille avec système, ce qui explique l'étonnante production d'œuvres d'art que nous lui devons.

Après avoir étudié pendant des années en France, elle y est retournée pour se perfectionner, pour acquérir de nouvelles connaissances, pour se mettre au courant des derniers procédés employés dans les arts décoratifs.

Depuis des années, non seulement Marguerite Lemieux prend part aux principales expositions tenues à Montréal: Salon du printemps de l'Art Association, exposition des arts domestiques, mais elle organise et donne elle-même à son atelier des expositions de ses travaux et de ceux de ses élèves, expositions qui l'ont fait connaître et apprécier du public et qui ont été couronnées de succès. C'est à sa première exposition de peintures et d'aquarelles, à l'ancienne bibliothèque Saint-Sulpice que j'ai eu le plaisir de faire sa connaissance et d'admirer ses œuvres. Mon enthousiasme et ma sympathie pour cette brillante artiste n'ont fait depuis que grandir.

Marguerite Lemieux s'est surtout fait connaître par ses tableaux de fleurs, exécutés à l'aquarelle. Ses paniers de roses, ses gerbes de soucis, de violettes, de pivoines dans de jolis vases, sont des œuvres tout simplement exquises. Il faut voir ces aquarelles accrochées sur le mur, dans une pièce, pour en sentir le charme profond, capiteux, pour se rendre compte de toute la joie qu'elles apportent et de la rayonnante beauté qu'elles dégagent. C'est comme un lumineux sourire qui nous accueille. Ces aquarelles de fleurs sont absolument ce qui s'adapte le mieux comme décoration aux maisons modernes. Mais à côté de ces tableaux de fleurs, Marguerite Lemieux peint des paysages charmants, des tableaux de genre fort intéressants, des portraits pleins de caractère et de vérité et des natures mortes très décoratives. Je déclarerai même que l'une des plus jolies choses de ce genre que j'ai jamais vues est l'œuvre de Marguerite Lemieux. C'est un panneau en largeur représentant une tasse bleue avec une moitié et des quartiers d'orange. Ces couleurs bleue et jaune et l'heureuse composition de cette petite nature morte en font une œuvre ravissante.

Dans ses travaux en étain, elle montre de l'imagination, un goût sûr et un grand sens décoratif. Que l'on prenne une corbeille à pain ou une grande assiette qu'elle a façon-



VIOLETTES DE PARME ET MIMOSAS,
AQUARELLE PAR MARGUERITE LEMIEUX



GRAVURE SUR BOIS PAR MARGUERITE LEMIEUX

nées, l'on a un objet d'art qui est un ornement remarquable pour la table ou le buffet de la salle à manger.

Les travaux en cuir: bourses, services de bureau, cahier de musique, sont de charmantes œuvres d'art qui attestent une grande distinction. Ses boîtes, ses coffrets ornés de pierres semi précieuses sont de jolis bibelots qui réjouissent l'œil et enchantent l'esprit.

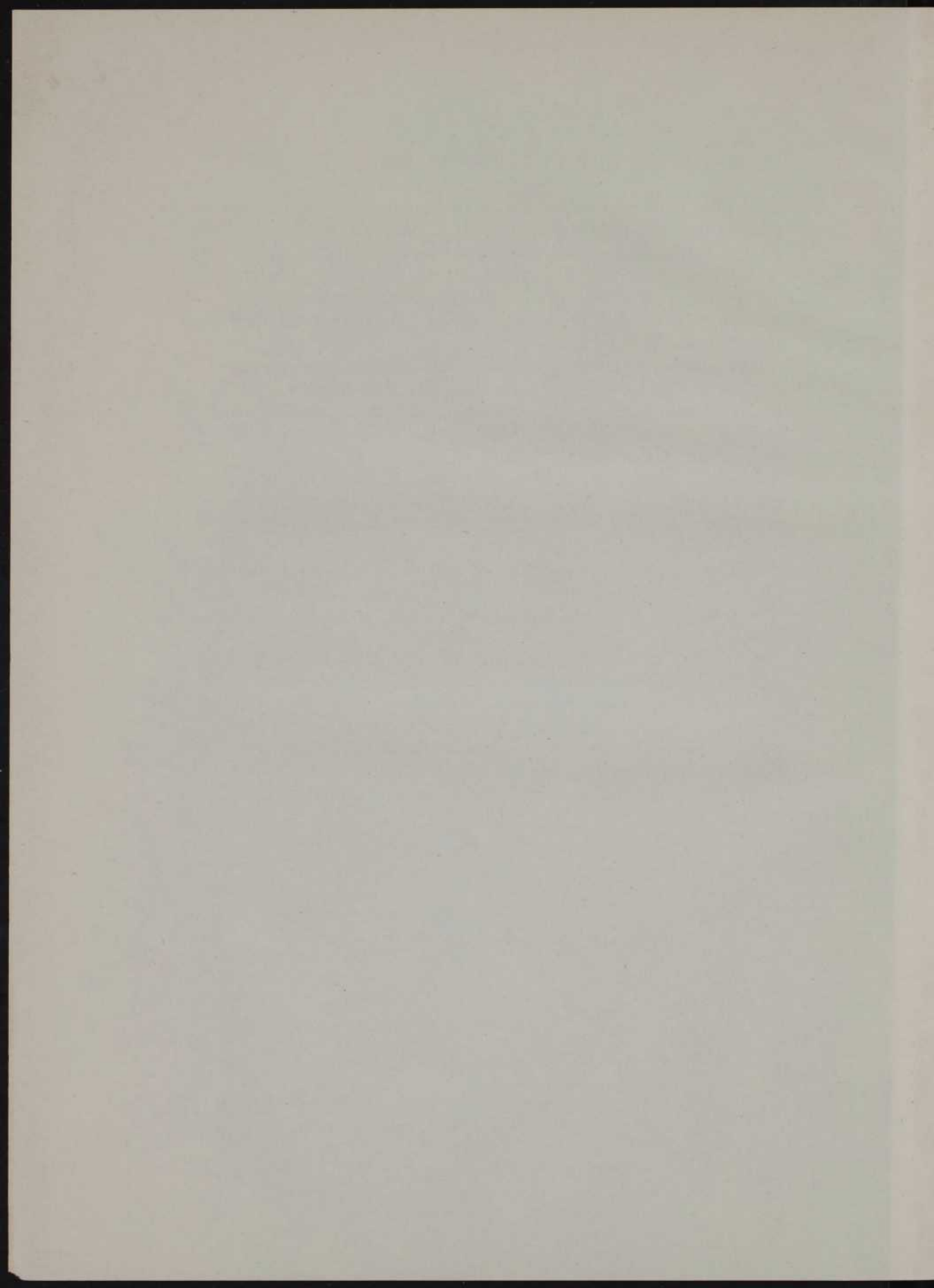
Marguerite Lemieux a exécuté toute une série de reliures d'art pour des bibliophiles. Elle sait très heureusement adapter le motif décoratif de sa composition au caractère de l'œuvre. Ainsi, les livres qu'elle habille sont un ornement pour toute bibliothèque.

Fille de monsieur Ludger Lemieux, architecte distingué, Mlle Lemieux appartient à une famille extrêmement bien douée pour tout ce qui concerne les arts. Sa mère, ses frères, ont eux-mêmes produit des œuvres intéressantes.

Mlle Lemieux passe ordinairement la belle saison dans un coin enchanteur de l'Île Perrot. Cette retraite agréable et tranquille lui a fourni le motif pour nombre de paysages fort réussis.

Nature extrêmement sympathique, esprit ouvert et très cultivé, Marguerite Lemieux est l'une des artistes les plus brillantes et les plus populaires de la jeune génération. Elle a déjà à son actif une œuvre considérable et variée et l'avenir dira sûrement que non seulement elle a fait fructifier le beau talent qui est en elle mais qu'elle a tracé la voie à une foule de jeunes filles et de jeunes femmes animées de la passion du Beau.







JOBSON PARADIS AU PAYSAGE



PAYSAGE DE GUELPH, ONT.,
À LA SANGUINE, PAR JOBSON PARADIS

JOBSON PARADIS

C E nom évoque pour moi l'une des plus heureuses natures qu'il m'a été donné de connaître au cours de ma carrière de journaliste. J'ai vécu dans l'intimité de cet artiste et j'ai pu apprécier non seulement son talent remarquable mais sa claire intelligence et le charme de sa camaraderie. Esprit d'élite, délicat et distingué, Paradis était un peintre d'une grande sincérité, d'une vive sensibilité et fort épris de la nature.

Jobson Paradis faisait partie de ce groupe de jeunes gens qui, il y a quarante ans, partait d'ici pour aller étudier l'art à Paris, sous les grands maîtres et qui comptait dans ses rangs, pour ne citer que les principaux: Henri Beau, J.-C. Franchère, Ulric Lamarche, Charles Gill, René Béliveau, Ludger Larose, L. Saint-Hilaire, etc. Paradis qui avait à un haut degré la vocation artistique puisa à l'Académie des Beaux-Arts où il étudia avec ardeur pendant des années sous la direction de Gérôme et dans la fréquentation presque quotidienne des musées, des connaissances et une technique du métier qui firent de lui un peintre plein de promesses.

Ayant perfectionné son talent et ayant produit des œuvres remarquables, Paradis songea à retourner au pays. Comme il allait revenir au Canada, une place de professeur lui fut offerte à l'université Notre-Dame, Indiana. Il l'accepta et vécut là quelques années. Son désir de revoir sa patrie lui fit cependant abandonner cette position et il revint ici, au milieu des siens. C'était à une époque extrêmement

difficile pour les artistes et Paradis eut à lutter. Il lutta vaillamment, courageusement, sans jamais se laisser abattre. Après un stage dans les journaux, il fut nommé professeur de dessin dans les écoles. Pendant des années, il s'acquitta de cette tâche ingrate avec l'esprit consciencieux qu'il a toujours eu. Il avait aussi un cours au Monument National en compagnie de Dyonnet, Franchère, Gill, etc. Malgré ses multiples occupations, Paradis ne négligeait pas la peinture qui était sa passion et sa vie et il était chaque année l'un des exposants réguliers au Salon des artistes canadiens. Ses paysages et particulièrement ceux qu'il a exécutés à Saint-Eustache sont des œuvres vibrantes de sentiment, d'un délicat coloris et fort agréables. Là, tout à côté de la rivière du Chêne qui fait songer à ces minuscules cours d'eau qui coulent paisiblement entre les arbres, à travers les vieilles campagnes françaises, Paradis avait une petite maison blanche, ombragée par de vieux frênes et largement ouverte aux amis.

Souventes fois, j'ai admiré dans le logis d'art qu'avait aménagé Paul de Martigny, rue Drolet, une petite toile de Paradis, représentant un vieux mur parmi la verdure. C'était là quelque chose de discret, de doux. On sentait le silence et la paix et l'on imaginait le calme apaisant qui régnait dans la solitude de l'enclos qu'entourait cette clôture.

Oui, des œuvres simples, douces, discrètes, dégageant une poésie prenante, un charme irrésistible, voilà ce qui caractérise Jobson Paradis. Mais ce n'était pas seulement un paysagiste averti, il était aussi l'observateur et le peintre de la vie. Son grand plaisir à Paris comme à Montréal, c'était de fréquenter les parcs et les jardins publics, les foires et les marchés, et de faire de rapides croquis des types qu'il rencontrait dans ces endroits. Il aimait à noter d'un trait, leurs gestes, leurs attitudes, leur physionomie. Il a laissé dans ses cartons des centaines de dessins de ce genre, pris sur le vif, qui ne sont certes pas la moins estimable partie de son œuvre. Ces scènes enlevées d'un crayon alerte et sûr, sont intéressantes au possible et nous montrent tout le pittoresque de la vie du peuple.

Ce n'est certes pas diminuer Paradis que de dire que chez lui, le dessinateur était supérieur au peintre. Ses nombreux des-



FEMME AU REPOS,
DESSIN PAR JOBSON PARADIS



ALBERT LABERGE,
PORTRAIT PAR JOBSON PARADIS



LE POÈTE JEHAN RICTUS,
MORT DE FROID ET DE MISÈRE
DANS UNE PAUVRE CHAMBRE DE PARIS.
DESSIN DE JOBSON PARADIS.



LA RUE MOUFFETARD, PARIS.
DESSIN PAR JOBSON PARADIS

sins montrant une femme au repos sont parmi les meilleures choses qu'il a produites. Ils sont d'une vérité saisissante et d'une ligne agréable.

Ses fusains des quartiers pauvres de Paris et de la basse ville de Québec, sont des œuvres d'un intérêt puissant et pleines de pittoresque. Ses nombreux paysages en sanguine exécutés à Guelph dans les derniers temps de sa vie, montrent une belle interprétation de la nature et devraient prendre place dans les collections et les musées.

Ajoutons que Paradis a excellé à rendre avec le crayon la vie et le caractère des arbres dépouillés de leurs feuilles. Il voyait un chêne ou un orme et son œil le fouillait, en scrutait la forme, les détails, comme il aurait étudié une face humaine, une main. Il nous donnait l'anatomie d'un arbre comme il aurait esquissé celle d'un lutteur dans l'arène. Ses dessins de châtaigniers, de tilleuls, sont impressionnants au possible, étonnants d'observation. Ce sont des êtres étranges et vivants que Paradis a vus et il nous les représente tels qu'il a su les voir. Il s'est révélé là un maître.

Ses études d'animaux: lions, tigres, panthères, exécutées au Jardin des Plantes, à Paris, dénotent aussi une vision aigüe, un crayon très habile à saisir le caractère et la physiologie animale. Ces dessins sont des portraits saisissants. Quant à ses nombreux dessins de chats, ils rappellent la maîtrise de Steinlen.

Indiquer le goût, la prédilection d'un artiste pour un maître de son art, n'est-ce pas le meilleur moyen de dire ce qu'il était lui-même? Et comment parler de Jobson Paradis sans dire son admiration passionnée pour Daumier? Depuis ses années comme étudiant à Paris jusqu'à sa mort, Paradis a été un fervent de Daumier dont il admirait la puissance et la profondeur. Son enthousiasme pour ce maître ne diminua jamais et un an seulement avant de mourir, au retour d'un voyage à New-York, il disait toute sa joie d'avoir vu au Metropolitan Museum une série de tableaux de cet artiste. Profitant de toutes les occasions qui se présentaient et aux prix de sacrifices considérables, Jobson Paradis s'était procuré toutes les planches de Daumier qu'il avait pu trouver et il possédait sûrement la plus importante et la plus belle col-

lection de reproductions des dessins de Daumier qui soit au Canada.

Il y a une vingtaine d'années, Paradis fut nommé traducteur au Département des Mines à Ottawa. Il abandonna alors son logis de la rue Berri, où chaque mercredi soir quelques artistes : Lamarche, Béliveau, Cullen, Busnel et parfois Brymner venaient causer en prenant une tasse de café. Les dernières années de son existence se sont écoulées dans la capitale.

Jobson Paradis eut une heure glorieuse dans sa vie. Ce fut environ deux ans avant sa mort alors qu'il donna une grande exposition de ses œuvres. C'était là une exposition remarquablement intéressante, qui fut fort admirée et marquée par de nombreuses ventes. Ce fut un événement. Le talent de l'artiste s'affirmait là d'éclatante façon. Ce succès bien mérité encouragea fort l'artiste qui se proposait de redoubler d'efforts et de travail. Sa santé cependant ne lui permit pas de réaliser ces beaux projets. La mort vint briser une noble carrière artistique. Jobson Paradis avait cinquante-huit ans lorsqu'il s'est éteint au sanatorium de Guelph où sa famille l'avait envoyé pour faire une cure, espérant qu'il se rétablirait.

Paradis avait des goûts simples et modestes et il n'avait pas de grandes ambitions. Je lui ai entendu exprimer un seul souhait : avoir son nom avec deux lignes dans le dictionnaire pour indiquer qu'il avait vécu, qu'il avait été un artiste.

Nature sympathique, caractère franc et loyal, Paradis ne comptait que des amis et était estimé de tous. Par un beau matin ensoleillé, il a été inhumé à côté de son père dans le cimetière de Saint-Jean.

Qu'il repose en paix !





ALBÉRIC BOURGEOIS



CARICATURE PAR ALBÉRIC BOURGEOIS

ALBERIC BOURGEOIS

UN sage et un humoriste.

Le journaliste canadien-français le plus lu; le caricaturiste le mieux connu au pays.

Un dessinateur fort amusant doublé d'un écrivain original et spirituel.

Un homme qui regarde les choses, qui médite, qui réfléchit et qui raille en riant les mœurs de ses contemporains.

Bourgeois observe la vie comme un spectateur au théâtre suit les scènes de la comédie ou du drame auquel il assiste. Dans la grande comédie humaine, Bourgeois s'est pris, pour ainsi dire, un siège de balcon et là, tranquillement assis, regarde s'agiter la multitude des acteurs. Il voit les faibles, les travers, les défauts, les ridicules des hommes et de la société et il exprime de façon piquante, amusante et typique ses impressions sur ce qu'il voit.

Afin de donner plus de caractère et de pittoresque à ses dires, Bourgeois se sert du truchement de Baptiste, personnage qui comme le bonhomme LaFontaine a une manière bien à lui d'énoncer ses idées. Et c'est en effet au fabuliste LaFontaine que je pense toujours en lisant la page de Bourgeois, si pleine de logique et de vérité. Grâce aux dessins de Bourgeois, le type de Baptiste est connu dans tout le Canada et est devenu un personnage extrêmement populaire. Il est synonyme de gros bon sens et de franche vérité.

Chaque semaine, Baptiste dans une jasette avec sa vieille Catherine émet son opinion sur les événements qui se dérou-

lent autour de lui et même sur toute la machine ronde. Il n'a pas la prétention de rien corriger, de rien changer. Il sait la vanité de toutes les recommandations, de tous les conseils. Il se contente de discuter avec sa vieille les faits du jour et de dire ce qu'il en pense. Et ce qu'il pense est toujours plein de justesse. Car, il faut le reconnaître, il y a plus de jugement sous le bonnet de Baptiste que dans la caboche de mille individus pris au hasard. Et ce serait faire un maigre compliment à Bourgeois que d'affirmer qu'il possède à lui seul plus de gros bon sens que tout le conseil de ville de Montréal combiné. Mais à quoi bon dire des choses dont tout le monde se rend compte ?

Les systèmes de gouvernement, les élections, les déménagements, les cadeaux du jour de l'an, les vacances à la campagne, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, toutes les actualités défilent chaque semaine dans la jasette de Baptiste et de Catherine. Et pour rendre les vérités qu'il voit si clairement, Bourgeois se sert d'un langage simple, pittoresque, imagé, populaire et presque toujours franchement comique. Mais Bourgeois ne rit pas continuellement, et la vue de certains spectacles, de certains changements de mœurs, de certaines misères, le remue, l'attriste et l'émeut plus qu'il veut le laisser paraître. C'est que Bourgeois n'a pas seulement du jugement, du bon sens, de l'humour. Il a aussi du cœur; il est franchement humain.

Depuis trente-deux ans, chaque semaine, sans jamais y manquer, Baptiste commente avec Catherine les événements qui se produisent. Sa philosophie si elle n'est pas toujours souriante, est résignée. Il se console des ennuis en se disant qu'ils font partie de l'existence comme les chardons et les puces qui sont dans la nature, que les tracas sont l'un des ingrédients dont se compose la vie, qu'ils sont inévitables, qu'il faut les accepter et se soumettre.

Prendre les pilules amères
Avec un grain de sel gaulois,

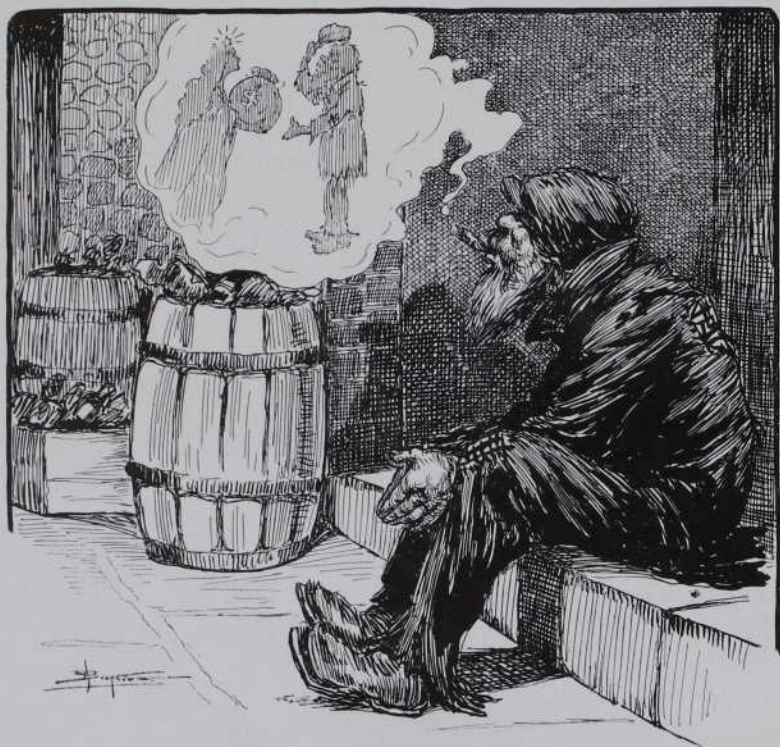
comme il dit dans une de ses chansons semble être sa devise. Excellente devise s'il en fut jamais.

Mais Bourgeois ne se contente pas d'écrire. Il illustre sa prose — et avec quelle force ! — de dessins qui donnent un



Les Arts Postales.
Gaspard - Le gouvernement peut faire que les artistes
soient contents, et leur dire qu'ils peuvent leur
montrer que c'est un malheur, mais
en effet!

GASPARD PETIT,
DESSIN PAR ALBÉRIC BOURGEOIS



DESSIN PAR ALBÉRIC BOURGEOIS

relief saisissant aux vérités qu'il veut nous démontrer. C'est un caricaturiste fort habile, d'une fécondité extraordinaire, probablement le plus grand humoriste que notre pays a produit. Servi par une riche imagination, par un don de voir les détails typiques d'une figure, d'une physionomie, Bourgeois a produit une multitude de dessins aussi pittoresques que vivants. Ses inventions sont d'un comique achevé. Jamais l'on ne sent l'effort. L'on a l'impression que ces scènes si réjouissantes, que ces personnages qui nous amusent si fort ont jailli spontanément dans son cerveau.

L'œuvre de Bourgeois est énorme. C'est une immense galerie. En effet, au cours de ces nombreuses années, l'artiste a dessiné les figures de tous les personnages politiques ou municipaux : ministres, députés, maires, échevins. Et quelles binettes comiques, drôlatiques il a campées ! Certains de ses dessins sont restés fameux, tel celui de l'ancien maire Médéric Martin avec son casque de première communion, celui de Gaspard Petit faisant cirer sa bottine, et une foule d'autres. Parfois Bourgeois cesse de rire pour nous émouvoir, comme lorsqu'il nous montre la figure symbolique d'une femme pleurant auprès du cercueil de Laurier.

Bourgeois a produit des milliers et des milliers de dessins qui attestent son robuste talent, sa verve inlassable, et il ne cesse de créer. Il trouve sa joie dans le travail.

Caricaturiste et écrivain, Bourgeois me fait songer au grand humoriste français Sem, mort il y a une couple d'années, qui, en plus d'être un dessinateur émérite, était un écrivain de tout premier ordre. Pour dire tout ce qu'est Bourgeois, il faut ajouter que c'est un moraliste et un philosophe au cerveau bien aéré, aux idées saines et pratiques.

Pendant quelques années, Bourgeois, en plus de son travail régulier, a illustré les comptes-rendus des parties de hockey. Il mettait dans ses dessins une imagination, une fantaisie qui comblaient d'aise les fervents de sport. Très souvent, les illustrations étaient plus intéressantes que la joute elle-même. Elles faisaient fureur parmi les lecteurs des pages sportives.

Ajoutons que Bourgeois n'est pas seulement un habile caricaturiste. C'est aussi un véritable artiste, capable de créer

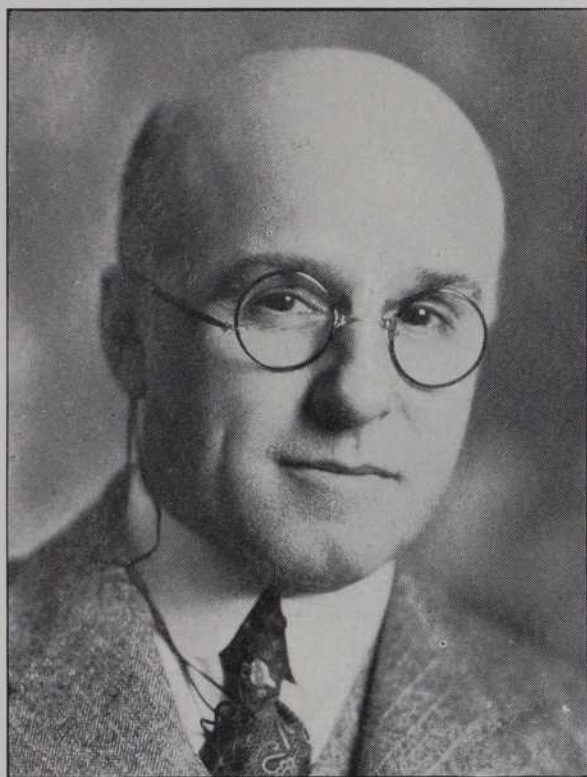
des œuvres sérieuses. Au cours d'une vacance en Gaspésie, il y a sept ou huit ans, il dessina à la sanguine une série de rudes et frustes figures de pêcheurs. Ces œuvres, expressions fidèles de la vie, et vigoureusement traitées, furent rapidement acquises par les amis de l'artiste qui les gardent précieusement.

"J'ai gagné ma vie, largement gagné ma vie comme caricaturiste, me déclarait un jour Bourgeois, mais de cœur, d'esprit et par mes aptitudes, je suis peintre. En réalité, je suis un artiste et non un caricaturiste. Mais si j'avais suivi ma vocation de peintre, j'aurais crevé de faim".

Bourgeois a fait ses débuts comme caricaturiste aux États-Unis. Il travaillait depuis plus d'un an dans un journal de Boston où il avait acquis une belle popularité et où l'attendait un brillant avenir, lorsque l'Hon. Joseph-Israël Tarte alla le voir là-bas, l'invita à venir collaborer à *La Patrie* dont il était le propriétaire et lui offrit un salaire alléchant. Comme question de fait, le fameux politicien était alors en butte à de rudes attaques et il voulait y répondre de la façon la plus effective possible : par la caricature. Bourgeois demanda à réfléchir, car il lui en coûtait beaucoup de partir, réalisant pleinement que son avenir était aux États-Unis. Un peu plus tard cependant, des raisons de famille (son frère mort, sa sœur entrée en religion et ses vieux parents se trouvant seuls ici), le décidèrent à accepter les offres de M. Tarte. Il revint donc au pays et créa à *La Patrie* le personnage de Timothée, type de ce qu'on appelait alors un *dude*. Le succès de Timothée fut instantané, car le bonhomme était vrai et amusant. Chaque samedi, les aventures de Timothée jouissaient des milliers et des milliers de lecteurs. "Le personnage de Timothée existait réellement, me disait l'artiste un jour. Je l'ai pris dans la vie. Je le connaissais de vue, le rencontrant souvent sur la rue. Toujours, il était mis avec une élégance exagérée. Jamais je n'ai su son nom. Je l'aperçois encore de temps à autre, mais il a bien vieilli, il a perdu beaucoup de son lustre, de son beau poil. S'est-il reconnu dans le portrait de Timothée ? Je l'ignore. Mais c'est égal, ajoute soudain Bourgeois, si j'étais resté aux États-Unis, je serais riche aujourd'hui et retiré d'affaires".



CARICATURE PAR ALBÉRIC BOURGEOIS



L'humoriste Albéric Bourgeois qui, toujours,
regarde la vie en souriant, suivant sa maxime:

Prendre les pilules amères
Avec un grain de sel gaulois.

En 1905, un peu plus d'un an après son arrivée à *La Patrie*, Bourgeois reçut des offres tentantes de la *Presse*. Il accepta, laissant au camarade Théophile Busnel¹ la charge de continuer les aventures de Timothée.

A la *Presse*, Bourgeois créa sa chronique illustrée de Baptiste, le faisant voyager et raconter ses aventures. Dès les premières semaines, le succès fut phénoménal. Cinq ans plus tard, vers 1909 ou 1910, Bourgeois donna une compagne à Baptiste, inventant le personnage de Catherine. Dès lors, le monologue de Baptiste devint une jasette avec sa vieille Catherine, jasette dans laquelle Bourgeois déploie une verve in tarissable en même temps qu'il émet des idées et des jugements pleins d'humour et de sagesse.

Bourgeois possède une culture remarquable. Il fait ses délices de la lecture d'Alphonse Daudet, de Molière et de Shakespeare. Toujours, il revient à Daudet qui, dit-il, a non seulement de l'esprit, de l'humour, mais beaucoup de cœur et qui est profondément humain. "Anatole France, dit-il, c'est très beau; pour charmer l'esprit, il n'y a rien de tel, mais pour le cœur et le sentiment humain, donnez-moi Daudet. C'est mon auteur".

Bourgeois estime que notre plus grand caricaturiste a été Ulric Lamarche. Il est aussi d'opinion que Paul LeDuc serait devenu fameux si la maladie ne l'avait prématurément terrassé. "Il voyait naturellement les choses comiques, dit-il, et ses dessins n'avaient pas besoin d'explications. Tout le monde, même les ignorants, comprenaient son idée au pre-

1. Théophile Busnel était un jeune français émigré au Canada où il trouva à la *Patrie* un emploi comme artiste-dessinateur. Il se maria ici et habitait rue Berri, non loin de chez Jobson Paradis, autre artiste. Lorsque Bourgeois laissa le journal de M. Tarte, Busnel fut chargé de continuer les aventures de Timothée, charge dont il s'acquitta à son honneur. Gravement atteint de tuberculose, Busnel fut obligé de prendre le lit. Trop faible et trop malade pour faire sa page du samedi, il était fort embarrassé, quand Bourgeois vint à son aide. Il allait le voir chez lui et là, dans sa chambre, lui faisait charitablement son travail. Belle solidarité artistique, noble camaraderie qu'on voudrait rencontrer plus souvent. Bourgeois, à ce qu'on m'a assuré, lui rendit ce service sept ou huit fois. Puis, l'état de Busnel empirant, son médecin constatant qu'il était fini, crut qu'il serait préférable pour lui d'aller finir ses jours dans son pays natal. Ne voulant pas lui dire la cruelle vérité, mais désirant l'amener à partir, il lui représenta que sa femme pouvait contracter sa maladie, qu'il pouvait la contaminer et que, dans les

mier coup d'œil. Henri Julien est le plus grand dessinateur que le Canada a produit, ajoute Bourgeois, mais ce n'était pas un caricaturiste. Il était trop sérieux pour cela. Il n'avait pas la tournure d'esprit pour ce genre de travail. Il pouvait faire une caricature d'après une donnée, une directive, mais il n'avait jamais de ces trouvailles qu'on rencontre si fréquemment chez Lamarche et LeDuc."

Sait-on que Bourgeois tourne fort agréablement un couplet et est un habile chansonnier? Il me souvient d'une revue créée par Bourgeois, donnée chez Kerhulu et Odiau et à laquelle prenaient part l'auteur lui-même, Camille Bernard et quelques autres artistes. Il y avait dans cette œuvre une vingtaine de chansons aussi spirituelles qu'amusantes, inspirées par l'actualité, qui furent fort goûtées et applaudies par le public. Et depuis plus d'un an, nous entendons chaque dimanche soir à la radio, un programme de chansons politiques, drôlatiques au possibles et pétillantes d'esprit, écrites par le caricaturiste de Baptiste et de Catherine. On se fera une idée de leur popularité, lorsqu'on saura que la Compagnie B. Houde, Limitée, de Québec, qui organise cette émission a distribué en quelques mois plus de quinze mille exem-

circstances, il serait préférable pour lui d'aller passer quelque temps en France pour se reposer, se guérir et revenir ensuite. Busnel se laissa convaincre. Un soir, Bourgeois, Jobson Paradis, Napoléon Savard, trois camarades, et la femme de Busnel portant son enfant dans ses bras, l'accompagnèrent au bateau pour le voir s'embarquer. Tous, à l'exception du malade savaient qu'il était condamné, qu'il partait pour ne plus revenir, pour s'en aller mourir dans son village. Mais ils cachaient leurs impressions, ne laissaient rien voir de leurs sentiments. Busnel croyait qu'il s'en allait faire une cure, parlait d'avenir et paraissait plein d'espoir, alors que les autres avaient l'âme en détresse. C'était plus triste que s'ils avaient porté un mort en terre car, dans ce cas, tout est fini, tandis que dans l'occurrence, dans ce soir tragique, ils disaient intérieurement adieu à celui qui s'en allait vers la tombe qui l'attendait là-bas. "Je n'ai jamais rien vu d'aussi triste", me disait Bourgeois quelques jours plus tard en me racontant cette scène. Busnel partit donc, laissant ici sa femme et son enfant pour s'en aller, il l'ignorait, mourir chez ses parents, en Bretagne. Toutefois, arrivé là, il sentit que la guérison était un leurre. Mais, malgré la maladie et la hantise de sa fin prochaine, il poursuivait sa besogne. Avec une énergie désespérée, il s'acharnait à sa tâche; il imaginait de nouvelles aventures et de nouvelles farces pour son héros et continuait la série de ses dessins de Timothée qu'il envoyait chaque semaine à la Patrie. Busnel était retourné depuis deux mois à Saint Briac, sa terre natale, lorsqu'il mourut le 4 septembre au soir 1908.

Busnel possédait un remarquable talent de dessinateur. Il avait un coup de crayon souple et était fort habile. Il a illustré de façon très intéressante le roman d'Arsène Bessette, *Le Débutant*.

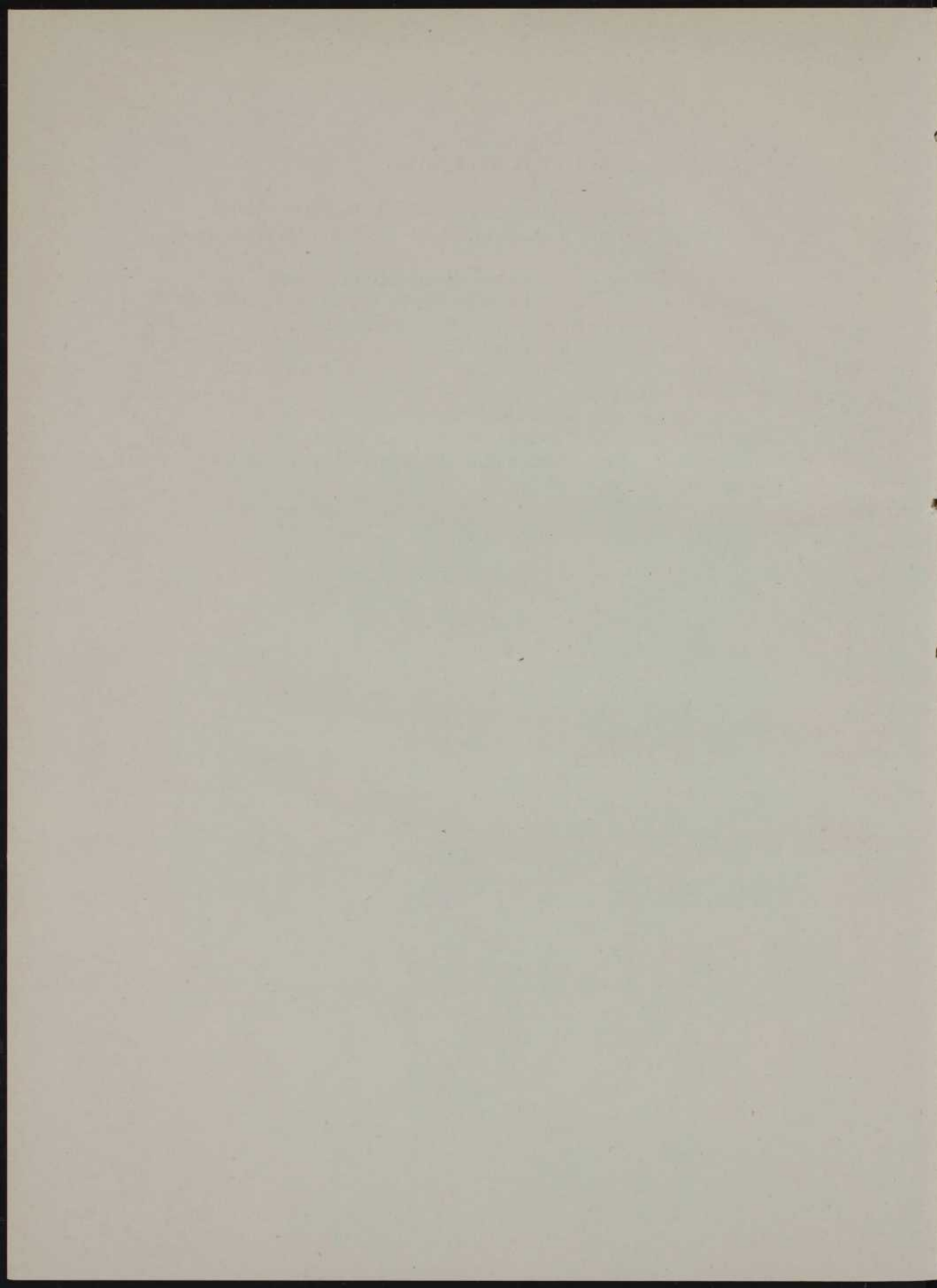
plaires du volume contenant les chansons de l'artiste. Ah ! oui, Bourgeois est un dessinateur et un écrivain richement doué.

En plus d'écrire et de dessiner, Bourgeois est à l'occasion un amusant et agréable conférencier. Avec lui, les auditeurs ne baillent pas. Ils ouvrent la bouche . . . mais pour rire.

Bourgeois a publié une couple d'albums : *Le chantier de Québec, 1923-24*, et *Voyage autour du monde*, qui ont eu une vente phénoménale.

Toujours gai, de bonne humeur, toujours cordial, toujours jeune, ce diable d'homme fera rire nos neveux lorsque nous serons disparus, si toutefois, les jeunes ne désapprennent pas de rire.







MAURICE LABEL



LES SUCRES,
GRAVURE SUR BOIS PAR MAURICE LABEL

M AURICE LEBEL

C'EST un poète qui traduit ses émotions, la figure de la vie et la beauté de la terre par le pinceau et les couleurs ou plus simplement encore avec le burin, sur une mince planchette de bois. Maurice LeBel est avec Ozias Leduc et Hal Ross Perrigard l'un de nos artistes possédant le plus de tempérament. Aussi, chacune de ses œuvres est toute vibrante de sentiment et de poésie. Jamais il ne songerait à faire une peinture, un pastel ou une aquarelle sans sentir l'inspiration, sans être fortement ému par un aspect de l'univers ou par un spectacle de la vie. Il n'exécute pas une tâche; il exprime une impression qui l'a fortement remué.

Ce n'est pas seulement la nature que Maurice LeBel met dans ses tableaux, c'est son âme toute vibrante, ce sont ses mélancolies, ses tristesses, ses amertumes, ses enthousiasmes, c'est son cœur angoissé ou débordant de joie, c'est son être tout frémissant du grand frisson de la vie. C'est dire que les œuvres du peintre sont extrêmement personnelles et que chacune d'elles est empreinte d'un sentiment profond qui se communique à celui qui les contemple.

Maurice LeBel est un artiste qui crée ses œuvres pour la joie très précieuse de rendre ce qu'il ressent. Par suite, avec lui, pas un tableau banal ou indifférent. Lorsqu'il prend ses pinceaux et ses couleurs ou son canif de graveur c'est qu'il a dans l'âme une émotion qui demande impérieusement à être exprimée.

Comme tant d'autres de nos peintres qui l'ont précédé, comme Maurice Cullen, Jobson Paradis, Ulric Lamarche, Ludger Larose, comme de nos jours Ivan Jobin et Holgate, LeBel consacre une grande partie de son temps à l'enseignement du dessin dans nos écoles, mais ses vacances et ses heures libres sont vouées à l'art et il en profite pour produire d'admirables choses.

Maurice LeBel affectionne particulièrement le pastel et l'aquarelle et il a produit des œuvres d'une rare beauté, mais il s'est surtout fait connaître comme graveur sur bois, genre dans lequel il est passé maître. Plusieurs de ses gravures sont de purs joyaux. L'une de celles que je préfère est celle intitulée *L'Automne*, qui, sous un ciel tourmenté où roulent et courent de lourds nuages nous montre un vieux pauvre marchant péniblement avec l'aide d'un bâton et précédé de son chien, son seul ami en ce monde. Ils vont, l'homme et la bête, sur une route bordée d'arbres dénudés dont le vent agite et secoue furieusement les noirs rameaux, vent qui griffe et semble vouloir arracher le manteau du vagabond. Toute la tristesse de l'automne, toute cette tristesse que nous portons en nous, cette tristesse qu'inspire la fuite du temps, la mort des choses, la décadence et la détresse des pauvres humains tient dans cette image guère plus grande que la main.

Clair de lune est une autre planche d'une belle inspiration. Par une nuit d'hiver, toute constellée d'étoiles, la lune énorme et blanche, plane dans l'immensité du ciel d'un bleu sombre tandis qu'un traîneau tiré par un cheval qui trotte allègrement sur la route de neige en faisant sonner les grelots de son attelage se dirige vers la maison familiale, accueillante et confortable, dont on aperçoit là-bas les fenêtres illuminées et où il fera bon se chauffer près du poêle. De gros arbres noirs et nus semblent rêver dans la vaste campagne, sous la voûte céleste comme fleurie de lis blancs.

La campagne a souvent tenté le burin de l'artiste qui a gravé nombre de scènes et de paysages aussi pittoresques qu'intéressants. Je citerai entr'autres *Les Sucres*, *Le Calvaire du chemin*, *Cheval s'abreuvant à la mare*, *Promenade en canot*, *Les Outardes*, morceau de toute beauté et extrêmement décoratif, *Le Corbeau*, etc. L'artiste a rendu avec un



LA CHARGE DE BOIS.
GRAVURE SUR BOIS PAR MAURICE LABEL



TÊTE DE VIEILLARD.
GRAVURE SUR BOIS PAR MAURICE LEBEL

rare bonheur la physionomie et l'aspect de ces vieilles et vastes maisons en pierres des champs construites par nos ancêtres et ombragées de grands arbres, comme on en rencontre tant dans les anciennes paroisses de notre province. La petite église de village au clocher pointu, entourée de quelques maisons et vers laquelle s'achemine un traîneau de famille ou une carriole est un sujet que Maurice LeBel s'est plu à graver encore et encore et chaque fois, avec une émotion et un talent qui nous empoignent. Je signalerai tout particulièrement une planche en couleurs gravée les derniers jours de l'année 1935 qui nous fait voir un village sous la neige, la nuit, avec les fenêtres de l'église et des maisons illuminées, pendant que la lune ronde et blanche semble accrochée aux branches noires d'un arbre. Et une locomotive que l'on croit entendre haleter passe en lançant dans l'étendue glacée d'énormes jets de vapeur. C'est là un tableau débordant de poésie mêlée à un vif réalisme. J'avouerai que je préfère infiniment cette petite gravure à une foule de grandes toiles que j'ai vues à des expositions.

Comme Steinlen et autres peintres de renom, Maurice LeBel s'est attaché à représenter la physionomie des chats. Il faut reconnaître que l'artiste a su rendre avec une virtuosité consommée les attitudes, les poses et l'image de ces gracieuses et souples bêtes.

Parmi les scènes de la vie de tous les jours gravées par notre artiste il faut mentionner *Le Crieur de pommes*, *La Course en sulky*, et *Travail*, cet éloquent *Travail* qui nous montre deux ouvriers, leur besogne finie, retournant le soir chez eux, le pic sur l'épaule, dans une cité sans joie où une multitude de cheminées d'usines dressent vers le ciel leur noire silhouette. C'est là une planche d'une sombre tristesse et d'un profond réalisme.

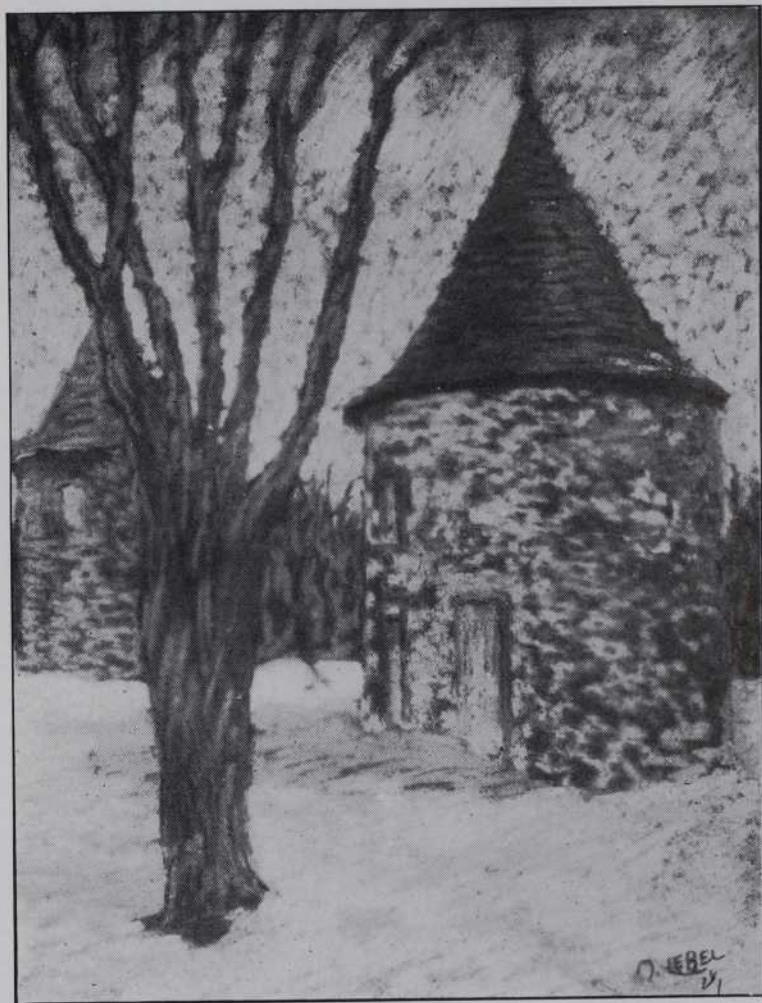
La plus belle œuvre de Maurice LeBel, à mon goût, est son pastel *Peupliers à l'automne* peint en 1929. Sur un ciel lumineux d'un rose délicat, les grands arbres verts, droits comme des colonnes, au feuillage parsemé de quelques taches d'or érigent vers le firmament leurs troncs élancés aux lignes si nobles, tandis que, dans un coin, à gauche, un fouillis jaune pâle avec quelques notes rouges, annonce le prélude de

la merveilleuse féerie d'octobre. L'artiste nous fait voir là tout le coloris, toute la poésie et tout le charme subtil, prenant et vibrant d'émotion de l'automne.

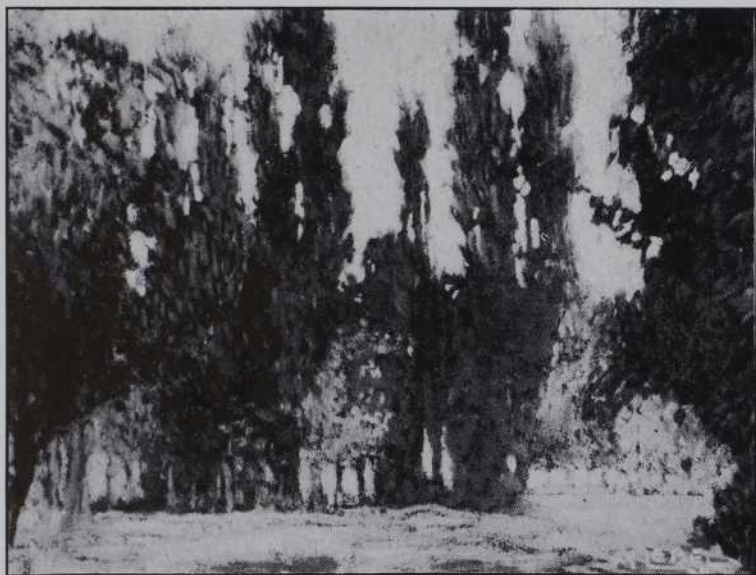
Un autre pastel d'une remarquable beauté est celui qui nous montre deux anciens forts en pierre, par un beau jour ensoleillé d'hiver. Le ciel est bleu, presque mauve, et la neige, les forts au toit pointu, le grand orme qui les domine et baigne dans l'air, sont tous revêtus des mêmes tons. Le soleil rosit la vieille pierre grise ainsi que le tronc et les branches de l'arbre, les colore, les transfigure. C'est une incroyable magie de couleurs et, dans tout le tableau, l'on sent la vibration de la lumière. L'artiste a atteint là un effet extraordinaire. Très simple de sujet, ce pastel avec son coloris éblouissant dégage tout le charme et la beauté des lumineuses journées d'hiver.

Encore jeune, Maurice LeBel a apparemment devant lui de belles et longues années dont, avec son enthousiasme, il profitera sûrement pour nous donner des œuvres qui seront l'expression, dans toute leur amplitude, de son talent distingué, de son tempérament nerveux et de son âme d'artiste.





JOURNÉE ENSOLEILLÉE D'HIVER,
PASTEL PAR MAURICE LEBEL



PEUPLIERS À L'AUTOMNE,
PASTEL PAR MAURICE LABEL
Collection Lucien Desjardins

HAL ROSS PERRIGARD

DEPUIS très longtemps, les toiles de Hal Ross Perrigard ont pour moi une attraction spéciale. Elles m'intéressent tout particulièrement. Certes, il y a des centaines et des centaines de peintres qui peuvent habilement et même agréablement représenter une maison, une rivière, un arbre, une montagne, mais ils nous offrent un aspect, une image et c'est tout. Perrigard, lui, donne davantage. Il ne s'arrête pas à la représentation picturale du paysage qu'il peint; il nous fait voir l'âme même de son sujet, nous fait entrevoir et comprendre sa vie intérieure. Nous avons ainsi un tableau qui diffère de tous les autres, qui nous parle un langage que nous entendons et nous procure une qualité d'émotion qui fait défaut dans la plupart des autres peintures.

Les premières toiles de Perrigard que j'ai vues ont produit sur moi une profonde impression. Elles avaient un caractère, une personnalité, une vie que je n'avais pas rencontrés ailleurs. Cette impression ressentie il y a bien longtemps ne s'est jamais effacée. Au contraire, chacune des œuvres de cet artiste a accentué cette sensation d'art.

Perrigard, on ne saurait trop insister sur ce point, est un artiste très personnel, un artiste qui sait comprendre ses sujets, qui ne s'arrête pas aux apparences, mais va plus profondément, qui cherche et trouve l'âme intime enfermée et cachée sous la matière, mais qui se révèle à lui, parce qu'il possède la sympathie, le don de comprendre, de deviner.

Ainsi par exemple, les maisons dont il a peuplé nombre de ses tableaux. Chacune d'elles a sa physionomie propre, son caractère particulier. A les voir, l'on pourrait deviner presque à coup sûr quelle sorte de gens les habitent, quels sont leurs goûts, leurs habitudes, quel ameublement elles renferment et même, l'histoire de ceux qui ont vécu là. Je me rappelle avoir vu au Salon du printemps, il y a une vingtaine d'années, un grand dessin au fusain par Perrigard. Une vieille et pauvre maison, mais si tragique, si douloureuse, que l'on restait là médusé à la contempler. Ses fenêtres sans rideaux, son air d'abandon laissaient entrevoir des drames, des misères, des désastres. C'était triste comme un hangar dans lequel un homme s'est pendu. On regardait ce dessin, cette vieille demeure et l'on respirait une atmosphère de tragédie, l'on se sentait oppressé comme dans un cauchemar. Jamais je n'ai ressenti rien de pareil devant aucun autre tableau. J'avais écrit sur ce dessin 80 à 100 lignes pour mon compte-rendu de l'exposition, mais un chef de nouvelles qui n'aurait pu faire la différence entre un calendrier et une œuvre d'art jeta mes feuillets au panier.

Et tel coucher de soleil qui incendie la campagne, prend sous le pinceau de Perrigard un aspect apocalyptique. Ce n'est pas seulement la fin du jour, c'est semble-t-il, la fin des temps. On pourrait croire que cet immense embrasement signifie la destruction d'un monde. Cela est dramatique et empoignant au possible et nous fait vibrer d'un étrange frisson.

Les arbres de Perrigard sont particulièrement intéressants. Ce sont des êtres vivants d'une vie spéciale, des êtres que l'artiste a apprivoisés si l'on peut s'exprimer ainsi et qui lui ont révélé leur secret. Autant au moins que les hommes, les arbres ont leur caractère propre qu'une profonde sympathie pour eux nous amène à comprendre. Ainsi, il y avait à l'arrière de la maison paternelle un orme centenaire dont on apercevait la cime à deux milles à la ronde. C'était le plus grand arbre de la région. Et en ligne tout le long de la clôture était sa famille, cinquante à soixante ormeaux, ses enfants. Lui, il était le patriarche, et réellement, il était ma-



COUP DE VENT.
EAU-FORTE PAR HAL ROSS PERRIGARD



HOUSE AND TREE.
EAU-FORTE PAR HAL ROSS PERRIGARD

jestueux, vénérable comme un ancêtre. Il donnait l'impression d'être un arbre sacré.

Et au bout du jardin, deux jeunes cerisiers si sages, si calmes, si tranquilles, faisaient songer à deux novices, douces, innocentes et recueillies, deux novices murmurant une oraison dans la cour d'un couvent, mais se disant que, tout de même, cet air tiède est bien agréable.

Cet autre arbre encore, dont le souvenir me hante souvent. Au cours d'une vacance dans le nord d'Ontario, à Lake of Bays, j'avais remarqué en arrivant un vieux pin tout balafré, tout couvert de cicatrices et de plaies profondes. En passant, je l'avais salué: Bonjour, vieux pin! Mais le vieux pin, froid, distant, stoïque dans son martyre, avait gardé son aspect rébarbatif et n'avait pas daigné me remarquer. Mais le matin, le soir, chaque fois que je passais devant lui en me rendant à l'hôtel ou en en sortant, je lui criais toujours: Bonjour, vieux pin! Ah! il n'aimait pas les hommes cet arbre là et il restait sombre, taciturne, hostile. Par contre, il y avait le long de la route où je faisais ma promenade nombre de jeunes pins tout joyeux, tout fringants, qui agitaient gaie-ment leurs branches, qui semblaient vous faire un geste amical, vous dire: Belle journée, hein? Bonne promenade! Vers la fin de mon séjour, cependant, il me semblait que le vieux pin était moins farouche et qu'il commençait à m'accorder sa confiance et un peu d'amitié. Voilà plus de trente ans que j'ai dit adieu au vieux pin et je pense encore à lui. Imaginations, dira-t-on. Sûrement, mais c'est ce genre d'imagination qui permet à Perrigard de créer des œuvres si personnelles et si vivantes.

L'une des créations les plus saisissantes que je connaisse de Perrigard est son eau forte intitulée Coup de vent. L'on voit une touffe de jeunes bouleaux que le vent a rencontrée dans sa course furieuse à travers la campagne sauvage. On a l'impression qu'il s'est rué dessus avec la furie d'un grand chien poursuivant un lièvre et qui le secoue avec rage et le déchire à belles dents lorsqu'il l'a atteint d'un dernier bond. Le vent arrive en cyclone, griffe et mord, tiraille, écartèle et torture les pauvres bouleaux. Il les courbe, leur arrache violemment leurs feuilles, tente de les briser, de les déraciner.

C'est une véritable frénésie. On sent que c'est là l'éternelle lutte des êtres animés contre les éléments. Et ce drame se déroule sous un ciel bas, couvert de nuages qui fuient dans une folle déroute. Perrigard a vigoureusement rendu l'impression de la force mystérieuse, invisible et farouche qu'est le vent. On peut dire que cette planche égale en puissance les admirables strophes de Louis Mercier dans son poème *Le Vent*.

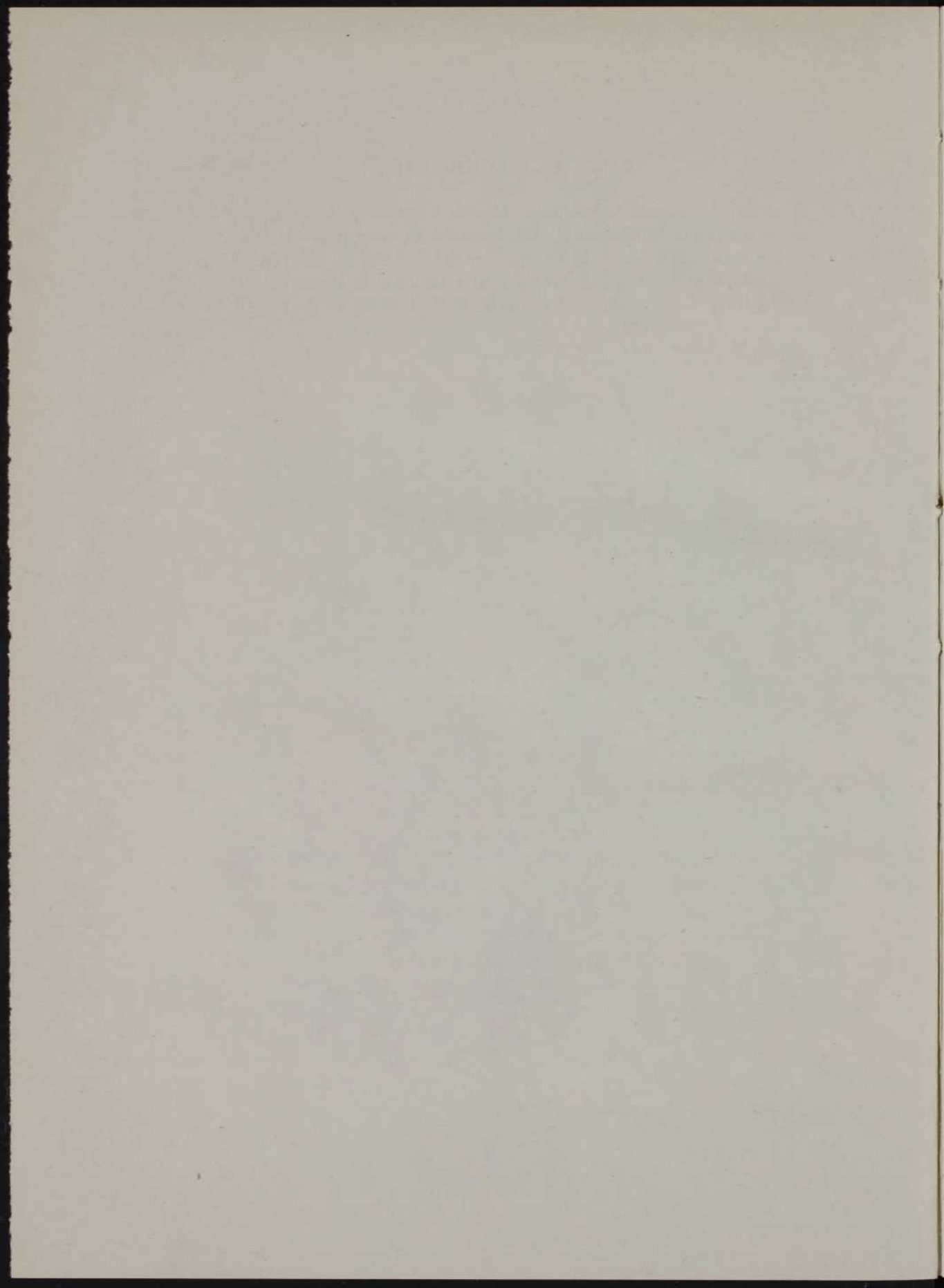
Depuis une vingtaine d'années, Perrigard va passer ses vacances à Gloucester, pittoresque petite ville de pêcheurs du Massachusetts. Il y fait de longs séjours. C'est là qu'il a peint ces tableaux de vieilles maisons, de vieux magasins, d'un si agréable coloris qui ont figuré aux salons de l'Art Association. L'artiste a su rendre le paisible aspect de ces habitations aux volets verts ou bleus qui bordent les rues de ce grand village. Perrigard a exécuté là nombre de paysages d'hiver d'un charme très prenant. Il nous montre ces vieilles maisons par un beau soleil de mars. Sur les toits couverts de neige, les branches des arbres dessinent des ombres fantastiques et les portes roses ou bleues resplendissent dans la douce lumière du jour. Ces paysages ensoleillés d'hiver sont des poèmes d'un merveilleux coloris. Ils ont une douceur et un charme que l'on peut comparer au bon sourire d'une vieille grand'mère qui vous aime bien.

Perrigard a fait plusieurs voyages dans les Montagnes Rocheuses et il en a rapporté des toiles qui attestent et son talent et sa vision spéciale. L'artiste a vu ces colossales masses de granit en peintre et en poète. Avec un art très habile, il a su rendre les couleurs et les nuances infiniment variées de ces gigantesques glaciers et en même temps, il leur a donné cette impression d'éternité qu'ils dégagent. Ce n'est plus un simple paysage, c'est une vision dantesque qu'il nous présente. L'on s'imagine voir une fantastique cathédrale érigée par des titans au dieu de la matière. Les paysages des Rocheuses forment une partie très importante de l'œuvre de Perrigard.

Dans ses heures de loisir, Perrigard aime à feuilleter de beaux vieux livres illustrés, volumes de prose, recueils de vers, habillés de reliures originales. Au hasard des occasions

et de ses courses vagabondes, il s'est formé une bibliothèque extrêmement intéressante. Et, lorsqu'il lit une page de Shakespeare, un poème de Dante Gabriel Rossetti ou de Robert Browning il est aussi heureux que lorsqu'il a découvert et exprimé l'âme cachée et mystérieuse de l'arbre, de la maison ou de la montagne.







ULRIC LAMARCHE



ULRIC LAMARCHE

ULRIC Lamarche a été le peintre de l'été. Ce grand et robuste garçon à la physionomie ouverte et souriante affectionnait représenter la nature dans l'épanouissement de sa beauté et de sa fécondité. Il l'a montrée dans toute la gloire de son éternelle jeunesse. Lamarche a été le peintre des campagnes verdoyantes, des vastes pâturages dans lesquels ruminent quelques bestiaux, des calmes rivières qui coulent entre des ormes feuillus en reflétant les arbres et les nuages, des champs couverts de gerbes blondes, des vieilles maisons pittoresques. Voilà ce qu'a peint Ulric Lamarche. Voilà son œuvre. Il a compris la nature et il l'a peinte avec joie, avec amour. Ses toiles sont toutes vibrantes de sentiment. En regardant ses paysages, l'on croit entendre la flûte de Pan caché derrière une masse de feuillage.

Ulric Lamarche était remarquablement doué. Il possédait une vision aigüe et il a mis une grande finesse de tons dans ses toiles. A cela, se joignait une remarquable facilité d'exécution, de sorte que ses œuvres ne se ressentent presque jamais du travail et de l'effort fourni.

Il y a de l'atmosphère dans les paysages d'Ulric Lamarche. L'air circule, léger, diaphane; la lumière prête sa magie aux choses et la terre abonde en séductions.

Disons que le métier d'Ulric Lamarche n'est pas toujours le même. Il est varié et diffère suivant les sujets. Certaines toiles sont vigoureusement brossées tandis que d'autres sont peintes avec une extrême délicatesse de touche. Le métier

varie suivant l'impression que l'artiste veut produire. Telles et telles études nous font voir l'habilité et la maîtrise du peintre. Ainsi, voici un paysage clair et lumineux représentant une jeune femme lisant à l'ombre. L'image de celle-ci n'est qu'ébauchée, la figure simplement indiquée, mais l'attitude est vraie et l'œuvre telle qu'elle nous apparaît est magistralement enlevée. En quelques coups de pinceau, le peintre a jeté sur sa toile minuscule la nature toute vivante, toute palpitante. Cela est frais, lumineux, plein de poésie. L'on est pris tout entier par le charme mystérieux de ces ébauches que le peintre a brossées en une demi-heure.

L'une des plus jolies peintures de Lamarche, un paysage dans une tonalité grise était accrochée dans le bureau du Dr Adelstan de Martigny au milieu des livres, des bronzes et des gravures. C'était un tableau que je goûtais infiniment, un tableau dans lequel le peintre avait mis toutes ses belles qualités d'artiste. J'ignore ce qu'est devenu ce joyau d'art.

J'ai aussi fort admiré deux autres petits paysages de Lamarche, impressions de fin de mars ou d'avril exposés au Salon de l'Art Association. La nature baignait dans une clarté blonde, dans une légère vapeur et l'on sentait pour ainsi dire la sève qui montait dans les jeunes arbres. L'éternelle jeunesse de la terre éclatait dans ces œuvres.

Lamarche a passé une couple d'étés à Saint-Eustache chez le fermier Judd ou Brymner et Cullen avaient précédemment vécu plusieurs saisons et a peint là des œuvres extrêmement intéressantes. Ses voyages à l'île d'Orléans lui ont aussi permis de produire des toiles fort caractéristiques. De même, ses séjours en France ont été fructueux et il a rapporté de là nombre de toiles d'un riche coloris.

En plus d'être peintre, Lamarche était caricaturiste, caricaturiste de talent, plein de verve et d'esprit. Godefroy Langlois, alors directeur et rédacteur du *Canada* qui s'y connaissait en hommes, s'était assuré ses services ce qui valut à ce journal une popularité bien justifiée. Pendant les campagnes politiques, au cours des luttes électorales, Lamarche publiait chaque jour une caricature spirituelle, amusante, qui valait mieux qu'un long article. Parfois, il prenait un politicien à parti et s'acharnait après lui pendant des semaines,

des mois même, le mordant cruellement chaque jour et le vouant au ridicule. On peut citer dans ce cas la série de caricatures intitulée: *Judas Iscariote*, dépeignant l'Hon. Joseph-Israël Tarte. Il avait souvent des trouvailles dont se délectaient les lecteurs du *Canada*. Lamarche a probablement fait quinze cents à deux mille caricatures. Il serait certes fort intéressant de les réunir en album. Ce serait une page d'histoire que l'on aurait là, une histoire racontée de façon très plaisante, pleine d'esprit et d'humour.

Il est bon de l'affirmer et de le proclamer ici, Lamarche a été l'un des maîtres de la caricature au Canada. Non seulement ses sujets sont solidement dessinés mais la légende qui les accompagne est aussi spirituelle que l'image. C'est que l'homme possédait le double talent de l'écrivain et de l'artiste. A cet égard, il ressemblait à Abel Faivre dont les légendes restent gravées dans le cerveau.

Chose assez rare, le caricaturiste chez lui n'a jamais nui au peintre et le peintre n'a jamais fait de tort au caricaturiste. Il a excellé dans les deux genres.

Comme plusieurs artistes de ses amis, Lamarche a été pendant quelques années professeur de dessin dans les écoles de la Commission scolaire de Montréal. Il a apporté à cette tâche une consciencieuse honnêteté, mais ses goûts le portaient vers la peinture et la caricature.

Ulric Lamarche était un joyeux camarade, un bon vivant, et il aimait à recevoir les amis à sa table. Paradis, Cullen, Brymner et moi étions les familiers de sa maison de la rue Mentana. C'était un intérieur fort agréable, orné de peintures et de vieilles faïences à fleurs. Il me souvient de plantureux repas auxquels Lamarche nous conviait, repas arrosés de bon vin et égayés d'histoires comiques et d'anecdotes savoureuses qu'il racontait avec un art dont il possédait le secret. Après le souper, sa femme s'accompagnant elle-même au piano, chantait d'une petite voix agréable une vieille chanson du terroir dont le refrain était:

Tire ton bas, tire ton joli bas de laine.

Heureux temps!

Atteint par la maladie, Lamarche alla se faire traiter dans un hôpital de Paris. Il fit à cette occasion un séjour d'une

couple d'années en France. A son retour, il alla habiter rue Mont-Royal où je l'allai voir un jour. Si le mal le tracassait, il n'en laissait rien paraître et, selon son habitude causait joyeusement. Je me souviens qu'il me raconta la petite anecdote suivante: "L'on venait, dit-il, de retrouver la Joconde dont la disparition du Louvre avait fait tant de bruit et dont les journaux avaient si longtemps parlé. Vers la fin de l'après-midi, j'étais entré m'acheter un paquet de petit bleu dans un bureau de tabac où j'avais l'habitude d'arrêter. Occupée à lire son journal, la marchande ne s'aperçut pas de ma présence et je restai ainsi un moment à attendre. Puis, la buraliste abaissant sa feuille imprimée m'aperçut. — Ah! monsieur Lamarche, s'exclama-t-elle, je ne vous avais pas entendu ouvrir. J'étais à lire un article sur cette bougresse de Joconde. — Ah! vous savez qu'on vient de la retrouver, fije. — Ben, tant mieux! On n'en entendra plus parler, riposta la brave femme visiblement débarrassée d'un sujet qui la fatiguait."

Une couple de mois plus tard, cet artiste si richement doué s'éteignait. Il est décédé le 9 février 1921 à son logis de l'avenue Mont Royal. Oakland, Californie, l'avait vu naître.

Lamarche est parti encore jeune, à 55 ans, mais il a laissé une œuvre considérable, agréable, harmonieuse et vraie. Il a créé de la beauté et de l'émotion pour ceux qui restent après lui et qui viendront après nous. Il a rempli sa mission et il est mort. Ceux qui aiment le beau et la sincérité, ceux qui ont le culte de la nature garderont pieusement son souvenir.

Un an ou deux après la mort de son mari, madame Lamarche désirant donner au public de Montréal une idée de l'importance et de la valeur artistique de l'œuvre de son mari donna une exposition générale de ses peintures à la Bibliothèque Saint-Sulpice. Les fervents de choses d'art ont eu là un régal.

Un matin d'octobre, je filais rue Sainte-Catherine, appelé par mes occupations de journaliste, lorsque je rencontrai le Dr Huguenin qui avait été un intime du peintre. Il m'aborda et, après les politesses d'usage: "J'ai fait inhumer Lamarche dans mon terrain au cimetière, m'annonça-t-il. Je possède



LA VIEILLE CABANE À SUCRE.
TABLEAU PAR ULRIC LAMARCHE

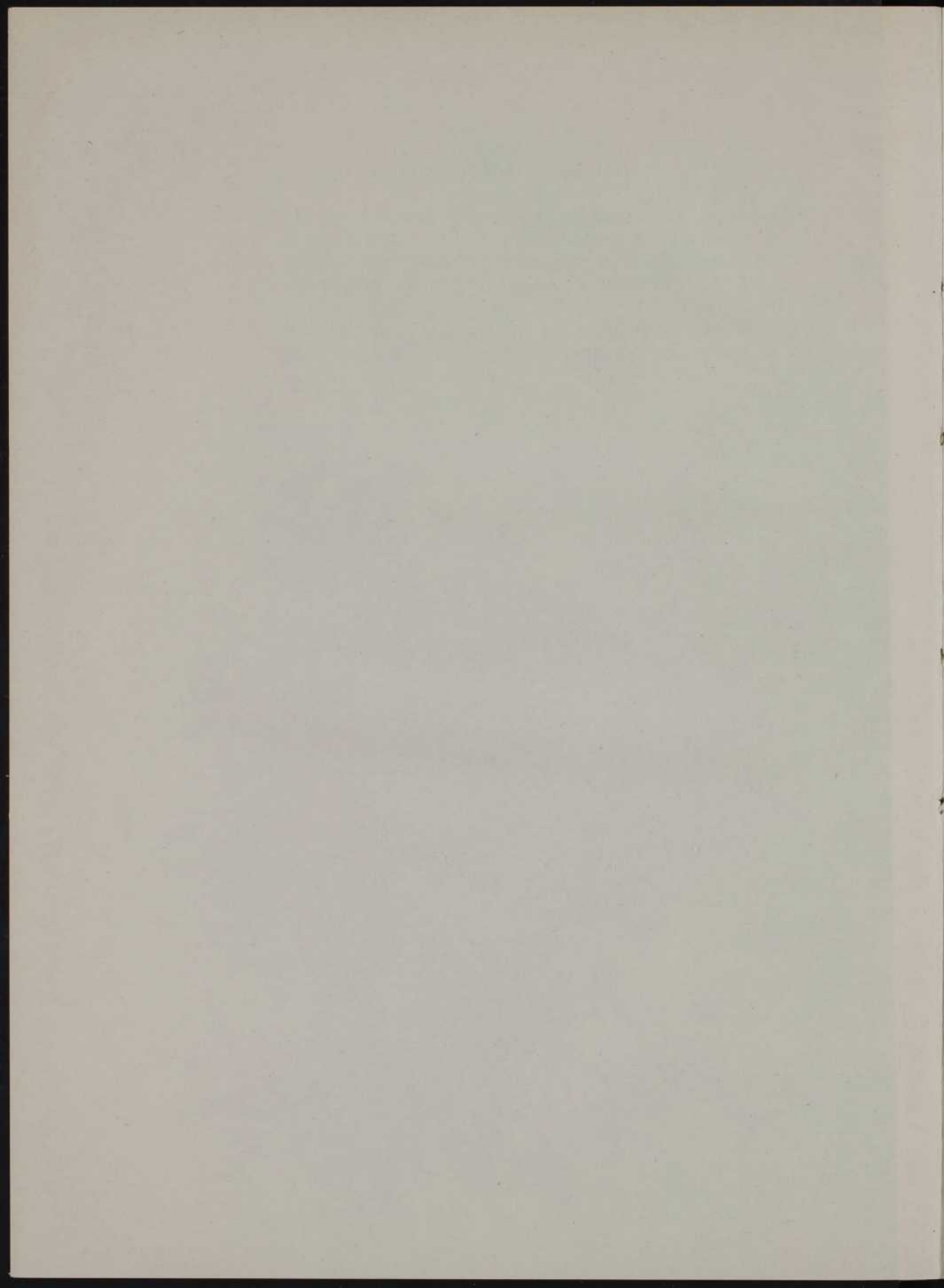


CARTE DE MENU
 PAR ULRIC LAMARCHE

un beau lot, vaste, sur une légère éminence où les morts peuvent dormir confortablement. J'ai fait transporter là le corps de mon vieux camarade. Je reposerai moi-même là un jour. Amis dans la vie, amis dans la mort. N'approuvez-vous pas cela?"

Pour un peu, il m'eût offert une place à côté d'eux dans la souterraine demeure.







*à mon cher ami Albert Laberge
Robt. W. Wickenden, 1916*

ROBERT W. WICKENDEN



LE DÉFRICHEUR,
CROQUIS À LA PLUME PAR ROBERT WICKENDEN,
d'après son grand tableau du même nom.

ROBERT W. WICKENDEN

LES morts sont vite oubliés. Je suis certain cependant que ceux qui ont eu la bonne fortune de rencontrer et de connaître le peintre inspiré, le philosophe et le gentilhomme qu'était Robert Wickenden gardent pieusement son souvenir. C'est à leur intention que j'ai voulu esquissier cette brève étude.

Un artiste distingué est disparu et une noble intelligence s'est éteinte lorsque Robert W. Wickenden a été foudroyé par une syncope dans une rue de Brooklyn, les premiers jours de 1932.

Nature sympathique, caractère franc et loyal, esprit très cultivé, et peintre d'un beau talent poétique, Robert Wickenden était connu et estimé non seulement aux Etats-Unis et au Canada, mais aussi en Europe où il avait longtemps demeuré.

D'un physique imposant, possédant une figure distingué, et toujours vêtu avec une correction parfaite, Robert Wickenden qui était d'une politesse exquise, faisait songer à un diplomate. Il parlait parfaitement le français et l'anglais et connaissait la littérature de ces deux langues.

Robert Wickenden est né dans l'île de Jersey. Une partie de sa vie s'est écoulée en France, et une partie aux Etats-Unis. Il a vécu six ans au Canada. Il avait 71 ans au moment de sa mort.

En 1900, il vint s'établir à Montréal avec sa famille. Il avait son atelier dans l'ancien édifice de la Y. M. C. A. à

l'endroit où se trouve aujourd'hui le Sun Life. C'est là qu'il termina sa grande peinture *Le Défricheur Canadien* qui décore les murs de la Législature de Québec, et *Le Voyageur Canadien*, autre composition qui représente les hardis canotiers d'autrefois. *Le Défricheur* fut exposé en 1901 au Salon de l'Art Association.

Un peu plus tard, l'artiste alla s'installer au numéro 3 square Beaver Hall, où Maurice Cullen avait aussi son atelier. Il acheta à cette époque la maison de l'ancien juge Pagnuelo à Sainte-Adèle où sa famille alla demeurer. Ses visites dans les Laurentides lui permirent d'exécuter une série de charmants paysages, principalement des scènes d'automne d'un riche coloris et d'un vif sentiment poétique.

Pendant son séjour à Montréal, Robert Wickenden se fit de nombreux amis qui lui sont restés attachés jusqu'à la fin. Sir William Van Horne, qui possédait l'une des plus belles collections de tableaux à Montréal et qui affectionnait fort le peintre, était toujours heureux d'avoir son opinion sur ses nouvelles acquisitions, car Robert Wickenden était non seulement un peintre estimable, mais c'était aussi un expert, possédant des connaissances très étendues sur la peinture, tant ancienne que moderne. Son avis, son opinion étaient hautement prisés.

Au cours des six ans qu'il passa ici, Robert Wickenden exécuta toute une série de portraits de personnages en vue: le cardinal Taschereau, le cardinal Bégin, sir William Van Horne, sir Louis Jetté, le Dr Adami, l'Hon. A. W. Atwater, sir Adolphe Chapleau, alors lieutenant-gouverneur. Ce dernier portrait, une lithographie tirée à cent épreuves, est l'une des plus belles œuvres de l'artiste.

Robert Wickenden exécuta aussi un grand portrait d'Édouard VII qui est maintenant à Halifax. Le peintre fit à cette occasion un séjour assez prolongé en Angleterre pour obtenir la documentation nécessaire et fut admis au palais de Buckingham. Ce portrait exposé en 1915 au Salon de l'Art Association valut à son auteur de chaleureux éloges.

Le peintre avait de grandes idées de tableaux, comme il le démontra avec sa composition qui nous montre Victor Hugo devant la mer, au soleil couchant, tableau exposé en 1905.

Peut-être que l'exécution ne fut pas toujours à la hauteur de la conception, mais l'artiste laisse une œuvre variée, considérable, qui renferme des choses d'une rare beauté. Ses lithographies le classent comme un maître. Sa grande planche *Notre-Dame de Paris le soir*, qui a été exposée au Salon de 1895, à Paris, est une admirable composition. C'est là l'une des plus belles créations de l'artiste. *Pastorale*, *La Fileuse*, *L'Approche du Soir*, trois autres planches simples, d'une grande vérité et d'un profond sentiment poétique, nous montrent l'âme même de l'artiste.

Plusieurs des planches de Robert Wickenden figurent dans un recueil des cent meilleures lithographies de l'univers, publié il y a une trentaine d'années à Paris dans une édition de grand luxe.

Robert Wickenden a vécu dix-sept ans en France. De 1887 à 1900, il demeura à Auvers, près de Paris. Il occupa pendant un an, en 1888, l'atelier du peintre Charles-François Daubigny. Wickenden était un enthousiaste admirateur de l'école de Barbizon et pendant les années qu'il passa dans le village d'Auvers, dont le maire était son grand ami, il réunit une très intéressante collection de tableaux, de dessins et d'études des maîtres de ce groupe: Millet, C.-F. Daubigny, Diaz, Corot, Karl Daubigny, ainsi que des œuvres d'autres grands artistes. Cette précieuse collection fut un jour dispersée à l'enchère, en 1903. Ce fut une journée d'aubaines pour les amateurs de peintures de Montréal, qui purent, pour \$7.50 et \$10 obtenir d'admirables eaux fortes de Daubigny et pour \$17.50 une eau forte de Whistler.

En 1906, après un séjour de six ans à Montréal, Robert Wickenden alla se fixer à Bethel, Conn., près de New-York. Il acheta là une maison avec un jardin, des pommiers, des fleurs. Dès les premiers jours de son arrivée à cet endroit, l'artiste peignit un paysage intitulé *Les Bouquets*, représentant un coin de terre près de sa demeure. Cette toile nous montre des pommiers fleuris dans le beau printemps, avec deux enfants qui viennent de cueillir un bouquet. C'est une œuvre claire, blonde, lumineuse, poétique et d'un grand charme prenant. Il l'envoya comme souvenir à un ami du Canada.

Robert Wickenden était non seulement un peintre inspiré, un très habile lithographe, c'était aussi un poète et un critique de haute envolée. Il a laissé un volume de vers, *Poems of Nature and Sentiment*, dédié à sa mère, publié en 1894 chez Frederick Keppel & Co., New York, ainsi que des études sur Millet et Daubigny dans le *Century Magazine* de New-York.

On me saura gré de donner ici quelques vers de ce poète, vers qu'il avait écrits sur une feuille de papier à cigarette:

THE HOME LOT

Our old cow is no great rover,
Takes her fill of homelot clover,
Nearest grass she finds most pleasant,
Yielding milk for prince or peasant.
Why then seek o'er lands and oceans
Curious lore and alien notions?
Every person, place and season
Feed high Thought, for Art give reason.

Esprit réfléchi, philosophique, Robert Wickenden citait fréquemment dans sa conversation quelque maxime du vieil Epicète ou une pensée de Ralph Waldo Emerson, deux sages qu'il avait longtemps étudiés et médités. Il professait aussi pour le poète de *Leaves of Grass* la plus grande admiration. "Comme le dirait notre ami Whitman", était une formule qu'il employait souvent en causant avec un intime. Par cette manière de parler, Robert Wickenden voulait démontrer le lien intellectuel qui l'unissait à son ami, leur mutuelle admiration pour l'un des plus grands poètes que les Etats-Unis ont produit. Au printemps de 1931, il assista à Brooklyn au dévoilement d'une tablette érigée par l'Authors Club à l'angle des rues Fulton et Cranberry, à l'endroit où, en 1855 fut imprimée la première édition de *Leaves of Grass*.

En plus de Whitman et d'Emerson, Wickenden affectionnait particulièrement le grand écrivain qu'est Henry D. Thoreau et l'un de ses plaisirs était d'offrir à un ami un exemplaire de *Walden* ou de *One week on the Concord and Merrimac Rivers*.

Robert Wickenden avait connu intimement nombre de grands artistes. Au nombre de ceux-ci était le peintre et litho-



THE SPINNER (LA FILEUSE),
LITHOGRAPHIE PAR ROBERT WICKENDEN



LES BOUQUETS.
TABLEAU PAR ROBERT WICKENDEN

graphe Checa qui lui avait donné plusieurs épreuves de ses compositions avec des dédicaces extrêmement flatteuses.

Aux heures tragiques de la Grande Guerre, Robert Wickenden offrit ses services à la Croix Rouge Américaine et fit ainsi un séjour prolongé en France. Il fut affecté tout d'abord aux services militaire et civil de cette organisation d'infirmiers, à la gare du Nord, à Paris, puis il fut nommé directeur régional dans le Puy de Dôme, à Clermont Ferrand. Il eut là une dure besogne, travaillant sept jours par semaine. Ses fils Alfred et Jean ont combattu pendant presque toute la durée de la guerre.

Depuis quelques années, l'artiste vivait solitaire, un peu reclus, dans un vaste immeuble qu'il avait acheté à Brooklyn.

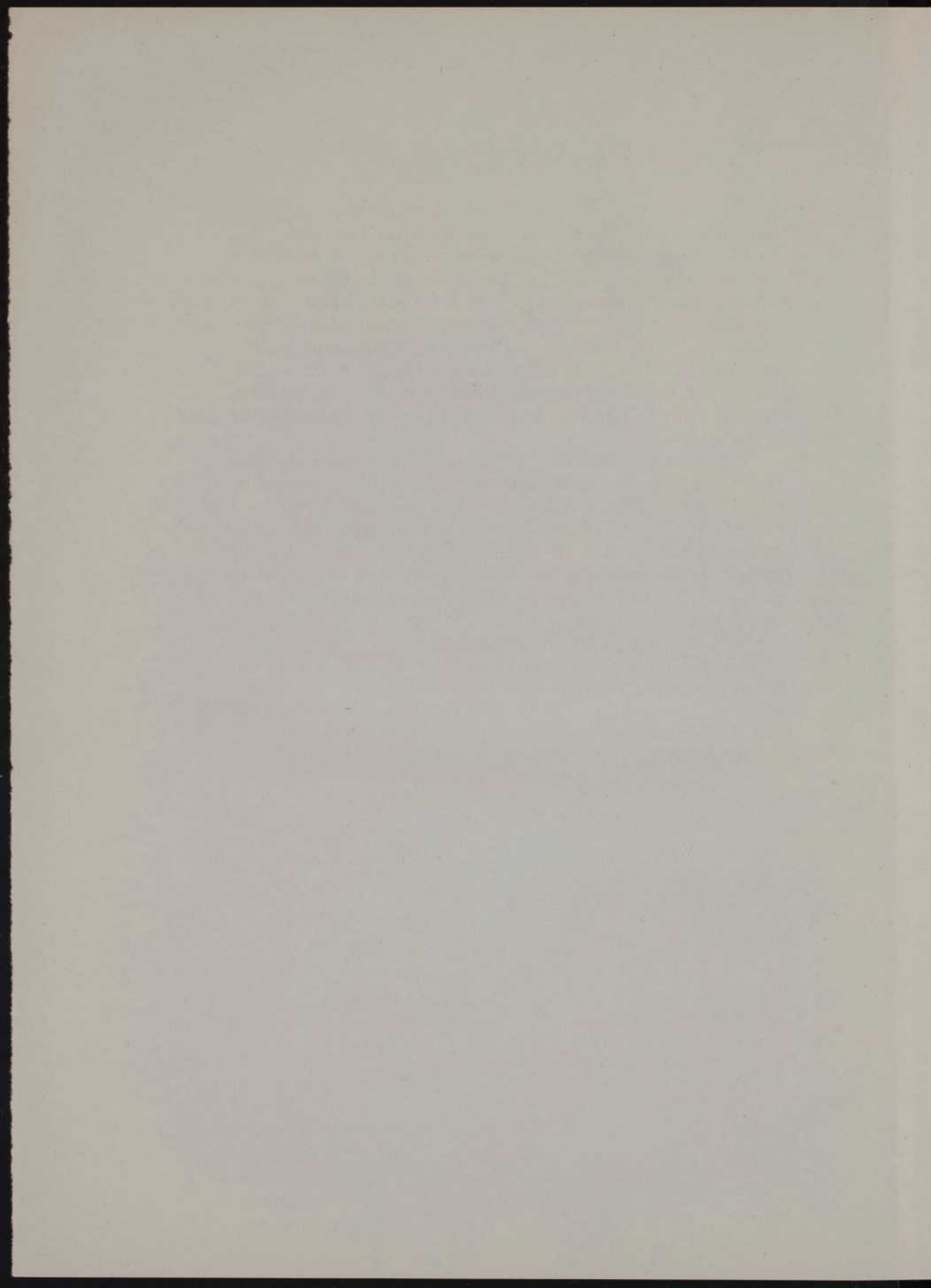
"Le père", disait-il à un ami, "le père fonde la famille, il travaille pour apporter le nécessaire à la maison, pour élever et protéger les petits. Puis, quand ceux-ci sont devenus grands, ils prennent leur vol, ils s'éloignent du nid. Le rôle du père est fini. Ainsi le veut la nature". Il parlait avec un peu de mélancolie, mais avec sagesse et résignation.

Maintenant, Robert Wickenden est mort.

Il a été inhumé dans le petit cimetière de Bethel, non loin de son ancienne demeure, là où les pommiers fleuris chantaient la gloire du printemps lorsqu'il y arriva un jour de mai, il y a trente-deux ans.

Adieu, Robert Wickenden.







ONÉSIME-AIMÉ LÉGER

Photo par son ami E.-L. Giroux.



XIMÈNES, AQUARELLE PAR O.-A. LÉGER

0 NESIME-AIME LEGER

O NESIME-AIME Léger, je te salue!

Je ne peux penser à ce fier artiste sans me sentir tout vibrant de sympathie pour cette belle intelligence, pour ce grand cœur, ce vigoureux talent, cette âme généreuse, cet esprit indépendant et ce cerveau bouillant de nobles révoltes.

Léger, je suis heureux de le dire, n'a pas été une unité de l'immense troupeau, servile et sans dignité, qui accepte aveuglément tous les credos. Il a réellement été un homme, il a su penser par lui-même. Il a eu ses opinions et il n'a pas craint de les exprimer. Esprit tourmenté, il avait la haine de ceux qui ont cherché à enterrer les idées, à éteindre la pensée, et son œuvre-véhémente, vengeresse, est un terrible J'Accuse lancé à l'adresse de ceux qui ont voulu étouffer la vérité et baillonner la voix de la conscience. Léger a ressuscité dans ses tableaux quelques-unes des grandes victimes de l'intolérance du passé et il nous a montré leur martyre. Il a représenté le vieux Galilée proclamé hérétique et enfermé dans une prison pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil et il nous a fait voir l'imprimeur Etienne Dolet sur son bûcher.

Dans un tableau empreint d'un sentiment dramatique intense, Léger a campé la Justice, représentée sous les traits d'une femme géante qui vient de briser les chaînes qui la liaient, accusant le cardinal Ximènes de tous les crimes commis par l'Inquisition dont il était l'âme. La scène est un cauchemar d'horreurs. Sous un ciel bas, chargé d'épais nuages

sombres, au milieu desquels volète une nuée de vautours attirés par les nombreux cadavres d'hérétiques qu'on leur jette chaque jour, la Justice dénonce le Grand Inquisiteur. Et l'on voit le cardinal accablé, tremblant, rejeter la faute sur le bourreau assis devant lui, son glaive en travers de ses genoux, cependant que les effroyables fantômes des victimes du cardinal, figures grimaçantes et hurlantes, le chargent d'imprécations et de malédictions et tendent et agitent vers lui des poings accusateurs. Léger a peint là un tableau d'un tragique inouï qui égale les scènes dessinées par Gustave Doré pour l'*Enfer* du Dante. C'est une œuvre d'une rare puissance, qui empoigne et fait vibrer celui qui y jette un coup d'œil.

Ailleurs, dans un projet d'immense fresque, Léger a évoqué avec une extraordinaire vigueur la multitude de tous les opprimés, de toutes les victimes des iniquités sociales, de tous les martyrs du travail, de tous les persécutés, des malheureux, des forçats de la vie, des maudits, et il leur jette ce cri emprunté au chant de l'Internationale: Debout les damnés de la terre! Cette œuvre débordante de mouvement, d'une forte expression est malheureusement restée à l'état d'ébauche.

En plus des tableaux que l'on pourrait intituler Les Victimes, Léger a peint des œuvres empreintes d'un profond sentiment de tristesse, telles que *L'Automne*, *La Dernière Étincelle*, *La Vie est parsemée de ronces et d'épines*, *Sans Asile*, *Le Fagot*, *Le Crépuscule*, *Le Matin et le Soir de la Vie*, etc. Dans la première de ces compositions, l'artiste nous montre une maigre figure de femme plongée dans une amère rêverie. Les bras sont croisés sur la poitrine et les épaules sont enveloppées d'un sombre manteau de pauvresse. Ce portrait se détache sur un feuillage bronzé, sur un mélancolique feuillage d'automne. Entre les branches, l'on aperçoit une légère tache bleue, symbole de la parcelle de joie qui reste à cette infortunée qui paraît avoir connu plus de malheurs que de bonheurs.

Un femme aux longs cheveux roux qui pendent sur son épaule et son bras, la tête profondément penchée, comme écrasée par le poids du malheur, l'air égaré, recouverte seulement d'un lambeau de vêtement et déchirée par les ronces au milieu desquelles elle marche, voilà l'allégorie *La Vie est par-*

semée de ronces et d'épines. Les mains, les jambes, les pieds de la malheureuse sont déchiquetés par les dards des buissons dans lesquels son sort hostile l'a jetée.

La *Dernière Etincelle* nous fait voir une vieille femme assise devant lâtre dans lequel il ne reste plus que quelques tisons aux trois quarts consumés. Le feu qui flambait tout à l'heure s'éteindra bientôt comme s'éteindra également cette existence arrivée à son terme. L'idée n'est pas très neuve, mais comme *L'Automne* et *Les Ronces*, le sujet a été traité avec beaucoup de sentiment.

Léger a promené sur la vie un regard désabusé. Il a vu les innombrables injustices commises à travers les siècles et tous les jours d'aujourd'hui et son œuvre porte ce double cachet de révolte et de tristesse.

Une composition dans un autre genre que j'aime beaucoup est la *Défense du Foyer* qui représente l'une de nos ancêtres des premiers temps de la colonie, une jeune femme repoussant une attaque de maraudeurs iroquois. Elle en a tué un dont le cadavre gît sur le sol, tandis qu'un autre s'enfuit. Cette intrépide paysanne a victorieusement défendu sa vie, celle de son enfant qu'elle tient dans ses bras et sa maison, contre les farouches indiens. Cette aquarelle peinte dans une note claire, ensoleillée, est très agréable.

Au nombre des principales œuvres de Léger exposées au Salon de l'Art Association citons: *Printemps*, 1908, *Paysage*, 1909, *Gardeuse d'oies*, 1910, buste de Juteau, sculpture, 1912, *Evangéline*, *Pauvre Cigale*, 1913, *La Pensée* et *L'Adieu*, 1915, *Le Matin de la Vie*, 1916, *Etienne Dolet*, *La Dernière étincelle*, *L'Automne*, 1917, *Sans Asile*, 1918, *Le Repos*, *Le Fagot*, 1919, *Le Crépuscule*, portrait de ma mère, 1920, *Les Ronces*, *La Transition*, *La Défense du Foyer*, *Ximènes*, en 1925, quelques années après la mort de l'artiste.

Maigre, sec, nerveux, avec un figure émaciée d'ascète et d'abondants cheveux rejetés en arrière à la Paderewski, Léger avait une figure pleine de caractère qu'on n'oubliait jamais après l'avoir aperçue une fois.

J'ai vu Léger pour la première fois chez le peintre Jos Saint-Charles. Ce dernier avait commencé à faire mon portrait et chaque samedi après-midi, j'allais poser à son atelier.

Un jour, il voulut me montrer un grand tableau religieux qu'il avait entrepris sur commande. Peu intéressé par cette besogne, Saint-Charles avait engagé un "nègre" pour l'accomplir et le "nègre" était Léger. Celui-ci peindrait consciencieusement. Je n'ai jamais eu la curiosité de voir la toile une fois terminée.

Plus tard, je retrouvai Léger à la *Presse* où, pendant quelques années, il fit partie du personnel des artistes, à l'époque où ce journal publiait chaque samedi une première page en couleurs. L'une de ses meilleures œuvres de ce temps est un superbe dessin sous forme de triptyque, illustrant l'admirable poème en prose de Gaston de Montigny, *Le Fiancé de Neige*. Cette composition extrêmement décorative a été publiée dans la *Presse* du 12 octobre 1912.

Léger était non seulement un peintre de talent, très heureusement doué, mais c'était aussi un sculpteur remarquable. Ses conceptions n'ont jamais été souriantes. Un lourd voile de tristesse plane sur son œuvre. En 1915, il exposa deux sujets empreints d'une émotion intense, *La Pensée* et *L'Adieu*.

Voici l'appréciation que j'en publiai alors dans *La Presse*: Dans la première de ces œuvres, Léger nous montre une figure mince, maigre, vieillie, aux lèvres qui n'ont jamais connu la joie, et la main appuyée sur la tempe. *La Pensée* de Léger n'habite pas les cîmes. Elle n'est pas la pensée sereine et souriante du philosophe détaché des choses, qui se délecte dans les spéculations de son esprit; elle n'est pas celle du dilettante qui n'envisage le monde et l'humanité que comme un motif au jeu de son intelligence. *La Pensée* de Léger est plus près de notre terre. Elle a voleté au-dessus des hôpitaux, des morgues, des champs de bataille, des berceaux vides. Elle est celle qui a pesé la douleur, qui a vu la durée éphémère du bonheur et des roses; elle est celle qui s'est arrêtée sur les problèmes douloureux sans en trouver la solution; elle a vu les injustices, les iniquités et les trahisons. Elle a la bouche amère, et elle est désabusée, triste comme la vie...

L'Adieu est une allégorie d'une infinie tristesse. Une jeune femme lance vers celui qui s'en va, qu'on ne voit pas, un baiser suprême qui nous fait deviner le déchirement profond de tout son être. L'on sent que c'est le meilleur d'elle-



UN SOUFFLE, PASTEL PAR O.-A. LÉGER



LA MÈRE ET L'ENFANT.
PLÂTRE PAR O.A. LÉGER

même qu'elle jette vers celui qu'elle ne reverra plus. Ce geste d'adieu provoque en nous un écho infiniment douloureux parce qu'il marque l'arrachement violent de toutes les tendresses qui sont dans un cœur, la séparation fatale et éternelle. Il fait monter à la gorge les sanglots qu'ont sanglotés ceux que la destinée brutale a séparés de l'objet aimé. Cet Adieu est l'une des pièces de sculpture les plus émouvantes que nous ayons jamais vues, et proclament hautement que Léger est un très grand artiste.

Maternité, figure en plâtre qui est à la Bibliothèque Municipale est une autre œuvre dans laquelle se reflète l'amertume qui était dans l'âme de l'artiste. L'on voit une femme tenant son enfant dans ses bras. Au lieu de se pencher vers lui avec amour, de le regarder avec douceur, la mère grave, la figure douloureuse, une figure vieillie avant l'âge, une figure qui a versé des larmes dans la solitude et qui semble avoir connu toutes les tristesses de la vie, paraît absorbée dans une amère méditation. Sans doute, se demande-t-elle quel sera le sort de son enfant, si sa destinée sera aussi rude, aussi douloureuse, aussi pitoyable que la sienne.

Rappelons aussi cette *Pauvre Cigale*, bas-relief en plâtre, décoratif et plein de poésie, qui a longtemps orné l'atelier du photographe L. E. Giroux qui a été pendant des années l'un des amis intimes de l'artiste.

Léger avait une nature de bohème. Il n'a jamais joui d'une santé robuste et, il faut bien le dire, il n'a jamais cherché à conserver ce bien si précieux entre tous. Un jour, alors qu'il était en train de se rétablir d'une grave maladie, j'allai le voir à Maisonneuve où il demeurait avec sa mère et sa sœur.

"J'ai gaspillé ma santé, j'ai fait des extravagances, ce que vous appelez des erreurs, mais je ne le regrette pas et, si j'avais à recommencer ma vie, je ferais encore la même chose. A quoi bon être bien portant si l'on ne peut faire des folies. Je veux pouvoir me dire que pendant que j'avais la santé, j'ai vécu le plus joyeusement possible."

Était-il sincère? Blaguait-il pour cacher l'amertume qui était en lui? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'Aimé Léger a été un vaillant artiste, ayant une haute conception de la jus-

tice, qui a produit une œuvre qui témoigne de la probité de sa conscience et de la noblesse et de la droiture de son caractère.

Après son départ de la *Presse*, Léger a fait du dessin commercial et des illustrations pour des ouvrages de pédagogie ainsi que pour un roman que j'écrivais alors et que j'espère bien publier un jour.

Au cours de sa carrière, Léger a eu de nombreux ateliers et logis. Voici ceux que je lui ai connus: 1909, 89 rue Desjardins, 1910, 17 rue Bleury, 1912, 373 rue Lartigue, 1913, 37 rue Notre-Dame Est, 1914, 567 rue Ste-Catherine, Maisonneuve, 1915, 70 rue St-Jacques, 1916, 681 Ontario est, 1917, 250 rue Sanguinet, appartement 8. Dans ses dernières années, il habitait avec sa mère et sa sœur à Maisonneuve.

Pendant quelque temps, Léger eut un atelier commun avec le peintre Marc-Aurèle Fortin et avec le malheureux Paul Copson, artiste plein de talent, tué à la guerre, alors qu'il était à peine dans ses vingt ans.

Léger a passé près de quarante-trois ans sur la terre. Né en 1881, il est mort le 25 mai 1924.

Onésime-Aimé Léger, je te salue !





JOS CHARLEBOIS



PORTRAIT DE FEMME
PAR JOS CHARLEBOIS

JOS. CHARLEBOIS

LORSQUE j'entendis mentionner pour la première fois le nom de Jos. Charlebois, c'était comme celui de l'arbitre de l'élégance à Montréal. On le proclamait l'homme le plus chic, le mieux vêtu de la métropole. Les jeunes filles parlaient avec admiration de la coupe et de la nuance de ses pardessus et de ses merveilleux gilets. Un Beau Brummel quoi ! Je savais en plus qu'il était employé à un salaire élevé à l'hôtel de ville et l'on se plaisait à dire qu'il était "flush". Quelqu'un m'expliqua qu'il levait les plans des rues et du cadastre de la cité. Ainsi présenté, le personnage ne m'intéressait que médiocrement. Des années passèrent, puis un jour, en 1902, je crois, je le rencontrai et, dans cet élégant, dans ce fonctionnaire de la ville, je trouvai non seulement un homme fort sympathique et remarquablement cultivé, mais un artiste. Immédiatement, nous devînmes amis et nous le restâmes jusqu'à la fin.

Maintenant qu'il n'est plus et que sa disparition donne à son œuvre le recul voulu pour la juger avec impartialité, il convient de reconnaître que Jos Charlebois a été un artiste de premier ordre. Il a été un brillant caricaturiste et l'un des plus parfaits enlumineurs de son époque. Dans ce dernier genre, il a excellé et il a été sans rival dans son pays. Il a laissé une œuvre qui perpétuera son nom.

Charlebois a publié une série d'albums : *Nos p'tites filles*, *Le prince de Galles à Québec*, *La Bêche*, *Saint Jean-Baptistes d'Autrefois*, *Montréal-Juif*, *Monsieur Gouin en voyage*, *Bo-*

ches et *La Prohibition*. A cela, il faut ajouter *Le Taon*, revue de caricatures fondée en juillet 1907 et qui disparut en février 1910, après avoir paru irrégulièrement. La collection comprend onze numéros, douze si l'on en joint un autre publié le 1er janvier 1903. A ces œuvres, il fait joindre quatre albums non signés: J. A. Beaudry, *assistant-aspirant-contrôleur de la cité de Montréal*, *Figures et Masques*, Guerlot Cousineau et Duncan McDonald, caricatures commandées pour les luttes municipales et provinciales. Charlebois a en outre publié dans différentes feuilles, notamment dans les *Débats* de Louvigny de Montigny et dans *L'Action* de Jules Fournier, une série de dessins spirituels et mordants.

Lorsqu'il présenta *Le Taon* au public, Jos. Charlebois écrivit dans son article programme :

. . . nous piquerons sans relâche, les hommes et les choses, les institutions et les préjugés, les soi-disant vertus et les vices... nous n'épargnerons rien ni personne... Fouailler la bêtise, la méchanceté, la duplicité, le vice, voilà une besogne qui semblera d'abord étrange à nos lecteurs. Mais à la longue et avec un peu de réflexion, surtout quand ils constateront notre impartialité, notre indépendance, notre avidité pour la justice, la droiture, la probité en toutes choses, ils reconnaîtront bientôt que notre fonction a un côté hautement moral.

Et ce programme a été fidèlement rempli. Non des paroles en l'air mais des actes. Charlebois a été un profond moraliste et il a fustigé les ridicules, les travers, la vanité, la suffisance, l'ignorance et la bêtise de ses contemporains. Ses caricatures sont une cinglante satire des mœurs de son époque. Ce sont aussi de fidèles tableaux de la vie des habitants de la province de Québec pendant les vingt premières années de ce siècle. Charlebois est peintre à la manière de Constantin Guys et de Huard. A ce point de vue, en plus d'être des œuvres d'art, les scènes qu'il a représentées sont des documents précieux sur une période de notre histoire.

Dans son album *La Bêche*, Charlebois entre en guerre contre les curés et les évêques irlandais de la Nouvelle Angleterre qui, en haine du français, anathématisaient et persécutaient avec acharnement les franco-américains. Dans sa préface, l'artiste déclare que ce n'est pas là du dénigrement,

mais que ses dessins ne font pas autre chose que fixer quelques traits principaux de la vie catholique aux Etats-Unis. Il explique que le rôle de son album est celui du fer rouge appliqué sur une plaie gangreneuse et il dénonce le cynisme, l'odieux du système d'un clergé tyrannique et fanatique, formé de policemen entoutanés, menant ses ouailles avec le bâton plutôt qu'avec la houlette du pasteur.

Les crimes sans nom des allemands contre l'art, l'humanité et la civilisation, les innombrables atrocités qu'ils ont commises au cours de la Grande Guerre ne pouvaient manquer de soulever l'indignation et le dégoût chez un homme noble et droit comme Charlebois. *Boches*, recueil de dessins est une vigoureuse condamnation des barbares teutons et est dans le même esprit que les pages vengeresses du hollandais Raemaekers.

Au point de vue technique, Charlebois laisse peut-être à désirer, son dessin n'est pas impeccable, il n'a pas par exemple la solidité de celui de Julien, mais la peinture des mœurs qu'il a tracée est piquante, savoureuse et fidèle.

La collection du *Taon* et des albums de Jos. Charlebois forme une œuvre du plus haut intérêt et que l'on se plaît à feuilleter comme l'on aime à relire quelques pages de la *Comédie Humaine* de Balsac.

Alors qu'il préparait son album *Nos p'tites filles*, Charlebois m'invita à aller le voir chez lui, rue Saint-Denis. Je le trouvai dans une grande pièce claire, crayon en main, devant une longue table à dessins, sur laquelle des feuilles de papier étaient fixées au moyen de punaises. On respirait là une atmosphère de calme et de travail. L'artiste me fit voir nombre de caricatures qui devaient prendre place dans son recueil.

Plus tard, Charlebois s'installa un logis et un atelier, ruelle Julie, dans l'ancienne maison du peintre Bourassa.

Tout en s'occupant activement de caricature, Jos Charlebois œuvrait des adresses enluminées que les connaisseurs proclament aujourd'hui des merveilles du genre. Lorsqu'un visiteur de haute marque venait à Montréal et que la cité tenait à lui rendre hommage, l'on s'adressait à Charlebois pour exécuter la pièce de circonstance. J'ai pu voir et ad-

mirer celle qu'il a grossoyée pour le cardinal Mercier, lorsque le vénérable prélat belge visita le Canada et fit un bref séjour à Montréal. Enveloppée de la pourpre cardinalice, cette adresse était une œuvre d'art de toute beauté.

Alors qu'il habitait ruelle Julie, Charlebois me fit part d'un de ses rêves : faire un choix des meilleures pièces de nos poètes et les calligraphier avec images et miniatures pour en faire un livre qui aurait ressemblé aux vieux missels d'autrefois. La difficulté de faire imprimer un tel ouvrage et aussi, le coût élevé d'une telle entreprise, ont seuls empêché l'artiste de réaliser ce projet. Tous les amis de l'art le regretteront amèrement.

Au printemps de 1920, Charlebois décida d'aller vivre aux États-Unis. Il alla s'installer à New-York. Quelques jours après son départ, je reçus de lui une lettre dont voici un extrait :

"Je suis ici depuis une semaine", m'écrivait-il. "Quel soulagement! J'ai enfin la paix du cœur, chose que je n'avais pas éprouvée depuis de longues années. J'ai eu de la veine. Je commencerai dans quelques jours des enluminures pour l'une des plus grosses maisons de ce genre de travaux à New-York. Je suis à peu près certain que je me tirerai bien d'affaire. On a beaucoup admiré les photographies de quelques adresses que j'ai montrées. On leur trouve cependant un caractère un peu trop "british". Mais ce n'est pas un mal, loin de là.

Cette vie de New-York est bien celle que j'aime. Je passe inconnu dans la foule; rien ne saurait mieux me plaire. J'habite à deux pas de Columbus Circle, à droite de Central Park. Après 10 heures, le soir, on n'entend plus aucun bruit dans la rue, si ce n'est le ronronnement étouffé d'un "elevated".

On a beaucoup d'égards pour les artistes ici et on m'a témoigné des bontés que certes, on n'a pas toujours eu pour moi dans mon pays.

Charlebois vécut là pendant des années, puis un jour, il traversa en Europe. Là, par caprice d'artiste, par un goût de simplicité qui lui était venu, ce Beau Brummel devenu soudain aussi négligé que le poète Walt Whitman, fit son tour de France en sabots de bois. Je n'aurais pas ajouté foi à la chose si elle ne m'avait été racontée par le voyageur lui-même.



LE PATER, MANUSCRIT ENLUMINÉ
PAR JOS CHARLEBOIS



L'ANCIEN KAISER,
CARICATURE PAR JOS CHARLEBOIS

Après un séjour outremer, Charlebois revint à Montréal, établissant son atelier Place Phillips tout près de celui du peintre de marines Horne Russell. A cette période de sa vie, Charlebois se spécialisa dans l'enluminure. Après avoir choisi un texte, l'artiste élaborait longuement son œuvre en lui-même, cherchant ses couleurs, ses motifs de décoration, car toujours, il eut le souci d'harmoniser son manuscrit avec le caractère de l'œuvre qu'il transcrivait. Ainsi, une pensée d'Anatole France ne pouvait être rendue avec les mêmes tons et les mêmes ornements qu'une phrase de J. K. Huysmans. Il savait exprimer et faire valoir l'élégante simplicité de l'auteur du *Lys rouge* et mettre en relief, le pittoresque, la fantaisie et le coloris de l'écrivain d'*A Rebours*. Charlebois dans ses enluminures choisissait ses couleurs comme le poète qui écrit un sonnet recherche des mots rares, précieux, sonores. Notre artiste use du bleu céruléen, des ors éclatants, des rouges pourpres, du vert émeraude, ou de la nuance des jeunes feuilles au printemps, du violet des améthystes, du jaune des feuilles des bois à l'automne. Non seulement Charlebois encadrait merveilleusement une phrase, mais il l'enchâssait pour ainsi dire et faisait resplendir toutes ses beautés de l'éclat et l'harmonie de ses couleurs.

Après avoir passé une couple d'années Place Phillips, Charlebois alla s'installer rue Drummond où il exécuta quelques unes de ses plus belles pièces. Dans le calme et la paix, il se livra à son art avec passion. C'est là qu'il grossoya le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Testament de Villon*, qui furent exposés aux salles de l'Art Association et qui, avec une couple de lignes de Huysmans sont parmi les plus admirables enluminures qu'il a produites. Ce sont là des œuvres de musée.

Charlebois s'est éteint à son logis de la rue Milton, le 21 octobre 1935, à l'âge de 63 ans, laissant un fils, Roland-Hérard Charlebois qui est l'héritier de son beau talent et qui s'est affirmé par des compositions fort remarquables.

Lorsqu'il est mort, dans la chambre mortuaire remplie de fleurs, quelques unes des principales œuvres de l'artiste disparu, entr'autres le *Pater* et l'*Ave Maria* étaient disposées sur

la cheminée tandis que d'autres étaient accrochées aux murs. C'était là comme une silencieuse prière qui, mêlée au parfum des roses et des lis, montait vers l'invisible. Et ces enluminures, ces créations de beauté étaient le témoignage d'une vie noblement employée.





CHARLES GILL



CHARLES GILL

C'EST comme un citoyen de la noble Athènes que j'imagine Charles Gill, d'Athènes qui symbolise le génie de la Grèce antique et qui a laissé dans l'histoire de l'humanité une renommée impérissable.

Gill est né vingt-cinq siècles trop tard, mais pour ceux qui ont été ses amis, il est venu à son heure, car il leur a communiqué son vibrant enthousiasme et il les a enchantés par les admirables strophes que sa lyre lui a inspirées.

Toute sa vie, Gill a été un amoureux de l'art et il a eu à un très haut degré la religion de la beauté, particulièrement de la beauté grecque. Je ne doute pas que s'il en avait eu l'occasion, il aurait tout comme le fit un jour Charles Maurras étreint avec des larmes d'émotion l'une des colonnes de marbre de l'Acropole que rosissait le soleil levant. Il y avait en lui une incroyable richesse d'inspiration, une profonde source de poésie que son esprit, comme un puissant réflecteur, faisait rejaillir sur les objets qu'il considérait. Ainsi, par exemple, l'une des plus belles pages en prose de Charles Gill, l'une des pages les plus harmonieuses et les plus poétiques écrites au Canada, lui a été suggérée par un tableau ordinaire, une nature morte du peintre McMillan, représentant une tête de mort avec une plume de paon. Critique d'art au Canada pendant plusieurs années, Gill s'enthousiasma à la vue de cette toile exposée au salon de l'Art Association et,

d'une plume inspirée, fit voir en cette œuvre des beautés, des pensées que l'artiste n'y avait probablement pas mises, mais que Gill puisant à sa source intérieure, lui prêtait généreusement. Si le nom de McMillan passe à la postérité comme artiste, ce sera grâce à la critique que Gill fit de son tableau. Cette page sur McMillan a été reproduite dans le *Terroir*, revue publiée par l'Ecole Littéraire dont Gill a été l'un des membres fondateurs et dont il a été président pendant quelques années. Comme je viens de le dire, Gill avait une rare compréhension de la peinture de ses confrères et ses articles sur les salons de 1904 et 1905 publiés dans le *Canada* formeraient un cahier du plus haut intérêt. Quel éditeur exhumerait ces pages pour les offrir au public?

Gill avait un physique fort imposant. C'était une belle intelligence dans un corps puissant, robuste et jouissant d'une bonne santé. Grand et solide, il était bâti en athlète. Ordinairement, il portait une longue redingote qui semblait ajouter à sa haute taille. Sa figure avait une certaine ressemblance avec le buste en marbre de Marc-Aurèle que l'on voit au musée du Vatican et avec les portraits de Jean Richepin. Il avait un large front d'une grande noblesse. Ses yeux bruns étaient très vifs et sa bouche, rouge et sensuelle. C'était un caractère très sympathique. L'homme aimait un bon et copieux repas, arrosé d'une bouteille d'un vin généreux. Et quand il riait, tout son être était secoué d'une forte et franche gaieté. Il aimait la vie et toutes ses manifestations. Des esprits chagrins et amers dans des corps débiles lui reprocheraient peut-être certains écarts, certaines peccadilles. Moi, je trouve qu'il était simplement humain et je l'aimais ainsi. Lorsque je pense à lui, je me le représente comme le poète inspiré de ces admirables *Stances aux étoiles* qu'on ne peut lire sans se sentir emporté soi-même vers les immensités de la voûte céleste. Ces strophes d'une très haute envolée égalent dans mon opinion, ce qu'il y a de plus beau dans la poésie française et suffiraient à perpétuer son nom.

Gill a été peintre et poète. Bien qu'il ait peint des œuvres estimables, quelques-unes fort agréables et d'une noble inspiration, c'est surtout comme poète que personnellement,

je l'apprécie. Son poème *Le Cap Eternité* est l'un des joyaux de la littérature canadienne et sera toujours admiré par ceux que la nature a doués du sentiment du beau.

Gill a passé plusieurs étés dans la région du Saguenay afin de recueillir des impressions pour l'œuvre qu'il élaborait. Il était absolument fasciné par l'étrangeté et la farouche grandeur de cette rivière unique sur le continent et, à plusieurs reprises, il a déclaré qu'un plongeon du Cap Eternité dans cet abîme sans fond serait un suicide dramatique au possible. Certes, il n'y pensait pas pour lui-même, mais il entrevoyait tout le tragique de ce geste.

Dans le plan du poète, son poème devait se composer de trente-deux chants et s'intituler *Le Saint-Laurent*. Le livre n'en contient que douze qui forment à peine 90 pages. Tout le monde sait que Gill n'a pas réalisé l'œuvre qu'il projetait, qu'il n'en a donné que des fragments. Cela, ses amis le savent, mais je m'étonne toutefois qu'il n'ait pas laissé davantage et qu'on n'ait retrouvé dans ses effets que les douze livres publiés. Je le croyais plus riche que cela. En effet, le poète vaquait à ses occupations, emportant un gros cahier, presque aussi épais qu'un code ou un dictionnaire, formé des pages de son poème. Et ce cahier, il me semble, donneraient plus que les 90 pages publiées. Il faut se rappeler cependant, que Gill vivait en bohème et que des parties de son œuvre ont pu être égarées. De même, il me souvient qu'un jour, Gill m'a déclaré qu'il avait au fond d'une malle plusieurs contes dont personne n'a jamais entendu parler depuis. Seront-ils retrouvés un jour ? Seront-ils publiés ? Quoi qu'il en soit, le volume qu'il nous a laissé, publié par les soins de sa veuve, la poétesse et romancière Gaétane de Montreuil, suffira à perpétuer son nom sur la terre française du Canada.

Gill m'avait donné le manuscrit de deux de ses pièces. Je me fais un devoir de les publier ici, sachant que, pour ses admirateurs et amis, ce sera une joie rare et précieuse de les lire.

MARIE-LOUISE

Délicieuse encore après la flétrissure,
 Elle apparaît ce soir en de bleus falbalas;
 La printanière fleur du suave lilas
 Orne son opulente et noire chevelure.
 Un ennui souverain assombrit sa figure;
 L'assouvissement dort au fond de ses yeux las;
 Hélas! ils ont éteint leurs magiques éclats,
 Dans l'infernale nuit de la basse luxure . . .

Surprise aux trébuchets de l'infâme cité,
 Elle a prostitué sa divine beauté;
 Elle a subi l'affront lascif des multitudes.

Mais, sur les oreillers de soie et de satin
 Où viennent s'étaler ses molles attitudes,
 Elle semble un bijou rare dans un écrin.

A UNE SYPHILITIQUE

J'avais déposé sur la table
 L'or que tu rends en volupté,
 Et mon instinct m'avait jeté
 Sur ta chair que le vice accable.

Quand, par un geste secourable,
 Tu démasquas ta nudité,
 Montrant avec tant de beauté
 L'horreur d'une tare incurable.

Quoi ! malgré les coups du destin,
 Malgré tes rancœurs et tes hontes,
 Tu prends pitié d'un libertin ? . . .

Ah! quand, à l'heure des grands comptes
 Sera pesé ton cœur éteint,
 Dieu te pardonnera, putain !

Et à propos de choses inédites, Charles Gill qui a été mon ami pendant des années et qui m'a reçu à sa table, m'a raconté, un jour une histoire que j'ai trouvée trop belle pour la laisser tomber dans l'oubli. Je l'ai écrite et j'espère bien la publier un jour. Je l'ai intitulée *La Vieille*. C'est une leçon de philosophie de la vie.

Le poète latin Horace était l'auteur favori de Charles Gill. Toujours, il portait dans sa poche un exemplaire de ses œuvres. C'était son vade-mecum. Il a donné de plusieurs de ses odes une traduction que l'on peut qualifier de parfaite. Un autre poète que Gill aimait beaucoup était l'américain Edgar-Allan Poe. Il projetait de traduire *The Raven* et avait même commencé le travail, m'a-t-il dit. Ce qui l'a empêché de mener à bien cette entreprise, c'est qu'après avoir traduit une partie du poème, il n'était pas satisfait, trouvant que le français "jamais plus" ne rendait pas l'impression que donne l'anglais "Never more". Il tenta de laisser ces deux mots anglais, leitmotiv du poème de Poe dans sa traduction, mais cela lui parut impossible et il renonça à son projet.

Gill aimait à travailler la nuit. Il se stimulait au moyen de nombreuses tasses de café noir très fort. Et pour écrire, pour exprimer ses pensées, pour prendre son inspiration, il préférait le pétrole à tout autre mode d'éclairage. Il avait une haute lampe fort décorative qui produisait une belle et douce lumière, qui a été témoin de l'éclosion de la plupart de ses œuvres. Il écrivait jusqu'à quatre et cinq heures du matin.

"Lorsque je veux écrire une pièce que j'ai dans l'idée, me disait Gill un jour, je commence par mes deux derniers vers. Je les martèle, je les ciselle et lorsque j'ai façonné deux vers qui me plaisent, deux vers aux rimes sonores, je commence mon poème. Mon but est tracé et j'y vais directement."

Gill que je rencontrais assez fréquemment m'a raconté une foule d'incidents de sa jeunesse, de son séjour à Paris et de sa vie ici après son retour au pays.

"Un jour, dit-il, mon père ayant assisté à la grand'messe à l'Immaculée Conception, oublia son lorgnon dans son banc. Après le dîner, il me demanda d'aller à l'église pour essayer de le retrouver. Je m'y rendis. Le temple était solitaire. A

ma grande joie, je retrouvai le lorgnon oublié. Il était là où mon père l'avait laissé. Avant de sortir, je m'agenouillai un moment, puis je partis. Or, l'abbé Verreau, directeur de l'École Normale, dont je suivais les classes, m'avait vu et, sortant derrière moi, s'empressa de me dire comme il était touché de ma ferveur et de ma dévotion. "Que je suis heureux de voir un jeune homme comme vous venir, dans le secret et dans la solitude, faire une prière à Dieu. C'est là un bel acte et votre prière doit être très agréable au Père céleste." "Je restai tout confus, déclara Gill et, sur le coup, je n'osai détromper ce brave homme, ne voulant pas lui enlever son bonheur. Je ne pouvais toutefois garder des éloges auxquels je n'avais pas droit, et quelques jours plus tard, je lui confessai la vérité en lui expliquant les motifs qui m'avaient empêché de la lui avouer le jour même. Je crois qu'il m'en estima davantage à cause de ma sincérité."

Voici une autre anecdote.

Lorsque la ville décida d'élever un monument à la mémoire de Sir Georges-Etienne Cartier, Charles Gill fut nommé membre du comité chargé d'examiner les maquettes des sculpteurs et de faire un choix. Tâche difficile et ingrate. Les modèles étaient assez nombreux et les suffrages des membres du jury se trouvaient à peu près également partagés entre Hill et Laliberté. Mais le monument de Hill était surmonté d'un cheval ailé, Pégase, et celui de Laliberté, d'une victoire, sous forme de femme. "En apercevant le cheval ailé, je ne vis plus que Pégase", me déclara Gill. "Le reste s'effaça, disparut. Pégase, le divin Pégase m'emportait avec lui dans son vol. Je votai donc pour Pégase, c'est-à-dire pour Hill. Et Hill obtint la commande pour le monument. Or, à quelques jours de là, le comité après avoir de nouveau examiné la maquette de Hill, lui demanda de faire un changement, une modification sans importance. Au lieu de ce cheval ailé qui, en somme, ne signifiait rien, ne pourrait-il le remplacer par une victoire, par une figure de femme? Gracieusement, Hill y consentit. Alors, ce dernier couronna son monument par une victoire comme il y en avait une sur la maquette de Laliberté," ajouta amèrement Gill.

A Une Malheureuse

J'avais déposé sur la table
L'or que tu rends en volupté,
Car mon instinct m'avait jeté
Sur ta chair qui le vie accable.

Mais, par un geste secourable,
Tu dimasques ta nudité,
Montrant, avec tant de beauté,
Le horreur d'une tare incurable....

Quoi! malgré les coups du destin,
Malgré tes reverses et tes hontes,
Tu prends pitié d'un libertin?

Ah! quand à l'heure des grands comptes,
Sera passé ton cœur éteint,
Dieu te pardonnera, putain!

Charles Gill



LE PROBLÈME,
TABLEAU PAR CHARLES GILL

Gill était foncièrement grec. Son esprit, sa pensée se tournaient vers ce prodigieux passé de la Grèce, vers l'art éclatant de ce peuple dont les ruines et les débris nous éblouissent encore aujourd'hui. C'est cet amour de la Grèce qui a inspiré à Charles Gill son tableau *La Beauté victorieuse du Temps* qui nous fait voir les harmonieuses colonnes d'un temple grec sur une colline qui domine les débris de toutes les civilisations.

Gill m'avait un jour invité à souper chez lui avec notre ami commun le peintre Robert Wickenden. Lorsque nous arrivâmes, l'artiste nous montra une ébauche qu'il venait justement de terminer: un bonhomme à barbe blanche ayant une vague ressemblance avec Victor Hugo, absorbé, la figure dans la main, devant un jeu d'échecs. "C'est un modèle dont je me sers depuis longtemps", fit Gill. "Nous étions à jouer une partie, comme nous faisons souvent et j'étais sorti un moment pour prendre un verre d'eau. En rentrant dans la pièce, j'aperçus mon homme immobilisé dans sa pose méditative. Ne bougez pas! lui criai-je. Et je courus chercher une toile, des couleurs et un pinceau. Vous voyez le résultat. Ce tableau s'appellera *Le Problème*. Lorsqu'il sera terminé, je vous donnerai cette étude comme souvenir," ajouta-t-il, en s'adressant à moi. Ainsi fut fait. Cette esquisse est aujourd'hui accrochée dans ma salle à manger.

Le Problème remonte à 1906 qui fut la meilleure saison de Gill comme peintre. En effet, il avait passé l'été à la campagne, à Pierreville. De retour à Montréal, il retoucha et termina nombre de paysages fort intéressants. Au Salon de cette année là, il exposa six peintures, dont *Le Problème* et cinq paysages: *Un Vieux Berceau*, *Le Gardien du Jardin*, *Matinée de Juillet*, *Devant la Cuisine* et *Avoines Vertes*. En plus, il avait un vigoureux dessin à la sépia, *Octogénaire*, qui fut fort remarqué du public.

Au commencement de l'automne de 1918, Gill vint un après-midi me voir à la *Presse*. Je venais de recevoir les premières épreuves de mon petit roman *La Scouine*. Il y jeta un coup d'œil. La signature: Albert Laberge fils de Pierre, lui plut. De même la dédicace à mon frère Alfred. Son approbation était une grande joie pour moi.

— Je vous enverrai votre exemplaire dans deux semaines, lui dis-je.

— Je viendrai le chercher ici et nous en causerons, riposta-t-il.

Quinze jours plus tard, lorsque l'imprimeur m'envoya mes volumes, j'en pris un et écrivis quelques lignes de dédicace à mon vieil ami. J'attendis. Deux ou trois jours après, j'appris le malheur. Gill était mort à l'hôpital, à l'âge de 47 ans, emporté par la grippe espagnole. Il a succombé à la terrible maladie le 16 octobre, à l'Hôtel-Dieu. Alors, j'offris comme souvenir son exemplaire de mon livre à un autre poète, à Albert Dreux, l'auteur du *Mauvais Passant*.

Quatre ou cinq études, quelques feuillets écrits de sa main, le livre de vers qu'il a laissé, une photographie et une couple de volumes de sa bibliothèque, voilà les souvenirs tangibles, matériels, que je conserve de Charles Gill. J'en ai d'autres, ceux de nos causeries, de nos entretiens dans lesquels j'ai goûté le charme de son esprit de poète et d'artiste.





JULES FOURNIER



JULES FOURNIER

JULES Fournier est la plus belle et la plus intéressante figure que le journalisme de la province de Québec a produite. Entrant dans la carrière à vingt ans, au sortir du collège, Fournier a tenu la plume pendant treize ans, collaborant tour à tour à tous les journaux français de Montréal: la *Presse*, le *Canada*, le *Nationaliste*, le *Devoir*, la *Patrie*. Son besoin d'indépendance, le souci de faire la lutte à sa guise, son goût de batailler contre la bêtise, l'ignorance et contre tous ces gens qu'il estimait être des ennemis publics, le poussèrent à fonder une feuille de combat, *L'Action*, qu'il dirigea pendant cinq ans et dans laquelle il publia une série d'articles aussi remarquables par leur vigueur, par la justesse des jugements que par la perfection du style. Nommé traducteur au Sénat, Fournier projetait d'écrire diverses œuvres, lorsque la mort éteignit ce brillant talent et faucha cette existence qui promettait tant. Il est décédé le 16 avril 1918, à Ottawa.

Jules Fournier n'a passé que trente-trois ans sur la terre. Son existence a donc été très brève. Malgré cela, il a laissé un nom qui vivra sûrement plus longtemps que ceux de bien des hommes qui sont morts comblés d'ans, de biens et d'honneurs.

Fournier a été non seulement l'un des plus brillants journalistes qui ont tenu une plume dans le Canada français, mais il a été l'un des hommes les plus francs, les plus sincères, les plus loyaux, les plus courageux de sa génération et l'un des plus cultivés. Aussi, je souscris pleinement à l'opinion émise

par Olivar Asselin dans sa préface à *Mon Encrier* que "Jules Fournier est l'intelligence la plus complète et la plus fine qui ait paru parmi nous".

Esprit clair, généreux, indépendant, guidé par une logique impossible à prendre en défaut, connaissant sa langue comme pas un au pays, Jules Fournier a été un écrivain de tout premier ordre et les pages qu'il a laissées sont parmi les plus parfaites écrites par un journaliste canadien français.

* * *

J'ai eu la bonne fortune de connaître Fournier alors qu'il est entré à la *Presse* en 1903, juste comme il venait de sortir du collège de Valleyfield. Il est de suite devenu mon ami et il l'est resté jusqu'à sa mort. Les premiers jours que je le connus, il me montra un exemplaire de *Dix Contes* de Jules Lemaître avec une aimable dédicace ainsi que le discours de réception à l'Académie française du grand critique. Fournier avait reçu ces deux volumes alors qu'il était encore au collège, à la suite de quelques lettres qu'il lui avait adressées et qui avaient su intéresser l'illustre écrivain.

La caractéristique de l'esprit de Jules Fournier, c'était sa lucidité, son raisonnement sûr, sa logique impeccable, sa faculté de voir clair en toutes choses, d'élucider les questions les plus obscures, les problèmes en apparence les plus embrouillés, de trouver une solution juste, de voir les causes cachées ou secrètes de tel ou tel événement.

L'admirateur de Jules Lemaître ne fit pas un long séjour à la *Presse*. Du journal de M. Trefflée Berthiaume, il passa au *Canada* où il resta quatre ans, débutant comme courriériste parlementaire pour prendre plus tard la charge de rédacteur politique. Entre temps, la direction du journal le chargea de ce qu'on appelle aujourd'hui un grand reportage. En 1905, elle l'envoya faire une enquête sur la situation des franco-américains dans la Nouvelle-Angleterre. Fournier écrivit alors toute une série d'articles qui dénotaient un esprit très sérieux, une rare clairvoyance, un jugement très juste.

Ce fut au cours de cette tournée que Fournier visitant la bibliothèque de Boston vit les grandes compositions de Puvis

de Chavannes. Ce fut là son initiation à l'art. Il n'oublia jamais l'impression qu'il avait ressentie devant ces tableaux.

Fournier avait une lourde tâche; il était accablé de besogne, mais il trouvait cependant le temps de lire et de s'instruire, et il dévorait les ouvrages des grands écrivains. Très souvent, le dimanche après-midi, il venait passer une couple d'heures à la chambre que j'occupais, rue Belmont. Il arrivait, ayant dans ses poches quelque volume dont il me lisait des pages. C'est lui qui m'a fait connaître le poète Louis Mercier et je n'oublierai jamais l'enthousiasme que provoquaient en lui les strophes *A la terre*, *Aux collines*, et le poème du *Vent*. Victor Hugo avait sa grande admiration et il m'a lu de nombreuses pièces de la *Légende des siècles* ainsi que des pages de Renée Vivien, de la comtesse de Noailles, des scènes de Molière et quelques chapitres de Rabelais. Il me semble encore l'entendre lire celui intitulé *Du deuil* que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec. "N'est-ce pas extraordinaire ce contraste entre la joie au sujet de la naissance de son fils et de la peine de la mort de sa femme!" s'exclamait-il.

* * *

Vers la fin de 1904, à la suite d'un rude surmenage, Fournier alla prendre une vacance de plus d'un mois à la maison paternelle, à Coteau du Lac. Il était allé là pour se reposer, mais lorsqu'il se sentit un peu remis, il prit la plume et, exactement en une semaine, écrivit un roman populaire, *Le mystère de Lachine*, qu'il destinait au commerce mais qui fut par la suite publié en feuilleton dans le *Canada*. Sans être très littéraire, cette œuvre se lit agréablement et l'intrigue et le récit sont fort intéressants. L'auteur toutefois, n'attachait que peu d'importance à cette histoire et avait tout d'abord projeté de la céder à un éditeur sans la signer. Il avait cependant écrit une préface dans laquelle il exposait la situation de l'écrivain français au Canada. Ces pages qui ont paru plus tard dans *Mon Encrier* sont parmi les meilleures de Fournier.

En 1909, Fournier fut le héros d'une aventure qui bien que peu agréable en elle-même, le fit connaître dans tout le

Canada français, qui lui attira de nombreuses sympathies et qui le posa en victime et en héros. Alors qu'il était au *Nationaliste* où il était entré par dévouement à la cause et aussi, j'imagine, en raison de son tempérament, Fournier qui était la droiture même rompit une lance avec la justice de son pays. Olivar Asselin ayant été jeté en prison par vengeance politique, son ami Fournier prit sa défense et ridiculisa le juge qui l'avait condamné. Imprudent jeune homme! Outré de l'impudence du directeur du *Nationaliste*, le magistrat "outragé" le fit comparaître devant lui et, séance tenante, le condamna à trois mois de prison. Une heure plus tard, Fournier était dans la géôle. Là, il fut soumis à un traitement indigne, odieux, et dut subir toutes sortes d'humiliations, de vexations et d'ennuis. Tout ce que l'on put faire pour lui rendre le plus pénible possible son séjour à la prison on le fit. Toutefois, son internement ne dura que dix-sept jours. Condamné et incarcéré le 12 juin 1909, il fut libéré le 29 du même mois.

Lorsque le jeune journaliste revint à Montréal, ses anciens camarades du *Devoir* et ses autres amis organisèrent une grande démonstration en son honneur au marché Saint-Jacques. Trois à quatre mille personnes s'étaient réunies là et Fournier reçut une enthousiaste ovation lorsqu'il fit son apparition. Plusieurs orateurs parmi lesquels Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, prirent la parole, dénonçant l'inique traitement infligé à Fournier et félicitant ce dernier de la vaillante lutte qu'il avait livrée contre des juges qui abusaient de leur pouvoir.

Cette aventure de Fournier nous valut *Souvenirs de prison*, admirable petit livre dans lequel Fournier déploya toutes les ressources de son talent. Ecrite dans une langue sobre, claire et avec des pages de cinglante ironie, cette plaquette connut un très beau succès. Il s'en vendit des milliers et des milliers d'exemplaires. Les hommes que Fournier a flétris et stigmatisés ont encouru le mépris de tous les esprits indépendants. On a souvent dit qu'un petit livre suffit à perpétuer le nom d'un écrivain. *Souvenirs de prison*, brochure de 64 pages suffirait à conserver la mémoire de Fournier s'il

n'avait laissé en plus *Mon encrier* et son *Anthologie des poètes canadiens* publiée après sa mort par les soins pieux de sa veuve et de son ami Asselin.

* * *

Les années 1910 et 1911 furent probablement les plus belles et les plus agréables dans la vie de Fournier. En 1910 après avoir laissé le *Devoir* où il avait fait un stage de trois mois, et où il avait écrit de fort brillantes chroniques, il entra à la *Patrie* et s'arrangea pour retourner en France où il était allée faire un tour après son séjour dans les puantes cellules de Québec. Son but était de voir des écrivains en vue, de visiter des endroits renommés et d'écrire des articles sur ce qu'il verrait. Ce fut là un voyage extrêmement agréable pour le jeune journaliste. Pour commencer, il rencontra celle qui devait plus tard devenir sa femme et ils firent ensemble de charmantes promenades dans Paris. Fournier se rendit dans le Midi de la France et vit le poète Mistral. De retour dans la capitale française, il alla voir Henri Rochefort, le grand critique Jules Lemaître, sa première admiration, Anatole France alors dans tout l'éclat de sa gloire, l'artiste Steinlen, etc. Fournier a publié dans la *Patrie* le récit de ses entrevues avec Mistral et Rochefort, mais je ne sais pour quelle raison il n'a rien écrit de ses autres visites. Il aurait eu pourtant des choses fort intéressantes à dire. En effet, Anatole France le reçut très cordialement à Villa Saïd, causa longuement avec lui et, au départ, lui donna un exemplaire des *Opinions de Jérôme Coignard* avec une aimable dédicace.¹

Steinlen accueillit aussi avec une large sympathie le visiteur canadien à son atelier de la rue Caulincourt. L'artiste lui fit cadeau d'un dessin qui avait servi à illustrer l'admirable édition de Pelletan de la *Chanson des Gueux* de Jean

¹ Enchanté de ce souvenir de monsieur Bergeret, Fournier voulut à son retour faire relier le volume et le confia à un artisan dont l'établissement portait à sa devanture l'enseigne: "X, relieur". Toutefois, lorsque Fournier alla réclamer son livre et qu'il l'ouvrit, il fut non seulement marri mais horrifié. Le soi-disant relieur, le barbare plutôt, avait tellement rogné les marges que les noms de France et de Fournier dans la belle dédicace avaient été tronqués, les dernières lettres ayant disparu sous le coup de tranchoir de l'ouvrier.

Richepin. Fournier lui acheta par la même occasion un remarquable portrait d'Anatole France pour son ami le Dr Adolphe de Martigny. A la mort de ce dernier, ce fut le Dr Marcil qui hérita du portrait de l'auteur du *Lys rouge*.

Lorsqu'à son retour à Montréal, j'allai voir Fournier à sa chambre, rue Saint-Hubert, il me fit cadeau du dessin de Steinlen. Jamais je n'oublierai l'émotion que je ressentis lorsque Fournier me remit ce souvenir précieux entre tous pour moi, car Steinlen, le "peintre des pauvres et des déshérités" comme on le qualifiait d'ordinaire, a toujours été ma grande admiration.

Fournier resta à la *Patrie* jusqu'en février 1911. Un peu plus tard, il fondait *l'Action*, journal de combat qu'il devait diriger pendant cinq ans et qui avait pris comme devise ces mots de Cyrano: "Tombé dessus; escrasas tous". A peu près à la même époque, Fournier se maria et alla enfermer son bonheur dans une belle maison neuve qu'il s'était fait construire à Lakeside, tout à côté de Montréal. Il avait eu ce rare bonheur de trouver une compagne d'élite, une intelligence capable de le comprendre et de l'apprécier et qui, même après les longues années qu'il est disparu, garde pieusement son souvenir et qui a publié sous le titre *Mon Encrier*, les plus belles pages de son mari.

Fournier installa dans sa nouvelle demeure ses livres dont je possède le catalogue et qui composaient sûrement l'une des plus belles bibliothèques privées que j'ai vues. L'on trouvait là en effet, en plus des classiques grecs, latins et français, les œuvres complètes ou quasi complètes de Renan, Taine, Michelet, Gaston Boissier, Sainte Beuve, Brunetière, Jules Lemaitre, Emile Faguet, Louis Veuillot, Victor Hugo, Edmond Rostand, Maurice Barrès, Pierre Loti, Alphonse Daudet, Anatole France ainsi qu'un choix des ouvrages de la plupart des principaux écrivains. Et ces livres n'étaient pas de vains ornements dans sa maison. Il lisait, il lisait...

* * *

Le premier numéro de *l'Action* parut le 15 avril 1911; le dernier, le 8 avril 1916. La collection comprend 247 nu-

méros. Fournier sut donner à son journal un caractère unique. En lisant ses articles, l'on avait la rare joie de voir un journaliste dire ce qu'il pense. Pendant tout le temps qu'il a publié *l'Action*, Fournier, comme le brave Bayard, a été un chevalier sans peur et sans reproche. Pendant cinq ans, sans ménagement et sans répit, Fournier a attaqué et fouaillé les chefs politiques, veules et oublieux de leur devoir, les députés tarés et concussionnaires, les brasseurs d'affaires véreux, les écumeurs de la finance. Fournier ne se bornait pas à porter un coup à l'adversaire, puis satisfait de son avantage, à l'abandonner, en quête de nouveau gibier. Vingt fois, trente fois, Fournier comme le banderillero dans un combat de taureau, enfonçait son dard dans la chair vive, retournait le fer dans la plaie et revenait à la charge le dimanche suivant, ne laissant pas de répit à ses victimes. Sa colonne intitulée *Vlan*, formée de courts paragraphes, renfermait une série de traits qu'il décochait à l'ennemi et qui atteignaient la cible à chaque fois.

Pendant les cinq années qu'il a rédigé *l'Action*, Jules Fournier avec un courage admirable, s'est attaqué aux plus puissants, aux plus forts, aux plus riches. Rien ni personne ne pouvait lui en imposer. Il était fièrement indépendant et combattait pour le droit et la justice, contre les détresseurs publics, les gouvernements bâtards, contre l'ignorance et contre les gâte-sauce de la langue française.

Fournier ne s'est jamais agenouillé devant aucune idole. Il n'a jamais eu une admiration, une religion aveugle pour personne, témoins ses articles sur Laurier, sur Bourassa (*La faille du Nationalisme*) et sur Edmond Rostand dont il a si sévèrement critiqué le Chanteclerc après avoir été si enthousiaste de l'Aiglon et de la Princesse lointaine.

Toujours, Fournier regarde, pèse et juge. Il passe au crible les hommes, les œuvres et les idées. Lorsqu'il attaque, il évite les mots violents, outrageants, il ne se sert de l'invective que contre les voleurs. En tout autre temps, il accable ses adversaires de sa mordante ironie.

* * *

Dans mon opinion, Jules Fournier, critique, a été sans égal au pays et il peut soutenir la comparaison avec quelques

uns des bons écrivains de France dans cette ligne. Il connaissait admirablement sa langue, il l'écrivait avec simplicité, avec clarté, avec une élégance sobre, et sa logique ferme et serrée était inébranlable. De bonne heure, il avait démontré ces qualités du raisonnement lucide et solide et souvent, m'a-t-on raconté, ses dilemmes ont embarrassé et mis à quia ses professeurs au collège de Valleyfield. Toute sa vie, il s'est fait remarquer par cette faculté d'un jugement infaillible; elle est apparente dans toute son œuvre.

Fournier avait horreur des anglicismes, du mot impropre, de la tournure de phrase lourde et défectueuse. L'à-peu-près dans l'écriture lui était très pénible. L'expression erronée, le terme mal choisi, lui étaient aussi désagréables qu'une tache de graisse sur une belle robe ou de café sur une nappe blanche.

Connaissant admirablement son français et toujours respectueux de la syntaxe, Fournier est un prosateur remarquable. Et chose certaine, lorsqu'il écrit, c'est qu'il a quelque chose à dire. Il n'est pas de ceux qui brodent sur un sujet et s'efforcent d'aligner des phrases, il n'est pas de ceux qui s'étirent les méninges pour en faire sortir un foetus d'idée. Fournier a un style alerte, enjoué, badin, familier, d'une ironie souriante et savoureuse au possible. Pour moi, j'ai relu au moins une dizaine de fois la *Prise de Scutari*, *Chez M. L. O. David*, *Un grand explorateur*, *Paix à Dollard*, *Je les poursuis*, *Que ceux qui ont des yeux voient*, et, à chaque fois, j'y ai trouvé un plaisir toujours nouveau. Fournier est le plus classique de nos écrivains.

Critique, Fournier a jugé comme ils le méritaient certains ouvrages publiés alors qu'il était rédacteur de l'*Action*. Sa meilleure étude en ce genre est sûrement celle du roman d'Hector Bernier, *Au large de l'écueil*. Dans cette critique, Fournier s'attaque non seulement à l'auteur du livre mais à l'abbé Camille Roy qui en avait fait l'éloge. Ces pages sont aussi savoureuses que celles de Jules Lemaître dans sa fameuse exécution de Georges Ohnet.

Non seulement les critiques de Fournier sont très agréables à lire, mais ses articles sont comme une ceinture de sau-

vetage qui évitera le grand naufrage et le gouffre sans fond de l'oubli à plusieurs de ceux qui en ont été l'objet.

J'estime que l'*Action* a été le journal le plus intéressant, le plus sincère, le plus indépendant et le mieux écrit qui a jamais été publié dans le Canada français.

* * *

Lorsque l'*Action* cessa de paraître, Fournier fut nommé traducteur au Sénat. Il profita de ses loisirs pour composer son anthologie des poètes canadiens. Au cours de l'hiver de 1917, j'allai lui rendre visite. Il me reçut à sa table et causa longuement de ses projets. "Je recueille en ce moment, me dit-il, les documents pour une étude sur les mandements des évêques de la province de Québec, depuis les premiers temps de la colonie à nos jours. Je crois qu'il y a là matière à un livre intéressant."

Au moment de mon départ, il ouvrit sa bibliothèque, prit un volume et me le mit dans la main. "Emportez ce livre, dit-il. Ce sera un souvenir de votre visite à Ottawa". Je regardai le titre: *Premiers poèmes*, par Henri de Régner. Je dis bonjour à mon ami. Je ne devais plus le revoir. Un peu plus tard, j'appris qu'il avait succombé à une attaque de fièvre typhoïde. Il s'en allait à 33 ans, laissant dans le monde des lettres un vide qui ne sera pas rempli de sitôt.

Brève, mais active, bien remplie, courageuse et noble a été sa vie.

* * *

Dès son entrée dans le journalisme, Fournier rencontra quelques camarades qui devinrent bientôt ses amis et qui lui demeurèrent attachés jusqu'à la fin. Dans le nombre, il convient de citer Charles Leconte, Marcel Bernard, Olivar Asselin, Ernest Lafortune, Colette Lesage, la bonne et sage Colette de la *Presse*, le Dr Adelstan de Martigny, moi-même et Hector Authier, journaliste, qui devint plus tard député de l'Abitibi et ministre de la Colonisation.

Leconte qui a publié sous le pseudonyme de Johannès de petits écrits spirituels, ironiques et d'une haute fantaisie, était un jeune français encore dans ses vingt ans, qui était venu

tenter sa chance au Canada et qui, un jour, dans un moment de démence, alla se jeter dans le fleuve et se noya.

Marcel Bernard était un humoriste dans le genre d'Alphonse Allais, gai compagnon, ayant toujours une bonne histoire à raconter. J'ai toujours regretté qu'il n'ait pas réuni en volume ses tribunaux comiques publiés dans la *Presse*.

Lafortune était un jeune journaliste attaché à la rédaction du *Nationaliste*. C'était un esprit sérieux, réfléchi, une belle intelligence et doué d'une vive sensibilité. Et il savait écrire. Cet être d'élite est mort vers ses 25 ans, emporté par la tuberculose. Fournier avait longtemps projeté de réunir en volume les lettres de Lafortune qui étaient en sa possession. Sa vie active, mouvementée, l'a empêché de réaliser ce rêve et d'élever ainsi une modeste stèle à la mémoire de son ami.

Inutile de parler d'Olivar Asselin que l'élite intellectuelle estime et admire et qui était l'un des hommes les plus cultivés et en même temps les plus énergiques que nous ayons eus, l'une des belles intelligences de notre époque, un esprit clair et vigoureux, qui était resté simple et modeste en dépit, ou plutôt à cause de ses qualités supérieures.

Quant au Dr Adelstan de Martigny qui a été l'ami de tous les peintres, de tous les artistes, de tous les journalistes de talent, il devait tout naturellement s'intéresser à un caractère aussi original que Fournier. De Martigny était un dilettante qui possédait une maison remplie de belles choses: livres, bronzes, tableaux.

A ce groupe d'intimes de Fournier, il convient peut-être de joindre Edouard Bernaert, poète français qui passa une saison à Montréal en 1904 et qui se lia d'une vive amitié avec le jeune journaliste canadien. Bernaert avait fait du service militaire en Algérie et il racontait qu'il avait mangé des sauterelles, du serpent et autres "delicatessen". Pendant son séjour au Canada, Bernaert écrivit une pièce de théâtre en vers sur Dollard des Ormeaux. C'était une œuvre vibrante, lyrique, héroïque, toute remplie de belles rimes sonores. Le poète espérait que la société Saint-Jean-Baptiste ferait jouer son drame. Il en avait donné une copie clavigraphiée à Fournier qui me la passa pour la lire. Bernaert avait aussi écrit un poème, *Les voix mystiques*, qu'il avait dédié à Fournier.

Alami Fournier

*Emile Vézina
09*



*à mon excellent ami
Albert Lévesque
Jules Fournier*

JULES FOURNIER,
DESSIN PAR EMILE VÉZINA



DESSIN OFFERT COMME SOUVENIR À JULES FOURNIER
PAR LE GRAND ARTISTE STEINLEN

Bernaert retourna en France, et depuis, je n'en ai jamais eu de nouvelles. J'ignore s'il vit encore, j'ignore ce qu'est devenu son admirable drame sur Dollard, s'il a jamais été représenté sur la scène ou s'il a été imprimé. J'ignore également ce qu'est devenue la copie que possédait Fournier. Quant au poème Les voix mystiques que j'ai tout lieu de croire encore inédit, je crois qu'on me saura gré de le publier ici.

LES VOIX MYSTIQUES

A mon ami Fournier en souvenir de
mon passage à Montréal, 1904.

Le poète prie:

O vous, les Mots: vous les miroirs mystérieux
En qui la Vie universelle est réflétée,
Et par qui dans ce monde obscur fut importée
Une image de la Lumière alme des cieux;

Vous, les miraculeux désignateurs des choses,
Qui vous êtes offerts au premier être humain
Pour lui faire attoucher d'une ineffable main
L'intangible réseau des effets et des causes;

Vous, les médiateurs des corps et des esprits,
Et les antiques précepteurs de tous les Sages,
Qui nous apparaissez ainsi que les visages
De l'Invisible; ô Vous, jamais compris;

Vous, dans qui toutes les sciences sont fondées;
Vous, les Sphinx, investis du sublime secret
Epars dans l'épaisseur multiple du Concret;
Vous, les Anges Gardiens de toutes les idées;

O Vous, les Mots, soyez vénérés et bénis
Pour vos ombres de deuils et vos clartés de fêtes,
Et pour vos dignités profondes, car vous êtes
Les Saints Révélateurs des Gouffres infinis!

O Vous, les Mots, soyez vénérés et bénis!

* * *

Pour le Rachat, qui n'est encore qu'en espérance,
Vous descendez vers nous des sommets escarpés
De l'Absolu splendide; et vous participez,
Avant qu'aux gloires du Sauveur, à sa souffrance!

O Vous, les mots, vous êtes comme un sacrement
 Par qui l'intelligence humaine est assagié;
 En Vous, le Père a mis son Verbe en effigie;
 Et l'Esprit Saint se cache en vous comme un ferment.

Vous nous réconfortez quand nous nous épuisâmes;
 Vous immortalisez ceux qui vous ont reçus;
 Comme le Sang et comme la Chair de Jésus,
 Vous êtes le Breuvage et l'Aliment des âmes.

Votre essence est un vin qui rend l'homme disert
 Et dont nul n'a connu d'où la puissance émane;
 La Force habite en vous; et vous êtes la Manne
 Que les nouveaux Hébreux mangent dans le Désert.

O Vous, les Mots, votre gloire est eucharistique!
 Vous êtes les Espèces de la Vérité;
 Et c'est communier encor, que méditer
 Le sens divin de votre chant énigmatique.

O Vous, les Mots, votre gloire est eucharistique!

* * *

O Vous, les Mots, vous êtes le Peuple de Dieu;
 Peuple fidèle, à qui la Doctrine est commise;
 Et le Livre éternel est la Terre Promise
 Où vous vivez, depuis Moïse, en votre lieu.

Nombreux comme les grains de sable et les brins d'herbe,
 Vous êtes les Témoins élus du Testament,
 Et vous prophétisez en paix l'avènement
 Du Paraclét, sous le Pontificat du Verbe.

Or, vous savez combien vous êtes profanés
 Par la Sottise et l'inattention des hommes;
 Combien, bavards et téméraires que nous sommes,
 Nous vous prenons en vain dans nos discours damnés.

Ayez pitié de notre aveugle impéritie;
 Priez Dieu que nous vous invoquions désormais
 Comme nous eussions dû ne l'omettre jamais;
 Et que chacun de vous nous soit comme un Messie!

O Vous, les Mots, réapprenez-nous notre foi!
 Septénaires flambeaux de grâce herméneutique,
 Rallumez-vous dans l'or du Chandelier mystique,
 Et rééclairez-nous la Lettre de la Loi!

O Vous, les Mots, réapprenez-nous notre foi!

EDOUARD BERNAERT

Montréal, 15 juillet 1904.



GASTON DE MONTIGNY

Pièce du Passant

Tout entier

Et je passe, dans la nuit, les
deux pieds dans la boue, le cœur dans
le rêve - et le front dans un reflet
d'étoile

Et voici que, soudain, dans un clocher
lointain, j'entends des mélodres qui tintent.

Quand, qui entends - je ?

J'entends tinter, en ce clocher lointain,
je ne sais quelle cloche lointaine - et
qui me dit C'est l'heure de prier.

Regarde, dans les cloîtres infini-
ment délicieuses, se couler, avec des
blanchiments toutes blanches de colonnes
et de lys, les vierges blanches qui s'immolent.

Regarde et prie - prie dans la boue,
ce, pendant que ton cœur plane en son rêve

GASTON DE MONTIGNY

LA vie nous emporte. Et nous gaspillons les jours, les heures si précieuses, si vite écoulés. Chaque matin, nous nous éveillons avec une pensée, un souci: faire un peu d'argent. Nous courons, nous nous démenons, nous serrons des mains plus ou moins malhonnêtes, des mains d'escrocs et de fripons, nous sourions aimablement à des gens à qui nous voudrions lancer notre poing à la face, et cela, dans l'espoir de conclure quelque affaire. Dans une seule journée, nous commettons des saletés, des bassesses qui nous couvriraient de honte pour le reste de nos jours, si seulement nous pouvions avoir les entiments de la honte, si nous voulions seulement nous arrêter un moment à nous regarder. Et nous nous couchons, le soir, avec le désir et l'espoir de faire un peu d'argent le lendemain. De l'argent, toujours de l'argent, pour le dépenser, le dépenser le plus rapidement et le plus follement possible, d'en ramasser d'autre dans n'importe quel fumier... Je pense à Gaston de Montigny, à ce joyeux bohème qui n'eut jamais le souci de la piastre, à ce noble cœur, à ce brave garçon qui, de toute sa vie, ne commit jamais une vilénie pour gagner un peu d'argent. Je pense à ce bohème qui est mort gueux comme il avait vécu, ne laissant pas de fortune certes, mais des pages qui, à mon avis, valent mieux que des millions, des centaines de pages éparpillées dans tous les journaux de la métropole et qui, si elles étaient réunies, formeraient l'un des plus intéressants volumes qui soient au Canada. Gaston de Montigny a été un grand artiste, un grand écrivain. Ses poèmes en prose

et ses historiettes sont parmi les plus admirables choses de notre littérature . . .

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre

C'est ce vers de Baudelaire qui me revient toujours à la mémoire lorsque je pense à ces joyaux littéraires que le pittoresque bohème cédait pour le prix d'un déjeuner ou d'un souper, et qui sont engloutis dans les collections poussiéreuses et jaunies des vieux journaux et des anciennes revues de Montréal. Pendant des années et des années, Gaston a éparpillé sa prose et ses vers dans tous nos périodiques: le *Monde*, la *Presse*, le *Passe-temps*, le *Bulletin*, l'*Étudiant*, les *Débats*, la *Revue canadienne* et Dieu sait dans quels autres encore!

Lorsqu'il est mort, le 30 octobre 1914, Gaston de Montigny laissait un volume, *Etoffe du pays*. C'est une étude d'économie politique canadienne, publié en 1901, qui le révèle grand économiste et grand patriote. Écrit avec une clarté et une logique admirables et richement documenté, cet ouvrage serait un guide précieux pour nos gouvernants, si ces personnages consentaient jamais à accepter un conseil. C'est un éloquent plaidoyer en faveur de la colonisation et de l'agriculture bien entendues.

Mais l'œuvre capitale de l'écrivain, celle qui lui assurera un nom dans l'histoire de nos lettres, ce sont ses poèmes en prose: *Le fiancé de neige*, *La prière du passant*, *L'Ave du Moineau*, *L'Horloge*, et une foule d'autres qui sont de purs chefs-d'œuvre.

Le Fiancé de neige, le plus long de ses contes, (il couvre 24 grands feuillets de son manuscrit) œuvre inspirée par un épisode de l'*Évangeline* de Longfellow, suffirait à perpétuer son nom. Ce n'est pas seulement un merveilleux poème en prose, mais encore un tableau d'une extraordinaire richesse de coloris, une admirable symphonie. Les phrases en sont harmonieuses, cadencées et d'un rythme qui procure au lecteur de ces pages une joie rare. L'auteur y a rendu non seulement l'image, mais l'âme même de la forêt canadienne. Qu'on lise, pour se faire une idée de ce poème, les quelques lignes qui lui servent de préambule:

C'est l'automne.

Et tout meurt: automne des choses — automne des cœurs.
Et le vent gémit ses lourds sanglots longs dans la ramure des pins qui survivent, et des érables qui s'effeuillent comme la vie, comme l'amour.

Les ormes et les frênes, les tilleuls et les buissons anonymes se sont teints de carmin, d'or et de violet, pour mourir.

Car c'est l'automne et tout meurt — automne des choses, automne des cœurs.

Et tout meurt: et les chênes et les rêves, et les nids et les érables robustes.

Cela me donne un peu l'impression de l'ouverture de Tannhauser.

Je ne crois pas qu'aucun écrivain ait ressenti au même degré que Gaston de Montigny la beauté, la poésie de la forêt canadienne. Dans *Le fiancé de neige*, il nous la montre dans la splendeur de la grande féerie de l'automne; mais, dans le même temps qu'il la voit transfigurée, il entend son chant triste, il entend la lamentation du vent. C'est un motif qui revient à tout moment, motif dont il varie les termes, mais qui est toujours la plainte désolée du vent. Voici quelques exemples:

Ce, pendant que les nids se taisent et que l'automne chante, infiniment triste,

... ce, pendant que le vent d'automne gémit ses lourds sanglots longs dans la ramure des pins qui survivent et des érables qui s'effeuillent, teints de carmin, d'or et de violet.

Car c'est l'automne qui gémit ses lourds sanglots longs dans la ramure immortelle des épinettes noires et des sapins verts.

Ah! ces lourds sanglots longs que l'automne gémit dans la ramure effeuillée des frênes et dans les mélèzes qui survivent.

C'est l'automne qui vient, qui triomphe et qui chante dans les sapins verts et dans la ramure effeuillée des érables.

Et le vent d'automne gémit ses lourds sanglots longs dans les feuilles mortes qui tombent, parées de carmin, d'or et de violet.

Et c'est ainsi jusqu'à la fin du poème. Toujours la plainte désolée du vent revient comme un motif funèbre, comme un sombre *miserere*, et crée l'atmosphère de la légende que nous raconte le poète. On trouve à certains moments des images qui déconcertent un peu tout d'abord, mais qui sont d'admi-

rables trouvailles. Ainsi, lorsqu'il parle des grands lacs "mélodieusement" bleus. Chez tout autre écrivain, cet adverbe paraîtrait absurde. Ici, on comprend qu'il donne admirablement cette impression de musique et d'harmonie que suggère le bleu du lac. Il fallait être grand artiste pour éprouver et exprimer cette sensation.

Ce qu'il faudrait, pour rendre justice à ce poème tout flamboyant du feuillage de l'automne, ce serait un manuscrit calligraphié et enluminé dans le genre des missels anciens par un artiste tel que fut Jos Charlebois. Celui-là aurait pu rendre sur le vélin ces tons de "carmin, d'or et de violet" qui avaient ravi l'âme de Gaston de Montigny.

Ce poème musical me rappelle que Louvigny de Montigny, frère de Gaston, projetait, au beau temps de notre jeunesse, d'écrire un roman dans lequel l'épilobe, haute fleur sauvage qui colore de mauve et de violet maintes collines des Laurentides, serait revenu à tout moment comme un leitmotiv. Je comprenais parfaitement cela et je trouvais l'idée belle. J'eusse aimé cette œuvre. Mais mon camarade voulait à tout prix fourrer un drame historique dans ce roman champêtre et il avait jeté son dévolu sur Cadieux, le coureur des bois. Alors, Louvigny se lança avec acharnement dans des recherches, fouillant un tas de bouquins anciens et de tomes indigestes pour se documenter sur son personnage. A ce faire, il dépensa tellement de temps et d'énergie qu'il perdit son bel enthousiasme et que le roman champêtre qui devait se dérouler dans un cadre de collines mauves et violettes au cœur des Laurentides, n'a jamais été écrit — que je sache. Ah! la tristesse, lorsque nos cheveux grisonnent et que la vie s'écoule plus vite, de regarder en arrière, de songer à ces œuvres de beauté que l'on projetait avec tant de fièvre et qui n'ont jamais été réalisées. Ah! maudit argent. Quelles satisfactions a-t-il donc données qui valent celle d'avoir extrait la poésie qu'on avait en soi, qui valent la joie de la création artistique? Maudit argent!

La Prière du passant, paraphrase du *Pater*, est un déchirant cri de l'âme vers Dieu. Il faut avoir bien souffert, avoir ressenti une écrasante détresse pour trouver de tels accents. Certes, Gaston de Montigny avait souffert et il possédait une

très vive sensibilité. C'était un véritable poète. Il avait la sincérité, la spontanéité et le naturel. J'ai souvent pensé qu'il possédait plusieurs des plus belles qualités de Verlaine dont il avait aussi, hélas! le défaut, la faiblesse. Dans mon opinion, *La Prière du Passant* égale les plus admirables pages de *Sagesse*. Il y a, dans ce morceau, un sentiment profond qui jaillit des tréfonds de l'âme humaine, comme on en trouve dans certaines prières de la liturgie chrétienne, psaumes et lamentos.

L'Ave du moineau, du modeste moineau, est une œuvre d'une extraordinaire virtuosité de style, et c'est aussi une prière, une belle prière comme Gaston de Montigny savait en trouver en son cœur pour invoquer la Reine du Ciel.

Le monologue de la "Vieille horloge familiale qui a vu trois générations maître et mourir", monologue coupé à tout instant par le tic-tac qui donne d'une façon saisissante la sensation des secondes, des minutes qui s'écoulent, qui s'enfuient, est écrit avec une extrême simplicité, mais l'on sent que c'est toute la vie du modeste laboureur qui passe devant nous en quelques phrases lentes, remplies d'émotion contenue. *L'Horloge* restera comme un morceau classique canadien.

Dans le genre gai, humoristique, *Le Pic-bois* est un modèle du genre. À lire cette histoire de chasse, il nous semble entendre l'auteur raconter lui-même ce récit avec de larges et sonores éclats de rire. C'est de la bonne et saine gaieté. Ces pages sont une peinture de mœurs fort savoureuse.

Que de titres de poèmes me viennent encore à la mémoire: *Le copeau*, *Le vieux cheval*, *Papier qui tourne*, *La maison désertée*, *La cloche*, *Femme au poisson*, *Roseurs*, *Le vieux sauvage*, *La négresse*, *La douleur*, *L'arbre qui tombe*, *L'épingle!*

Que de belles pages de cet artiste sont là, enfouies, enterrées dans les vieilles collections jaunies de nos quotidiens et de nos hebdomadaires! Oui, c'est toujours ce vers qui me revient à l'esprit lorsque je songe à Gaston de Montigny:

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre.

Qui aura le temps et la patience de rechercher et de réunir ces spirituelles chroniques, ces histoires si prestement ra-

contées, ces poèmes d'un sentiment si fin? Celui qui accomplira cette tâche aura bien mérité des lettres et de la patrie canadienne.

Je ne dirai pas que sur la terre, Gaston de Montigny a choisi la meilleure part, car, dans ce triste monde qui peut se vanter d'avoir choisi et dirigé lui-même sa destinée? Tous tant que nous sommes, poussés par des forces aveugles, nous obéissons à de lointaines hérédités que nous ne connaissons pas, à des atavismes, à des instincts plus forts que nous et qui modèlent et façonnent notre pauvre existence. Donc, Gaston n'a pas choisi sa part, mais je me demande, si tout bien considéré, il n'a pas eu le meilleur lot. Ce bohème s'il n'a pas possédé la richesse, a eu au moins cette précieuse satisfaction d'exprimer dans des poèmes admirables l'idéal qui était en lui et, dans ce monde agité, épileptique, il a connu la joie de rire franchement, joyeusement. Qui peut en dire autant aujourd'hui?

* * *

Gaston de Montigny était un type d'une rare et puissante originalité. Sa vie ressemble à un roman. Dans sa jeunesse, la botanique l'intéressait fort et, à sa sortie du collège, son père, le recorder de Montigny, crut le mettre dans sa voie en l'envoyant suivre un apprentissage technique à la grande école d'agriculture de Grignon, en France. Gaston y demeura quelques mois, m'a rapporté son frère Louvigny; mais un beau jour qu'il vit défiler un régiment, ses instincts militaires se réveillèrent. (Il avait au collège Sainte-Marie fondé la première équipe de cadets). Il quitta l'école de Grignon pour s'engager dans la Légion étrangère où il passa quatre ans — pour aller ensuite faire de la médecine au Maroc . . .

Il revint toutefois au Canada et à la botanique. En effet, rentré au pays, il fit un séjour prolongé à la trappe d'Oka où il se livra plutôt nonchalamment à l'étude de sa science favorite et de l'agriculture. Un grand incendie qui dévasta le monastère des trappistes, interrompit la carrière de botaniste de notre ami.

La science agricole qui le préoccupait depuis longtemps l'aiguilla alors dans une nouvelle direction et il résolut de devenir colon. Il fit différents séjours au lac Nomingue, à

Ferme-Neuve et ailleurs. Il accompagna aussi le fameux père Paradis qui songeait à fonder un ordre d'Oblats colonisateurs. C'est au lac Timagami, à l'ouest du lac Témiscamingue que le père Paradis comptait établir sa communauté. Ce projet échoua. Désireux de voir son fils aîné s'établir, le recorder de Montigny lui acheta deux lots au Lac Sapin, dans la paroisse des Seize-Iles, comté d'Argenteuil. Gaston vécut là en 1902 et 1903, la dernière année en compagnie de son frère Guy. Malheureusement, cet essai de colonisation ne lui réussit pas mieux que ses précédentes entreprises. Par la suite, sa terre a été achetée par la famille White, de la *Gazette*, qui y a établi un club.

Après avoir tâté de la vie des défricheurs, Gaston renoua avec le journalisme qui avait toujours été l'une de ses multiples vocations. Il redevint journaliste, et délaissa la charrue pour la plume, et la campagne pour la ville.

Journaliste et bohème. Un bohème pittoresque, aimant à rire et possédant le meilleur cœur au monde. Pour raconter une bonne histoire, il était inimitable. Mais les années passent pour les bohèmes comme pour les gens sérieux et posés, pour les poètes comme pour les adorateurs du Veau d'or. Le temps court inlassablement. Gaston de Montigny n'était plus jeune, il éprouva les atteintes de la maladie et dut prendre le triste chemin de l'hôpital pour y mourir, à l'âge de 44 ans.

* * *

Lorsqu'il fit paraître *Etoffe du pays*, Gaston de Montigny annonçait quatre autres volumes en préparation:

Est-ce pour rire?

Contre l'impérialisme.

Série de nouvelles.

Vers le rêve, questions sociales canadiennes.

Aucun de ces ouvrages a été publié. Toutefois, en plus des centaines de poèmes, de chroniques et de pièces de vers jetés ici et là, Gaston laissait en mourant un gros manuscrit de 380 pages, *Marchands d'esclaves*, avec comme sous-titre, *Questions sociales*, qu'il comptait faire éditer à la maison Beauchemin. C'est de l'Angleterre qu'il s'agit. C'est un ouvrage fortement documenté avec des vues claires et nettes,

bien précises. Le livre devait tout d'abord s'appeler *L'Empire maudit*, mais, pour des raisons que l'on comprendra facilement, il en avait choisi un autre au moment où il comptait remettre son travail à l'éditeur. Sur la couverture de son manuscrit, l'auteur avait collé une image de la Vierge Marie.

Grand poète, grand artiste, grand patriote et grand chrétien, tel était Gaston de Montigny.

* * *

J'ai rencontré Gaston de Montigny pour la première fois vers 1896 alors qu'il écrivait pour le *Monde* des chroniques pleines de verve et d'une allure alerte et fort pittoresque. Longtemps il ne fut pour moi qu'un autre journaliste, et nous nous croisions indifférents. Je trouvai mon chemin de Damas en 1912, alors qu'il vint me voir un matin à la *Presse* et me lut quelques pages de son *Fiancé de neige* qui devait paraître une semaine plus tard, le 12 octobre, dans le journal de M. Berthiaume. Ces pages furent pour moi une révélation. Je vis alors quel artiste, quel poète était ce bohème auquel je n'avais jamais essayé de m'intéresser. De ce jour, nous devînmes amis, frères. Je le voyais presque chaque matin. Il arrivait et me lisait le poème qu'il avait écrit la veille. Il me le laissait pour le temps d'aller manger, et il revenait alors que je lui remettais trois copies dactylographiées en échange de son manuscrit.

Un jour, je reçus de lui un mot: "Viens me voir à l'hôpital Dupont, rue Sherbrooke. Nous causerons." Je l'allai voir et le trouvai en compagnie de sa mère. Sur son bureau de toilette étaient deux volumes: *L'Imitation* et *La grande amie* de Pierre L'Ermite. — "Tu sais, c'est un grand écrivain, un rare styliste, je l'aime beaucoup," affirma-t-il lorsqu'il vit mon regard se poser sur le roman. J'avoue que je fus un peu surpris, mais ne voulus pas discuter. Il m'expliqua ensuite qu'il avait quitté l'Hôtel-Dieu après un séjour de quelques semaines, pour entrer à l'hôpital Dupont. "C'est terrible là-bas, me dit-il. Les sonneries d'alarme éveillent les malades au milieu de la nuit et alors, l'on passe des heures et des heures avant de pouvoir se rendormir. C'est atroce. Et pas moyen d'avoir

de calmants, même si on souffre le martyr. Le médecin avait recommandé qu'on m'en donne, mais lorsque la religieuse passait en faisant sa tournée, elle ne m'en aurait pas donné pour l'amour de Dieu, même si je souffrais comme un damné."

Ce soir là, l'état de Gaston ne paraissait pas inquiétant.

Quelque temps après, il avait encore changé d'hôpital. Cette fois, il était aux Incurables. Douloureuses stations du chemin de croix. Une couple de semaines plus tard, je reçus une lettre timbrée du 20 octobre 1914. J'ai tout lieu de croire que c'est la dernière que Gaston ait écrite. La voici:

Lundi,

Cher Albert,

Défense de lire, défense d'écrire, défense de méditer, défense de parler, défense de suivre conversation sérieuse. Impossible de marcher. Lassitude insupportable de ne pas marcher, ni remuer. Bras, mains et pieds enflés d'inaction. Cinq heures de sommeil sur vingt-quatre, à raison de une heure de sommeil et de quatre heures de veille, le tout sous poussée indispensable de la morphine. Impossibilité de manger du solide sans quoi j'étouffe net. Impossibilité de dormir ou de reposer autrement que dans une seule position définie, sans quoi j'étouffe. Tel est un résumé du bulletin de santé. On n'est pas dans les roses, mais il y a plus noir encore, et je n'ai pas le maximum.

Que ne viens-tu dix minutes, le soir, avant sept heures? Amitiés.

Tibi,

Gaston."

Le lendemain ou le surlendemain, je répondis à cette invitation et courus aux Incurables. Je savais mon malheureux ami très malade et je me sentais bouleversé lorsque, par cette fin d'après-midi, j'entrai à l'hôpital. Il faisait sombre au dehors et sombre dans l'établissement. Je frappai à la porte de Gaston et j'entendis des sons indistincts. Dans l'ombre, j'aperçus une figure que j'eus peine à reconnaître, une figure de cauchemar. Non seulement l'impitoyable maladie avait terrassé ce puissant organisme, mais la cruelle paralysie faciale avait même déformé ce visage d'une extraordinaire finesse de traits, en avait fait un masque tragique. La figure était enflée

et, la bouche, au lieu d'être sur la ligne horizontale ordinaire était sur un plan vertical. Elle s'était même déplacée et se trouvait sur le côté de la face, au milieu de la joue. Je me sentis secoué et remué au delà de toute expression. Gaston voulut me parler, mais il ne pouvait articuler les paroles qu'il cherchait à prononcer. Sa voix n'était qu'un sifflement. Ce furent là des minutes pénibles, douloureuses au possible et que je n'oublierai jamais, tant que je vivrai.

Quelques jours plus tard, j'appris la mort de mon ami.

Le matin des funérailles, j'étais à bonne heure aux Incurables, l'un des premiers rendus. La mère de mon camarade arriva. Toute éplorée, toute en larmes, elle s'adressait à son fils. "M'entends-tu, mon Gaston", gémissait-elle, penchée sur le cercueil. Gaston était devenu sourd à toutes les paroles humaines. A côté de cette douleur déchirante, on voyait par la fenêtre, à moins de deux pas, des poules picorant en paix dans la cour.

Après le dernier Requiescat, pendant que l'on conduisait au cimetière le pauvre Gaston, maintenant en paix pour l'éternité, je courais me remettre au travail — pour gagner un peu d'argent.





JOVETTE BERNIER



JOVETTE BERNIER

CHACUN matin depuis des années, elle nous présente sur une feuille rose un petit tableau, une scène de mœurs, un aspect de la vie pris ici et là, dans la rue, au restaurant, au magasin, au cinéma, dans le tramway, dans un square, dans une salle à manger, là où elle passe, là où elle va. Un instantané de quarante à cinquante lignes. En le lisant, l'on a l'impression de voir un artiste esquissant en quelques traits rapides, cursifs et fidèles une scène qu'il a sous les yeux. C'est une pochade, c'est un croquis, mais rudement bien réussi que nous offre Jovette Bernier. Vous lisez cela dans le tramway, en vous rendant travailler, entouré de figures maussades, bourruës, de vieux visages rabougris, soucieux, mais vous subissez quand même le charme de votre lecture. Elle a les oreilles et les yeux ouverts Jovette Bernier. Elle entend tout ce que l'on dit et tout lui est un spectacle. Et ce qu'elle voit, elle le décrit brièvement, avec les mots les plus simples et avec un naturel inimitable. Ce qu'elle raconte, nous le voyons comme si nous assistions nous-mêmes à la scène dont elle a été témoin et qu'elle a croquée sur le vif. Qu'elle nous montre un pauvre vieux se chauffant au soleil sur un banc à l'automne, une dispute entre deux soupeuses dans une boîte de nuit, une jeune femme qui rit de tout son cœur au théâtre au spectacle des embêtements des autres, une madame qui se désole parce que ses invités n'ont pas remarqué son joli service à café vert-jade, un rentier avare qui quémande des pipées de tabac aux bons garçons qu'il rencontre, une petite

dame qui pleure parce qu'elle a perdu son sac-à-main contenant dix dollars et cette autre qui se lamente: "Je ne l'aimerai jamais", en parlant d'un manteau qu'un rusé vendeur lui a collé, et mille autres scènes de la comédie humaine, elle nous intéresse, nous amuse, nous émeut. C'est la vie de tous les jours, de toutes les heures qui défile devant nous avec ses incidents dramatiques, pathétiques ou amusants. Voilà ce que nous donne Jovette Bernier dans le journal rose où elle écrit chaque jour. Absolument impossible de rester indifférent. C'est si naturel, si cordial, si plein d'une large et chaude sympathie qu'on l'écoute nous parler — oui, c'est bien cela — comme si l'on rencontrait un ami, une connaissance qui nous raconterait des choses, une aventure qui vient de lui arriver. Elle vous tutoie, vous le lecteur, ou un personnage imaginaire. Elle pose des questions, fait des réflexions et vous demande ce que vous en pensez. Alors, n'est-ce pas, puisqu'elle veut bien causer avec vous comme cela, de façon si gentille, sans prétentions, sans ces airs empruntés comme vous en voyez souvent, vous êtes charmé et bien sûr que vous approuvez tout ce qu'elle dit. Impossible d'ailleurs de faire autrement car il y a tellement de bon sens, de logique dans ses idées et elle a tant à cœur de voir tout le monde cueillir les petits bonheurs qui passent que toujours, nous lui donnons raison. Elle ne prêche pas, ne moralise pas. Ce n'est pas son genre. Elle cause avec vous en amie, vous donne en souriant un petit conseil, une recette pour vous aider à être heureux. Vous n'avez plus qu'à vous aider un peu et si vous n'avez pas toujours de la joie plein le cœur après ça, ce n'est pas sa faute. Dans tous les cas, vous vous débarrassez de bien des ennuis qui vous pesaient lourd sur les épaules.

Sa page intitulée *Bonne année, voisine*, devrait être encadrée et accrochée dans le boudoir de chaque maison afin de pouvoir la lire et la relire à l'occasion alors que le moral baisse et que l'on se sent malheureux. C'est un message d'une philosophie très humaine et éminemment pratique.

Sa petite causette sur la comtesse Anna de Noailles, causette d'une si douce poésie et d'une telle perfection de forme est un pur joyau littéraire.

Et cette page sur le vieux chinois Dick, qui est mort dans un hôpital de l'autre bout du monde après une vie si triste. Il y a dans cette chronique la profonde pitié que l'on trouve dans les livres de Loti et le réalisme empoignant d'Antone Tchekhov.

Que de belles choses dans ces billets quotidiens! Pour deux sous que vous payez pour le journal dans lequel elle écrit, vous achetez une provision de joie et de bonheur pour toute la journée. C'est comme si vous mettiez un brin de muguet à votre boutonnière et que vous en respireriez le parfum tout le jour.

* * *

Mais Jovette Bernier n'est pas seulement journaliste. Elle est une poétesse inspirée qui a déjà quatre volumes de poèmes à son actif. Je n'en ai lu que deux: *Tout n'est pas dit* et *Masques déchirés*, mais je peux affirmer que ces deux recueils démontrent à l'évidence que leur auteur possède des dons très remarquables, une âme sensible et qu'elle est une véritable artiste.

Lui, mon cœur, ce dément. Voilà le titre de la première pièce de *Tout n'est pas dit*. C'est sincère cela et c'est heureusement exprimé. Mais aussi, ces cinq mots laissent prévoir ce que pourra éprouver d'amertume, de peines et de déceptions celle-là qui se laissera guider par ce dément.

Ah! oui, l'amour, c'est sa voix tendre, troublante, caresante que l'on entend presque à chaque page de ce livre. En le lisant, me revenait comme un refrain ce vers de Remy de Gourmont qui devrait servir d'épigraphe à l'œuvre poétique de Jovette Bernier:

Car je suis le corps plein d'amour d'une amoureuse.

La vie, la nature et l'amour, voilà les thèmes éternels qu'elle chante, qui l'inspirent au long de ses livres. Elle les célèbre et les loue avec les mots simples et vrais qui jaillissent de son cœur. Voilà pourquoi ses vers plaisent, charment et nous émeuvent si souvent. Jamais elle ne brode sur un sujet choisi. Plutôt, elle dit ce qu'elle éprouve, ce qu'elle ressent et elle trouve des accents qui nous remuent étrangement. Dans

ses vers comme dans sa prose, elle est vraie, personnelle, naturelle, spontanée. Les sentiments qu'elle chante ne sont pas feints; ils sont sincères comme l'est toujours Jovette Bernier dans tout ce qu'elle écrit. Il y a en elle quelque chose de l'abandon, de la simplicité et de la candeur de Paul Verlaine, et aussi, ce désir éperdu, exaspéré de la comtesse de Noailles de saisir, de goûter tout ce qu'il y a de beau, de doux, d'enivrant et de bon sur la terre. Ah! oui, elle est humaine, très humaine la poétesse de *Tout n'est pas dit* et de *Masques déchirés* et c'est pour cela, et parce qu'elle se montre telle qu'elle est que nous éprouvons tant de joie à lire ses poèmes.

Que de charme dans ces vers:

Vous étiez si beau, ce matin,
Soleil qui me versiez la vie;

.....

Vous étiez si beau que j'ai dit,
En rythmes légers, inédits,
La beauté prenante des choses.

.....

Mais le soir vous prit sans retour,
Et mes mains sont pâles et vides...
Vous ressembliez à l'Amour,
Vous ne pouviez durer toujours,
Matin trop beau, matin splendide.

.....

Pour tout, j'ai proclamé ma volupté de vivre
Sans fausse honte et sans orgueil,

.....

J'aime ceux qu'un désir exalte vers la gloire.
Les révoltés, les malheureux;
C'est alors que l'on sait comme on aime la vie
Pour tout ce qu'elle nous apprend;
Comme il faut être bon, sans regrets, sans envie
Pour les rêves qu'elle nous prend.

L'on sera ravi par le début de Nature, dont je suis éprise:

Je suis venue à toi, te dire que je t'aime,
 Nature qui m'as faite ardente et généreuse,
 Et toujours pacifique et quand même amoureuse,
 Malgré tous les mépris et tous les anathèmes.

Voici maintenant où Jovette Bernier est sœur d'Anna de Noailles:

Je voudrais saisir dans mes mains
 Tous ces parfums qui se confondent
 Tous ces échos qui se répondent
 Et qui ne seront plus, demain.

Je voudrais presser sur ma bouche
 L'enivrante moiteur du soir
 A qui je souris sans la voir
 La brise qui passe et me touche.

Et quelle profonde ivresse révèle cette strophe de l'*Ineffable printemps!*

L'irrésistible goût des choses au printemps.
 On ne sait quel Eden nous fait ce cœur content.
 Comme tout ce qu'on aime a de beauté profonde.
 On voudrait, d'un seul trait, boire aux lèvres du monde.

N'est-ce pas là l'éperdu désir de tous les cœurs sensibles et épris de beauté et de poésie?

Quel vain regret émane de *Mon cœur de pur métal*.

Si tu l'avais connu, malléable et profond,
 Mon cœur de pur métal que la tendresse fond;
 Dont l'amour pouvait faire une coupe à sa lèvre,
 Une coupe à sa soif pour étancher sa fièvre.

Cette amère sensation du temps qui fuit, des années qui passent et de la jeunesse qui s'en va, comme Jovette Bernier la rend bien:

Quelquefois au milieu de la fête troublante
 Où tout est mol et bon audelà du désir,
 Le Temps pose son doigt sur ma tempe brûlante,
 Et m'arrachant alors au bruit clair du plaisir,
 Comme elle me fait mal cette loi de vieillir.

L'on rencontre parfois chez notre poétesse des vers lapidaires comme celui-ci:

Le Souvenir, cet enfant blond.

Cette métaphore est tout simplement exquise. C'est un joyau.

La pensée de la mort s'allie souvent aux très grandes joies et aux fortes émotions. Aussi, n'est-il pas étonnant de la trouver chez Jovette Bernier qui, en raison de sa nature toute vibrante et extrêmement sensible a dû les éprouver plus que bien d'autres. Quand je mourrai, pièce qui termine *Tout n'est pas dit*, renferme de fort belles strophes qu'on ne peut lire sans être remué profondément. La fin de l'être ne l'effraie pas, n'a pas pour elle de tristesse. Elle est la poétesse qui après avoir joyeusement célébré la vie s'en ira de la scène terrestre en demandant à ses amis de chanter sa jeunesse.

Quand je mourrai, ne venez pas
Jeter des fleurs sur mon trépas,
Tressez à d'autres des guirlandes,
Faites aux vivants vos offrandes.

Priez un peu si vous croyez,
Pleurez un peu si vous m'aimez
Mais soyez vrais et solitaires
Dans vos larmes et vos prières.

Ne feignez pas de désespoir;
Chantez en me veillant le soir.
Chantez un lied à ma jeunesse.

Masques déchirés, le dernier volume de Jovette Bernier est une fort belle œuvre dans laquelle se retrouvent toutes les qualités de *Tout n'est pas dit*. Dans la plupart des poèmes qui forment ce livre, la poétesse chante des amours malheureuses, des ruptures, séparations qui ont laissé son cœur endolori. Son chant est simple et vrai comme toujours, mais ce ne sont pas des sanglots qu'elle fait entendre, ce ne sont pas les accents du désespoir, d'une douleur aigue, d'une tristesse inconsolable qui passent dans ses vers. Jovette Bernier comprend la vie et elle évite les violences de sentiment. Doucement, harmonieusement, elle dit ses regrets. La pièce *Depuis qu'il est parti* renferme des strophes admirablement bien senties.

Depuis qu'il est parti, je n'attends plus personne,
Je n'ai plus que toi, doux Printemps.

.....
Au creux de mon épaule enlève la tendresse,
Il n'y reviendra jamais plus:
Que nul autre que toi, Printemps, ne la connaisse
Ma lèvre tiède où il a bu.
Viens prendre le toucher de mes doigts lents et pâles,
Puisqu'il ne doit plus revenir.
Ote-moi ce cœur là qui tremble et qui s'affale
Dès que s'approche son souvenir.

N'est-ce pas une lente plainte de violoncelle que nous
entendons en lisant Rien que la peine:

Comme un baiser qui s'éternise sur des lèvres,
Ton souvenir, parfois, m'envahit et m'enfièvre.
Un goût lointain de bonheur vague; un goût de peine,
Miel et fièvre alterne de ta bouche à la mienne.

Oui, c'est bien un cœur de femme qui doucement exprime
les regrets dont il déborde. En lisant ces poèmes, je songe à
une grande poétesse d'autrefois, à Marceline Desbordes-
Valmore qui a chanté ses amours malheureuses en des vers
impérissables et avec laquelle Jovette Bernier possède bien des
traits de ressemblance.

Aucune âme réellement sensible ne saurait lire les poèmes
de Jovette Bernier sans éprouver une profonde émotion et
sans sympathiser avec cette vibrante artiste qui a si tendre-
ment chanté les sentiments de son pauvre cœur de femme.

Et toujours revient en elle ce grand amour de la nature
qui la fait vibrer du rythme de l'univers et qui est sa grande
consolation.

Un jour viendra pourtant où tout sera fini:
Mes passions avec leurs larmes et leurs cris,
Tout ce qui fait que je te ressemble aujourd'hui
Nature, quand la mort tiendra mon corps pâle
Je voudrais reposer où ton soleil dévale
Où l'on entend pleurer la pluie et la rafale.

Et à chaque page, nous rencontrons des vers d'une rare
perfection et qui expriment fortement une pensée.

Je ne suis plus qu'un peu de chair qui souffre et saigne.

.....
Nous avons vu fleurir de merveilleux printemps.

Quelle belle image lui suggère l'idée de l'humanité:

Aïeule millénaire assise au seuil des temps.

Voilà un vers qui ne déparerait pas un poème de Victor Hugo.

L'on feuillette ses livres au hasard. Et toujours, ce sont des pages que l'on aime à se relire à mi-voix pour en goûter toute la douceur, la musique et la poésie.

Il faut reconnaître que nous avons des poètes plus parfaits que Jovette Bernier mais je crains bien que leurs œuvres ne soient délaissées alors que les poèmes de cette dernière seront encore une source fraîche où les cœurs assoiffés de tendresse iront se désaltérer.

En plus d'être chroniqueuse et poétesse, Jovette Bernier est aussi romancière. Elle est l'auteur de *La Chair décevante* dont on a beaucoup parlé. Le sujet est l'éternelle histoire de la fille séduite, de la fille-mère, dont *Résurrection* de Tolstoï est le type le plus dramatique et le plus célèbre. Evidemment, le livre de la petite canadienne n'a pas la profondeur, le douloureux tragique, le poignant intérêt, l'effroyable réalisme et la psychologie du grand écrivain russe, mais c'est une œuvre sincère, agréablement écrite, toute vibrante de sentiments, où les observations vécues se rencontrent à chaque page et qui renferme des aperçus qui donnent à réfléchir. Certes, l'affabulation n'a rien de très remarquable et certains épisodes comme la rencontre de l'héroïne avec son ancien séducteur, dans le cabinet de consultation de ce dernier, rencontre de l'homme qui ne reconnaît pas la femme abandonnée jadis parce que celle-ci a eu la précaution de s'envelopper la figure d'une épaisse voilette, manque un peu de vraisemblance, mais c'est là un détail négligeable. Il y a en plus dans le roman des hors-d'œuvre inutiles comme le voyage en France et en Italie. On croit comprendre que l'auteur a fait un séjour en Europe et qu'elle a voulu utiliser ses impressions. Je ne l'en blâme pas, car elles sont très intéressantes. Que Jovette Bernier se promène à Venise, à Capri, à Naples ou qu'elle aille musarder à Paris dans la rue Mouffetard, on l'accompagne avec plaisir. Ce n'est pas moi qui lui repro-

cherai de nous raconter ses courses vagabondes à travers le monde. Au contraire, j'en suis ravi.

Que de choses délicieuses dans ce livre!

Comme on est faible quand on est sur le point d'être heureux. Je m'attache de plus en plus chaque jour. Il y a un arc-en-ciel de mon cœur à un autre."

Et que de vérité dans ces lignes:

Quand on est amoureuse, on n'échappe pas au destin. L'on s'attache, l'on résiste ou l'on se donne, mais quoi qu'on fasse, on souffre...

Quand on n'est qu'une amoureuse, toutes les routes sont fatales, tous les carrefours dangereux, tous les chemins glissants...

Les détails vécus, émouvants abondant:

Je vais d'une fenêtre à l'autre, d'une chambre à l'autre et je fais de la lumière sur le jour blafard. Je m'assieds où il s'est assis, Lucien; j'ouvre des malles, les siennes, pour regarder ses habits et retrouver les plis que son corps y a laissés. Je referme ses malles en étouffant.

Sur la table de nuit: son épingle de cravate que je n'ose pas déplacer; partout des objets qui lui furent intimes et qui sont maintenant sacrés. Je referme la lumière et je m'en vais, le pas veule.

Son manteau sur la patère, je devrais l'enlever... je le laisse, éparpillé dans la maison, tout ce que sa main a touché, déposé, tout ce qui me rappelle ses habitudes. Jusqu'à ce que mes genoux fléchissent, je fais chaque jour ce pèlerinage.

Ce qui me plait dans ce livre, c'est que l'héroïne nous raconte elle-même son histoire. Ce n'est pas la romancière qui narre un récit, c'est une femme qui vous raconte sa vie, à vous lecteur. Elle raconte franchement, sans chercher à s'excuser: elle est naturelle, vraie, sincère. L'on voit son cœur à nu. Ce procédé de l'auteur, plus direct, plus vivant que les romans ordinaires ne peut manquer d'intéresser davantage et de provoquer la sympathie.

La chair décevante? Hélas, plutôt victime que coupable. Si faible, elle tombe et trébuche dans les pièges que lui tend la nature.

C'était en avril, le printemps était complice: l'amour croyait être sincère.

Tout le drame du livre sort de là, de ce lumineux et tiède jour d'avril qui met tant de douceur dans l'âme, qui met la pauvre chair en émoi, qui abolit la volonté, la résistance.

Certains critiques ont pris de petits airs pudibonds, effarouchés, en parlant de *La Chair décevante*. Sincèrement, je dis que c'est un livre humain, très humain, qui renferme de fort belles pages et que j'ai lu avec infiniment de plaisir.

Comme épigraphe à son histoire, Jovette Bernier a épinglé la pensée suivante:

Sur l'écran, sous les feux de la rampe, la souffrance est divine pour la foule. La même souffrance dans la rue et dans les chambres closes, cela s'appelle du déshonneur.

Combien vrai!

La Chair décevante n'est pas l'un de ces livres que l'on place dans sa bibliothèque après les avoir lus et qui restent là sans qu'on les ouvre jamais plus. Non, ce roman contient trop de substance humaine, trop de sentiments vrais pour qu'on l'oublie. Et un jour, certain soir, l'on éprouve l'irrésistible besoin de relire quelques pages qui nous ont ému et qui hantent notre mémoire. Certes, ils ne sont pas nombreux les ouvrages canadiens qui possèdent ce don de s'implanter dans notre imagination et de battre le rappel de nos émotions.





RODOLPHE GIRARD



RODOLPHE GIRARD

PRENONS toutes les histoires de la littérature canadienne-française, tous les manuels, tous les ouvrages de critique, nous y chercherons en vain le nom de Rodolphe Girard, auteur de *Marie Calumet*. La conspiration du silence s'est faite autour de cet écrivain qui a produit une demi douzaine d'œuvres, dont une couple au moins, peuvent être classées parmi les meilleurs romans du terroir. Quelle est la raison de cet étrange ostracisme, aussi unanime qu'injustifié? Elle est très simple et facile à trouver. Elle réside en effet dans la condamnation ecclésiastique qui a frappé la principale œuvre de cet écrivain, *Marie Calumet*. Prudemment, critiques et historiens, craignant d'encourir le blâme, se sont abstenus de parler de Rodolphe Girard et de ses livres.

C'est en 1904, c'est-à-dire il y a trente-quatre ans qu'a été publié *Marie Calumet*. C'est déjà loin, très loin même. Les hommes de cette époque ont vieilli, un grand nombre sont disparus, nos mœurs, notre manière de vivre ont subi une révolution complète, mais le livre de Rodolphe Girard est resté aussi jeune, aussi intéressant, aussi savoureux qu'au premier jour. En littérature comme en toutes choses, la mode a évolué, mais *Marie Calumet* ne s'est pas senti des changements survenus. Et la raison en est bien simple. C'est que ce roman, le plus alerte, le plus pittoresque et le plus joyeux qui soit dans la littérature canadienne-française est écrit dans une langue simple, naturelle, avec une verve endiablée, avec un accent de vérité inimitable. Certes, Rodolphe Girard n'a

pas revêtu son habit du dimanche pour composer son livre. Comme un bon ouvrier, il a relevé ses manches et il s'est mis à l'œuvre. Il n'a pas écrit pour plaire à tel jury ou à tel ou tel critique, mais pour son plaisir, pour sa propre satisfaction, ce qui est la seule manière de créer une œuvre. Il a brossé une série de scènes et de tableaux originaux et fort réjouissants. Ses portraits : celui de Marie Calumet, servante au presbytère de Saint-Ildefonse, ceux du bon curé Flavelle, de son ami le curé Lefranc, de l'homme engagé Narcisse Boisvert, du bedeau Zéphirin, sont solidement peints, hauts en couleurs et d'un relief saisissant. Il y a dans le livre des pages rabelaisiennes. Je serais désolé qu'elles n'y fussent pas, car elles m'ont beaucoup fait rire.

Marie Calumet est un livre écrit avec tout l'enthousiasme, la fougue, la gaieté des vingt-cinq ans. De la première page à la dernière, l'action se précipite. Les épisodes amusants, burlesques, gais, dramatiques, racontés avec une verve étourdissante, emportent le lecteur. Quel entrain, quelle belle santé, quels détails typiques, quelle riche imagination, quelle connaissance des mœurs campagnardes d'autrefois !

Reconnaissons-le hardiment, *Marie Calumet* est une œuvre absolument originale. Nulle influence, ni canadienne ni étrangère ne s'y fait sentir. C'est là un mérite si rare ici qu'il importe de le signaler et de rendre à l'auteur la justice qu'il mérite. Lors de sa parution, le livre était le meilleur roman jamais publié par un canadien. Le livre de Rodolphe Girard est une peinture des mœurs d'il y a soixante-dix ans et est sûrement l'œuvre du terroir la plus vivante et la plus pittoresque produite par un écrivain de chez nous. C'est un chef-d'œuvre en son genre.

Rodolphe Girard s'est montré dans *Marie Calumet* un conteur de tout premier ordre. Depuis 1904 jusqu'à aujourd'hui, le seul livre du genre paru au pays qui atteste autant de verve et de naturel est celui du Dr Edmond Grignon, *En Guettant les Ours*, qui a obtenu un si grand succès. Rodolphe Girard et le Dr Grignon sont deux écrivains d'un robuste talent qui se rappellent que nos pères aimaient à fricoter, à donner un coup de poing, à jouer un tour, à s'amuser franchement et honnêtement, mais qui n'avaient pas peur d'un

mot un peu gras, comme en fait foi la chanson de Marie Carlumet, jadis si populaire dans tout le pays et d'où Rodolphe Girard a tiré le sujet de son roman.

J'ai vu Rodolphe Girard écrire son livre lorsqu'il était journaliste à *La Presse*, et j'ai lu sa prose alors que l'encre n'était pas encore sèche sur les feuillets. Souvent, le matin il abattait une dizaine ou une quinzaine de pages de copie avant de partir pour aller aux nouvelles et il terminait son chapitre l'après-midi. C'était un plaisir de voir ce vaillant camarade y aller hardiment, écrivant dans la joie, sans souci des pions, des pharisiens et des critiques hypocrites.

Je viens de relire son livre et j'y ai trouvé autant d'agrément qu'au beau temps de ma jeunesse. Le volume, tiré à mille exemplaires, dont vingt-cinq de luxe, avec reliure en chagrin, fut enlevé en quelques semaines. Certaines pages plus osées que les banales proses de la plupart des écrivains de l'époque attirèrent sur cet ouvrage les foudres des autorités ecclésiastiques. Il fut en effet dénoncé par l'organe officiel de l'archevêché de Montréal et interdit en chaire en ces termes:

"La Semaine Religieuse vient de flétrir comme il méritait de l'être un livre paru récemment à Montréal, livre aussi grossier qu'immoral et impie. Ce n'est pas la peine de le nommer; il est déjà tombé sous le mépris de quiconque l'a ouvert sans le connaître. Mais que l'on sache que les productions de ce genre n'ont pas besoin d'être condamnées nommément; les lois générales de l'Index en interdisent la lecture".

Paul, archevêque de Montréal.

Ce rude coup de crosse archiépiscopale fut cause que Rodolphe Girard sortit pour ainsi dire de la *Presse* la tête la première. Un peu étourdi, mais non assommé, le jeune écrivain désormais sans situation profita de cette vacance forcée pour aller se reposer quelques mois à Paspébiac sur les côtes de la Gaspésie. Pendant son séjour dans ce petit village, il étudia les mœurs et la vie des pêcheurs, de cette vaillante et honnête population qui tire sa subsistance de la mer. Ce fut là une vacance fructueuse, car à son retour du golfe, Girard publia un nouveau livre, *Rédemption*, qui est bien le premier roman à représenter les pêcheurs de la Gaspésie. Ces pages

ont un accent de vérité qui empoigne le lecteur. Et les scènes qu'il nous décrit sont des scènes vécues comme le langage qu'il emploie est bien le parler pittoresque des pêcheurs à la morue. De l'observation fidèle et de la vie. Dans les derniers chapitres de cette nouvelle œuvre, l'auteur flétrit vertement les hypocrites et les tartuffes qui trempent dans tous les bénéfices des doigts brûlés par le prurit de la luxure.

Peu après la publication de *Rédemption*, Rodolphe Girard obtenait le lucratif emploi de traducteur à la Chambre des Communes.

Girard a débuté comme écrivain à vingt ans en publiant *Florence*, roman historique qui fait revivre l'époque dramatique de la rébellion de 1837 et qui nous permet de voir tout le tempérament de la jeunesse: ardent patriotisme et haine violente de l'oppresser. Un critique reprocha au jeune auteur d'avoir mis un duel dans son histoire, faisant remarquer que le duel est condamné par l'église. Douce critique.

Deux ans plus tard, Girard donna *Mosaïque*, recueil de nouvelles, de petits articles avec en plus deux pièces de théâtre. *Florence* et *Mosaïque* n'avaient été qu'une préparation pour ainsi dire, et *Marie Calumet*, le troisième volume du jeune romancier donna la pleine mesure du talent de l'auteur. Rodolphe Girard avait doté là son pays d'une œuvre qui restera dans notre littérature. *Marie Calumet* est aujourd'hui presque introuvable et, selon le langage des bibliophiles, est un "livre rare et précieux". Dans un catalogue d'ouvrages d'occasions publié cette année, il est coté six dollars. Il y a quelques années, les éditions Nelson songèrent à publier ce volume canadien dans leur série de romans. L'on exigeait cependant certaines coupures que l'auteur refusa à bon droit de faire.

Le seul écrivain au Canada qui a parlé de Girard est un anglais, M. Barnard Muddiman, qui a fait une très sympathique et très juste analyse de l'œuvre de l'auteur de *Marie Calumet* dans la revue *Queen's Quarterly*. M. Muddiman déclare hardiment: "he is (Girard) the only tolerable novelist the French Canadian have produced". Et plus loin, il émet l'opinion que *Marie Calumet* "is the frankest and wittiest novel in Canadian literature . . . is without a doubt a

masterpiece of its kind . . . It is the first great novel Canada has produced in either French or English."

Pareil éloge peut bien consoler Rodolphe Girard du silence des critiques canadiens-français.

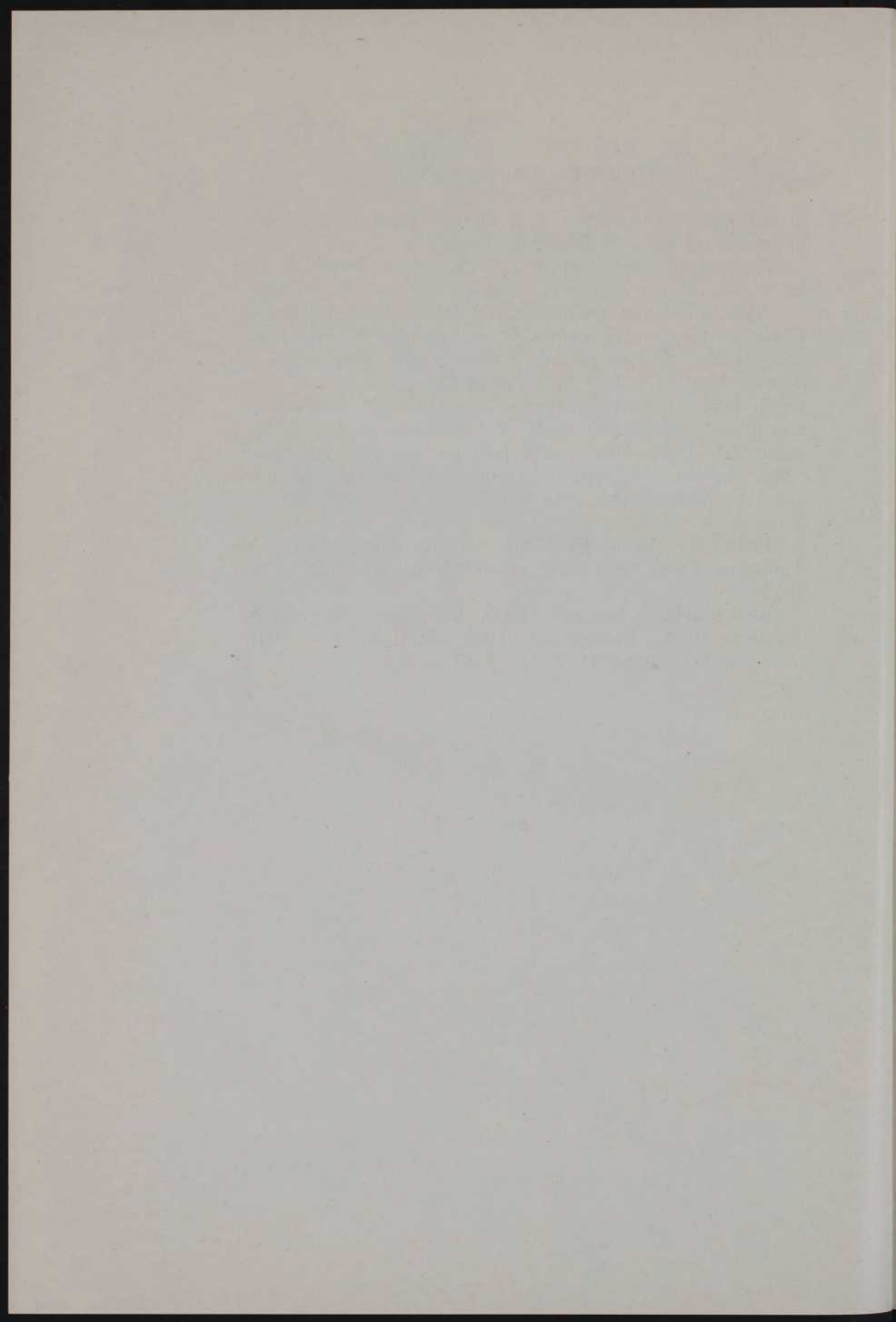
Alors qu'il était traducteur à Ottawa, Girard a publié *L'Algonquine*, roman, *Contes de chez nous* et *Les Ailes cassées*, théâtre. Il a en plus écrit trois grands drames: *Madeleine de Verchères*, *Le Chien d'or* et *Corinne*.

Rodolphe Girard a participé à la Grande Guerre et est revenu au pays avec le grade de lieutenant colonel. A soixante ans, il est alerte, jeune, bien portant avec une abondante chevelure légèrement argentée. Il est sans rancune, plein de commisération pour celui qui a jadis condamné son livre.

Pour finir, disons que Girard est chevalier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre et officier de l'Instruction publique.

Bibliographie : *Florence*, 1900, *Mosaïque*, 1902, *Marie Calumet*, 1904, *Rédemption*, 1906, *L'Algonquine*, 1910, *Contes de chez nous*, 1912, *Les Ailes cassées*, 1921.





GAËTANNE BEAULIEU

IL y avait séance de l'Ecole Littéraire ce soir là chez Germain Beaulieu, rue Christophe-Colomb. A neuf heures, nous n'étions encore que quatre: le maître de céans, G. A. Dumont, le poète Lionel Léveillé et moi. Aucun de nous n'avait de travaux à lire. Nous causions simplement en attendant des camarades qui ne venaient pas.

— Si la chose vous agréait, ma fille vous lirait quelques pages d'un petit livre qu'elle est en train d'écrire, suggéra Beaulieu.

— Mais sûrement, avec plaisir, fut la réponse unanime.

— Gaëtane! appela Beaulieu.

Une jeune fille vêtue d'une robe noire très simple, les cheveux bruns lissés de chaque côté des tempes apparut dans la pièce.

— Voudrais-tu nous lire un couple de chapitres de ton livre? lui demanda son père.

La jeune fille sortit silencieusement, revint l'instant d'après apportant quelques feuillets et s'assit devant la table.

— C'est l'histoire d'une toute petite fille, d'une enfant de quatre ans, ses impressions devant la vie, expliqua notre hôte.

Et Gaëtane Beaulieu se mit à lire. Elle lisait vite, sans inflexions, sans jamais lever les yeux, comme intimidée par ces gens beaucoup plus âgés qu'elle. J'écoutais, curieux, très attentif. Au bout de quelques minutes, j'étais émerveillé, enthousiasmé. Comme cela était personnel, original, naturel,

spontané! C'était la nature, l'univers vus par les yeux d'une gamine, c'était des sensations exprimées avec toute la naïveté de l'enfance.. Pour moi, c'était une révélation. Et je songeais à une autre soirée, à l'âge de 19 ou 20 ans, à l'Institut Fraser, alors que la lecture des Contes du jour et de la nuit de Guy de Maupassant m'avait révélé le génie de cet écrivain, la littérature française, et m'avait fait éprouver l'une des plus fortes impressions que j'aie ressenties en ma vie. A écouter Gaëtane Beaulieu j'éprouvais quelque chose de semblable.

La jeune artiste lut un, deux, trois chapitres: Lill est aux oiseaux, Lill fait ses confidences à Lou. Lill grimpe sur mes genoux. Elle voulut arrêter. Nous la priâmes de continuer. Aimablement, elle reprit ses feuillets. "Il pleut", disait la première phrase du nouvel épisode. Et Gaëtane Beaulieu nous lut ce quatrième tableau de son livre:

Le nez collé au carreau de la fenêtre basse de la bibliothèque où je travaille, Lill regarde la pluie de mars qui tombe, fine et froide. Sans pitié pour l'inspiration que son babillage effraie, ma nièce me communique ses impressions.

L'est beau la pluie. L'est comme l'une grande frange de petites l'aiguilles. Et puis, la fait un tapage si tranquille, tout bas; l'endort, la me berce comme l'hamac. Le ciel, l'est tout gris pareil; l'a l'air d'un champ de neige. L'y a des beaux ronds d'eau dedans la rue. L'est drôle, hein? Les petites l'aiguilles li tombent de la grande frange, et li se noient dedans les ronds, toutes; l'y a toujours de la place, l'en meurt toujours. La madame, la se promène l'avec son parapluie; l'a l'air de l'un gros champignon qui marche; l'a vu des champignons à la campagne... l'a l'air de ça, la madame, d'un champignon en couleurs. Que l'est beau, le cheval! L'est tout brillant... li fait des nuages d'eau quand li marche dedans les ronds. Les nuages li montent haut, haut, l'avec toutes les petites l'aiguilles qui l'étaient toutes mortes dedans le fond et toutes les petites l'aiguilles li retombent se noyer dedans des autres ronds...

Je quitte la table et m'approche de la fenêtre; peut-être verrai-je avec les yeux de Lill... Hélas! je ne vois qu'une pluie laide tombant d'un ciel triste, qu'une rue sale, qu'une passante luttant contre les gouttelettes qui cherchent son visage malgré le parapluie de soie rouge que je trouve affreux, et qu'un misérable cheval de fiacre dont la robe n'est plus qu'une éponge, et qui va, résigné, battant les flaques d'eau de ses sabots lourds...

Empoigné, ravi, j'écoutais en silence, goûtant cette prose si simple, émerveillé par la nouveauté et la vérité des images, par cette vision si neuve. Ces pages ne ressemblaient à rien de ce que j'avais lu jusque là.

Cette image de la pluie qui tombe est, à mon goût, l'une des plus originales qui soient dans la littérature canadienne.

Et je me demandais quel écrivain de notre groupe, ayant chacun ses petites prétentions, aurait pu écrire quelque chose de semblable. Aucun assurément. Cette jeune fille encore dans ses vingt ans avait créé là une œuvre fort supérieure à ce que nous avons produit, une œuvre que, malgré tous nos efforts, nous ne pourrions jamais égaler.

En sortant de chez Beaulieu j'étais tout vibrant, fiévreux. Je marchais dans la nuit, me disant que je venais de rencontrer un grand écrivain, une artiste très remarquable. Toute cette soirée et pendant un couple de jours, je vécus dans un état d'exaltation intense comme cela m'arrivait lorsque je tombais sur un beau livre, que je voyais l'un des admirables pastels du peintre-poète Charles de Belle ou une émouvante pièce de sculpture. C'était les quelques pages lues par Gaëtane Beaulieu qui me donnaient cette ivresse.

Quinze jours plus tard, il y avait nouvelle séance de l'Ecole. Les quatre mêmes camarades se trouvaient réunis. Et cette fois encore, personne n'avait apporté de travail.

— Voulez-vous nous lire quelques pages du livre de ma fille? me demanda Beaulieu.

— Tout le manuscrit, répondis-je enthousiasmé! Je ne demande que cela.

Et Beaulieu me remet les feuillets dactylographiés. Je lis et mon cerveau, tout mon être vibre à ces scènes décrites avec tant de naturel, à ces tableaux pleins de poésie, d'une inspiration si fraîche, si neuve. Je lis les chapitres: *Lill dort bercée par le bruit monotone des roues glissant sur les rails. C'est un coin délicieux que celui où nous sommes, Catherine a dit au déjeuner: les érables coulent.*

Que j'ai du plaisir à parcourir ces pages! Je me hâte. J'ai peur que l'on ne m'interrompe et je voudrais lire, lire encore. Je me rappelle ces jours d'école, alors que j'avais une douzaine d'années et que l'institutrice nous faisait déchiffrer quel-

ques pages du Manuscrit. Chaque élève lisait une dizaine de lignes puis son voisin continuait. Nous étions ce jour là au chapitre l'Agriculture qui renfermait une phrase dont la lecture me procurait une véritable volupté: "Voyez ce champ de blé balançant ses tiges, ondoyant ses épis comme les flots d'une mer légèrement agitée par un doux zéphir." Ah, si mon tour de lire pouvait tomber sur ce passage! Et le petit gars que j'étais lisait fiévreusement, si désireux était-il de moduler les mots rythmés. Heureusement, la maîtresse avait une distraction. Elle rêvait; elle était bien loin de sa classe. Probablement qu'elle songeait aux belles moustaches brunes du grand Jérémie Bougie qui, les après-midi de grand froid, venait chercher en sleigh ses petites sœurs à l'école. Je profitais de sa rêvasserie. Avec quelle joie je scandais la jolie phrase dans laquelle les épis de blé se balançaient! Mais soudain, l'institutrice s'éveillait; elle revenait à la réalité. Brusquement, elle m'interrompit, mais j'avais savouré les deux lignes, j'en avait goûté la musique et la cadence. Et mon voisin se mit à ânonner le paragraphe suivant.

Aujourd'hui, dans ce cahier de Gaétane Beaulieu, quelle belle prose, quelles pittoresques images, quelle douce musique!

Je lis, je lis . . .

Quel beau pastiche! s'exclame soudain d'un ton admiratif le père Dumont.

Intrigués, surpris, les camarades se regardent à la dérobée, se demandant ce qu'a dans l'idée l'historien du *Club Letellier*.

Je continue.

Quel beau pastiche! roucoule de nouveau l'auteur des *Lettres d'un Etudiant*.

Je fais une pause et je regarde le père Dumont. Il a une figure béate, confite.

Je poursuis ma lecture. J'entame le chapitre: *L'heure de la soupe a sonné*. Lorsque j'arrive à la dernière phrase "je découvre tout en haut du tertre noir et jaune, oscillant mollement sur sa longue tige raide, le premier trille blanc où butine une abeille", je goûte la joie que devaient éprouver les mystiques en recevant la communion.

Tout le printemps ensoleillé, fleuri, parfumé, apparaît en ces deux lignes.

— Que diable Dumont voulait-il dire en parlant de pastiche? demandai-je à Lionel Léveillé en sortant de chez Beaulieu.

— Je l'ignore absolument, répondit-il. S'il avait dit pastiche, nous aurions pu supposer qu'il parlait de sa perruque, ajouta-t-il d'un ton railleur, mais pastiche? Mystère. Mais vous savez, le bonhomme n'entend pas malice. Je crois qu'il est brouillé avec le dictionnaire.

J'ai relu *Lill* une demi-douzaine de fois et sa lecture m'enchantait toujours, me fait vibrer d'une joie rare et précieuse. Je me dis que ce sont là des pages écrites par une très grande artiste.

Lill a été inscrit dans le concours pour le Prix David, mais n'a pas été primé. Cela démontre assez l'inanité des concours et le néant et la vanité des prix. Certes, j'aurais été heureux que *Lill* eut décroché la palme, eût été couronné, car ç'aurait été là un encouragement pour son auteur, mais dans mon for intérieur, je me dis que cela m'aurait un peu gâté le livre. Un ouvrage dont le mérite est reconnu officiellement, il y a infiniment moins de plaisir à le lire. C'est une joie que l'on partage avec trop de gens. L'approbation du jury m'eût semblé une espèce de profanation. Dédaigné, je goûte à sa lecture une jouissance d'autant plus vive que je me dis égoïstement que je suis l'un des rares à l'éprouver, comme autrefois pour les petits livres de Francis Poictevin.

Mais il ne faut pas blâmer le jury du Prix David. Est-ce qu'il y a quelqu'un d'infailible? A des livres comme *Marie Donadieu* de Charles-Louis Philippe, *La Vagabonde* de Colette Willy, *Les Hommes de la route* d'André Chamson, *Voyage au bout de la nuit* de Ferdinand Céline, *Le Roi dort* de Charles Braibant, l'Académie Goncourt n'a-t-elle pas préféré des œuvres fort inférieures dont je me garderai bien de citer ici les titres.

Un de ces jours, un critique, un homme capable de reconnaître la beauté et l'originalité d'une œuvre, découvrira le petit livre de Gaëtane Beaulieu et déclarera que *Lill* est un pur joyau littéraire. D'ici là, avant que le public ait les yeux dessillés, je vais continuer à me régaler de quelques chapitres de ce livre.

Lill est une œuvre absolument personnelle et ne porte la trace d'aucune influence. Elle ne se rattache à rien. Pour trouver des pages aussi naturelles, aussi spontanées, il faut remonter à la Claudine de Colette Willy. Mais là est tout le rapprochement, car Lill et Claudine ne sont pas parentes, elles n'ont pas la même mentalité, ne vivent pas dans le même décor. Elles sont absolument étrangères l'une à l'autre.

Pauvre petite Lill qui regarde la vie en rêvant, qui la regarde avec une vision neuve, pas usagée!

Pauvre petite âme si tendre, naïve, douloureuse qui, dès ses premiers ans, a entrevu et compris toute la tristesse de l'existence!

Et que de sentiment dans cette série de petites scènes, dans ces incidents journaliers dont Lill est l'héroïne ou le témoin. Les pages sur le vieux piano noirci, usé, sont d'une émotion intense; elles sont parmi les plus empoignantes de cette histoire d'enfant. Chaque chapitre est un récit d'un charme captivant, empreint de poésie et chacun de ces épisodes se termine par une phrase lapidaire qui est comme le soupir, la longue plainte d'un violoncelle.

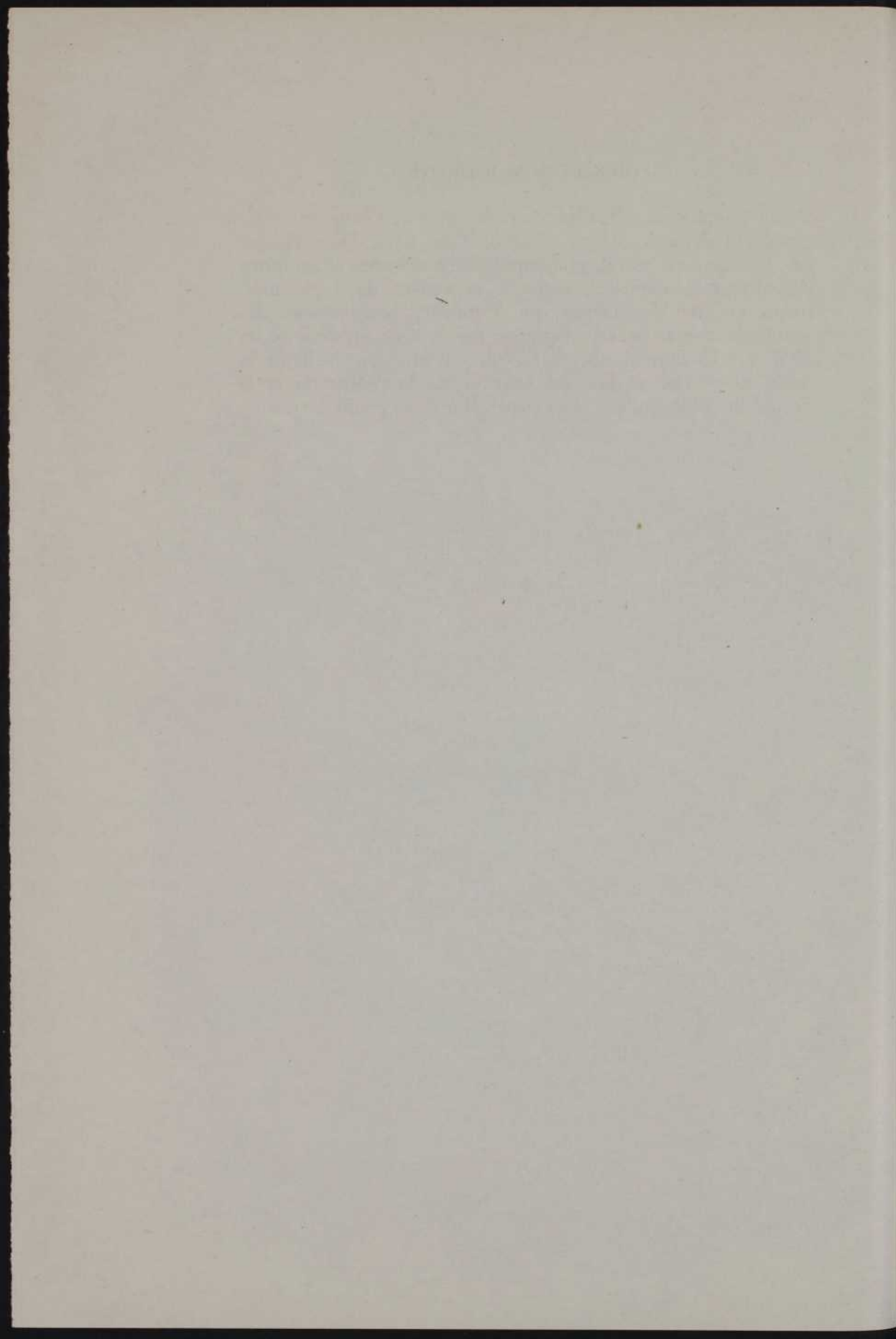
Gaëtane Beaulieu a écrit là un livre unique en son genre dans la littérature canadienne, livre plein d'émotion, de poésie, de vérité et de naturel. Espérons que l'auteur lui donnera un jour une suite et nous dira ce qu'est devenu la petite Lill.

* * *

Après avoir apparemment mis la plume de côté pendant quelques années, voici que Gaëtane Beaulieu vient de terminer une série de contes qui, je l'espère, verront le jour sous peu. Ces nouvelles pages seront une révélation pour le public lettré comme l'a été la publication de *Lill*. Ses lecteurs auront toutefois bien de la peine à la reconnaître car, de son roman aux contes qu'elle vient d'écrire, il y a tout un monde. En effet, le talent de l'écrivain s'est fortement modifié pendant ces rapides années et est devenu viril; son esprit a pris une tournure plus grave et sa pensée s'est élargie; au lieu d'un paysage étroit, elle embrasse maintenant non seulement le vaste univers, mais les siècles passés et plonge dans les mystères du bouddhisme et des vieilles religions hindoues. Ces con-

tes de Gaëtane Beaulieu sont fort étranges et s'éloignent complètement de tout ce qui a été écrit au pays. Dans chaque cas, le drame est moral, philosophique et religieux et renferme des idées très originales, souvent exprimées de façon ingénieuse et avec des images qui frappent l'imagination. En lisant ces pages, on est empoigné par le côté mystérieux du récit, par les curieux aperçus qu'on y trouve, par la haute et noble inspiration et l'on est charmé par la perfection et la beauté du style qui est réellement celui d'un grand écrivain.







MARCEL DUGAS,
auteur de *Flacons à la mer*,
Cordes anciennes, etc.

Le jour, selon son habitude séculaire,
ramasse ses tuniques éclatantes,
lui il a laissé flotter sur la terre et
se prépare aux officiers de la nuit.
Il se dépoille de son énorme
caresse, de ses couleurs criardes,
du cri trop riche de ses oiseaux,
de la sottise tumultueuse,
bigarrée qui drapait les aspects
éternels de sa misère. Avant
de s'en aller, il obéit aux lois
de la dégradation, avec des plaintes
il choit sur les ailes molles
de l'insécurité qui s'échappe.
C'est le moment de la
Grâce sanctifiante, et, sous

MARCEL DUGAS

DANS l'hagiographie chrétienne l'on trouve les noms de saints dont toute la vie s'est écoulée dans le pur amour de Dieu, de ces saints que l'on compare à un grand lis qui aurait fleuri, se serait épanoui et aurait répandu son parfum à l'ombre du Très Haut.

Et je songe à Marcel Dugas, à ce noble et vibrant artiste dont l'existence a été vouée, consacrée à l'amour de la littérature, à cet écrivain qui, toute sa vie, a été consumé par la passion des mots, des phrases musicales, harmonieuses, à ce poète qui a chanté les ivresses, les enthousiasmes, les rêves, les tristesses dont son âme est pleine.

Dugas a écrit des pages et des pages d'un charme subtil et mélancolique, des pages profondément poétiques et colorées comme un paysage d'automne. Et en effet, c'est véritablement une âme d'automne que Marcel Dugas porte en lui. En le lisant, il nous semble entendre la plainte langoureuse et douloureuse d'un violoncelle, d'un violoncelle que ferait chanter et pleurer un très grand artiste. Certains de ses poèmes en prose me donnent une émotion comparable à celle que me procure la lecture de Verlaine, de Henri de Régnier, de Camille Mauclair ou de Stuart Merrill.

Il n'y a probablement pas dans toute la littérature canadienne plus de deux ou trois écrivains qui ont possédé au même degré que Dugas le culte et l'amour des mots. Dugas assemble les vocables comme un joaillier les pierres précieuses

dont il fera les tiaras et les colliers merveilleux. De ces mots choisis, chatoyants, harmonieux, Dugas compose des poèmes qui expriment ses rêves, ses impressions devant la nature et la vie, ses regrets et ces délicates sensations qu'éprouve une âme sensible et vibrante d'artiste.

Certes, Dugas est un grand prosateur, un grand écrivain, un critique d'une rare compréhension. C'est en plus une âme très noble, éprise d'idéal et que la vie a désillusionné.

Parlant un jour d'un poète inspiré, Marcel Dugas nous montre dans *Versions* Louis Le Cardonnel se "promenant dans les rues de Rome, la tête haute, en murmurant des vers, au milieu de la ville latine". Quoi de si extraordinaire dans un tel décor? Mais il me souvient d'avoir un matin vers les 6 heures 30, rencontré à l'angle des rues Saint-Denis et Ontario, Marcel Dugas qui m'arrêta pour me lire quelques pages. A cette heure matinale où les boutiques commençaient à ouvrir leurs portes, dans le brouhaha de la foule allant à ses routinières besognes, et avec comme accompagnement le grincement des tramways sur les rails, il me lut *Pailleasse sur l'horizon* et *L'idéale maison*, qu'il avait écrits dans ces derniers temps. L'effroyable laideur de la ville, la médiocrité de tant d'existences, de vies sordides qu'on devinait chez les passants, tout cela s'effaçait, disparaissait devant le poète qui vivait son rêve intérieur, s'éblouissait de la beauté qu'il créait avec les mots et qui, pendant que le flot des ouvriers allant à leur travail nous côtoyait, me lisait ses poèmes d'une voix musicale et cadencée, comme s'il eut été à la terrasse d'un vieux palais de Venise.

Heureuse rencontre! Journée qu'il faut marquer d'une pierre blanche que celle où, avant de vous atteler aux tâches serviles, un poète ami vous récite les pages qu'il vient d'écrire.

Dugas comme on peut le voir, porte en lui un univers de beauté, un monde d'images merveilleuses qui lui cachent les laideurs et le terre à terre de la vie. C'est ainsi qu'il a pu créer l'œuvre que nous connaissons et qui lui valu le titre de prince des prosateurs du Canada français.

Le bagage littéraire de Marcel Dugas se compose d'une dizaine de volumes échelonnés sur une période d'environ vingt ans. Six de ses ouvrages sont épuisés depuis longtemps.

Après un volume sur le théâtre à Montréal, publié à Paris, Dugas, en 1915, écrivit sur Verlaine un petit livre qui est un véritable magnificat et qui révéla au public l'admirable styliste qu'était devenu le jeune écrivain. Dans cette étude, il nous montre l'auteur de *Sagesse* sous ses trois aspects de poète de la nature, poète de l'amour et poète religieux. Le livre portait le titre *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*. C'était un titre amplement justifié, car le chantre de *Jadis et Naguère*, nous apparaissait dans une splendide apothéose.

L'Immortalité lui sourit, dit Dugas, et il sourit à l'Immortalité du seuil de cet empire qui ne lui sera pas enlevé par la triste justice des hommes. Cependant, vers le royaume des Ombres divinisées, décrivant un sillage de feu, l'hommage des aèdes terrestres ne cesse de monter; et c'est la messe triomphante, celle des voix de la reconnaissance et de l'admiration conjuguées qui saluent ce rivage élyséen où sa présence humanise, en quelque sorte, la tribu des Immortels.

Ainsi se terminait le cantique à Verlaine.

Quelques jours avant la publication de ce livre, l'auteur en donna le texte dans une conférence qu'il fit devant un groupe d'amis des lettres au studio de Mlle Wilscam, (aujourd'hui Villa Marne) rue Saint-Denis. Il me semble encore voir Dugas allant et venant sur l'estrade, absolument grisé par le rythme et l'harmonie des phrases. Il n'était d'ailleurs pas le seul à être ainsi, car la plupart des auditeurs émus par la musique de cette prose et par la religieuse admiration du conférencier pour le vieux poète étaient tout vibrants et enthousiasmés. Quant à moi, j'ai gardé de cette lointaine matinée une impression inoubliable.

L'année suivante, en 1916, Dugas publia *Psychée au cinéma*, volume de fantaisies et de poèmes en prose. Ses pages sur Phèdre sont d'une beauté et d'une perfection qui enchantent.

Ainsi chaque jour, elle se fait conduire par ses esclaves sur la terrasse et là, devant le beau matin pourpré, elle offre à la nature entière l'hommage de son incoercible désir. Magnifique proie! Divinité effrayante de nos ardeurs jamais éteintes! Symbole adorable de la passion qui est la jeunesse sacrée des choses et des êtres ou bien renaissance douloureuse des cœurs qui se reprennent à la chimère d'aimer.

Depuis vingt ans, ces phrases chantent dans ma mémoire et j'y trouve toujours un charme nouveau.

L'an 1917 vit paraître *Versions*, études sur Louis Le Cardonnel et Charles Péguy. Marcel Dugas éprouve pour ces deux poètes une large sympathie et une profonde admiration. Bien peu de critiques ont senti comme lui la beauté de l'œuvre de ces deux écrivains religieux et il les a analysés avec une sagacité et une compréhension des plus remarquables. "Du domaine des sensations physiques et morales, Le Cardonnel", dit-il, "extrait le fin, le délicat, ce qui des sentiments universels, éprouvés de tous émerge en grandeur. Et voilà le règne de l'âme compris, vu, cerné".

Il ne sera pas sans intérêt de rappeler que, sous les pseudonymes de Marcel Henry et de Le Rat, Marcel Dugas a été l'un des principaux collaborateurs de *L'Action* de Jules Fournier dont il était l'ami. La revue littéraire *Le Nigog* renferme aussi plusieurs poèmes en prose signés de son nom.

Dugas travaillait ferme et après nous avoir présenté trois poètes français, il se tourna vers ses compatriotes et, sous le titre d'*Apologies*, publia cinq études sur Lozeau, Guy Delahaye, René Chopin, Paul Morin et Robert de Roquebrune qui ajoutèrent à sa renommée de critique. Après la publication de ce livre, Dugas abandonna son emploi à la Bibliothèque Municipale et s'en alla vivre en France où, en 1919, sous le romantique pseudonyme de Tristan Choiseul il publia dans une édition à tirage très limité *Confins* recueil de poèmes en prose. Ce volume fut offert par l'auteur à quelques amis choisis. Deux ans plus tard, il se décida à donner le volume au public, mais le titre de *Confins* avait été changé en celui de *Flacons à la mer*. Dans toute l'œuvre de Marcel Dugas, ce livre est celui que je préfère. C'est celui qui renferme le plus de lui-même, celui qui nous livre davantage son âme. C'est une œuvre de haute poésie et qui dégage un charme d'une douceur infinie. Ce sont là des pages que l'on aime à relire à mi-voix pour en savourer la langoureuse tristesse. L'un de mes grands plaisirs à certains jours est de lire quelques uns de ces poèmes dans les manuscrits même de l'auteur, manuscrits que je dois à sa généreuse amitié. Il est difficile de faire un choix dans ce volume, mais *L'idéale maison*, *Des mondes*

sont en nous, *La vieillesse des hommes*, *Ma tristesse est en vous*, *La douleur de la ville*, *La nuit me regarde*, *L'homme dans le champ de carnage*, *Paillasse sur l'horizon*, *Sur les chemins de l'automne* et *Au poète*, sont des pages admirables qui remuent délicieusement. *Au poète* est peut-être ce que Dugas a écrit de mieux. Voici les premières lignes de ce morceau:

Repose. Que le rêve divin hante ton cerveau sous la sourde nuit de l'éternité. Pourquoi, d'ailleurs, fatiguerais-tu à nouveau l'espace de ta plainte, de ce murmure voluptueux qui souleva ta poitrine où mourait, en se tordant, ton inexprimable douleur.

Audacieux chercheur d'infini, penché sur des soirs inspirateurs de démente enivrée et que l'indicible nuance torturait, tu as parlé, tu as tout dit.

Repose. Tes mains mortes ne connaissent plus le fréuissement de la prière ou du désir; ton cœur ardent et parfumé s'est envolé parmi l'étreinte des brises.

Après *Flacons à la mer* Marcel Dugas resta plusieurs années silencieux puis, en 1928, il donna aux Editions Radot une réimpression de *Verlaine* et en 1929, *Littérature canadienne*, série d'études qui furent couronnées par l'Académie française et lui valurent dans son pays le Prix David. Suivit un nouveau silence puis Dugas publia *Cordes anciennes*, petit livre tiré à 210 exemplaires. Ce sont des pages de regrets qui nous donnent l'impression de respirer un bouquet de roses fanées.

On pourrait croire que Dugas s'est ensuite évadé de lui-même car le volume *Un romantique canadien, Louis Fréchette* qu'il donna en 1933 ne ressemble aucunement à ses autres ouvrages. Celui-là est écrit dans une langue simple, sans ces élans d'enthousiasmes, sans ces envolées poétiques qui caractérisent ses autres œuvres. C'est que cette fois, son sujet ne l'emballait pas. "Je ne goûte pas beaucoup Fréchette", m'a-t-il dit un jour. A cela rien d'étonnant. Tout de même, son livre contient tout ce que l'on peut dire sur Fréchette et classe Dugas parmi les bons critiques de notre époque. Dans cette étude de près de trois cents pages, Marcel Dugas nous raconte la vie de celui qui, pendant plus de vingt ans, a été le poète national du Canada et il analyse son œuvre avec une sagacité, une clairvoyance et une impartialité qui lui font le plus grand honneur. La genèse de la *Légende d'un peuple* et le caractère

des autres poèmes de Louis Fréchette ainsi que de ses ouvrages en prose sont clairement expliqués par Dugas. "Le souvenir de l'insurrection de 1837 qui s'était produite deux ans avant la naissance du poète a dominé sa pensée sa vie durant," déclare l'auteur. "Il rêva" dit-il, "d'être un Hugo canadien et il y a un peu de Victor Hugo dans l'homme et dans l'artiste. La caractéristique de Fréchette c'est son ardent patriotisme, son vibrant amour pour la France. Son grand mérite," dit encore Dugas, "fut d'être une sorte de hérault cramonné au rocher de Québec, criant à sa jeune race que la condition pour elle de vivre était de se nourrir de l'esprit français."

En dépit de ses qualités d'artiste et d'écrivain, Marcel Dugas est d'une modestie telle qu'il ne peut accepter sans protester les éloges qu'on lui adresse, les appréciations enthousiastes que l'on fait de ses œuvres. A ses yeux, cela est toujours exagéré, grandement immérité. Trouvez-moi un autre écrivain qui fronce le sourcil lorsqu'on lui décerne un mot de louange!

Les songes, les regrets de tout ce qui passe ont fait à Marcel Dugas une physionomie chargée de tristesse. Sa figure d'une rare distinction est très affinée et empreinte de mélancolie. On sent à le voir qu'il a pensé, médité et qu'il a connu la douleur.

J'ai vu Marcel Dugas pour la dernière fois, il y a trois ou quatre ans lors d'un voyage à Paris. A ma demande, il vint me voir un soir à l'Hôtel California où je logeais. Nous étions seuls dans l'immense salon silencieux comme une église après vêpres. Marchant de long en large dans la pièce en fumant sa cigarette, il me parlait du pays natal. "Il y a douze ans que je ne suis allé au Canada," disait-il, "et j'aimerais bien y retourner. Lors de mon dernier voyage, j'ai voulu revoir la maison paternelle. Ce bien avait été donné à mon frère qui a dilapidé ce patrimoine et qui l'a vendu. La maison était disparue et était remplacée par un dépôt d'essence. J'ai demandé la permission d'entrer sur le terrain. Alors, je me suis agenouillé et, pieusement, j'ai posé mes lèvres sur cette terre où s'était écoulée mon enfance."

Dans la pièce silencieuse comme un temple désert, les paroles émues de Dugas m'entraient dans le cœur et dans l'âme. Elles me faisaient mieux comprendre ces admirables pages intitulées *Salve alma parens* qui terminent le petit livre *Cordes anciennes* pour lequel j'ai une dilection toute particulière.

Nocturnes, le dernier livre de Marcel Dugas, publié en 1937 sous le pseudonyme de Sixte de Débonnaire et tiré à un petit nombre d'exemplaires s'apparente à *Flacons à la mer* et à *Cordes anciennes*. Il forme avec eux une trilogie d'une haute poésie et d'une rare beauté. Dans cette œuvre que l'on ne peut lire sans une profonde émotion, l'écrivain exprime ses joies, ses sentiments, ses impressions, ses tristesses; il pleure les deuils qui assombrissent l'automne de sa vie. Et toujours, à toutes les pages, il reste le poète qu'il nous avait révélé avec *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*. Certains passages du volume sont d'une grande amertume. Parlant de Tristan qui est à Marcel Dugas ce que Durtal est à Huysmans, il dit:

... il ne se sentait désormais tenu à aucun lien résistant ou bien les liens qu'il chérissait lui semblaient menacés. Il n'avait pas encore, à lui, une demeure dont il eût épousé la chaleur capitonnée, l'intimité, le silence. Il était triste de toutes ces joies qui lui avaient manqué; dans son âme lasse il souffrait de cette privation. Ce qui composait le fond de sa tristesse, c'était cela, cette absence, cette aspiration secrète vers la terre ferme où il eût voulu empreindre sa marque d'homme. Le rêve ne suffisait plus à remplir son esprit et son âme.

... Après de longues années de crise, ... il s'était de toutes pièces et par un effort désolé de sa volonté créé une sérénité amère.

Au fond, il est heureux pour nous que Marcel Dugas n'ait pas atteint ce à quoi il aspirait, car c'est cela qui nous vaut les pages émouvantes de *Nocturnes*. En général, les hommes satisfaits sont peu intéressants.

Et tous les être aimés, admirés, fauchés par la mort que l'auteur évoque, nous donnent cette tragique impression, nous causent ce douloureux émoi de l'âme que nous éprouvons au spectacle des sombres drames de Shakespeare où les personnages meurent les uns après les autres.

Lorsqu'il disparaîtra un jour, Marcel Dugas laissera une œuvre qui sera l'image de son âme tendre, vibrante, harmonieuse et si poétique. Il aura traversé la vie en rêvant et de ses rêves il aura créé des œuvres de beauté que liront avec émotion ceux qui viendront après nous. Certes, il n'aura pas écrit pour distraire ou amuser le lecteur comme font tant d'hommes de lettres de nos jours, il n'aura pas écrit pour faire du commerce, mais pour exprimer ses sentiments et ses impressions, pour dire ce qu'il y avait en lui. Incontestablement, Marcel Dugas est l'un des plus nobles artistes de notre époque.





PAUL DE MARTIGNY,
portrait par Arthur LeMay



CARICATURE DE PAUL DE MARTIGNY
PAR L'ARTISTE ANGLAIS CECIL

PAUL DE MARTIGNY

DANS vingt ou vingt-cinq ans, alors que la valeur ou la nullité des livres d'aujourd'hui aura été justement pesée dans la balance de la postérité, alors que le temps aura totalement effacé les noms d'écrivains renommés qui sont les grandes vedettes de l'heure présente et qui accaparent la première place sur l'affiche, alors que leurs ouvrages recouverts d'une vénérable poussière dormiront sans jamais être dérangés au fond de quelque vieille bibliothèque, un conte de trente-huit pages fera survivre Paul de Martigny, le sauvera de l'oubli qui aura submergé tant de prétentieux plumitifs. Nos arrière-neveux liront son récit avec autant d'intérêt et de curiosité que nous en éprouvons nous-mêmes maintenant.

De même que l'on a dit que *La Parure* de Guy de Maupassant est le meilleur conte écrit dans aucune langue, on peut affirmer que *Histoire de Couteau* par Paul de Martigny est la plus parfaite et la plus attachante narration provenant de la plume d'un écrivain canadien français. J'ai relu cette nouvelle une demi-douzaine de fois et, à chaque reprise, je me suis dit que c'est là un petit chef-d'œuvre. Ce qui fait la beauté de ce drame, c'est la clarté, la simplicité de la langue et l'élément tragique, mystérieux qui plane sur chaque page. Quel admirable début que ces lignes:

Ce couteau n'a pas autrement attiré mon attention tout d'abord. Je l'ai pris à l'étalage comme j'en aurais pris un autre tout simplement parce que n'étant pas riche, il n'était pas cher et répondait à l'usage que j'en voulais faire. C'est un de ces

couteaux dont la lame épaisse est faite pour trancher plutôt que pour pénétrer dans la chair vivante qui frémit et se resserre sur le métal qui la viole. C'est un solide couteau à manche sang de bœuf, à clous d'acier et cerclés de cuivre jaune.

L'on a là un portrait détaillé, fidèle et vrai du Couteau, du Couteau qui est comme le principal personnage du drame qui va se jouer. Après cette présentation du sujet, l'on voit, sous le souffle d'une influence fatale, l'idée du meurtre germer dans le cerveau de son nouveau propriétaire. Il regarde la lame le jour sur la table de cuisine, puis, sous l'empire d'un pouvoir étrange, mystérieux, il s'éveille la nuit, se lève, ouvre le tiroir où elle se trouve et la contemple à la lueur blafarde de la lune. Brusquement, il saisit le couteau, ses doigts se crispent sur le manche rouge, le serrent à le briser en même temps qu'il savoure intensément la volupté pleine de vertige qu'il éprouvera à plonger cette lame dans la chair humaine palpitante.

Et à partir de ce moment, c'est la constante obsession du couteau, une obsession tyrannique qui appelle le meurtre, une obsession qui fait frémir les doigts, qui fait battre le cœur et qui fait pressentir à l'homme envoûté que lorsque son bras enfoncera la lame dans la chair chaude et tendre, il éprouvera la joie la plus grande, la plus complète, la plus intense de toutes celles que l'organisme humain puisse ressentir. Et cela nous mènera au crime parfait qui ne laisse aucune trace, qui ne fait même naître aucun soupçon.

Parfois en lisant ce conte, l'on s'arrête un moment comme pour envisager ce drame mental et il nous semble que l'on voudrait voir ce cerveau saisi, possédé par la hantise du couteau, du meurtre...

Ce récit simple, clair, d'un tragique concentré, conduit de la première à la dernière ligne avec une maestria consommée est une œuvre parfaite. Dans ce conte, Paul de Martigny s'élève au rang de Maupassant, le Maupassant du *Horla* et à celui d'Edgar Allan Poe. Comme chez ces deux maîtres, il y a là une imagination morbide, mais l'histoire est guidée par une logique impeccable.

Histoire de couteau est l'un des quatre récits qui composent le volume *Mémoires d'un reporter* publié en 1925 par Paul de Martigny. Les trois autres nouvelles: La Dompteuse, Le père Mark et A la tombée du soir se lisent fort agréablement et sont écrits dans une belle langue claire et limpide, mais elles n'égalent pas le drame du couteau qui est dans une classe à part et qui est l'une des meilleures choses écrites par un canadien français. Je donnerais volontiers pour ce conte les nombreux tomes indigestes de cinq ou six de nos "maîtres" officiels d'aujourd'hui.

Je rêve parfois d'une édition de luxe ornée d'eaux-fortes pour *Histoire d'un couteau*, mais l'auteur se décidera-t-il jamais à donner à ce joyau littéraire la toilette qu'il mérite?

Paul de Martigny est né écrivain et, si les circonstances l'eussent voulu, si le sort ne l'eut traité avec tant d'injustice, il n'est pas douteux qu'il aurait créé une œuvre considérable et de tout premier ordre. Son destin ne l'a pas voulu. Qu'on me permette d'évoquer un souvenir.

Il y a une quinzaine d'années, je traversais le boulevard Saint-Laurent en suivant la rue Saint-Jacques, lorsque je rencontrai mon ami Paul.

— Je suis heureux de te voir, me dit-il, car je pars en vacances et il me fait plaisir de te dire bonjour avant de m'en aller.

— Tu pars en vacances? dis-je comme un écho.

— Oui, des vacances de quarante ans. J'ai amassé un petit pécule et je vais aller me reposer quelque part en Algérie, dans un coin tranquille, devant la mer. Tiens, ajouta-t-il, viens donc faire un tour ce soir à la maison, rue Saint-Denis. Nous pourrons causer un peu. Puis, j'ai un lot de livres dans lequel tu pourras faire un choix. Je me débarrasse d'un tas de choses que je n'emporterai pas avec moi.

Ce soir là, je sonnai à sa porte. De Martigny était seul avec sa femme. Dans la maison, tout indiquait le départ prochain.

— Oui, je vais me reposer, me dit mon ami Paul. Je vais essayer de me désencrasser le cerveau et j'écrirai ensuite de petits livres que j'enverrai de là-bas à quelques amis. Je trouverai une calme maison blanche d'où je verrai la mer et

d'où j'entendrai le bruit des vagues. J'espère que je pourrai produire là des pages passables.

Je l'écoutais le cœur un peu serré à l'idée de voir partir pour toujours un vieux camarade, mais heureux en même temps de le voir s'évader de l'abrutissante besogne quotidienne, heureux de voir qu'il allait vivre sa vie, qu'il allait enfin réaliser le rêve qu'il caressait depuis longtemps. Je me plaisais à imaginer qu'il coulerait des jours de paix et de calme bonheur dans le pays de lumière qu'est l'Algérie.

— Oui, mon Paul, disait sa femme d'un ton caressant, tu auras un joli cabinet de travail et, chaque matin, je mettrai sur ta table le papier, l'encre et les plumes dont tu auras besoin.

Et mon ami Paul rayonnait de bonheur à l'idée de ce que serait sa vie future. En imagination, il voyait les belles feuilles blanches, les feuilles qu'il noircirait de lignes qui deviendraient un livre qu'il enverrait avec son souvenir aux anciens camarades.

— En attendant, fais toujours ton choix parmi ceux-ci, me dit-il.

Dans un amas empilé contre le mur, je pris trente à quarante volumes.

— Je les enverrai chercher demain matin, dis-je.

Je ne voulais pas abuser de l'hospitalité de mes amis et je me levai pour partir.

— Nous allons nous dire adieu dès maintenant, fit de Martigny, car demain, je vais aller en pèlerinage à quelques endroits qui me tiennent au cœur et nous partirons sans bruit après-demain, car je ne tiens pas à ce que personne se rende à la gare pour nous, au départ.

Et longuement, nous nous serrâmes la main.

Les jours passèrent. Je songeais à mon ami Paul qui était parti et qui ne reviendrait pas, mais je me disais que, dans un an ou deux, je recevrais un livre qui aurait l'éclatant coloris, le visage et comme l'odeur de l'Afrique...

Or, deux ou trois mois après la scène que j'ai racontée, traversant de nouveau le boulevard Saint-Laurent, je me trouvai soudain face à face avec mon ami Paul de Martigny. Il parut un peu gêné en me voyant, mais tout de même, il

causa et m'avoua, mais sans me donner de détails, que sa petite fortune était partie et qu'il était à la recherche d'un emploi.

Et j'appris qu'il était revenu seul. La femme et l'argent — 25,000 à 30,000 dollars — s'étaient envolés.

Un autre se serait tiré un coup de revolver, se serait mis à boire ou à se droguer, serait devenu fou ou neurasthénique. Pas Paul de Martigny. En dépit de ce désastre, de cette cruelle désillusion, de son rêve brisé, de son cœur meurtri, Paul de Martigny, courageusement, vaillamment, recommença sa vie. Et il y a parfaitement réussi. Un an ou deux après son retour, il publiait ses *Mémoires d'un reporter* qui, grâce à l'habile plaidoyer du poète Jean Charbonneau assisté du juge Gonzalve Désaulniers, obtinrent le Prix David. Dans ce volume, il annonçait un autre livre en préparation, *Histoire de reporter*. Ce bouquin n'a pas encore paru. Je possède et je garde précieusement dans ma bibliothèque les manuscrits de deux contes: *Le Blême* et *Un soir*, que mon ami Paul m'a offerts et qui figureront sans doute dans le prochain ouvrage qu'il nous donnera.

Paul de Martigny a exercé avec un réel succès le métier de journaliste tant en France qu'au Canada. Pendant des années, il a été employé à l'agence *L'Information*. A la *Presse*, il est reconnu comme le spécialiste de l'interview et, depuis des années, à Montréal et à Paris, il a pour mission d'interroger les personnages que l'actualité met en vedette. Chef de gouvernement, prétendant au trône, ministre, prince de l'église, académicien, poète, artiste, capitaine d'industrie ou petite ouvrière, Paul de Martigny les fait causer, saisit admirablement leur pensée, rend leurs idées de façon claire, facilement compréhensible pour le lecteur, excelle à rendre en quelques traits cursifs la physionomie de ses sujets, leur portrait et le cadre dans lequel ils se trouvent. Une entrevue prise par Paul de Martigny devient ainsi une page du plus vif intérêt. Il aime les grands reportages et, lors du couronnement de George VI, c'est de Martigny qui a été chargé par la *Presse* de donner à ce journal les détails caractéristiques des pompeuses cérémonies qui se sont déroulées à l'abbaye de Westminster et dans les rues de Londres.

Dans ces dernières années, le désir de de Martigny — désir chimérique — eût été de partir à l'aventure, en goélette, à travers les fleuves et les mers et d'écrire des articles.

Pierre Lefort est le pseudonyme adopté par de Martigny et il a publié sous ce nom des études et des chroniques d'une verve étincelante, pétillantes d'esprit et empreintes d'une forte personnalité.

Les amateurs de théâtre n'ont sûrement pas oublié une petite pièce en un acte, *Fait divers*, par de Martigny, joué comme lever de rideau il y a environ vingt-cinq ans, au Théâtre National. L'auteur se révélait là comme un jeune dramaturge fort doué.

En 1907, Paul de Martigny a publié dans le *Monde Illustré* de Montréal un roman héroï-comique, *La tiare de Salomon*, écrit en collaboration avec Raphaël Viau. Les lecteurs de ce feuilleton ont passé à lire ces pages des heures de franc et joyeux divertissement.

Reppelons que Paul de Martigny a été avec Louvigny de Montigny le fondateur des *Débats*, journal qui, comme le disait un critique, a eu sous leur direction "une allure à la fois enjouée et ardente, originale, violente et artistique."

En plus d'être journaliste, de Martigny a été imprimeur, il a travaillé quelques années dans une importante firme de courtiers et il a aussi été employé civil à Ottawa. Mais avant tout, il est journaliste. Homme de lettres et amateur de belles choses, tel est Paul de Martigny. Toute sa vie, il a aimé à s'entourer de bibelots d'art, de meubles de style, de tapis d'Orient au riche coloris, de tableaux, de livres habillés de reliures de luxe. Sa maison de la rue Drolet où j'ai longtemps fréquenté était un véritable musée.

Toujours impeccablement vêtu d'un élégant complet bleu marine ou gris clair, Paul de Martigny offre un aspect d'une grande distinction. Avec cela, d'une politesse exquise, franc et loyal comme pas un, il est le type du gentilhomme accompli, type trop rare à notre époque.

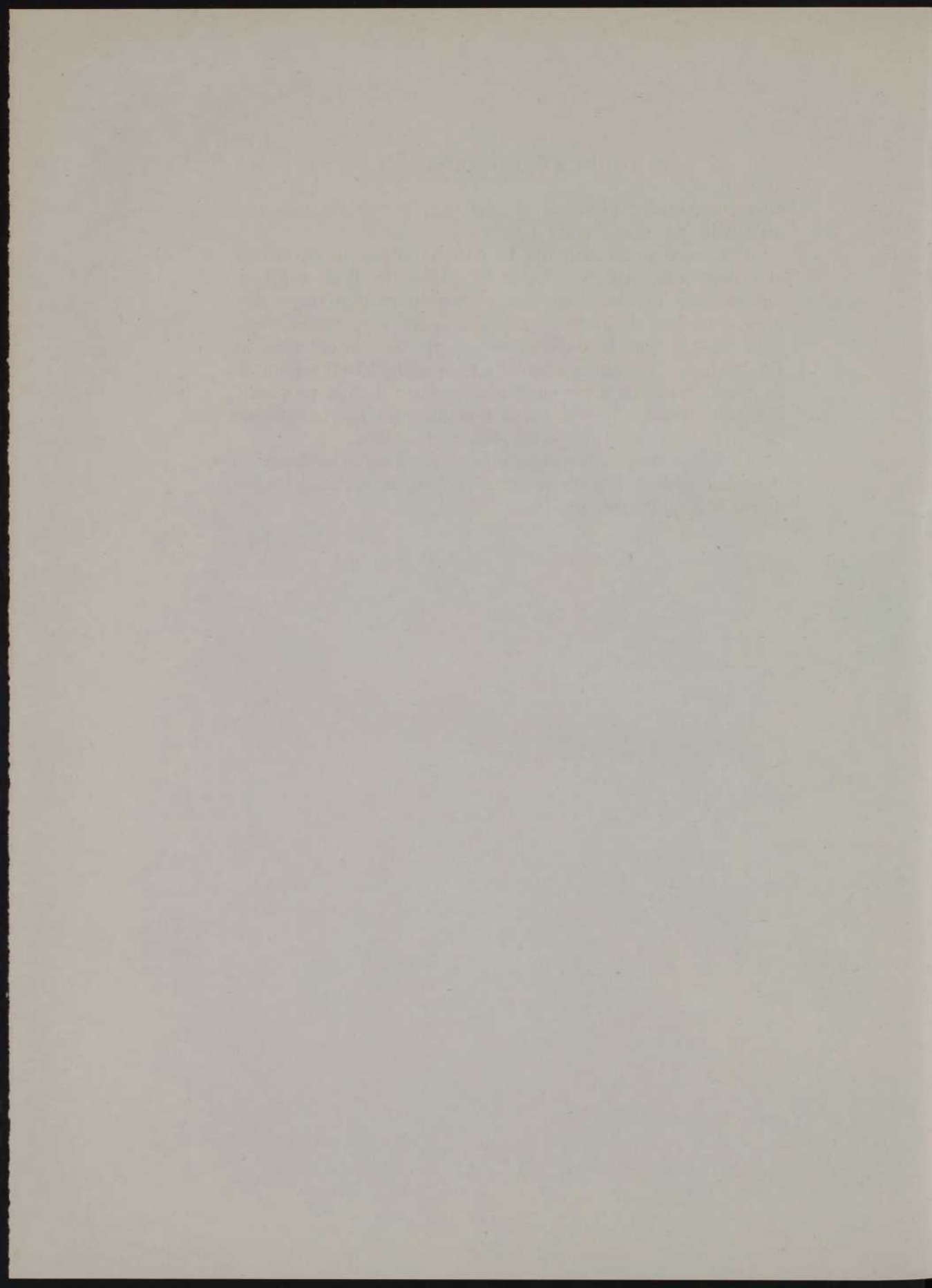
Au cours de nos années de jeunesse, Paul de Martigny m'a souvent parlé d'un livre qu'il projetait d'écrire, *Mémoires d'un garnement*. Les souvenirs de son enfance à Saint-Jérôme qu'il nous aurait donnés nous auraient valu, j'imagine, une

œuvre spirituelle, piquante et originale. Je regrette toujours, qu'il n'ait pas donné suite à cette idée.

Il y a quatre ou cinq ans, Paul de Martigny fit un voyage aux Bermudes, aux Antilles et à la Guyane. Il en rapporta sept ou huit articles d'un style chatoyant et tout imprégnés, pour ainsi dire, du lourd parfum des fleurs tropicales. Chaque page était comme un tableau brossé par un maître coloriste. En les lisant, je songeais aux livres que de Martigny aurait écrits s'il était allé vivre en Algérie comme il se le proposait, à ces volumes auxquels il aurait mis quelques lignes originales de dédicace et que j'aurais lus avec tant de joie.

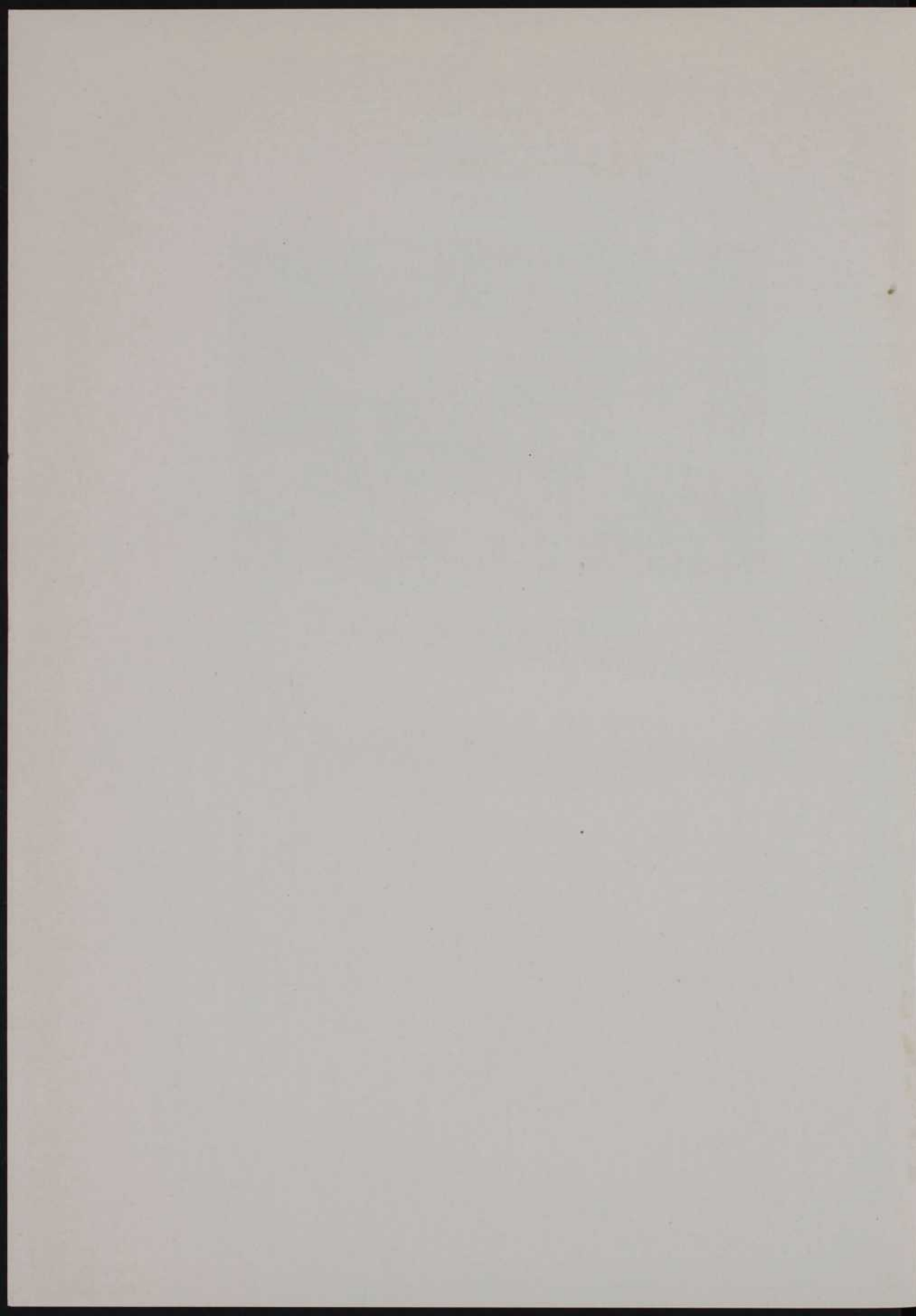
La petite maison blanche au bord de la mer chantante où il voulait aller se reposer et vivre la dernière partie de sa vie n'aura été qu'un mirage . . .







VALDOMBRE (CLAUDE-HENRI GRIGNON)
corrigeant les épreuves de son pamphlet



CLAUDE-HENRI GRIGNON

PAMPHLETAIRE, romancier, conteur, critique et poète, Claude-Henri Grignon est l'une des figures les plus vivantes, les plus pittoresques, les plus énergiques, les plus intéressantes et les plus en vue de la présente génération. Lorsqu'il écrit, l'auteur des *Pamphlets de Valdombre* s'exprime avec la fougue, l'ardeur, la conviction d'un tribun ou d'un prédicateur-missionnaire. Avec lui, il ne s'agit pas de délicates nuances, de subtiles distinctions. Grignon n'a que faire de pareilles vêtillies. Il écrit pour exprimer son opinion, son goût pour tel ou tel livre, tel ou tel écrivain, ou sa haine et son mépris pour telle autre œuvre ou tel plumitif; il écrit pour dire le bien ou le mal qu'il pense de tel homme politique ou de tel personnage de notre histoire. Et ces opinions, ces goûts, ne sont jamais de fades à peu près, mais la véhémence et catégorique affirmation d'un homme criant son admiration ou clamant sa haine. A une autre époque que la nôtre, Grignon eut été un prophète dont il a la foi, l'emportement et le manque de toute crainte à l'égard des puissants. N'étant pas prophète, il est pamphlétaire. Parlant de lui, Valdombre (pseudonyme adopté par Grignon) dit: Je ne suis pas homme à recourir aux euphémismes. J'ai toujours compris que le seul orgueil de l'écrivain, c'est de pouvoir dire franchement ce qu'il pense, et dans une langue qui, pour n'être pas celle de sorbonnards ou des salonnards, ne traîne pas nécessairement dans les carrefours.

Grignon a foi en lui et ce qu'il pense, il l'écrit sans se soucier un moment de savoir si ce qu'il dit plaira ou déplaira à qui que ce soit. Contrairement à tant d'autres qui tiennent la plume, il écrit parce qu'il a quelque chose à dire. Le plus bel éloge qu'on puisse lui décerner, celui dont il est le plus fier, est de dire qu'il est le disciple de Léon Bloy. Comme cet écrivain dont il a l'âpre énergie, la cinglante verve et le robuste talent, il aime à fouetter ceux qu'il a pris pour victimes et à rabaisser les orgueilleux qui recueillent un encens ou des honneurs immérités. On peut ne pas partager les goûts et les opinions de Grignon — et j'avoue que pour ma part, cela m'arrive souvent — mais on ne peut manquer de goûter et d'apprécier son style véhément, vigoureux, plein de verdeur, imagé et emporté qui fait songer à une multitude en fureur qui se précipite avec de furieuses clameurs pour détruire, démolir, massacrer.

Bien qu'il soit jeune encore, Claude-Henri Grignon possède déjà un bagage littéraire considérable. Il a débuté en mai 1922 par une brochure *Les Vivants et les autres*. En 1928, il a publié *Le secret de Lindbergh*, vaste poème en prose d'une haute et forte inspiration. Puis il a successivement fait paraître: *Ombres et clameurs*, regards sur la littérature canadienne, 1933, *Un Homme et son péché*, roman, 1933, *Le Déserteur* et autres récits de la terre, 1934, et *Précisions sur Un Homme et son péché*, conférence, 1936.

Pour des raisons qu'il n'a pas données, Grignon a remis indéfiniment la publication d'un volume de critiques, *Figures françaises*, dont il avait annoncé la prochaine parution, il y a près de trois ans.

Après avoir été pendant quelque temps fonctionnaire à Québec, Grignon a repris la plume, ce qui est son vrai métier, la vocation à laquelle il était appelé de tout temps et il publie les *Pamphlets de Valdombre*, publication mensuelle qui est la chaire du haut de laquelle il approuve ou condamne, fulmine, pulvérise.

Enthousiaste, violent, affirmatif, convaincu, le verbe haut, sonore, caractère absolu, tel est Valdombre.

Dans l'œuvre diverse et variée de Claude-Henri Grignon, *Un Homme et son péché* est le livre que je préfère. Et je le préfère parce que c'est une magistrale étude de caractère, une remarquable peinture de mœurs. L'écrivain a représenté là un type d'avare, d'usurier, et il l'a peint avec des traits solides et hardis, lui a donné un relief saisissant. Réellement, c'est un portrait rudement campé qui se grave dans la mémoire. Séraphin Poudrier le riche, est sûrement l'un des personnages les plus solidement dessinés qui soient dans notre littérature. Avec cela, le roman abonde en détails pittoresques et savoureux. L'on voit la vie sordide, misérable de l'avare victime de la passion de l'argent. L'on reste presque révolté de sa conduite inhumaine, mais ce qui nous apparaît ainsi, est justement la marque du caractère que le romancier veut nous montrer. L'homme dominé par une grande passion, une passion tyrannique, ne saurait agir comme le commun des mortels. Les appétits qui sont en lui le forcent à agir comme il le fait. Ils sont le mobile de ces actions qui déconcertent souvent celui qui ne s'arrête pas un moment pour réfléchir à ce que peut faire accomplir une impérieuse passion. L'on a dû faire quelques reproches à l'auteur d'*Un Homme et son péché*, on a dû l'accuser d'avoir exagéré puisqu'il a cru bon de publier une explication de son livre. Pour moi, le type de Séraphin Poudrier m'apparaît comme très vrai. J'en ai connu un dans le même genre, qui a laissé dans sa paroisse une espèce de légende et qui, après une vie misérable, toute de privations, dans la saleté et l'ordure, est mort riche, très riche. J'en sais un autre, qui a étendu ses tentacules sur plusieurs paroisses, qui a dépouillé des douzaines de familles de leur terre et les a forcées à s'expatrier aux Etats-Unis. Il est mort millionnaire.

Les avares paraissent des cas isolés, mais ils ne sont cependant pas très rares. Il en est des foules de par le monde. Chaque semaine, les journaux nous racontent des histoires de gens morts d'inanition, après avoir vécu comme de pitoyables indigents dans de pauvres chambres sales où ils tenaient cachées dans des boîtes, des vases ou des paillasses, d'importantes sommes en argent, billets de banque et débentures. N'a-t-on pas lu dernièrement cette histoire d'un vieil homme

vivant chichement du secours direct qui avait pour plus de \$300,000 de diamants et de pierres précieuses dans son vieux matelas?

Un homme qui avait tout ce qu'il faut pour devenir un grand saint mais qui a mal tourné, telle est l'impression que m'a donné le héros d'*Un Homme et son péché*. Poudrier est réellement le type que domine impérieusement la passion du lucre et qui, pour l'assouvir, accepte non seulement les plus grands sacrifices, mais qui dompte l'instinct humain, l'instinct animal et mâte la nature. Ainsi, non seulement l'avare se prive de manger lui et sa femme, non seulement il souffre du froid pour économiser le bois de chauffage, quelques pauvres rondins, mais marié, il résiste à l'aiguillon de la chair, il se refuse les joies de la paternité parce que "des enfants ça finit par coûter cher". Avec une volonté pareille, avec un tel mépris de la nature et de son corps, Séraphin Poudrier, s'il avait essayé de tuer sa passion pour l'or, aurait certes pu devenir un grand saint. Mais voilà! nous n'aurions pas eu l'histoire d'*Un Homme et son péché*. Et vraiment, ce serait regrettable.

Les personnages du roman sont vigoureusement peints, bien en chair. C'est que Grignon connaît ses campagnards. C'est un enfant du Nord, des Laurentides. Il a été élevé à Sainte-Adèle et il a vécu là presque toute sa vie. Il adore ce coin de terre et ses montagnes. Les gens dont il nous raconte l'histoire, il les a vus à l'œuvre, il leur a parlé et c'est pour quoi il nous en fait une peinture si vivante, si fidèle. Grignon connaît ses personnages comme Millet connaissait les paysans qu'il a peints dans *L'Angelus*, *Les Glaneuses* et tant d'autres toiles qui perpétueront à jamais le nom de l'artiste. Il ne s'agit pas ici d'un écrivain qui va passer une vacance dans une localité et qui, avec les hâtives et superficielles observations qu'il a pu recueillir, avec les brefs aperçus qu'il en a obtenus bâtit un roman dans lequel l'imagination a autant de part que les choses vues. Non, ce n'est pas là le cas de Grignon qui est avant tout un artiste sincère et qui décrit des types ayant vécu autour de lui et bien réels.

Non seulement Poudrier, l'avare, est un caractère original, mais sa maison est fort caractéristique et reflète bien la

personnalité de celui qui l'habite. Jetons un coup d'œil sur le salon de l'avare. Au milieu, une grande table carrée recouverte d'une vieille toile cirée, jadis rouge, sur laquelle repose depuis un demi-siècle un globe de verre avec deux mèches de cheveux et un pâle portrait du grand-père de Séraphin Poudrier, un poêle que l'on allume deux ou trois fois par année, un bout de catalogne, deux berceuses recouvertes de peaux de mouton et un vieux fauteuil. Sur le mur, des chromolithographies de Léon XIII, Laurier, Louis Riel et un vieux fusil pointant vers un accordéon disloqué. Le principal meuble est un secrétaire renfermant les contrats, billets et papiers. C'est dans cette pièce qui a servi de chambre mortuaire à trois générations de Poudrier que l'on voit l'avare faire signer à la lueur d'un cierge un engagement ruineux à un pauvre diable d'emprunteur.

Dans son grenier, dans une chambre toujours fermée à clef et où nul ne pénétrait jamais, l'avare gardait au fond d'un sac d'avoine l'argent de l'usure. Et cet argent, il y pensait sans cesse, il montait en haut pour le voir, le palper, le caresser. Pas une seule fois sa femme ne franchit le seuil de cette pièce. La compagne de Barbe-Bleue entra un jour dans la chambre interdite. Celle de l'avare, jamais.

Séraphin Poudrier lorsqu'il était célibataire vivait avec trois sous par jour, soit une somme globale de dix piastres par année. Non, ce n'est pas lui qui, comme ces deux chômeurs gelés à mort au cours d'une saoulerie à l'île Charron aurait acheté une dinde de 22 livres pour le repas de Noël. Non, pas lui! La dinde, il n'en connaissait seulement pas le goût. Et quant à en régaler son chien, comme faisaient ces gens, s'il en eût eu un, il aurait considéré cela comme un sacrilège. Un jour que Donaldda, sa jeune femme avait voulu se servir une seconde fois de mélasse, l'avare lui avait agrippé la main qu'elle tendait vers le pot et lui avait dit: Une fois c'est assez. Ce demiard là, à nous deux, devrait durer au moins deux mois.

Cette Donaldda, est un être faible, timide, sans volonté aucune. Dans sa maison, elle est moins qu'une servante. C'est elle qui va dételer le cheval lorsque son mari arrive du village. Complètement et absolument dominée par la tyrannique auto-

rité de son maître, elle n'ose même pas manger à l'heure des repas s'il n'est pas là. A ce régime d'ascète, elle meurt d'épuisement, de privations et de misères, après un an et un jour passés sous le joug de l'avare. Elle meurt, la pauvre Donalda "pendant que le vent d'hiver court sur la couverture de bardeaux, dans la plaine et sur les coteaux". Et on l'ensevelit dans une robe, don de sa belle-sœur, la seule belle robe qu'elle eût jamais portée. On l'enferme ensuite dans un cercueil en sapin blanc fabriqué dix ans auparavant par l'avare pour une de ses parentes gravement malade mais qui s'était rétablie. La dernière nuit que la morte passe à la maison, l'avare dort comme un bienheureux. "Ce maudit là, fait le cousin Alexis, quand il ne compte pas ses piasses, il dort".

Au moment de partir pour le cimetière, un voisin présente ses condoléances à Poudrier. "Ce que le bon Yue fait est ben faite", répond notre avare. Quelle résignation à la volonté divine! Job accablé d'épreuves par Jéhovah et assis sur son fumier n'a pas mieux parlé. Ah! oui, Séraphin Poudrier avait tout ce qu'il faut pour faire un grand saint. Au cours de la route, l'avare monologue: "Pis, ma femme morte, je m'en vas pouvoir ménager tant que je voudrai." Il ne s'embarrasse pas de regrets superflus. Oui, sa femme commençait à lui coûter cher. Ne s'était-elle pas achetée des lacets de bottines, du ruban, des épingles à cheveux! Maintenant qu'il était veuf, il trouvait la vie belle.

L'arrivée du printemps avec sa tiède température, ses douces brises, sa verdure, ses fleurs, ne trouble pas l'avare accaparé, possédé tout entier par sa passion de l'argent. Mais il a été si dur, si impitoyable pour ses débiteurs qu'un jour, alors qu'il était aux champs, il voit sa maison en feu. L'on comprend qu'une main vengeresse a allumé l'incendie. Affolé, l'avare se précipite, fonce dans l'habitation en flammes pour sauver son argent caché dans un sac d'avoine. Il y périt. Lorsqu'on trouva son cadavre calciné, il tenait dans une main une pièce d'or. C'est la fin de l'avare, la fin d'*Un Homme et son péché*.

On s'imagine entendre l'oraison funèbre des habitants: Ce maudit là, il l'a bien mérité.

Voilà un livre comme je voudrais que Grignon en écrive encore encore trois ou quatre. Voilà une œuvre comme les jeunes romanciers devraient s'efforcer d'en produire. Les critiques ne seraient plus alors en droit de poser l'humiliante question: existe-t-il une littérature canadienne?

Le Déserteur, premier conte du volume de ce nom est un récit que je qualifierai de tragique, car il nous montre la pitoyable déchéance d'une brave famille de cultivateurs qui abandonne sa terre, la belle campagne, pour s'en aller vivre à la ville. L'histoire s'ouvre sur cette scène triste entre toutes: la vente à l'encan des meubles de ménage, des instruments aratoires, des bêtes, en un mot, du roulant de la ferme. C'est là un tableau vivant, réaliste, rudement brossé. Puis, l'on voit nos campagnards arrivant à la ville et s'installant dans un petit logis sordide, dans un quartier populeux rempli d'ivrognes et de prostituées. Le fils et les deux filles trouvent des emplois, mais non aux salaires qu'ils avaient espérés et ils en dépensent une bonne partie pour s'habiller. Le père qui avait compté sur une place de gardien de nuit ne trouve rien à faire et se met à boire. La dépression arrive et les enfants perdent leurs jobs. Alors, avec l'argent qui reste de la vente de la terre, l'on achète un pauvre petit restaurant sur le point de faire faillite et où bientôt, le père vend du whiskey de contrebande. Alors, au cours d'une rixe entre habitués de l'établissement, le père intervient et frappe l'un des combattants avec une bouteille de bière, lui fracturant le crâne. Et l'ancien cultivateur s'en va au bagne pour sept ans. Tragique. Je trouve cela franchement tragique.

A notre époque d'écoeuvante vacherie où l'idéal de tant de familles de la campagne paraît être de s'en aller à la ville pour se mettre sous le secours direct, de se faire nourrir par les autres, de vider des bouteilles de bière, de se tenir les pieds au chaud dans le fourneau, de téter la pipe, de vivre dans la fainéantise, en un mot, de se donner le plus de bon temps possible sans fournir le moindre effort, le conte *Le Déserteur* comporte une rude morale. Il fait voir ce qu'il en coûte d'abandonner la terre qui nous fait vivre; il montre là où conduisent la paresse et l'ivrognerie. Ce sont de belles, vraies et fortes pages que Grignon a écrites là.

Il y a d'admirables choses dans ce volumes de contes, des choses simples et très vraies: la vie, la vie de tous les jours, les hommes et la nature vus par un véritable artiste. Dans le récit *Le dernier lot* je trouve ces deux lignes: "L'air était bleu et vif. La lune haute et couleur d'une pièce d'or, éclairait la misère des hommes."

Voilà comme écrit Grignon. Dans le même conte, page 85, je tombe sur ce passage: "Un seul geste de la main, de bas en haut, parmi la fumée des pipes. Un seul salut. Et de nouveau le whiskey éloquent tremblottait dans les verres à patte. Que la vie est bonne. Ce fut un sentiment. Que l'amitié est douce le soir de Noël. C'en fut un autre."

La vie du peuple est ramassée là et présentée en quelques lignes. Comme l'auteur connaît ses gens, comme il les comprend et comme il comprend la nature humaine. Il possède de la vie une vision réaliste et il écrit avec franchise, avec sincérité et avec talent. Que pouvons-nous lui demander de plus?

* * *

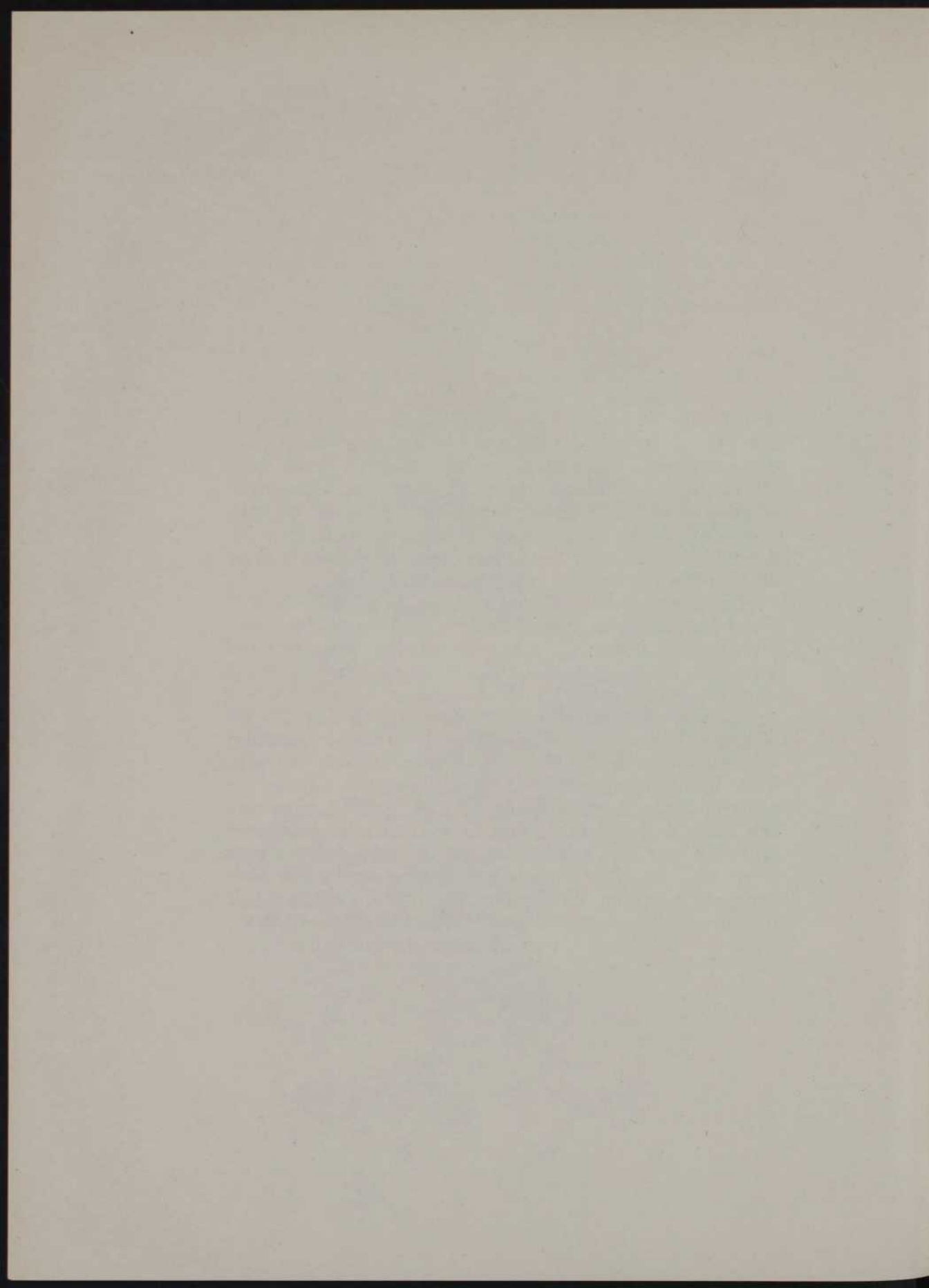
Dans *Ombres et clameurs*, volume de critique, Grignon porte jugement sur neuf écrivains: Marie LeFranc, Albert Pelletier, Jules Fournier, l'abbé Lionel Groulx, Alfred Desrochers, Germain Beaulieu, Lionel Léveillé, Lucien Rainier et Harry Bernard. Notre pamphlétaire goûte fort le talent et les œuvres de ces écrivains si l'on excepte Bernard qu'il louange comme romancier mais qu'il déteste comme critique. C'est justement l'étude sur Bernard que je préfère dans ce volume à cause des trois ou quatre pages sur Baudelaire. L'auteur de *Juana, mon aimée* ayant parlé de l'influence de l'auteur des *Fleurs du mal* sur la poésie canadienne, Grignon relève le gant et charge à fond de train et à grands coups d'estoc et de taille comme l'on disait autrefois, afin de pourfendre le misérable qui ose blasphémer le "dieu Baudelaire". Ces pages sont sûrement les plus belles et les plus vibrantes du livre. Grignon s'est mis là tout entier et il est impossible de ne pas l'admirer. Pour cette enthousiaste défense de Baudelaire je pardonnerai à Grignon d'autres jugements auxquels je suis loin de sous-

crire. Ainsi, dans ses pamphlets, à l'occasion de la *Vie de Jésus* de Papini, il parle de Renan et d'Anatole France avec le dédain qu'il aurait aujourd'hui pour le vieux traîneau avec lequel il jouait dans son enfance. Si, avec les années, Valdombre est devenu insensible au charme, à la douceur, à la fraîche poésie de la *Vie de Jésus* de Renan, il est à plaindre, car pour moi, ce livre est l'un des plus beaux qu'il m'a été donné de lire. Au milieu d'une existence de surmenage et d'activité dévorante, la lecture des *Origines du christianisme*, de l'*Histoire du peuple d'Israël*, de l'*Avenir de la science*, de *Ma sœur Henriette*, des *Drames philosophiques* a été pour moi une détente, une halte d'une heure dans un jardin fleuri et avec de belles allées d'arbres. Et dans les loisirs que je goûte aujourd'hui, si je ne pouvais me régaler de quelques pages de *L'île des pingouins*, de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, de *Thais* et de *Sur la pierre blanche* d'Anatole France, peut-être trouverais-je la vie moins belle.

Les pages sur Jules Fournier et sur l'abbé Groulx sont parmi les plus importantes d'*Ombres et clameurs*. Elles sont écrites par un homme qui a lu attentivement ces auteurs, qui les a compris, qui parle d'eux de façon très judicieuse et qui se plait à faire voir leurs qualités.

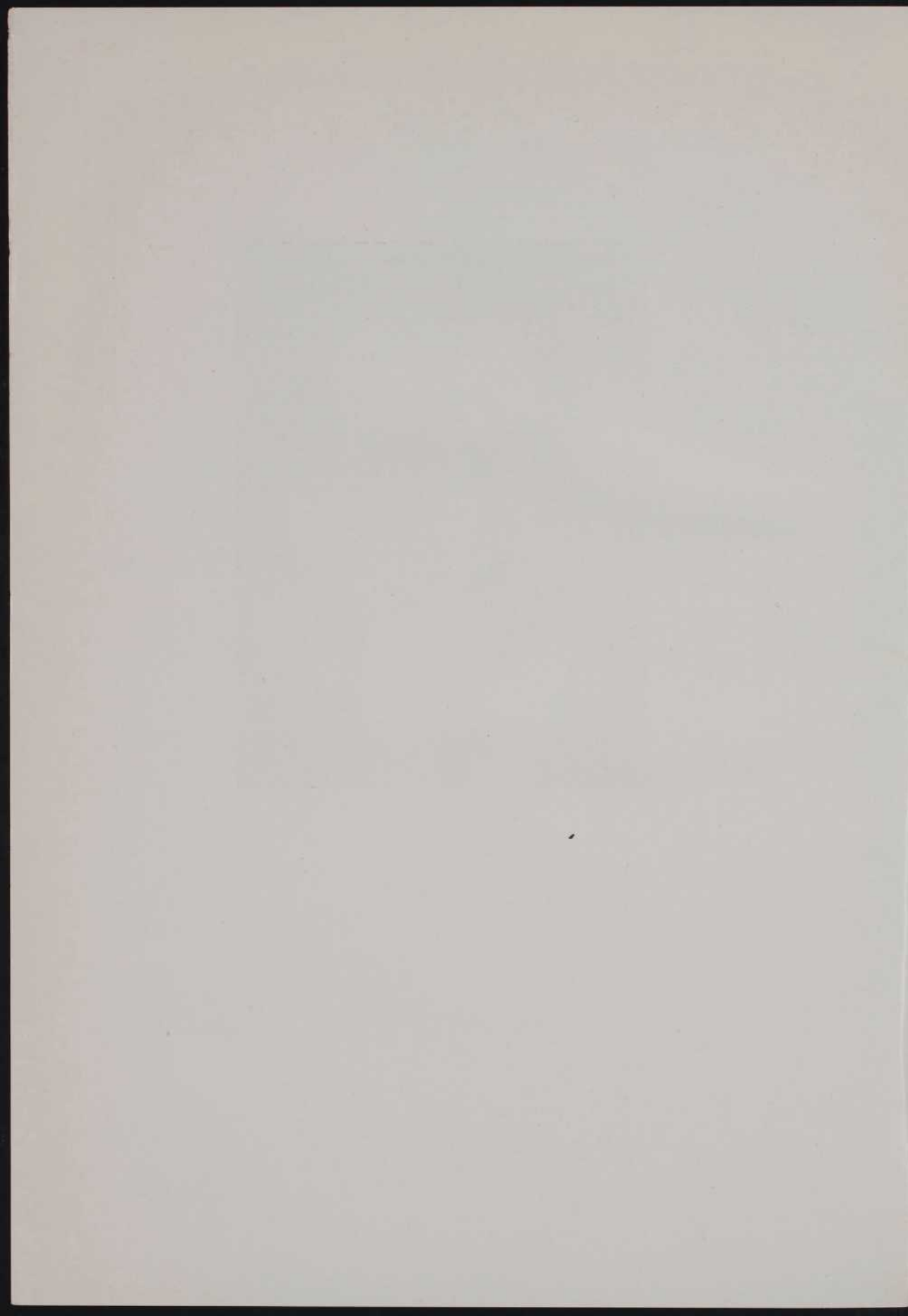
Là où Valdombre est dans une classe à part, c'est dans ses dédicaces. Si jamais il vous adresse un de ses livres, vous aurez à le recevoir un double plaisir car la page de garde qu'il griffonne à votre intention d'une plume vigoureuse inspirée par un cœur généreux est un hommage tout spécial, bien personnel, qui vous comblera de joie. C'est comme la chaleureuse bienvenue que vous accorde un ami bien cher lorsque vous entrez chez lui. Peut-être un jour, comme on l'a fait pour Barbey d'Aurevilly, un fervent des lettres s'avisera-t-il de recueillir ces lignes tracées par l'auteur d'*Un Homme et son péché* au seuil de ses œuvres offertes à des camarades.







GERMAIN BEAULIEU



GERMAIN BEAULIEU

CELUI-LA est arrivé en ce monde avec un cœur plein de tendresse, une âme extrêmement sensible, un goût très vif de la nature et des aspirations de bonheur qui le faisaient vibrer profondément. Mais le destin d'un être s'accorde rarement avec les qualités et les dons qu'il porte en lui. Ce fut le cas de Germain Beaulieu.

Né à la campagne de parents très pauvres dont il fut tôt séparé, il a eu une enfance dure, pénible, austère, dénuée de cette affection dont il avait tant besoin. Ainsi, ses dispositions naturelles qui, dans des circonstances différentes, lui eussent rendu la vie très douce, lui firent sentir davantage l'amertume des privations qu'il endurait. Le souvenir de ces jours sans joie, de ce manque d'amour maternel a laissé en lui une trace ineffaçable. Il en a gardé une tristesse de sentiment, une espèce de timidité devant le bonheur, comme s'il n'osait croire aux joies grandes et complètes, comme s'il se disait qu'elles ne sont pas pour lui. Oui, cette enfance chez des étrangers a laissé comme une ombre sur sa vie. Celui-là n'a pas rencontré une madame de Warens pour le gâter. Tristement, Beaulieu réalise qu'il a manqué quelque chose et il sait que c'est une perte irréparable. Cela eut une influence sur son caractère. Le jeune garçon était vaillant et courageux et il commença à gagner sa vie à l'âge de quatorze ans. Grâce à son talent, à son travail et à son énergie, il est parvenu à s'instruire presque par lui-même et à se faire admettre au Barreau. C'était certes un beau résultat, mais la pro-

fession d'avocat ne l'enthousiasmait guère. Alors, il sut obtenir une charge importante et lucrative. Ah ! s'il avait eu la prudente sagesse bourgeoise, s'il avait admiré sans restriction et avec béatitude les beautés de nos institutions, s'il avait affiché le respect qu'il convient pour les idées acceptées par les bien-pensants, il aurait vécu une vie pleine de satisfactions et d'agrément et il serait sûrement à l'heure qu'il est marguillier de sa paroisse. Mais voilà, il ne savait pas être heureux cet homme. Et alors qu'il menait une existence douce et facile, en touchant de gras émoluments, il s'aventura, cet imprudent, à exprimer des idées personnelles, à dénoncer des abus, à prêcher des réformes, jetant ainsi une note discordante dans le chœur des heureux et des satisfaits. C'était inconcevable. Une telle conduite était outrecuidante, choquante, outrageante et contraire à toutes les bienséances. On le lui fit bien voir. Beaulieu perdit sa position et ses enviables appointements. Il ne savait pas suivre les usages cet homme. Quelle idée aussi de vouloir jouer au réformateur ! Comme si de faire une heureuse digestion ne devrait pas être l'idéal de tout honnête homme.

Souvent, je songe aux dures luttes que Beaulieu a livrées. Je songe à ces campagnes de presse qu'il a menées pendant des années et qui ont fait du bruit. Parfois, je relis ses articles d'une si fine ironie signés Népomucène Hébardot, qui n'ont jamais été oubliés. Oui, il s'est attiré de cruelles représailles, comme tous ceux d'ailleurs qui combattent contre les abus, mais il ne s'est jamais plaint et il n'a jamais souhaité la pitié de personne. Il avait d'une fière plume lutté pour ce qu'il croyait être la bonne cause et il était satisfait.

Beaulieu a mené une vie plutôt errante, habitant tour à tour Montréal, Ottawa, Montréal de nouveau, et enfin Québec où il est présentement. A ses heures de loisirs, il écrit, il réfléchit, il étudie la nature. C'est un esprit méditatif ayant le culte de la raison et de la vérité. Avec cela, il accomplit consciencieusement sa modeste tâche et il envisage les hommes et leurs travers avec une souriante ironie. Son grand bonheur est d'aller passer quelques semaines à la campagne, à sa maison de Rigaud. Là, tout lui est joie et contentement : les fleurs sauvages, les insectes, le chant des oiseaux, le flot

qui meurt doucement sur la grève et même le brin d'herbe qui sort de terre. Bien qu'il ait publié peu de volumes, il a énormément écrit, mais à l'instar de Pénélope qui défaisait la nuit ce qu'elle avait fait le jour, Beaulieu satisfait d'avoir complété de nombreux manuscrits, d'avoir exprimé ce qu'il avait dans l'esprit et dans l'âme, a impitoyablement détruit après les avoir créées, une foule d'œuvres qui n'offraient plus d'intérêt pour lui puisqu'elles étaient réalisées. Nul autant que lui comprend la vanité d'écrire, de vouloir laisser son empreinte sur quelques esprits, de se survivre un faible temps. Et tranquillement, sans amertume, il a brûlé romans, poésies, comédies, estimant que la joie de les avoir écrits lui suffit amplement. Quelle modestie ! Quel détachement de la gloire ! Et cependant, Germain Beaulieu est l'un de nos meilleurs, de nos plus parfaits écrivains, un auteur d'une mordante satire, un délicat poète aux vers finement polis, pleins de douceur et de tendresse, un critique au jugement sûr, un dramaturge aux comédies étincelantes de verve et pétillantes d'esprit, un savant qui, avec la patience et la sagacité d'un J.-H. Fabre s'est penché sur les petits êtres, sur les insectes, pour nous décrire leur vie et leurs mœurs comme il l'a fait dans sa *Monographie des Melasides du Canada*. C'est un talent souple et extrêmement varié.

Que de belles pages il a jetées au feu et qui sont irrémédiablement perdues ! Un soir que nous avions causé littérature, Beaulieu me passa le manuscrit d'un roman, *Vision d'automne*, qu'il avait, me dit-il, complété en huit ou dix jours en 1910, un beau manuscrit écrit au fil de la plume, pratiquement sans rature, dans un cahier en cuir rouge. C'était, sous forme de lettres, l'histoire d'une âme noble, fière, généreuse et infiniment tendre. Débordant d'émotion, le récit était dans un style simple et naturel. C'était une tranche de vie, comme on disait autrefois. Je fus charmé, séduit par cette lecture. Quelques années plus tard, je m'informai auprès de Beaulieu de ce qu'il comptait faire de son roman. Il me répondit qu'il ne serait jamais publié pour la bonne raison que le manuscrit n'existait plus. "En déménageant, je l'ai perdu avec une caisse qui contenait bien d'autres œuvres.

J'en remercie la Providence, car cela m'a épargné la peine de brûler tout cela moi-même."

Beaulieu m'a aussi fait lire le manuscrit d'une étude satirique intitulée *Les Patagons vus à la loupe*, qui est bien la plus amusante et la plus spirituelle peinture de mœurs qui ait jamais été produite au Canada. En lisant ces pages, on songe à ce chef-d'œuvre qu'est *L'Île des Pingouins*, d'Anatole France. C'est de la même verve et de la même qualité d'ironie. Il est difficile de railler plus finement, avec autant d'esprit les travers d'un peuple, les ridicules de ces braves Patagons que ne l'a fait Germain Beaulieu. Le chapitre sur les titres et les décorations est amusant au possible et causera, à n'en pas douter, une formidable gaieté chez les lecteurs en même temps qu'il provoquera chez certains des grincements de dents et fera éclater de fureur et d'indignation quelques encombrantes baudruches qui veulent se faire passer pour des lanternes. Je souhaite ardemment de voir bientôt paraître ce livre et d'en avoir un exemplaire dans ma bibliothèque. Cette étude sera sûrement avec *Nos Immortels* le principal titre de gloire de cet auteur.

Germain Beaulieu est un poète d'une fine sensibilité comme l'était Sully Prud'homme et son tempérament, son talent et sa facture s'apparentent à ceux du poète français. C'est un artiste raffiné et sa pensée et ses sentiments ont une noblesse et une délicatesse qui enchantent le lecteur. Le rythme et la cadence du vers, souple et d'une rare perfection, charment l'oreille par leur harmonie. Qu'on lise cette petite pièce de douze vers qui donne une excellente idée de la maîtrise du poète, de la tendresse qui émane de son âme:

PUISQUE

Puisque j'ignore la douceur
De longs cheveux sur mon épaule
Et d'une haleine qui me frôle,
J'ai clos mon cœur.

Puisque toute espérance est morte,
Puisqu'elle ne reviendra pas
M'émouvoir du bruit de ses pas,
J'ai clos ma porte.

Puisque l'astre capricieux
Qui, toujours, m'indiqua la route
Ne resplendit plus dans la voûte,
J'ai clos mes yeux.

La coupe du vers et la métrique me rappellent *Ici-bas tous les lilas meurent* et *Chanson de mer* de l'auteur du *Vase brisé*. Et c'est la même perfection dans la forme.

Il est infiniment regrettable que les vers de Beaulieu n'aient pas été réunis. Tant de pièces éparpillées dans les journaux et les revues formeraient un volume qui serait un régal pour les fervents des lettres. Evidemment, Beaulieu pêche par excès de modestie ou, comme je l'ai dit plus haut, il est trop pénétré de la vanité de faire imprimer des livres. Tous ses amis déplorent qu'il ne se soit jamais décidé à publier ses *Libellules* auxquelles il a longtemps travaillé. Cela viendra-t-il un jour? Je n'ose l'espérer, car autant Beaulieu aime à écrire, autant il se plaît à détruire, à brûler, brûler, brûler...

Nos Immortels, série de portraits fantaisistes, humoristiques et funambulesques des principaux membres de l'Ecole Littéraire est un livre d'une verve extraordinaire, capable de chasser les plus noires humeurs, de dissiper un ennui considéré incurable. La maîtrise avec laquelle Beaulieu a réussi ses savoureux pastiches du style et de la manière des différents écrivains de l'Ecole est quelque chose qui tient du prodige. Il n'est pas douteux que *Nos Immortels* et *Les Patagons vus à la loupe* assureront à Germain Beaulieu une place des plus honorables dans l'histoire des lettres canadiennes. Ces œuvres spirituelles et d'une si franche ironie seront encore lues avec plaisir par les générations futures quand tant d'autres écrits d'aujourd'hui auront glissé à l'oubli complet.

J'évoque souvent les séances de l'Ecole Littéraire à la maison de Beaulieu, rue Christophe-Colomb où, au milieu de ses livres (quelle belle édition de Boileau il possède!) il accueillait si cordialement les membres du groupe, de ce groupe dont il a été président et qu'il a longtemps maintenu debout en dépit des défections, de la tiédeur et de l'indifférence de nombre de ses adhérents. C'est son zèle et son enthousiasme

qui ont tenu ensemble pendant des années la demi-douzaine des derniers sociétaires. Il ne sera pas sans intérêts de dire que c'est à lui, que c'est à son initiative que revient le crédit de la fondation du *Terroir*, organe de l'École, qui vécut un an et la publication du volume collectif *Soirées de l'École Littéraire* paru en 1925.

Poète, critique, romancier, dramaturge, savant, Germain Beaulieu est tout cela et davantage. Ce n'est pas seulement un artiste, c'est un sage. Il ne possède pas seulement une belle intelligence, mais aussi un cœur noble et généreux, un caractère probe et loyal. C'est une nature d'élite. Son amitié honore ceux qui en sont l'objet. Dans le monde des lettres, il n'est pas de plus digne, ni de plus estimable.





JEAN CHARBONNEAU, à droite,
donnant une entrevue à son ami
Paul de Martigny



JEAN CHARBONNEAU

POÈTE, penseur et critique, Jean Charbonneau a lentement et patiemment édifié le plus fier et le plus important monument littéraire qui soit en terre canadienne. Il est aujourd'hui la figure dominante dans nos lettres, l'une des plus nobles et des plus dignes d'admiration. Après avoir publié en 1921 *Les Blessures* à Paris, chez Lemerre, il a tour à tour fait paraître *L'Age de sang*, *Les Prédestinés*, *L'Ombre dans le miroir*, *La Flamme ardente* ainsi que quatre volumes en prose: *Des Influences françaises au Canada* et *L'Ecole Littéraire de Montréal*. En plus, deux autres volumes de poèmes sont entièrement terminés et prêts à être livrés à l'imprimeur. C'est là un bagage artistique qui peut avantageusement soutenir la comparaison avec celui de maints écrivains de la vieille France. Et cela, non seulement sous le rapport de la quantité, mais de la qualité.

L'existence toute entière de Charbonneau a été consacrée aux lettres, à la littérature. A vrai dire, il a exercé la profession d'avocat, mais en réalité, sa vie a été vouée à l'art et à la poésie. Il a créé une œuvre réfléchie, pleine de pensée, de noblesse et d'une remarquable perfection. Disciple de Leconte de Lisle et de Sully Prud'homme, Jean Charbonneau s'est constamment appliqué à ciseler des vers d'une forme impeccable. Il a produit des poèmes d'une rare beauté et d'une haute inspiration.

Certes, Charbonneau n'a pas traduit les rêves de ses concitoyens. Heureusement. En effet, il n'a rien de commun avec

l'immense troupeau veule, servile, sans idéal et d'un grossier matérialisme. Simplement, il vit à l'écart, dans le silence, la méditation, le travail. Il ne recherche ni les applaudissements, ni la gloriole. La beauté et la perfection de ses vers sont sa récompense, la seule à laquelle il aspire. Comme cela fait contraste avec les arrivistes de la plume qui se bousculent pour essayer de se placer au premier rang! Son œuvre toute de pensée et d'harmonie s'adresse à une élite, à ceux qui ne laissent pas leur cerveau en friche, qui se paient le luxe de réfléchir, de méditer et qui peuvent goûter le charme du rythme et la cadence musicale de la poésie. Evidemment, Charbonneau n'écrit pas pour les enragés de jazz, pour les admirateurs fanatiques des crooners, pour les auditeurs de discours d'échevins, ni pour les maniaques de vitesse qui traversent les grandioses paysages de la Gaspésie à cinquante ou soixante milles à l'heure. Il écrit pour les lecteurs qui possèdent une âme.

La muse de Charbonneau n'est pas souriante. Elle est grave, réfléchie, souvent amère; son regard par moments inspiré, est fréquemment désabusé, et sa voix qui trouve à certaines heures des inflexions d'une grande douceur a généralement un accent empreint d'une profonde tristesse. C'est une muse fidèle. Elle s'est fait entendre à lui avant qu'il eût ses vingt ans et aujourd'hui que ses cheveux grisonnent, elle continue de lui inspirer des poèmes remplis d'une profonde philosophie.

J'en ai entendu qui disaient: Oui, cela lui est facile d'écrire. Il a reçu un patrimoine, il a toujours été à l'abri des préoccupations d'argent et il n'a pas eu à lutter pour la pitance quotidienne. Combien injuste cette affirmation! Car si Charbonneau s'est réellement trouvé dans une situation indépendante, il a été assez sage pour conserver le bien dont il a hérité, tandis qu'il y a tout lieu de supposer que ceux qui l'envient auraient, à sa place, dissipé et le patrimoine et leur santé sans rien produire.

Esprit très cultivé, possédant à fond l'histoire des dieux, des religions et des peuples d'autrefois, connaissant les mythes, les fables, les philosophies des anciennes races, Charbonneau se meut à l'aise dans les siècles disparus. Doué d'une belle imagination, il évoque dans ses poèmes les scènes des premières époques humaines. Les visions qu'il nous présente sont

claires, nettes, saisissantes, dramatiques et proclament qu'il est un poète de premier ordre. Ces qualités sont particulièrement en évidence dans les grands et impressionnants tableaux qu'il trace à chaque page de son livre *L'Age de Sang* qui est une œuvre de haute envolée et d'une magnifique inspiration.

* * *

L'Ombre dans le Miroir (un bien beau titre) me fait songer au célèbre tableau de Charles Gleize, *Les Illusions Perdues*. Dans les poèmes de Charbonneau comme dans la toile de l'artiste français, le voyageur de la vie s'embarque jeune, joyeux, vibrant d'espoir, mais seulement pour arriver plus tard désabusé, désenchanté, au soir de l'existence,

pèlerin lassé

Qui traîne sous ses pas la cendre du Passé.

Ce livre est, dans l'œuvre de Jean Charbonneau, celui qui m'a fait vibrer davantage, celui que je peux ouvrir au hasard et toujours relire avec un plaisir nouveau.

Le poète nous fait voir le Château du Bonheur et l'homme fatigué de sa présente félicité, désireux de s'évader, d'aller à la recherche de nouvelles joies. Il part, quittant le jardin où il vécut longtemps, mais

La lumière et l'extase y demeurent encloses,
Tu trouveras toujours parmi toutes ces roses
La jeunesse des dieux et l'immortel printemps.

Il va.

Cueille sur ton chemin toutes ces fleurs écloses,
Et t'imprégnant de l'âme immortelle des roses
Respire leur parfum sans craindre d'en mourir,

Cela est beau comme les quatrains d'Omar Khayyam.

Le voyageur s'éloigne mais pourra-t-il oublier le souvenir des lieux où il a vécu de si beaux jours?

Vous aurez beau partir vers des rives lointaines,
En vous se gravera la forme de vos champs;
Rien ne remplacera l'arome de vos plaines,
Rien ne sera plus pur que l'écho de leurs chants.

Il va le pèlerin. Il boit à la coupe de la jeunesse.

Sois mon inspiratrice, ô Jeunesse, et demeures
Un astre triomphant des ombres de la nuit!

Après cette invocation viennent la Prière à la Nature, le Jardin des Hespérides, l'Hymne à la Beauté, la Prière au Printemps, les Fleurs, le Rêve, la Belle Inconnue. les Moments d'Extase, les Adieux, pièces d'un grand charme.

Ce soir, pèlerin que la route
A lassé, je m'arrête en silence et j'écoute.

Puis c'est La Chimère, Ombre et Cendre, Désenchantement et, pour finir, le Retour du Prodiges et l'admirable et dramatique poème l'Ombre dans le Miroir qui donne son nom au volume. L'on voit l'homme vieilli, désillusionné qui revient au Château du Bonheur.

Accueille-moi. Ce soir, je reviens sans escorte...
O château, fais grincer les gonds de ta porte!
Personne ne répond. Un silence obstiné.

Le pèlerin s'avance vers une croisée.

Un rayon transparent envahit la fenêtre
Et sur les murs vieillis ayant soudain glissé,
A mes yeux éperdus, il a fait apparaître
Toutes les ombres du Passé.

A ce moment une ombre se dessine dans un vieux miroir, entre les colonnes. Le pèlerin l'interroge anxieusement:

Quelle ombre sur ce mur s'agite et se promène?...
Toi qui semble porter une figure humaine,
Qui donc es-tu, fantôme, hôte du vieux manoir?
Le spectre
Regarde-moi... Je suis l'Ombre dans le Miroir.
Le voyageur
L'Ombre dans le Miroir!
Le spectre
Je suis le spectre blême,
L'Ombre de ton passé, l'image de toi-même...

Je ne connais rien dans notre littérature qui surpasse cette scène en beauté dramatique.

* * *

Les Blessures, le premier livre de Jean Charbonneau est divisé en douze parties auxquelles le poète a donné des titres très heureux: Les Blessures, Printemps de la Vie, Saisons de

l'Amour, Aurores fleuries, Été de la Vie, Urne penchée, Bois de Santal, Automne de la Vie, Tour d'Ivoire, Hiver de la Vie, Vers la Splendeur des Cimes, L'Or des Crépuscules. Cela me suggère douze coffrets précieux, finement ouvragés, ornés de gemmes: opales, améthystes, calcédoines, chrysobéryls, renfermant des bijoux d'or, des bijoux rares, des bagues, des médailles, des reliques.

Ce livre d'un jeune homme révèle une pensée triste, amère. Lisons les titres de quelques pièces de la première partie: Le Corbeau, Les Ruines, Mystère, Monotonie, Fatalité, Obsession, Le Passé, Convoi funèbre, Vase de Tristesse, Oubli, Impuissance, Tourment, Epitaphe, Regrets, etc.

Sur ces thèmes mélancoliques ou plus exactement sur ces sujets de méditation, le poète exprime en des vers lapidaires des sentiments et des sensations qui éveillent en nous des échos très personnels. Ainsi, dans Saisons de la Vie:

Le printemps nous apporte un chagrin inconnu.
La vie est un étrange et fragile poème;
L'âme est prise d'un mal l'on ne sait d'où venu;
Nous regrettons de vivre et nous vivons quand même.

Et dans Monotonie:

Et nous sentons en nous l'impérieux automne
Mêler à nos douleurs le bruit sourd de ses glas.

Fatalité renferme des impressions qu'a dû éprouver Baudelaire:

Souhaiter d'être seul dans le couchant vermeil,
Se sentir emporté vers l'impassible espace,
Où l'orgueil de régner n'appartient qu'au soleil;
Et, comme le dernier de la plèbe qui passe,
Promener à travers la ville son ennui,
Et s'en aller sans but dans l'immuable nuit.

Toujours, c'est ce sentiment de vanité, de fatalité, de néant qui pèse sur notre vie:

Peut-être qu'un beau soir, le bonheur à ta porte,
Passera, mais pour lui ton âme sera morte,
Puisque, désabusé, tu ne l'attendras plus.

Quelques pages plus loin, la même note revient dans Etranger:

L'amour même, qui semble éternel, emporté
Au hasard du chemin, s'évapore en une heure.

Et toujours, c'est l'adieu, cet adieu qui nous obsède et qui revient constamment presque à chaque page du livre et qui nous montre que le poète devant la splendeur des formes et des couleurs, devant la beauté des objets et des êtres, entrevoit déjà les décompositions finales, le néant de tout. Tout ce qu'il déguste a un goût de cendres, tout ce qu'il voit sent déjà la mort.

Que de beautés dans ce Convoi funèbre:

Par le chemin des rêves morts,
Par le sentier plein de tristesse,
Le Souvenir dans sa détresse,
Dit sa plainte en mornes accords.

Ce sont des requiems funèbres,
Murmurés comme des sanglots.

Mais il faudrait citer toute la pièce qui est un pur joyau.

* * *

L'Age de Sang c'est l'immense cycle humain depuis les habitants des cavernes jusqu'à ceux des formidables gratteciel modernes. Le livre est divisé en cinq parties: L'Age d'Or, l'Age d'Argent, l'Age d'Airain, l'Age de Fer, et l'Age de Sang.

J'ai vécu dans mon cœur ces Ages fabuleux.

Le volume s'ouvre sur ce vers lapidaire.

Et le poète nous montre les nomades des premiers âges de l'humanité:

Ils passent sur la plaine au milieu du silence.

Et c'est alors le printemps perpétuel, l'innocence, l'abondance. Puis, il évoque les troglodytes au corps couvert de peaux de jaguars. Viennent ensuite les pâtres de Chaldée, puis

le sage Zarathoustra dont le poète commente les propos. Ensuite, c'est l'âge d'airain:

Des idéals nouveaux ont mûri les pensées.

Nous assistons alors à la révolte des géants, nous voyons s'élever la tour de Babel, et les Argonautes partir à la recherche de la Toison d'or.

Ensuite, après

Vingt mille ans dépensés à construire des villes,
Où les temples des dieux aux sacrés péristyles
Touchent les monuments élevés au Veau d'or,

c'est l'Age de Fer, c'est l'Or

César triomphateur, roi de la matière,
Maître de l'univers, émule du soleil.

C'est Nebucadnetzar et le prophète Daniel, c'est Jésus et le Sermon sur la Montagne. Le volume se termine avec l'Age de Sang qui donne son nom au recueil et dans lequel le poète nous fait voir les forgerons de la mort, ces Vulcains modernes, puis le surhomme et l'Etoile des Mages, pièce qui est un acte de foi et d'amour à la France:

A travers l'infini des âges millénaires,
Tu t'en iras comme elle, ô France, vers des sphères
Où trônent des soleils futurs.
Tu poursuivras ta route au milieu des rafales,
Ecrasant du talon tes antiques rivales,
Ces aigles aux regards impurs.

* * *

Les Prédestinés est une œuvre d'inspiration canadienne. Poèmes de chez nous est le sous-titre du volume. Le livre débute par une série de pièces à Christophe-Colomb, aux bâtisseurs de villes, Champlain et Maisonneuve, aux héroïnes, Jeanne-Mance et Madeleine de Verchères, aux martyrs, les Pères Brébeuf et Lallemand, puis à ces grandes figures qui ont nom Montcalm, Dollard des Ormeaux, Octave Crémazie. Ensuite, ce sont de fières strophes au Saint-Laurent et à la France.

Après la muse héroïque et patriotique, voici des chants dans une note plus douce: L'apothéose de la nature, les Quatre saisons, Souvenirs d'enfance, le Chemin du roi:

Venu des monts lointains où des cascades grondent
Le vieux chemin du roi, frissonnant au soleil
Serpente tout auprès des bouleaux en éveil
Dont les bruissements argentins se confondent.

Ensuite, ce sont comme des Géorgiques canadiennes: Semence, Les Labours, Les Erables, La Source, Jour des Morts, pièce qui éveillera en nous de fortes émotions:

Un soir de la Toussaint. La plaine est détrempee,
Il pleut de la douleur dehors, le temps est gris.
Le vent mauvais qui va clame sa mélopée;
L'heure traîne en marchant ses pas endoloris.

Le poème *Prédestinés* nous fait voir le rôle et la mission du poète. Ces idées sont exprimées en des vers d'une haute envolée:

J'élevais mon esprit aux nocturnes splendeurs
Où s'agite l'amas formidable des mondes;
Où naissent, chaque nuit, tant de clartés fécondes,
Qu'on n'en peut mesurer toutes les profondeurs.

Là-bas apparaissaient des étoiles nouvelles,
Ebloui de la paix de ce beau soir d'été,
Et m'étant de nouveau sur la route arrêté,
J'aperçus, en levant mes tremblantes prunelles

Vers le Nord ou s'enfuit l'immense tourbillon
Des astres, la Grande Ourse illuminant l'espace,
Et dont le chariot inlassablement trace
En l'éther infini son immortel sillon.

Voilà non pas seulement de bien beaux vers, mais de la haute poésie. Comme je le disais en commençant, Jean Charbonneau a édifié le plus fier monument littéraire qui soit en terre canadienne.

* * *

Dans son grand travail *Des Influences françaises au Canada*, en trois forts volumes, Jean Charbonneau fait œuvre de critique et d'historien. Non seulement il nous montre ce

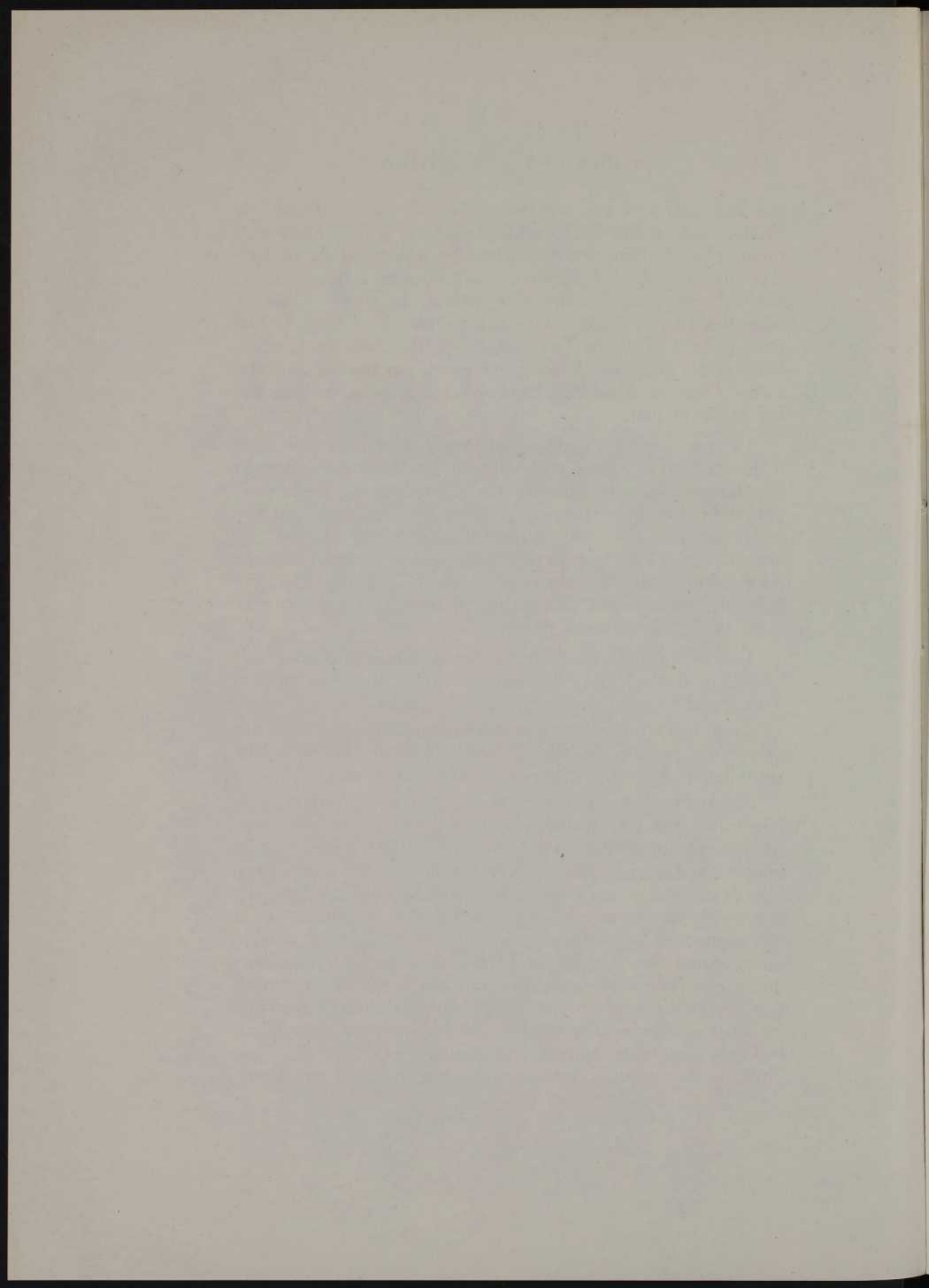
que nos poètes et nos annalistes doivent aux écrivains de France, mais il fait des considérations très judicieuses sur la philosophie de l'histoire et il trace des aperçus d'un vif intérêt sur les grands événements politiques et religieux de la vieille Europe, sur les effets des guerres, des traités. C'est un coup d'œil sur l'histoire du vieux monde et du Canada que nous présente l'auteur *Des Influences françaises au Canada*. Chacun des chapitres de son ouvrage est comme un magistral cours d'histoire dans lequel on voit les événements s'enchaîner et s'expliquer.

Ce que l'auteur s'applique surtout à nous faire voir, c'est la ténacité et la persévérance des anciens colons à conserver leur langue alors que conquis par l'Angleterre, abandonnés par la France, ils se trouvaient isolés sur cette terre du Canada. Les *emmurés*, voilà comme il nomme ces ancêtres qui, attachés au sol de leur pays, condamnés à de rudes travaux pour assurer leur subsistance, en butte aux vexations des conquérants, conservaient néanmoins le lumineux et cher souvenir de l'ancienne mère patrie.

Cet ouvrage de Jean Charbonneau témoigne d'une vaste érudition, d'une lecture énorme. Toujours, il a une citation d'un grand écrivain pour appuyer ses opinions.

Le premier tome renferme de remarquables études sur nos principaux poètes: Desaulniers, Gill, Nelligan, Ferland, Morin, Chopin, Lozeau, Beauregard, Doucet et autres.

Le dernier livre de notre auteur est *L'Ecole Littéraire de Montréal*. Jean Charbonneau a été le fondateur de ce groupe d'écrivains, qui pendant une trentaine d'années, a joué un rôle important dans nos lettres. Nul autant que lui n'était qualifié pour dire ce qu'a été cette école et pour analyser les œuvres de ses principaux membres. En plus des chapitres sur les origines et les influences de ce cénacle, l'auteur a tracé une esquisse fort réussie de vingt-trois poètes et prosateurs qui, à une époque ou une autre, ont fait partie de ce groupe. Ces études dénotent un critique averti, doué d'une large compréhension. Après avoir fondé une école littéraire, Jean Charbonneau a eu cette légitime ambition de la faire revivre dans l'histoire de son pays. Son espoir ne sera sûrement pas déçu.





à Albert Liby,

Souvenir des meilleures
années de votre jeunesse -
re - venues ensemble

avril 1905.

Montigny



LOUVIGNY DE MONTIGNY.
PORTRAIT PAR HENRI JULIEN

LOUVIGNY DE MONTIGNY

D EPUIS le commencement du siècle, le nom de Louvigny de Montigny est l'un des plus connus dans le monde des lettres au Canada, et cela ne tient pas seulement à la valeur des ouvrages qu'il a publiés, mais à son activité dans tous les domaines de la littérature. En effet, il a été mêlé aux principaux mouvements des écrivains de son époque. Il a été l'un des fondateurs de l'Ecole Littéraire qui est née et s'est développée dans sa propre chambre, chez son père, le recorder de Montigny. Avec Paul de Martigny, il a fondé les *Débats*, feuille spirituelle, frondeuse, ironique et d'une riche fantaisie, qui groupa toute une phalange de brillants talents: Gaston de Montigny, Olivar Asselin, Jules Fournier, Louis Dantin, l'abbé Joseph Mélançon, Arthur de Bussière, Gonzalve Desaulniers, Charles Gill, Jean Charbonneau et plusieurs autres, avec les caricaturistes Ulric Lamarche et Joseph Charlebois.

Plus tard, vers 1921, il participa à l'organisation de la Canadian Authors' Association dont les adhérents canadiens-français se sont récemment séparés, pour se former distinctement en une Société des Ecrivains Canadiens.

Louvigny de Montigny s'est toujours occupé très activement de la protection des auteurs; il a bataillé ferme pour empêcher le pillage systématique de la propriété littéraire dans notre pays; et son excellent travail a été reconnu par le Gouvernement de la République française qui lui a successivement décerné les Palmes académiques, la rosette d'Officier de l'Instruction publique et même la Légion d'honneur.

Les premiers écrits de Louvigny de Montigny furent publiés dans le *Monde Illustré* et dans le *Samedi*. Lui et moi allions porter au brave homme qu'était le directeur du *Samedi*, M. Perron, de petits articles qu'il accueillait avec bienveillance, en nous encourageant à persévérer.

Après son cours classique, Montigny renonça aux études du Droit pour devenir journaliste, et passa plusieurs années à la *Presse*. La littérature occupait cependant le meilleur de sa pensée et de ses loisirs, et dès 1901, il fit jouer, à la salle Karn, un lever de rideau *Je vous aime*, œuvre d'un sentiment exquis et d'un charmant marivaudage qui, plus tard, en 1937, lui valut d'être choisie, par les grands éditeurs Harrapp, de Londres, pour être traduite et publiée dans leur recueil *Short Plays from twelve Countries*.

En 1903, il faisait représenter, au Monument National de Montréal, ses *Boules de neige*, comédie heureusement imaginée, conduite avec une logique parfaite et qui est une étude aussi fidèle que dramatique des mœurs de notre bourgeoisie. Cette représentation fut un événement littéraire à Montréal. J'en fus tellement enthousiasmé que l'idée me vint d'organiser un banquet en l'honneur de l'auteur; et je m'empressai de communiquer mon projet à trois ou quatre camarades. Mais Jos. Charlebois coupa net mon élan, par cette observation que lui inspirait déjà sa connaissance de nos gens: "Un gueuleton pour célébrer le succès de Montigny, excellente idée. Manger et prendre un verre ensemble, parfait. Seulement, les confrères à qui tu vas t'adresser vont se dire, ou tout au moins croire, que tu les tape de \$3.00 pour en mettre la moitié dans ta poche. Si tu veux un bon conseil, laisse à d'autres la corvée d'organiser des banquets."

Nommé traducteur au Sénat, en 1910, et bientôt traducteur en chef, Montigny se trouve accablé de besogne, car il ne cesse pas de veiller à la répression de la contrefaçon littéraire, depuis que la Société des Gens de Lettres, la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, et d'autres grandes associations de France et d'Angleterre l'ont choisi pour leur représentant au Canada. Il trouve néanmoins le temps d'écrire une puissante étude sur *La langue française au Canada*, avec cette dédicace qui me plaît fort: "A mes enfants, Jacqueline

et Rimbault, pour qu'ils s'appliquent, en grandissant, à respecter, à chérir et à défendre la langue de leur mère." Fortement documentée, cette étude courageuse est écrite avec une pureté et une perfection que l'on rencontre rarement chez nos auteurs canadiens.

En 1926, Montigny publia encore, pour la Ryerson Press, de Toronto, une étude sur *Antoine Gérin-Lajoie*, qui marque la place définitive que doit occuper, dans notre littérature, l'auteur de *Jean Rivard*. En 1928, il réunit dans son *Bouquet de Mélusine* trois scènes de folklore représentées au festival de 1928, au Château-Frontenac, à Québec. Cet ouvrage est unique au pays, car non seulement il fait revivre d'une vie personnelle plusieurs figures historiques, mais il reconstitue, avec une étonnante fidélité, les mœurs et les coutumes de trois siècles différents, avec la savoureuse langue de chaque époque, qui donne à ces épisodes un charme rare et très vif, comme le bouquet d'un vin fin. C'est d'abord l'atmosphère dans laquelle évoluaient Champlain et ses compagnons, que nous respirons dans *L'Ordre de bon temps*. C'est une admirable scène de cinéma que nous présente l'auteur, en nous faisant assister aux joyeuses agapes de Port-Royal où régnait la plus saine gaieté française. Loin de se laisser abattre par le cafard dans leur solitude acadienne, ces fils de la belle France s'éjouissaient à qui mieux mieux dans nos "arpents de neige", en mangeant, buvant et chantant des chansons de la lointaine patrie. "*Madame de Repentigny et sa manufacture*" est aussi une agréable évocation des premiers temps de Ville-Marie, tandis que "*Forestiers et voyageurs*" est une scène pittoresque des randonnées de nos coureurs des bois. Louvigny de Montigny a dressé là, avec un rare talent, trois vivants tableautins de la vie d'autrefois.

Trente ans après leur première représentation, l'auteur a publié, en volume, ses *Boules de neige*, ainsi que son lever de rideau *Je vous aime*, avec une préface où il expose la situation lamentable des auteurs au Canada.

Mais le principal titre de gloire de Louvigny de Montigny est sûrement d'avoir découvert *Maria Chapdelaine*, et de s'en être constitué le parrain et le défenseur, envers et contre tous. C'est un honneur dont il peut être fier. Il y a

environ vingt-cinq ans, j'étais allé lui rendre visite, un dimanche d'été, à son camp de Rigaud, et je me rappelle comme d'hier l'enthousiasme avec lequel il me força à lire les feuilletons du *Temps* que lui avait apportés son beau-père, Jules Helbronner, alors rédacteur en chef à la *Presse*, et qui contenaient le roman de Louis Hémon. Mon ami s'était tout de suite mis dans la tête de faire connaître ce chef-d'œuvre et même de le publier au Canada. C'est lui qui lança la première édition de *Maria Chapdelaine*, pour laquelle, il écrivit une magistrale préface. Il décida même Suzor Côté à illustrer cette édition canadienne; mais il faut convenir que l'artiste n'y mit pas autant d'enthousiasme et qu'il se contenta de fournir, pour cette édition qui devait devenir célèbre, quelques croquis qui traînaient au fond de ses tiroirs. C'est à la suite de cette édition canadienne que *Maria Chapdelaine* obtint en France et partout ailleurs la vogue phénoménale que l'on sait. Cependant, Louvigny de Montigny ne s'est pas contenté d'être le principal artisan du succès de *Maria Chapdelaine*; il n'a cessé, depuis lors, de défendre l'œuvre de Louis Hémon, et sa *Revanche de Maria Chapdelaine*, que la Librairie d'Action canadienne-française vient de publier, lui a d'abord valu, de l'Université de Montréal, un doctorat ès lettres, qui est richement mérité et qui est une étude définitive de ce "récit du Canada français", dont Louvigny de Montigny a bien raison de recommander la diffusion dans toutes nos écoles.

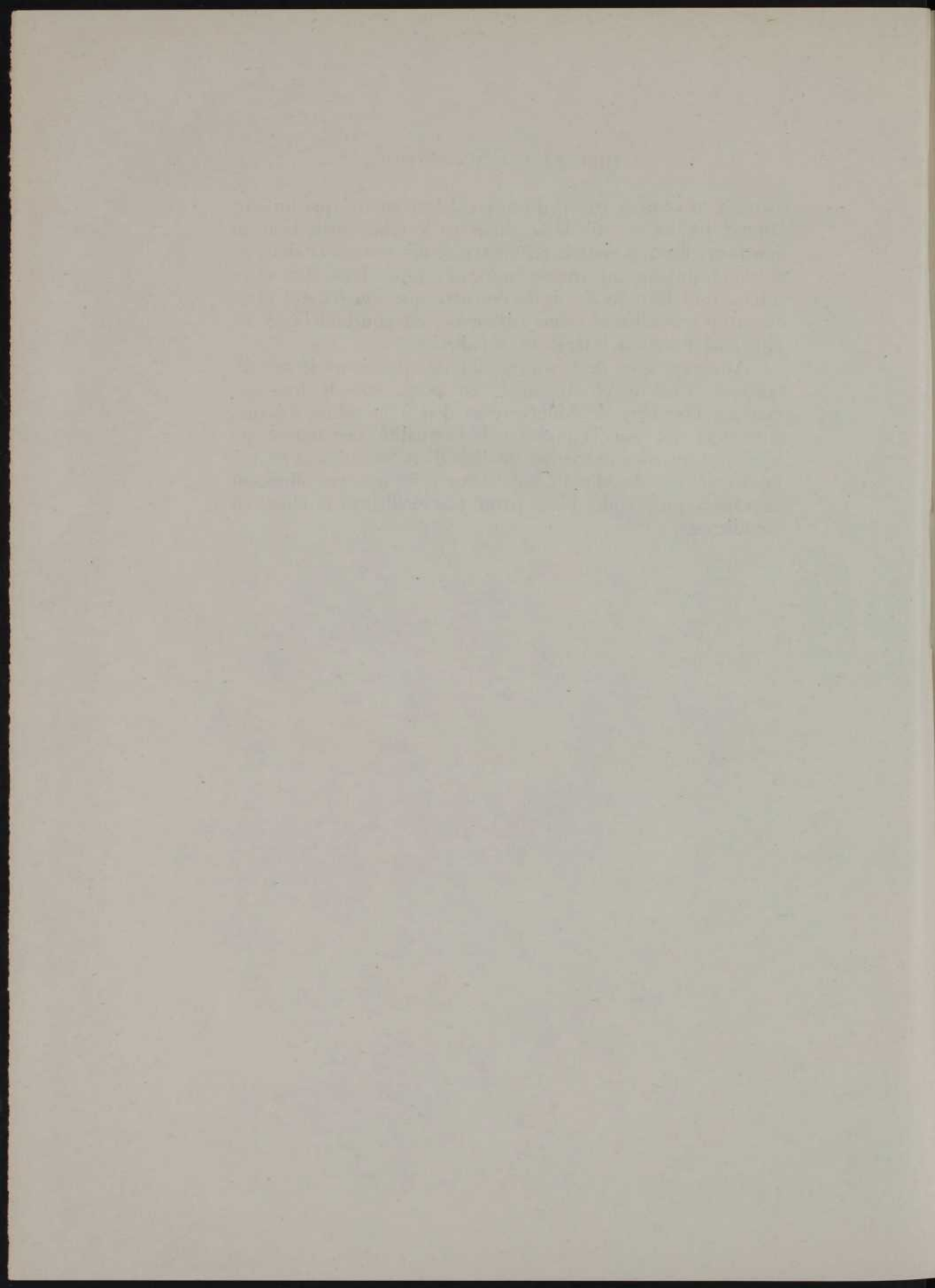
Montigny restera sans aucun doute comme l'un de nos critiques les plus sagaces et les plus avertis. C'est encore lui qui m'a fait lire *Jacquou le Croquant* d'Eugène Le Roy, alors que ce livre était complètement inconnu chez nous. Tout de suite, il avait remarqué la perfection de cette peinture des mœurs du Périgord, et la grande critique lui a donné raison.

Dois-je rappeler, en passant, que Louvigny de Montigny a collaboré à plusieurs revues françaises, en particulier à la *Revue latine* et à la *Revue d'Europe* qui ont publié, sous sa signature, des contes et des études qui ont été fort remarqués en France. C'est que toute sa vie, Louvigny de Montigny s'est appliqué à écrire proprement, grammaticalement, correctement. C'est un linguiste, voire un puriste, un styliste judi-

cieux. J'en connais très peu qui possèdent autant que lui leur langue. Le dur travail de la plume ne le rebute pas; bien au contraire, il s'accommode en dilettante des ratures et des corrections qui doivent rendre sa pensée plus claire. Les critiques seront bien forcés de reconnaître que son œuvre, peut-être trop travaillée et même laborieuse, est pourtant l'une des plus parfaites de la littérature canadienne.

Aux approches de la soixantaine, mais toujours jeune, débordant d'ardeur et de santé, en possession de tous ses moyens, Louvigny de Montigny se doit à lui-même d'écrire, autrement que sous la pression de l'actualité, une œuvre qui révélera toutes les précieuses qualités d'artiste qui sont en lui. Le découvreur de *Maria Chapdelaine* nous donnera sûrement un roman qui prendra place parmi nos meilleures productions canadiennes.





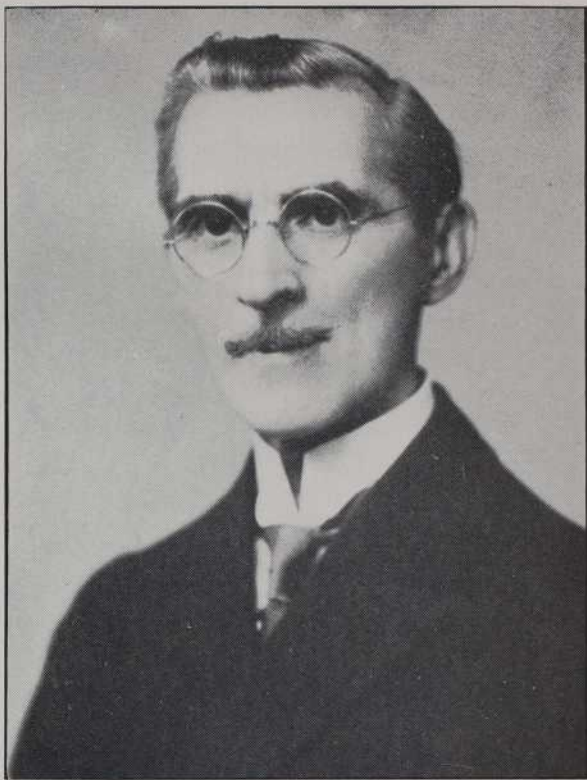


Photo LaRose

ALBERT FERLAND,
poète canadien né le 23 août 1872 à Montréal.

C'est Pâques dans les bois

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons
Tandis que l'homme rêve aux appels des églises,
Les corneilles d'aveil, proclameuses de chansons,
Annoncent le printemps aux proches forêts grises

Une immense douceur se mêle au bleu du jour
Les âmes ne sont plus de l'hiver, prisonnières
Oh! le chant des clochers qui nous parlent d'amour
O cri des oiseaux noirs au front des sapinières!

L'espérance du Ciel habite le cœur bon.
C'est Pâques, sucriers, chantez dans vos cabanes.
Vous, oiseaux qui semblez des anges de charbon,
Tachez l'azur, criez Pâques sur nos ravanes.

C'est fête dans les bois comme au sein des maisons.
Tandis que l'homme rêve aux appels des églises
Les corneilles d'aveil s'évidant leurs chansons
Annoncent le printemps le long des forêts grises...

Albert Ferland.

FAC-SIMILÉ D'UN FEUILLET MANUSCRIT
D'ALBERT FERLAND

ALBERT FERLAND

C E petit homme mince et maigre, à la démarche alerte et toujours vêtu de noir, promène dans la vie l'image d'un deuil profond et inguérissable. Mais sous cette apparence triste et austère se cache une âme vibrante, éprise de l'éternelle beauté de la nature. Albert Ferland est un poète inspiré, un noble et fier artiste. Depuis plus de quarante ans, il cisèle des vers colorés et graves, assez souvent harmonieux, qu'il publie en d'élégantes plaquettes.

Après un premier volume, *Mémoires poétiques*, publié en 1893 et aujourd'hui introuvable, Ferland, aux approches de la trentaine, donna en 1899 *Femmes rêvées*, petit livre dans lequel il célèbre avec chaleur la beauté, la grâce et le charme féminins. Les titres de quelques unes des pièces: Adoration, Chants d'amour, Exaltation, Litanies à la femme, nous donnent une idée exacte de l'œuvre. Le jeune poète glorifiait la femme, s'inclinait devant elle en une fervente extase. L'apparition de ce fin bibelot d'art fut un événement littéraire dont on parla beaucoup dans les salons de l'époque. Que se passa-t-il par la suite dans le cœur et l'esprit du poète? Je l'ignore, et nul autre que lui ne le sait probablement, mais, comme un homme qui reconnaissant la vanité de ses idoles, renonce au monde pour entrer dans les ordres, le poète qui nous avait donné ce missel d'amour qu'est *Femmes rêvées*, délaisse et oublie les belles qui avaient eu son adoration. Sa lyre prend un ton plus grave, plus noble, plus élevé. Il devient le barde

du pays de l'Erable. Ferland chante alors avec ferveur la patrie canadienne. Il est pris tout entier par ce nouveau culte.

La grandeur, la beauté de la terre où nous vivons l'inspire et fait vibrer son âme. Ses vers ont un accent et une émotion qui viennent du cœur. Et cela nous vaut le *Canada chanté* qui se compose de quatre plaquettes: *Les Horizons* (1908), *Le Terroir* (1909), *L'Âme des bois* (1909) et la *Fête du Christ à Ville-Marie* (1910). Ferland célèbre le sol, l'âme et la nature de son pays. Il fait entendre un hosanna à la gloire des aubes d'avril et l'automne emplit son âme d'un charme indicible:

Rêveur, j'aime à semer des strophes dans les bois,
Quand les chênes rouillés font les montagnes rouges,
Que les vents, dans les soirs tumultueux et froids,
Enchevêtrant les pins austères, se courroucent,
Rêveur, j'aime à semer des strophes dans les bois.

Le poète est le frère des arbres, le frère des érables et des chênes, des ormes, des pins et des bouleaux. Il écoute leur voix, leur chant, leur prière. Il leur prête son âme. Avec eux, il communit avec la nature. Le spectacle d'un tronc d'arbre mort couvert de mousse gisant sur le sol l'emplit de tristesse, de regret.

Je porte en moi le deuil des grands bois d'autrefois,
Et ces troncs dépouillés du manteau de la vie,
Je sais les voir debout, tels que les Iroquois,
Ténébreux, les ont vus le long de la patrie.

Et la musique des cloches de Pâques qui flotte dans la paix des campagnes le remue profondément.

Une immense douceur se mêle au bleu du jour.
Les âmes ne sont plus des neiges, prisonnières.
O le chant des clochers qui nous parlent d'amour!

Ferland se décrit lui-même dans l'un de ses poèmes:

Va, Barde primitif des vierges Laurentides.

Au long de ses pages, Ferland exalte la beauté de sa patrie. Il célèbre le sol, l'âme et la nature de son pays. Mais, un jour se produit une crise. Pendant une heure, le poète

s'arrête, regarde en lui-même et se rend compte. Le résultat de ce moment de réflexion est cruel.

Pour toi, mon enfant, la patrie n'aura pas de pain.

Pensée amère, terrifiante constatation. Alors, comme un prêtre qui aurait cessé de croire au ciel, mais dont l'âme éblouie et illuminée par la splendeur divine, continue sans espoir de récompense d'adorer, de prier et de glorifier le Très Haut, Ferland enivré du charme de sa patrie, ravi par tout ce qu'il y a de noble, de fort et de grand en elle, se reprend à la chanter sans plus rien espérer d'elle que la joie de la célébrer quand même. Réellement, cela est très touchant et nous fait voir à l'évidence l'indéniable sincérité du poète, la profondeur de sa tendresse et de son amour pour la terre maternelle. Ferland a heureusement traversé la crise qui s'était produite dans son esprit et, à la page suivante de son douloureux reproche:

Pour toi, mon enfant, la patrie n'aura pas de pain,
il l'exalte de nouveau avec plus de ferveur que jamais.

Patrie, oui, ton enfant chantera ta beauté.

Devant tant d'amour et tant de tendresse de cœur, je me sens ému.

Dans le quatrième livre du *Canada chanté*, l'âme croyante et profondément religieuse du poète fait entendre des accents d'une humilité et d'une ferveur que l'on ne rencontre pas souvent chez un artiste, si ce n'est chez un Francis Jammes. Citons ces quatre vers de Psaume du pain eucharistique:

Dans ma chair de pécheur, te porter, Dieu vivant!

Toi toute Sainteté, voisiner ma bassesse.

Dans mon cœur de néant

Te porter, Dieu vivant.

Et que de douceur, d'harmonie, d'abandon de soi-même dans ces vers:

Ce reproche en mon cœur, j'ai pleuré devant Vous,

J'ai pleuré le regret de hautaines pensées,

Ame pauvre et blessée,

J'ai pleuré devant Vous.

Qu'il m'est doux aujourd'hui de louer votre nom,

D'élever jusqu'à Vous ma plus humble prière!...

Oh! la soif salulaire

De louer votre nom!

N'est-ce pas que l'âme de Ferland s'apparente à celle de Péguy et de Jammes?

Les poèmes de Ferland ont un accent, une couleur, un parfum de terroir que reconnaîtront ceux qui ont été élevés à la campagne et qui ont gardé vivaces leurs impressions du jeune âge. C'est que le poète né à Montréal, fut dès neuf ans, transplanté de sa ville natale dans ces Laurentides qu'il magnifie avec tant d'amour. Il a été déraciné jeune, mais pour peu de temps et il a vécu sa vie dans les "villes tentaculaires", comme dit le poète Verhaeren, mais son cœur est resté dans les montagnes du Nord. Constamment nostalgique, il pense à elles, il rêve à elles. Dans les cités, il est un exilé. Parlant de quatre poèmes qu'il a écrits récemment: *La Ville*, *Impressions du matin*, *Devant la nuit* et *Le cœur des poètes*, Ferland disait: Oui, je chante la ville pour lui dire qu'elle est inhumaine, et féroce bruyante et bouillonnante, avec ses autos criards et assassins et ses radios et ses tramways.

"C'est une âme sauvage que la mienne, une âme qui a trompé sa nostalgie dans la ville par des chants sauvages, des évocations de sévère nature qu'elle a découverte au temps de l'enfance dans ce nord rude et pittoresque que vous connaissez", écrivait-il un jour dans une lettre. Cela explique tout Ferland. Le poème *Fierté*, de *l'Âme des Bois* nous ouvre aussi une fenêtre sur ce cœur amoureux des montagnes, des forêts et de la solitude:

Toi, mon âme, viens-t'en rêver parmi les monts.
A d'autres le mensonge et la gloire des villes.
Viens-t'en, car je suis las d'ouïr les gens habiles,
Et me sens étranger au peuple des maisons.

Pour nous sont des déserts ces lieux encombrés d'hommes,
Où comme un oiseau noir passa ma vérité,
Où j'ai si bien souffert, où j'ai si peu chanté
Le rêve que Dieu mit dans le fou que nous sommes!

Viens-t'en! Allons ailleurs semer notre chanson,
Sortons du bruit, sortons de la foule méchante!
Mon âme, entrons chez nous, soyons où l'arbre chante,
Où le jour apparaît, puissant, à l'horizon.

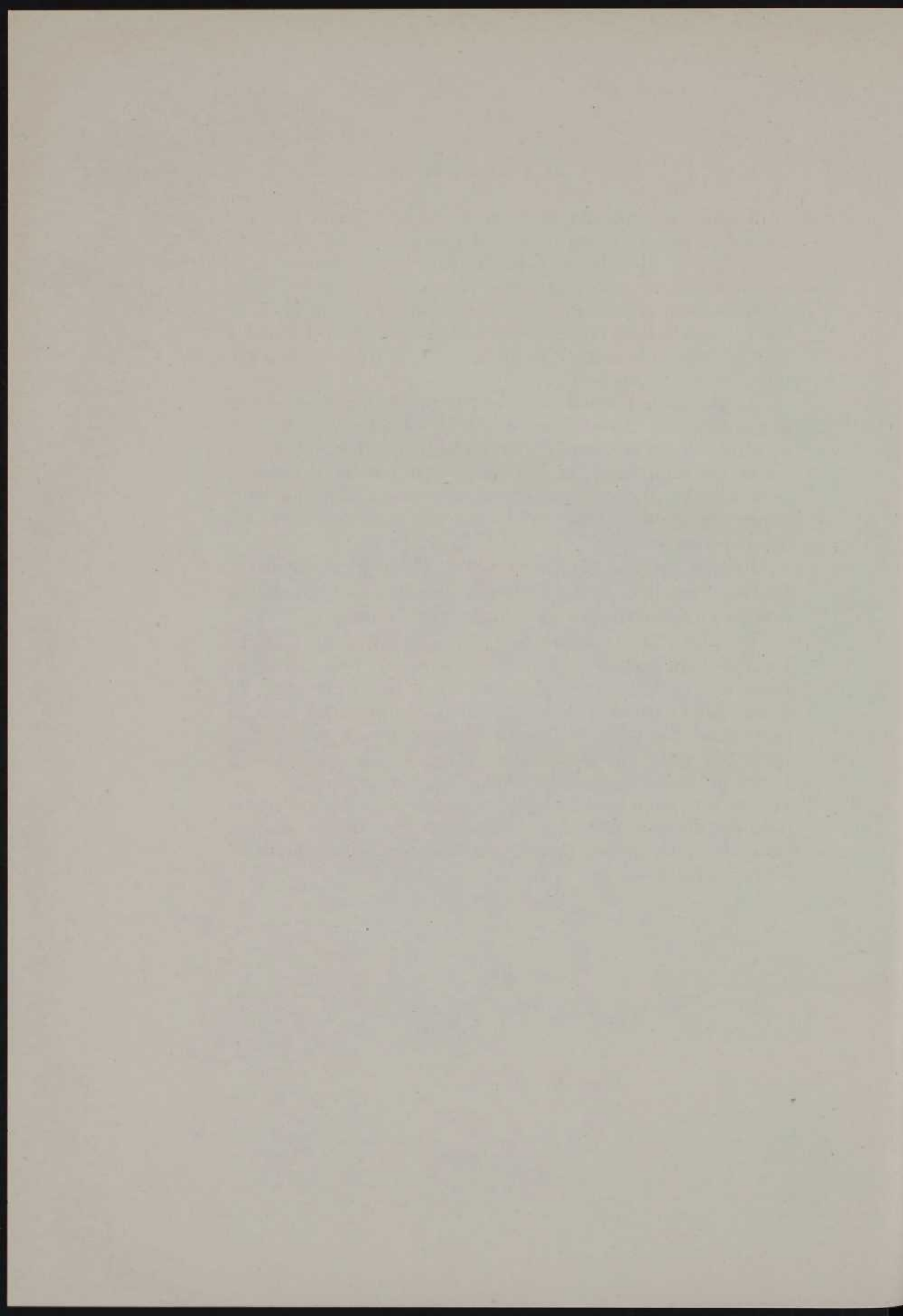
Depuis dix-sept ans, le poète n'a donné aucun nouveau livre. Chaque année cependant, il publie dans les *Mémoires* de la Société Royale du Canada dont il est membre quelques unes de ses pièces les mieux réussies. Le public en général ne connaît cependant pas ces vers qui sont parmi les meilleurs de cet artiste probe et consciencieux. Albert Ferland a dans ses tiroirs la matière de deux ou trois volumes qu'il publiera peut-être un jour . . .

La poésie de Ferland ne jaillit pas en torrents, elle ne roule pas en cascades bouillonnantes. Elle est sobre et a sa source dans un cœur ému. L'Art est difficile. Ferland le sait mieux que tout autre, et lentement, avec amour, il cisèle et polit ses vers. Il a créé une œuvre qui restera bien plus longtemps que d'autres plus grandiloquentes, mais moins senties, moins personnelles.

Ferland est non seulement poète. C'est aussi un artiste heureusement doué et il a illustré le *Canada chanté* de dessins délicats et décoratifs qui ajoutent au charme du livre.

En plus d'être membre de la Société royale du Canada, Ferland a été depuis sa lointaine fondation, l'un des sociétaires les plus zélés et les plus fidèles de l'École Littéraire. Et il faut l'avoir entendu discuter d'un poème ou d'une page de prose pour connaître réellement l'homme qu'est Albert Ferland. Ses yeux s'allument alors, sa figure s'anime, sa voix prend un accent convaincu comme un acte de foi, pour exprimer son opinion ou plutôt sa conviction. Non, Ferland n'est pas un dilettante; c'est un poète ardent, sincère, inspiré, l'une des plus nobles figures qui honorent aujourd'hui les lettres canadiennes.







LE POÈTE LIONEL LEVEILLÉ



LIONEL LEVEILLE

VOUS êtes venu de la ville pour passer un dimanche d'hiver à la vieille maison de campagne que vous connaissez, que vous aimez où peut-être vous êtes né et dont vous êtes parti il y a vingt ans ou plus. Maintenant, vos tempes commencent à se dégarnir, vos cheveux grisonnent et quelques rides creusent déjà votre figure. Le poêle dans lequel brûlent de grosse bûches d'érable jette une bonne chaleur. Vous avez bien déjeuné. Vous alliez allumer votre pipe lorsque soudain, vous entendez un joyeux bruit de grelots sur la route. Alors, comme jadis, vous courez à la fenêtre couverte d'une floraison de girove éclose pendant la nuit et là, par un petit coin libre, vous voyez passer une carriole avec ses occupants chaudement emmitoufflés dans des pardessus et des bonnets de fourrure qui s'en vont à la messe. La voiture passe en jetant ses sons clairs, gais, argentins. Instantanément, cette musique vous remue, vous émeut. Vous l'écoutez en regardant le traîneau qui s'éloigne dans la campagne blanche, lumineuse. Vous écoutez les tintements décroître, s'éteindre. Longtemps encore, vous restez à cette fenêtre, évoquant de chères figures disparues, des paysages, des scènes familières, des traditions d'autrefois, les jours, les années si vite écoulés et que jamais plus vous ne reverrez . . .

Cette claire musique de grelots par ce dimanche ensoleillé, alors que les grands ormes noirs chauffent leurs membres au soleil, que de chaque cheminée du rang sort une légère colonne de fumée violâtre qui s'élève vers le ciel bleu, cette joyeuse

musique qui passe, qui s'éloigne et se perd dans la campagne blanche, c'est la poésie de Lionel Léveillé (Englebert Galèze).

C'est que Lionel Léveillé est le poète du clocher, le poète de la petite patrie, de celle-là d'où nous sommes sortis, de celle-là qui nous a vu grandir, de celle-là à qui nous devons nos premières joies et nos premières peines, de celle-là à laquelle sont attachés nos impressions les plus vivaces, nos plus chers souvenirs.

Léveillé a chanté sa petite patrie. Dans son premier livre *Les chemins de l'âme*, publié en 1910, il évoque ses premières années, les heures de la belle jeunesse, les impressions de sa vie à la campagne, les laboureurs qui, à l'époque des semailles, parlent du temps, expriment leurs craintes, leurs espoirs, le type du quêteux qui demande la charité de porte en porte, le prêtre qui, précédé de son petit servant s'en va porter le viatique à une mourante, le bûcheron revenu des chantiers allant voir sa blonde dans un beau buggy neuf, les boulés dont les poings cognent comme des marteaux et une foule d'autres scènes. Le futur poète a vu le printemps sourire à travers les branches et son âme a été enivrée de le voir renaître; à une jeune fille de son village, il a dit tout bas: je t'aime. Ailleurs, il trace des tableaux simples et naïfs où l'on sent l'observation directe comme dans la remarque de ce veuf pleurant sa femme qui s'interrompt tout-à-coup pour dire à l'ainée de ses filles:

Faudrait

Soigner Caillette et le goret.

Pourquoi se laisser mourir tous ensemble?

Les autres ouvrages de Léveillé: *La claire fontaine* (1913), *Chante rossignol, chante* (1925) et *Vers la lumière* (1931) sont tous dans la même note. Ce sont toujours les souvenirs d'autrefois, les scènes de sa campagne, les coutumes des ancêtres que chante le poète. Le champ paternel, Les fumeurs, La guignolée, Bonne et heureuse, sont des pages typiques de même que ces deux pièces si pleines d'humour: Le bon curé qui prêchait mal et Dans le temps, c'était pas bâti. Tout cela est franchement charmant.

La muse de Léveillé n'est pas une prêtresse aux accents héroïques, sublimes; c'est une aimable fille, saine et fraîche, au sourire agréable, sentimentale certes, mais rieuse et de bonne humeur, qui aime à fredonner nos vieux airs canadiens.

Dans l'une des premières pièces de *Vers la lumière*, son dernier livre, le poète après nous avoir dit ce qu'il ne chante pas:

Je ne chante pas des ancêtres
Les vaillants et nobles exploits

Je ne chante pas les délices
Les frissons de l'amour...

Je ne chante pas l'espérance

termine par ces vers:

Mais les jours cachés de l'enfance
Inquiète en reconnaissance
Du cœur faible qu'ils m'ont donné.

Léveillé a défini là lui-même son œuvre. Celle-ci me fait songer parfois à la *Maison de l'enfance*, le premier recueil du doux poète Fernand Gregh qui devrait être depuis longtemps de l'Académie française si celle-ci n'était un nid d'intrigues et si les membres de ce salon recherchaient tout d'abord le mérite. Certes, il n'y a aucune ressemblance entre le livre de l'écrivain français et les volumes de Léveillé si ce n'est que les deux poètes ont, mais chacun à sa manière, chanté avec amour les beaux jours de l'enfance.

Lionel Léveillé pratique rarement l'alexandrin cher à Charbonneau, Gill et Desaulniers. Il se sert ordinairement du vers de huit pieds, souple et léger, qui convient admirablement à ses sujets. Le vers de Léveillé ne coule pas d'abondance comme un grand fleuve. Il ressemble plutôt à un gentil ruisseau qui rencontre des roches, des souches et même des troncs d'arbre sur son passage, mais qui poursuit néanmoins sa course en chantant sa discrète chanson qui réjouit le laboureur et le promeneur étranger que le hasard a amené dans la campagne qu'il traverse.

Non seulement, le poète a gardé le souvenir, les traditions, les chansons, les coutumes de ses pères. Il en a aussi gardé la foi robuste et les croyances sincères. Le dernier vers de son premier livre *Les chemins de l'âme* est un credo:

Tous les poètes croient en Dieu.

Et il termine son poème *La croix du chemin*, pièce qui clôt son volume *La Claire Fontaine* par la noble et touchante strophe suivante:

Oui, je crois que la tombe, à notre âme ravie,
Ouvre les portes d'or d'une meilleure vie
Où nous attendent, dans la splendeur confondus,
Tous nos rêves enfuis, tous nos bonheurs perdus...
Et, puisque en moi, vainqueur, tout le sang de ma race
De son crédule amour a conservé la trace;
Et, puisque mes aïeux au bord de leurs chemins,
Ont élevé la croix, phare des lendemains,
Humble j'irai dans le sillon de leur sagesse,
Pour les rejoindre un jour et qu'ils me reconnaissent.

Tout le passé, ce passé si près et déjà si lointain, toutes les scènes de votre enfance, de votre jeunesse, toutes ces scènes que décrit le poète Léveillé, vous les avez revécues en entendant par un beau dimanche ensoleillé, le son clair, joyeux, argentin, des grelots d'une carriole qui passe sur la route de neige étincelante, au retour de la messe.

La musique s'éloigne, se perd.

Des larmes vous montent aux yeux...





LOUIS-JOSEPH DOUCET



LOUIS-JOSEPH DOUCET

LOUIS-JOSEPH Doucet aura passé sur la terre en chantant la vie. Belle nature, âme calme et sereine, possédant des goûts simples, modestes, sans grandes ambitions, content de son lot, satisfait de son sort, Doucet a vécu l'existence d'un sage et d'un philosophe. Il est né poète et il a chanté tout naturellement, sans effort, comme l'oiseau sur la branche qu'enivre la beauté et la douceur du printemps. Doucet est l'un des plus féconds de nos écrivains. Son bagage littéraire se compose d'une vingtaine de volumes, soit plus de cent mille vers et d'innombrables pages de prose. Il a publié son premier livre, *La Chanson du Passant* en 1908 et son dernier, *Les Jalons du Silence*, vers la fin de 1933.

La Chanson du Passant est sûrement la meilleure œuvre de Doucet, la plus soignée, celle qui témoigne le plus d'inspiration. Le poète se montre là ce qu'il est et ce qu'il sera. Si tous ses autres volumes périssaient, nous le connaîtrions quand même parfaitement par ce premier livre. Il s'est mis là tout entier. Doucet a été présenté au public par le poète Albert Ferland qui écrivit pour *La Chanson du Passant* une fort intéressante et très sympathique préface. Doucet est le passant qui va chantant ce qu'il voit, la nature, le décor changeant de la terre, les souvenirs qui lui emplissent la mémoire

et tout ce qu'il a dans le cœur. Voici la première strophe de la pièce *La Chanson du Passant*:

Je suis la chanson du passant
 Que le cours de la vie amuse;
 Mon air est rude ou caressant
 Selon les frissons de la muse.
 Je dis l'éclat du jour naissant
 Et ses reflets d'or sur la grève,
 Je dis les soirs, je dis le rêve,
 Je suis la chanson du passant.

Et c'est ainsi et ce sera ainsi dans tous les autres volumes qui suivront.

La Jonchée Nouvelle publiée en 1910 était précédée d'une admirable préface de Charles Gill dans laquelle ce dernier exhortait Doucet à faire de grands vers sonores comme il aimait lui-même à en fabriquer. Mais tel n'était pas le tempérament de Doucet. Alors que Gill forgeait ses vers sur une enclume d'or, alors qu'il soufflait dans des trompettes et frappait des cymbales, Doucet se taillait avec son couteau de poche un pipeau dans une branche de platane et jouait des airs que lui inspirait le spectacle de la nature et de la vie.

Doucet n'a presque jamais eu le souci de polir ses vers, de les ciseler. Il aimait le travail facile. Il n'a jamais pris pour lui le précepte de Théophile Gauthier:

Point de contraintes fausses!
 Mais que pour marcher droit
 Tu chausses,
 Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode!
 Comme un soulier trop grand,
 Du mode
 Que tout pied quitte et prend.

"Ne nous donnons pas de peine", disait Doucet en terminant un billet qu'il m'écrivait de Québec. La perfection de la forme lui apparaissait comme une chose vaine. Il disait ce qu'il avait à dire avec les premiers mots qui lui venaient et il était parfaitement content, tels ces gens qui mangent dans leur cuisine dans des vaisselles grossières et qui sont satisfaits du moment qu'il n'ont plus faim.

“Le soir, je me berce dans ma chambre, je compose vingt, vingt-cinq ou trente vers dans ma tête. Je me mets ensuite à ma table et je les transcrits. Je recommence à me bercer. Il m'arrive ainsi de faire cent cinquante à deux cents vers dans une soirée,” me confiait Doucet un jour.

Composer des vers était pour Doucet une espèce de fonction naturelle. Presque chaque année, il publiait un volume et il édifiait ainsi une œuvre très considérable. Il a été l'un des plus prolifiques de nos auteurs.

La ballade est le genre dans lequel il a le mieux réussi. Sa meilleure pièce en ce genre est à mon goût Dans le vieux coffre de bois blanc publiée dans *le Terroir*, revue de l'École Littéraire dont Doucet a été l'un des membres les plus fidèles.

Le vieux poète François Villon a été la grande admiration de l'auteur de *La Chanson du Passant* et son nom apparaît souvent dans son œuvre. Villon était pour Doucet ce qu'Horace était pour Charles Gill.

Comme je l'ai dit, Doucet, en plus de ses vers a une œuvre importante en prose. *Contes du vieux temps* est un livre qui me plait fort et qui renferme de vraies belles pages. Doucet aimait à écrire des contes, des histoires, des pensées, des maximes, des réflexions. Certaines de ses histoires ont une saveur tout à fait rabelaisienne.

Les premiers ouvrages de Doucet sont beaucoup plus soignés que ses derniers, Son style est comme un bel habit neuf qui, avec les années, s'est usé, déformé, déteint, et qui est devenu plein de plis et de trous. Son propriétaire peut en être très satisfait et le trouver fort confortable, mais ses voisins et ses amis disent probablement que l'homme se néglige.

Doucet vers la fin de sa carrière littéraire négligeait sûrement son style.

Le poète paraît avoir beaucoup de lecture. En feuilletant ses livres, l'on trouve cités ou mentionnés Villon, La Fontaine, Labruyère, Marie de Navarre, saint Augustin, saint Jérôme, Apulée, Tite Live, Virgile, Horace, Sénèque, Cassiodore, Théophraste, Aristote, Diogène, Victor Hugo, Musset, Théophile Gauthier, Talleyrand, Taine, Maeterlinck, Verlaine, Rimbaud, Corbière, Villiers de l'Isle Adam, Botrel, Alexandre Dumas, Flaubert, Stéphane Mallarmée, Henri

Murger, Hégésippe Moreau, Arvède Barine, Racine, Edgar Poe, Samuel Coleridge, etc.

Doucet est né à Lanoraie et il a chanté avec émotion ce coin de terre où s'est écoulé son enfance. Au sortir de l'école, et très jeune encore, il exerça le métier de marin qu'il délaissa au bout de quelques années pour aller poursuivre son éducation au collège de Joliette. Ses études terminées, il trouva un emploi dans une compagnie d'assurances, mais lorsqu'il commença à se faire connaître comme poète, on le mit à la porte, estimant probablement que la poésie et les assurances sont choses incompatibles. Comme le poète allait publier son quatrième volume, *Contes du vieux temps*, Sir Lomer Gouin lui fit obtenir un emploi à Québec, au département de l'Instruction Publique. Cette même année, 1911, il publia dans la cité de Champlain son cinquième volume, *Sur les Remparts*. Il eut dès lors de nombreux loisirs et il en profita pour se livrer à la poésie. Et il écrivait, il écrivait. Tout lui était sujet d'inspiration. L'humble bouteille de bière dont il se désaltérait ou qu'il vidait avec un ami, la marmite qui chantait sur le poêle l'incitaient à rimer. Il produisait un volume par année. Ce fut alors qu'il fut proclamé prince des poètes du Canada français.

L'un des grands amis de Doucet était Charles Gill. Les deux poètes entretenaient une correspondance suivie. L'auteur de *La Chanson du Passant* possède ainsi une série de lettres de Gill qui, si elle était réunie en volume, serait d'un intérêt exceptionnel. Doucet qui a déjà écrit une plaquette sur son ami se décidera peut-être un jour à publier ces épîtres. Ajoutons que Gill a peint un très fidèle et très ressemblant portrait de son ami Doucet.

L'auteur de *La Chanson du Passant* a caressé pendant quelque temps l'idée de publier une édition corrigée, complète et uniforme de ses œuvres, mais ça été là un de ces projets auxquels on se plaît à penser, mais que l'on ne réalise jamais.

Notre poète goûte les simples joies de la vie, les petits bonheurs de chaque jour.

Il se berce dans sa chaise en faisant des vers et il est heureux.

Il fixe des pensées ou des maximes ou il écrit une page de prose et il est heureux.

Il se met à table pour manger et il est heureux.

Il construit une maison de ses mains et il est heureux.

Il prend le pinceau, non pour peindre un tableau, mais pour peindre sa demeure et il est heureux.

Il écoute chanter une grive, la regarde sautiller sur le terrain et il est heureux.

Il bêche la terre et il est heureux.

Il lit quarante ou cinquante vers de son vieux Villon et il est heureux.

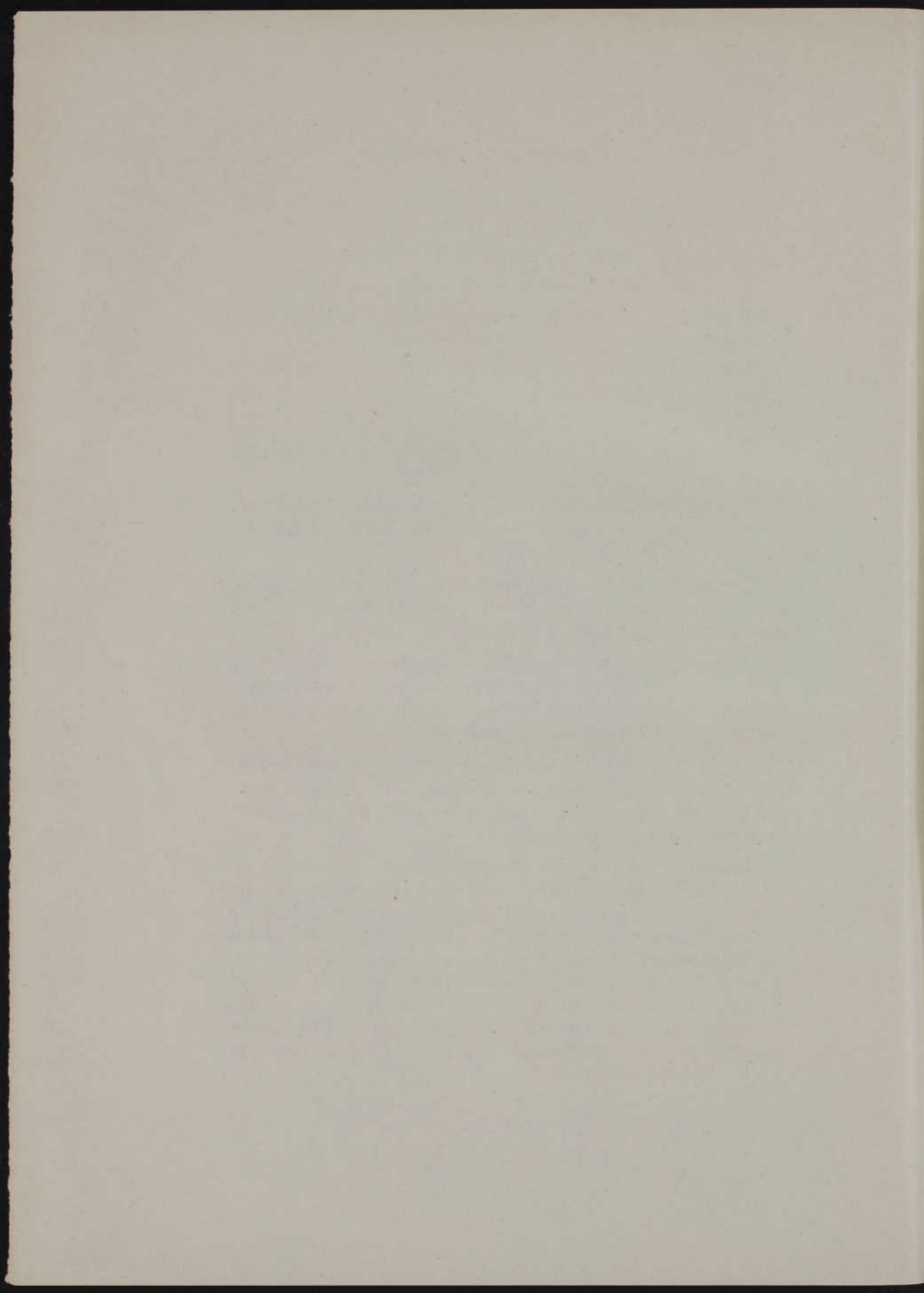
O! cher Doucet, vous n'avez jamais convoité la maison ou le champ de votre voisin, vous êtes un brave et honnête homme, vous êtes un sage.

Doucet n'a jamais ambitionné une glorieuse couronne, il s'est contenté de vivre sa modeste vie et si tous les hommes lui ressemblaient, ce serait le paradis ici bas.

Et comme dit Marc Aurèle, lorsque viendra la mort, il se soumettra à la dissolution avec douceur, comme l'olive mûre, qui en tombant, semble bénir la terre qui l'a portée, et rendre grâce à l'arbre qui l'a produite.

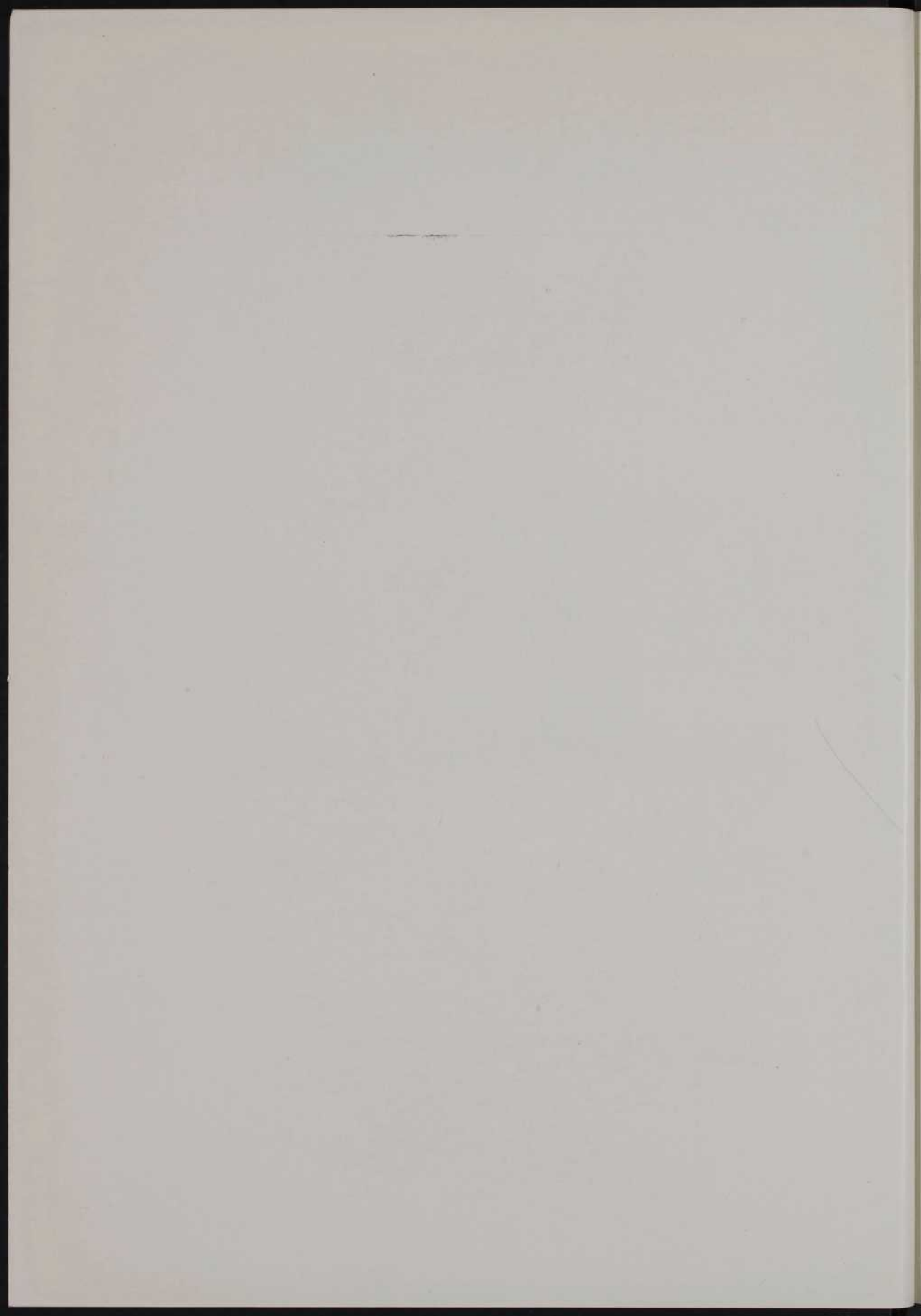
Court, assez gros, la figure souriante, les cheveux grisonnants, toujours de bonne humeur, la main tendue pour presser celle de l'ami, franc, loyal, cœur d'or, tel est Doucet. Son amitié m'a été précieuse.

Doucet a été fonctionnaire pendant une vingtaine d'années à Québec après quoi il a pris sa retraite et est venu retrouver sa famille à Montréal. Il passe ses étés à Lanoraie dans la maison paternelle qu'il a restaurée. Son grand plaisir est de peindre, de bêcher, de manier la scie et le marteau. Dans cette campagne amie, Doucet vit des jours de calme et de paix. Le rencontrant au printemps de 1935, il me dit: Lorsque je mourrai, je voudrais que l'on mette sur ma tombe une planche avec cette épitaphe: Ici repose l'homme qui a été le plus heureux au monde.





JEAN-AUBERT LORANGER



JEAN-AUBERT LORANGER

QUELQUE part dans cette immense ville de plus d'un million d'habitants un beau talent d'écrivain se rouille, se gâte, se perd irrémédiablement. Un artiste qui s'était affirmé, qui avait fait ses preuves et de qui l'on attendait des œuvres qui eussent rivalisé avec celles des maîtres français a laissé tomber sa plume et garde depuis treize ans un silence complet. Inertie, dégoût, découragement, lassitude, conditions matérielles difficiles? Je l'ignore, mais je le déplore sincèrement et je considère cela comme une tragédie.

Jean-Aubert Loranger, auteur d'*Atmosphères* et de *Poèmes*, deux des ouvrages les plus intéressants, les plus curieux et les plus parfaits écrits au Canada, a publié son dernier volume en 1925. Que de beaux livres il aurait pu nous donner pendant ces longues années!

Loranger a exercé pendant environ quinze ans le métier de journaliste. Pendant cette période d'activité, il a publié

Juste quelques jours avant que ce livre aille sous presse, j'ai par hasard rencontré Loranger que je n'avais pas vu depuis des années. Lorsque je lui ai parlé littérature sa figure s'est éclairée un moment. "J'ai depuis longtemps un volume de contes prêt pour l'imprimeur", me dit-il en réponse à mes questions, "mais la difficulté est de le faire éditer. Autrefois, lorsqu'un écrivain avait terminé un livre, il allait voir David qui lui promettait d'en prendre cent ou deux cents exemplaires. Il pouvait alors publier son bouquin. Avec le nouveau gouvernement et depuis qu'un certain monsieur est sous-ministre, il n'y a plus rien à faire. Et mon manuscrit" ajouta Loranger d'un ton de triste résignation "attendra encore longtemps avant d'être imprimé."

trois volumes, le dernier, un recueil de contes. Un jour, il renonça au journalisme pour suivre une grosse légume politique, mais le personnage se fit caser avec un gras traitement. Désesparé, Loranger est resté depuis dans l'ombre, sans donner signe de vie à ceux qui l'ont connu. Qu'est-il devenu? Nul ne le sait.

Et pourtant . . . S'il eut persévéré, Loranger serait aujourd'hui une célébrité littéraire. Au lieu de retarder comme tant d'autres de nos ouvriers de la plume, Loranger était bien de son temps. Ses admirations, parmi les prosateurs étaient Jules Romains, Charles Vildrac, Roger Martin du Gard, Charles-Louis Philippe, et chez les poètes Saint-John Perse.

Atmosphère, plaquette de soixante pages publiée en 1920 révéla au monde des lettres un véritable artiste. Le livre se compose de deux contes: *Le Passeur* et *Le Vagabond* et de quelques brefs chapitres d'annotations intitulés *Signets*.

Le Passeur qui ouvre le volume est un récit qui porte la marque d'un grand écrivain. C'est la simple histoire d'un batelier dont l'existence s'écoule à traverser les gens et les voitures, qui vieillit, devient un être impotent, inutile, et qui trouve son tombeau dans la rivière sur laquelle il a vécu. Doué d'un grand sens d'observation, d'une vision exacte, aigue, Loranger non seulement note et nous fait voir les attitudes et les gestes de son personnage, mais il nous montre en même temps les réflexes de ce cerveau rudimentaire. Le portrait du passeur qui traverse les gens dans sa chaloupe et les lourdes charges dans son bac est absolument vivant. C'est une image qui se grave dans l'esprit et que l'on ne saurait oublier. Avec les moyens les plus sobres, avec les mots les plus simples, la petite vie du batelier, sans événements marquants, est rendue dramatique au possible. C'est qu'avec son art sincère et vrai, Loranger a su extraire de l'existence terne, banale et ordinaire, tout le tragique qu'elle renferme. Je considère que, dans cette nouvelle, Loranger égale les meilleures pages de Jules Renard et de Charles-Louis Philippe. Les images, des images justes et pittoresques, abondent dans ce récit. Prenons les seize lignes du prologue et dites-moi si ce n'est pas là une

page qui pourrait être signée par les bons écrivains de France:

Une rivière.

Sur la rive gauche qui est basse, il y a un village. Une seule rue le traverse par où entre sa vie, et les petites maisons, qui se font vis-à-vis, y sont comme attablées. Tout au bout, à la place d'honneur, l'église qui préside à la confrérie des petites moisons.

Sur la rive droite qui est escarpée, c'est une grande plaine avec des maisons, une plaine qui remue; et derrière un grand bois barre l'horizon, d'où vient une route vicinale jusqu'à la grève où est la cabane du passeur.

La route est flanquée de poteaux télégraphiques qui ont l'air de grands râteaux debout sur leur manche.

Enfin, le bac du passeur qui est un morceau de la route qui flotte sur l'eau.

Poèmes publiés en 1932 apportaient une note absolument nouvelle dans la poésie au Canada. Ce livre ne ressemblait en rien à ceux parus avant lui et rien de semblable n'a été tenté depuis. Dans les vers comme dans la prose, Loranger est un ciseleur, un chercheur d'images neuves et pittoresques. S'il me fallait chercher une comparaison pour rendre l'impression que me donne la lecture des poèmes de Loranger, je dirais que son amour des métaphores rappelle *Les Musardises* de Rostand. Il a constamment des trouvailles fort originales. En voici quelques exemples:

Le fleuve pousse à la mer
L'épaisse couche de glace
D'un long hiver engourdi,
Tel, avivé, repousse à
Ses pieds, le convalescent
Des draps habités d'angoisse.

Dans la pièce Un port:

Les filets tendus pour sécher,
Sur les quais et dans les mâtues
Vieillissaient le long de la crique
Comme des toiles d'araignées.

Dans Moments:

L'averse tombe sur le toit;
Ma chambre sonore s'emplit
D'une rumeur d'applaudissements.

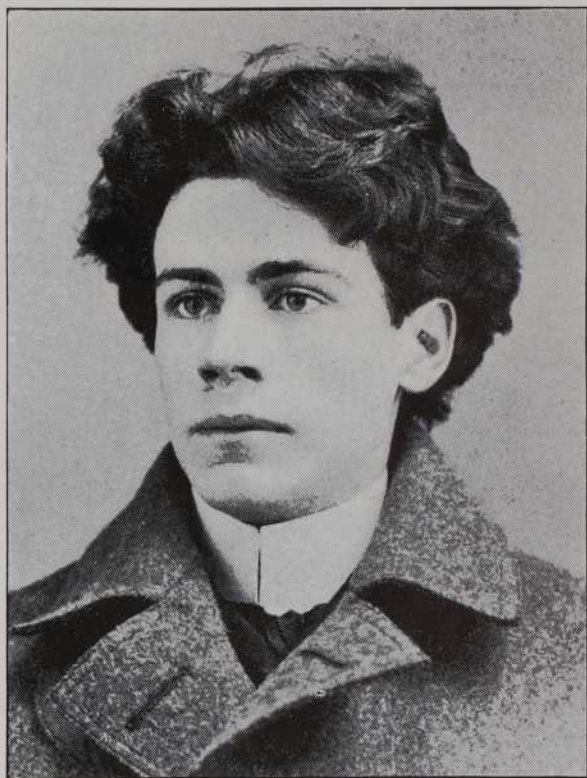
Minuit, La mesure est pleine,
L'horloge rend compte
Au temps de toutes les heures
Qu'on lui a confiées.
L'horloge sonne et fait sa caisse.

Au pied des grands arbres
L'ombre est endormie en rond.
La lampe casquée
Pose un rond sur l'écritoire.
— Une assiette blanche.

Et c'est ainsi à chaque page du livre. L'on a l'impression de feuilleter un album d'images en écoutant un pipeau lointain.

Poèmes de Loranger est un petit livre qu'on lit avec un rare plaisir. Il est l'œuvre d'un pur artiste.

Après avoir donné un volume de prose et un volume de vers qui révélaient un écrivain très heureusement doué, Loranger se lança dans une nouvelle voie et, en 1925, publia aux Editions Edouard Garand, sous le titre *Le Village* un recueil de douze contes et nouvelles du terroir. Le contraste entre les deux manières de l'écrivain était frappant au possible et indiquait un talent extrêmement versatile. C'était comme si ayant rencontré un soir un ami portant un habit d'une coupe très élégante on le retrouvait le lendemain vêtu de salopettes. Mais dans ces contes, comme dans *Atmosphères*, Loranger reste grand artiste. Sa manière seule est différente. C'est sûrement un habile conteur et en plus, il connaît sa campagne et le parler de ses habitants. Ses récits ont la saveur, la couleur et l'odeur du petit village de province. Non seulement ses personnages sont vrais; ils sont vécus. Chacun des récits est une petite scène narrée avec vigueur et précision. Dans chaque cas, l'action se déroule sans aucune longueur, sans aucun détail superflu qui alourdirait la marche des événements. Et Loranger sait conduire son récit de manière à ménager son effet de la fin. Les hommes forts, Le râteau magique, La naroua sont des histoires que non seulement l'on a du plaisir à lire, mais que l'on aime à raconter à son tour. Loranger a démontré là que dans la pure littérature comme dans la littérature régionaliste il est un maître.



EMILE NELLIGAN



EMILE NELLIGAN

UNE fin d'après-midi, l'hiver. Une vaste pièce, ancien salon d'autrefois converti en chambre à coucher, et qui paraît encore plus grande par suite du mobilier sommaire. Une cheminée à manteau de marbre dans laquelle flambe un clair feu de bois qui projette ses lueurs sur la figure d'un jeune homme de dix-neuf à vingt ans debout, dos au foyer. Cette tête noble, distinguée, aux traits réguliers et d'une remarquable beauté est couronnée par une abondante chevelure noire qui accentue la blancheur mate du teint. Le poète Emile Nelligan récite des vers à deux journalistes de ses amis: Louvigny de Montigny et Albert Laberge, qui l'écoutent émus, enthousiasmés.

La flamme vivante, capricieuse, éclaire cette figure inspirée, d'une expression mobile, qui traduit de saisissante façon tous les sentiments qui agitent l'âme. Avec une attention recueillie, les deux auditeurs écoutent le jeune poète. Tout d'abord, ce sont les huit vers de *Ma Mère*, puis *Devant mon Berceau* et *Clair de Lune* intellectuel. Dans la cheminée, le bois flambe joyeusement et les flammes blondes illuminent cette vibrante physionomie d'artiste. Sa voix douce, musicale, si prenante, dit les vers harmonieux, mais ce ne sont pas seulement des mots cadencés, c'est son cœur, son âme, que le poète fait jaillir hors de lui. Il exprime toute l'émotion dont il est frémissant.

Et c'est comme le chant d'un violon qui expire.

Une lueur plus vive nous montre le visage transfiguré de l'artiste, nous fait voir l'exaltation qui l'agite.

— Ah ! je suis poète, je suis poète ! s'exclame-t-il d'un ton tragique pendant que ses mains plongent dans la masse noire de ses cheveux comme pour comprimer sa tête qui éclaterait. Ah ! cette impérieuse vocation de poète c'est certes une joie, mais par moments, c'est aussi un tourment. Trop de sentiments, trop d'émotions se pressent en lui. Son cerveau est comme la cuve dans laquelle fermente le jus de la vigne.

Cette scène de Nelligan disant ses vers d'un accent inspiré devant la cheminée de ma chambre, voilà trente-cinq ans environ que j'en ai été témoin et elle est restée aussi nette, aussi vivace dans mon esprit que si elle s'était produite hier. Lorsque je pense à Nelligan — et j'y pense souvent — je le revois toujours ainsi et j'entends sa voix grave, vibrante, sympathique.

Pendant toute une saison, j'ai eu la joie précieuse de voir fréquemment Nelligan. A cette époque, 1900 ou 1901, je crois, Louvigny de Montigny et moi, camarades à la *Presse*, logions alors, rue Dorchester, dans une vieille maison en pierre qui avait été une noble demeure, mais qui n'était plus qu'un vulgaire immeuble de chambres à louer et qui a été démoli depuis pour agrandir le parc entourant l'église Saint Patrice. De Montigny occupait une chambre au rez de chaussée; la mienne, au premier étage, était le salon d'autrefois. Chacune des deux pièces possédait une cheminée. Or, un jour, de Montigny eut une idée : Si nous faisons du feu, dit-il, ce serait plus gai.

Ainsi fut fait. Laissant le bureau à quatre heures, nous arrivions chez nous dix minutes plus tard. La logeuse, l'excellente Mrs. Mead avait quelques moments auparavant mis une allumette dans le bois du foyer de sorte qu'en entrant, nous avions un beau feu clair. Nelligan venait souvent nous voir, apportant un cahier de vers et il nous lisait ses dernières pièces. Tantôt, il arrêtait chez de Montigny et tantôt il montait chez moi. Ordinairement, il avait dans ses poches un volume de Stuart Merrill, de Vielé Griffin ou de Georges Rodenbach. *La Jeune Blanche* et *Les Vies encloses* étaient

l'objet de sa prédilection. C'étaient là deux de ses livres favoris.

— Je vais écrire un roman, nous annonça-t-il un jour. J'ai terminé le premier chapitre hier.

Et sur le champ, il nous lut les pages que son inspiration lui avait dictées la veille. Le futur roman commençait par la fulgurante description d'un coucher de soleil. Ce n'était pas seulement l'écrivain, le poète, qui décrivait cette scène, c'était aussi un peintre. L'on aurait cru voir un artiste jetant sur sa toile les plus riches tons de sa palette, ses couleurs les plus éclatantes. C'était non pas une ébauche, mais un merveilleux tableau, une magistrale page de prose. Je crois bien que le roman n'est jamais allé plus loin que ce premier chapitre. Ah! si Nelligan avait vécu sa vie.

Oui, s'il l'avait vécue, quelle œuvre n'eût-il pas créé?

Certes, le volume qu'il nous a laissé, qui renferme tant de beautés, est un livre de pure poésie, débordant de sentiments, d'émotion, d'imagination, mais il est surtout fait de délicates impressions, de délicieux souvenirs d'enfance, de rêve et de fantaisie. Mais s'il avait vécu sa vie, s'il avait connu l'amour, la joie, la souffrance, la lutte, les épreuves, les extases devant la nature et la femme, quelles pages n'eût-il pas écrites, quel merveilleux monument littéraire n'eût-il pas élevé! Regrets superflus. Le livre qu'il a laissé suffira toutefois à perpétuer sa mémoire aussi longtemps que l'on parlera français au Canada et le proclame le plus beau talent poétique produit chez nous.

Un samedi après-midi, Nelligan, comme il en avait l'habitude, vint me voir. En son honneur, je sortis un flacon de gin que je gardais pour mes visiteurs, et nous prîmes un verre. Comme mon métier de journaliste m'obligeait à sortir, je lui dis: Je vais être absent une demi-heure. Attendez-moi.

— C'est cela, fit-il. Pendant ce temps j'écrirai quelque chose que je vous lirai tout à l'heure.

Je sortis et, comme il avait dit, à mon retour, il brandit devant moi un feuillet manuscrit. Je vis le titre: L'Homme aux cercueils.

— Je vous dédierai cette pièce lorsque je publierai mon livre, me promit-il après me l'avoir lue.

J'étais si heureux qu'il eut écrit ces strophes chez moi que je sortis de nouveau mon flacon de gin et nous prîmes un autre verre. Malheureuse inspiration, car au bout de quelques minutes, mon jeune ami devenait énervé, très agité. Il n'était pas ivre, non, mais ces deux verres d'alcool avaient produit sur cet organisme nerveux et délicat une profonde perturbation, une vive surexitation. Il voulut partir. Ne voulant pas le laisser seul dans cet état, je sortis avec lui pour l'accompagner. Il m'échappa, mais je le ressaisis. Je l'entraînai rue Sherbrooke pour le reconduire chez lui. Cependant, son énervement ne diminuait pas et j'avais de grandes difficultés à le tenir sous contrôle. Il voulait s'enfuir, je ne sais où. Heureusement, je rencontrai un ancien confrère de classe, Alphonse Crevier, directeur de l'atelier d'ébénisterie d'art fondé par son père. En quelques mots je le mis au courant de la situation et le priai de me venir en aide. Nous prîmes alors le poète chacun par un bras et nous nous rendîmes jusqu'à l'angle de l'avenue Laval. Comme Nelligan habitait à quelques portes plus haut, je remerciai mon ami Crevier. Arrivé devant la maison de Nelligan, je sonnai. Lorsque la porte s'ouvrit, je le poussai à l'intérieur. J'entendis une voix en haut, puis les pas du poète qui montait les degrés de l'escalier. J'attendis un moment, puis lorsque je compris qu'il était chez lui en sûreté, je m'éloignai.

Je ne l'ai jamais revu.

Deux mois plus tard environ, j'apprenais que les ténèbres s'étaient faites sur cette noble intelligence.

Sur ma table de travail, l'allégorie *Le Vaisseau d'or* du sculpteur Laliberté me rappelle le tragique destin du jeune poète que je connus dans ma jeunesse, du jeune poète qui entrevoyant un jour son triste sort écrivit ces vers:

Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?
Hélas! Il a sombré dans l'abîme du Rêve!...





J.-A. LAPOINTE



J.-A. LAPOINTE

COMME tant d'autres poètes canadiens, J.-A. Lapointe est parti sans avoir publié son œuvre. Il est représenté par une vingtaine de pièces dans *Les Soirées de l'École Littéraire de Montréal* parues en 1925, par une dizaine dans la collection du *Terroir*, en date de 1909 et par quatre dans l'*Anthologie des Poètes Canadiens* composée par Jules Fournier. C'est mince. Pas un volume en propre. Et pourtant, Lapointe a laissé en mourant la matière d'un fort bouquin. Cinquante fois peut-être, je lui ai conseillé de livrer ses manuscrits à l'imprimeur. Chaque fois qu'un camarade disparaissait, je profitais de l'occasion pour l'adjurer de publier son œuvre, de nous donner un livre. Mon insistance n'a eu aucun résultat. Et maintenant, il est mort.

Lapointe était un être peu communicatif, un solitaire, un homme qui ne se livrait jamais. Il a vécu sa vie à l'écart, isolé, n'admettant personne dans son intimité.

Et son cœur ulcéré cherchait l'isolement
Or, il n'enviait pas l'humaine sympathie,

dit-il dans sa pièce intitulée *Le chien*. Et c'était là son propre sentiment. Personne ne semble l'avoir connu intimement. Lui et moi avons été confrères de classe au collège, il a été pendant une quinzaine d'années mon collègue à la rédaction de la *Presse*, tous deux, nous avons fait partie de l'*École Littéraire*, malgré cela, je l'ai peu connu. Lapointe n'était pas l'homme aux confidences. Une fois cependant, une seule, il me parla de son enfance à Boucherville, sa paroisse natale, évoquant le chant plaintif des grenouilles dans la campagne par les nuits noires d'automne. Et ce souvenir semblait être l'un des meilleurs de ses jeunes années. Lapointe possédait une

âme inapte au bonheur. Entre lui et le reste de l'humanité, il semblait y avoir comme une cloison étanche qui l'isolait. Les liens de la famille, de l'amitié, il ne semble pas les avoir connus ni désirés. Régulièrement, fidèlement, consciencieusement, il accomplissait sa besogne de traducteur des dépêches au journal puis, sa journée finie, il retournait à sa chambre. Sa seule distraction était d'aller, quelque samedi après-midi, fumer un gros cigare, en complet gris clair, aux courses du Parc Delorimier.

Lors des grandes fêtes de l'année: Noël, Pâques, etc, il publiait dans la *Presse* une pièce de vers, pièce de circonstance. Il exprimait des pensées simples mais non banales et qui intéressaient les fervents des lettres. On sentait là un artiste soucieux d'être original en traitant un sujet mille fois repris par les poètes.

Dans *Le Terroir* et ailleurs, Lapointe lorsqu'il publiait quelques pages choisissait un sujet simple, terre à terre comme *La Poule*, *La Grenouille*, *Les Chenilles*, *Les Moineaux*, *Nid de corneille*, *La Machine à coudre*, *L'Aiguille*, *La Neige*, *La Pipe*, *La Soupe aux pois*, etc. Tout de même, malgré la banalité du sujet on reconnaissait là l'œuvre d'un esprit original. Ce n'est que lors de la préparation du volume de l'*Ecole Littéraire* que je connus le vrai Lapointe, celui qui camouflait ses sentiments et son être intime avec les morceaux que je viens de mentionner. Un soir, il me lut une série de pièces: *Le chien*, *Prière de Noël*, *La Vérité*, *Prière*, *Les vers*, etc., qui furent pour moi toute une révélation et me montrèrent dans ce grand et gros garçon si tranquille, si paisible, une âme amère, douloureuse, désespérée. C'était là le même accent que dans les plus sombres pages de Rollinat.

Quelle tristesse dans cette prière!

Je ne serai jamais heureux,
Puisque je ne sais que maudire.
Personne ne m'apprit à rire
En mon jeune âge ténébreux.

Suis-je le fruit d'un mauvais rêve?
Peut-être. Dieu ne m'aime pas.
Toujours, où que tendent mes pas,
Sur mes projets l'orage crève.

Aussi, sans cesse ai-je nourri,
 Au fond de mon cœur assombri,
 La Haine féroce et tragique.

Que d'amertume aussi dans cette Prière de Noël!

Le sort ne permet pas que je chante sur terre,
 Et vous me trouverez bizarre et solitaire.

Ma jeunesse n'a pas connu de rayons bleus;
 Je suis né froidement par un jour nébuleux.

Et je dus frissonner toute ma nuit première
 Au fond d'un berceau lourd, sous un toit sans lumière.

Noël ne m'a jamais donné jouets, images,
 Et j'ai vu passer tristement trop de rois mages.

Cette enfance austère, sans joie, a influé sur le reste de
 sa vie et lui a communiqué une incurable hypocondrie.

La pièce Les vers qui commence par

Ton cadavre fera notre fête superbe.
 Homme, nous t'attendions patiemment ici

et qui se termine ainsi:

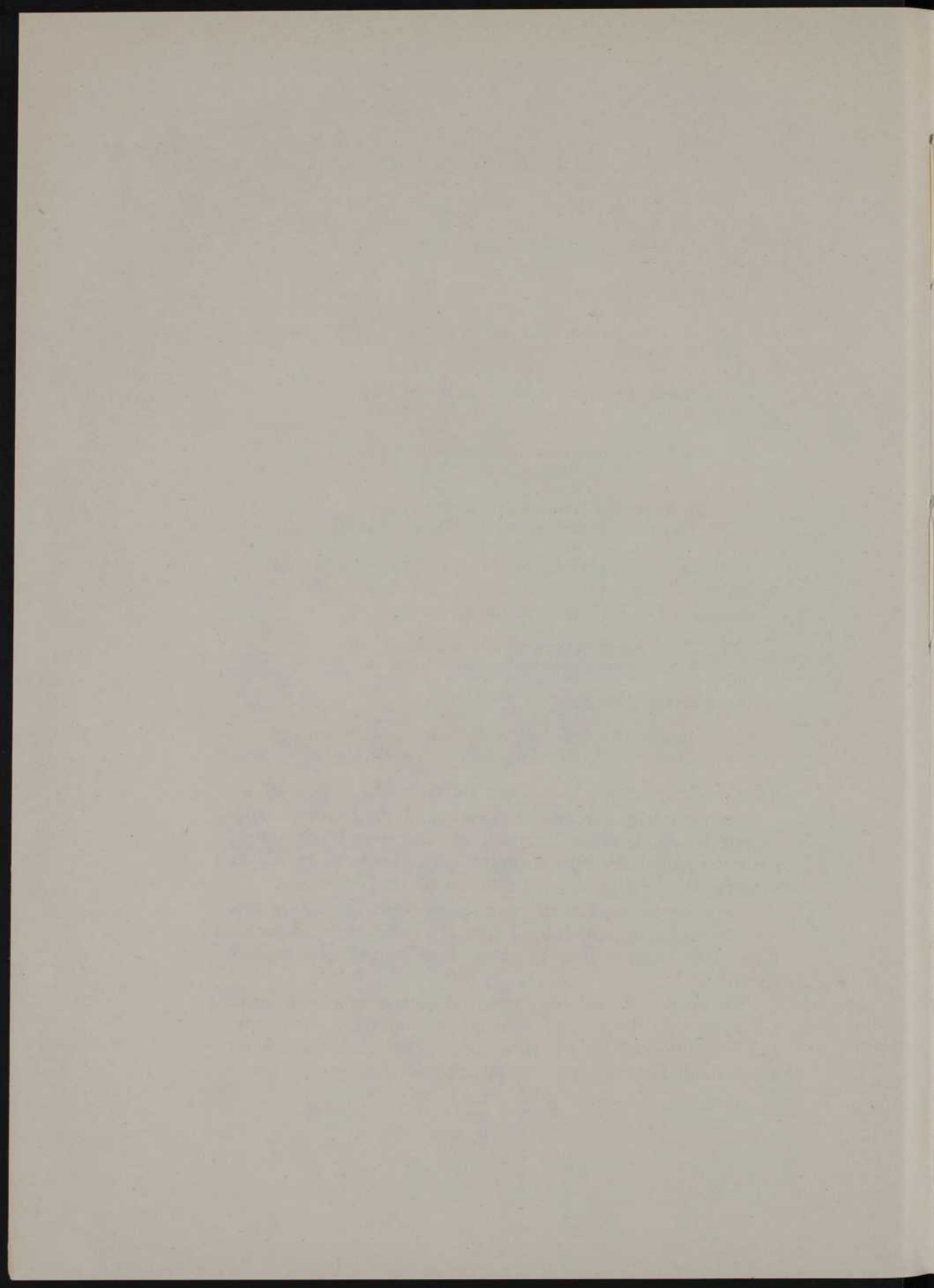
Homme, les vers, ces rois des souterrains domaines
 Mangeront le chef-d'œuvre et l'image de Dieu

n'égale-t-elle pas tout le macabre du poète des *Névroses*?

On peut voir par ces citations que J.-A. Lapointe envisageait la vie de triste façon. Il eut toutefois la chance de rencontrer une affection féminine sûre, constante, fidèle et réconfortante qui lui adoucit l'amertume de l'existence.

Ce poète amer est parti jeune, encore dans la quarantaine. Son cœur douloureux enfin apaisé, il repose pour l'éternité, réuni dans la mort avec les siens, dans le cimetière de Boucherville.

Ses manuscrits enfermés dans un coffret noir sont entre les mains de l'Amie qui a illuminé ses jours de son sourire. *Les Iroquoises*, tel était le titre que le poète rêvait de donner à son livre. Espérons que ces pages seront publiées un jour.





*Donnerai du bon
Johannes*

CHARLES LECONTE (JOHANNES)



CHARLES-MAURICE LECONTE

L'idéal meurt, bulle qui crève;
L'âme à l'ici bas asservie
Au lieu du nectar du rêve
Boit l'aigre piquette de la vie.

(Vers d'un poète dont j'ai oublié le nom).

Celui-là eut une destinée douloureuse et tragique. Probablement, il était né sous le signe Saturne qui, comme dit Verlaine:

Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,
Bonne part de malheurs et bonne part de bile.

Né à Caen, France, Leconte arriva au Canada vers 1900 à l'âge de vingt ans. Il était silencieux sur sa famille et parlait très rarement de son enfance. Toutefois, il me confia un jour qu'il avait été élevé dans l'aisance, mais que son père avait perdu une jolie fortune dans des spéculations malheureuses.

Voyant les siens ruinés juste au moment de se choisir une carrière, Leconte désespéré, désorienté, ne sachant trop que décider dans cet affreux gâchis, dans ce bouleversement de son existence, fit comme tant d'autres européens. Il s'embarqua pour l'Amérique et débarqua au Canada. Probablement que si, au lieu de venir ici, il se fût dirigé vers Paris, il se serait fait une brillante carrière comme journaliste et écrivain car il possédait une culture remarquable et un talent fort brillant. C'était une nature de dilettante, un caractère et un esprit dans le genre de Jules Lemaitre et d'Anatole France. Il avait un goût très vif des belles choses et il n'est pas douteux

que si son père n'avait commis la sottise de perdre sa fortune, Leconte aurait vécu une vie fort agréable. Mais sa destinée devait être autre.

Lorsque je le connus, il était désabusé, désillusionné, ayant déjà pris une large lampée de "l'aigre piquette de la vie".

Pendant les premiers temps de son arrivée au Canada, Leconte exerça le métier de comédien, puis il se fit journaliste. Il fit ses premières armes aux *Débats* puis au *Nationaliste* où, sous le pseudonyme de Johannès, il publia des articles et des contes qui révélaient un écrivain de marque. Ses vers souvent funambulesques, étaient d'une haute fantaisie et pittoresques au possible. Ses audaces et ses licences poétiques faisaient songer à ces sauts périlleux qu'exécute un hardi acrobate dans un cirque. Les contes de Johannès, tels *En cherchant une chambre* et autres, nous montraient une peinture de la vie prosaïque et banale du commun de l'humanité; d'autres, tel *Le Melon*, faisaient voir un cœur plein de pitié, un esprit révolté devant les injustices. *Le Melon*, histoire inspirée par un fait divers local nous montre le juge Planus condamnant à douze ans de prison un pauvre diable coupable d'avoir volé un melon. On trouve dans ce récit la même indignation, la même généreuse sympathie fraternelle et humaine, la même ironie que dans *L'affaire Crainquebille* d'Anatole France. *Le Melon* est l'un des plus beaux contes de Johannès. Toutes les âmes un peu nobles ont dû vibrer en le lisant de la même révolte que l'auteur devant de pareilles iniquités sociales. *Les Débats* et le *Nationaliste* renferment toute une série de contes de Johannès qui sont un fin régal pour l'esprit.

Lors du banquet de l'Association des Journalistes Canadiens-français, (Requiescat in pace) en 1903, la carte du menu était sous forme de journal minuscule. Cette feuille renfermait une série de bouts d'articles par Jules Helbronner, Arthur Dansereau, Joseph-Israël Tarte, Louvigny de Montigny, Hector Garneau, Madeleine, Rodolphe Girard, Albert Laberge et Charles Leconte. Ce dernier était représenté par quatre contributions, trois en prose et une en vers. En voici deux qui donneront une idée du style, de la manière et du talent de Leconte.

PUREE DE POMMES

Heureux ceux qui ne connaissent que celle-là! Heureux ceux qui ignorent cette variété de purée qu'on appelle encore la "dèche", la "mouise", ou la "mistoufle" et qui se mange avec de larges biftecks de vache enragée.

La purée dont je vous parle, c'est ce curieux état financier dans lequel l'actif s'appelle NEANT, tandis que par un malheureux hasard, les créanciers se nomment LEGION.

Cette purée là fut familière à, disons mille jeunes gens, qui sont devenus depuis de scintillants journalistes.

Qu'il est suave, pour ceux-là, après avoir longtemps tiré le Veau d'or par la queue, de manger enfin, par un beau soir de l'arrière-saison de la purée de pommes dans la société d'hommes illustres.

Ah! voyez-vous, ça et puis mourir, comme disait le vieillard Siméon.

NECROLOGIE

Il faudrait tes lippes, Dan DIN,
 Avec votre onction, Di DON
 Et votre verve ô Papi NEAU,
 Pour célébrer ce DINDONNEAU.
 D'INdy (Vincent) serait le maître
 DONT nous voudrions le talent
¹ NEAUble pour, sur ces vers mettre
 DINDONNEAU, quelque air truculent.

Mais, comme nous n'avons rien de tout cela, taisons-nous modestement et tenons-nous en à l'éloquence de la chair... de la chair savoureuse de ce volatile exquis.

Un petit article de soixante lignes sur Renaudot, fondateur du premier journal périodique était tout pétillant de verve et d'esprit. C'était savoureux au possible. A le lire, on pouvait oublier son dessert. Ah! c'était un artiste que Johannes.

Pendant près de deux ans, Leconte fut chargé à la *Presse* du service des nouvelles de la cour du recorder. Il dépensait à raconter les petits drames et les vicissitudes de la vie courante dont il entendait le récit chaque jour devant le tribunal un talent qui eut été plus avantageusement employé à écrire des livres. Mais il lui fallait gagner son pain. Les épisodes, les

1. Licence poétique; n'y faites pas attention!

scènes et les tableaux qui formaient la chronique quotidienne de Leconte appartenaient plus à la littérature qu'à la langue courante du journalisme. En deux lignes, il esquissait une physionomie, un portrait vivant et pittoresque qui entrait dans l'esprit. Leconte avait de la pitié pour tous ces infortunés, ces victimes du sort qui défilaient chaque jour devant la justice ordinairement sévère aux malheureux. Et devant ces misères si souvent imméritées, le journaliste au cœur miséricordieux qui avait fait très jeune l'amère expérience de la vie se sentait plein d'indulgence et d'émotion.

Lorsqu'il entra à la rédaction de la *Presse*, Leconte remplaçait Stanislas Mignault que j'avais connu au collège et que les nécessités de l'existence avaient fait reporter. Epris de littérature et de philosophie, Mignault occupait rue Lagauchetière, en face de l'église Saint-Patrice, une vaste chambre encombrée de statues, de vases en porcelaine, de vieilles chaises de style et de livres. Flaubert et Maupassant étaient ses auteurs favoris et il passait de longues soirées absorbé par la lecture d'un ouvrage de Stuart Mill, d'Alfred Fouillée ou de Guyau. Un jour, Mignault bazarde ses livres, ses meubles, sa Vénus de Milo et s'embarqua pour la France. Un an ou deux plus tard, des pêcheurs de Genouilleux, département de l'Ain, repêchèrent son cadavre. Une lettre trouvée sur lui demandait de ne pas faire de potin au sujet de sa mort et de l'enterrer dans la fosse commune. Il disparaissait à l'âge de trente ans.

Si j'ai raconté la triste fin de Mignault c'est pour faire ressortir une étrange coïncidence que l'on trouve dans le dénouement de ces deux existences.

A la *Presse*, Leconte avait comme compagnons et amis Jules Fournier, Marcel Bernard et Olivar Asselin. Leconte et moi étions de bons camarades et il me donna un jour sa photographie portant la sinistre inscription "Souvenir du bain", allusion au chef de nouvelles de la *Presse* qu'il qualifiait invariablement de garde-chiourme.

Du journal de M. Berthiaume, Leconte passa au *Canada* auquel il collabora pendant six ans. Il épousa une petite actrice de Québec. Et le temps s'écoula. Puis, la santé de Leconte s'ébranla, sa santé morale également. Il devint malheureux,

neurasténique et sujet à de violentes crises nerveuses. Sa raison subit des atteintes. Leconte avait maintenant trente ans, était marié depuis quatre ans et avait deux enfants. Les premiers jours de juin 1909, il demanda une vacance qui lui fut immédiatement accordée par Fernand Rinfret. Avant de partir du journal, Leconte déclara à quelques camarades qu'il allait soit faire un voyage en France ou se tuer. Il choisit cette dernière alternative et, un dimanche, 6 juin, il alla se jeter dans le fleuve Saint-Laurent et se noya. Voici une dépêche du correspondant de la *Presse* à Québec racontant ce drame douloureux:

Québec, 7 juin. — Deux journalistes correspondants de quotidiens montréalais ont identifié cet après-midi le cadavre du suicidé de Saint-Nicolas. C'est bien en effet Charles Leconte, de Montréal, rédacteur au Canada. Dans les vêtements du noyé on a trouvé un livret de dépôt à la succursale de la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal, No 1532, rue Sainte-Catherine est, Montréal. Ce livret porte le numéro 89,280. La balance au crédit du porteur du livret est de \$581. Le 3 juin, il a retiré une somme de \$100. On avait trouvé avec les habits qu'il avait laissés sur la rive une somme de \$32. D'après une lettre également trouvée dans les poches du suicidé, adressée à sa mère, il laisse entendre qu'il appartient à une famille très à l'aise. Il reproche à sa mère de ne pas avoir obtenu plus d'argent pour lui, de son père. Il se plaint aussi que sa sœur a reçu beaucoup plus d'attention de ses parents que lui-même. Il apprend à sa mère que le désespoir lui a fait tenter plusieurs fois de s'ôter la vie. "La journée même où je vous écris, dit-il, si mon estomac avait été moins solide, je serais mort". Ce qui laisse à entendre qu'il a tenté de s'empoisonner.

L'acteur Meussot et l'actrice Mme Laviolette, respectivement beau-père et épouse de Leconte, seront appelés demain comme témoins à l'enquête du coroner à Lévis, où se trouve le cadavre et où il sera inhumé.

Leconte est arrivé à Québec samedi matin par l'un des navires de la Cie Richelieu et Ontario. Il a rencontré son beau-père, l'acteur Meussot, dans l'avant-midi. Comme il semblait en proie à une violente attaque de neurasthénie, on fit

venir un médecin qui conseilla de le conduire à l'institut de Mastai pour y subir une cure. Leconte donna son assentiment, mais demanda le temps nécessaire pour aller chercher ses malles aux quais de la Cie Richelieu. C'est alors qu'il passa à Lévis et acheta un billet de chemin de fer pour revenir à Montréal. Il monta de fait, dimanche après-midi à bord d'un train de l'Intercolonial, mais changeant sans doute d'idée, il descendit à Saint-Nicolas et erra environ une heure à travers le village.

Il entra dans une maison pour demander à boire et s'informa si on ne pouvait pas lui procurer un vieux revolver, pour se tuer. On voulut le dissuader. Il demanda alors d'aller le conduire à Québec en voiture. Comme il s'adressait à un cocher, M. Lagueux, celui-ci y consentit et tous deux partirent vers Lévis.

A environ un mille et demi du pont Garneau, dans la direction de Saint-Romuald, il donna l'ordre d'arrêter, sauta de voiture et prit sa course vers le fleuve, à quelques arpents duquel, il se trouvait. Rendu sur la rive, il enleva son habit et déposa sur le bord tous les papiers que contenaient ses poches, avec une somme de \$32. Il se jeta immédiatement dans le fleuve, mais comme il n'y avait là que 18 pouces d'eau, le malheureux, bien décidé à en finir, marcha jusqu'à ce qu'il eût de l'eau jusqu'au cou. Il se mit alors à nager et resta pendant quelque temps à la surface, puis il se laissa tout-à-coup couler et ne reparut plus.

Le cocher, qui est un homme assez âgé, voulut courir pour l'empêcher d'accomplir son acte de désespoir, mais il ne fut pas assez agile et ne put qu'être témoin impuissant du drame qui se déroulait sous ses yeux.

M. M. Onésime Guénard, Edmond Gosselin et Alcide Plante mirent un chaland à l'eau et voulurent se porter au secours de l'infortuné, mais il était trop tard. Ils ne retirèrent qu'un cadavre qu'on fit transporter à Lévis pendant la nuit.

Les deux lettres trouvées dans les habits du défunt avaient été écrites sur des feuillets de son carnet de journaliste.

Voici maintenant une autre reproduction de la *Presse* qui renferme un détail très dramatique de la veillée au corps sur la grève:

Québec, 9 juin. — Ainsi que nous l'avons déjà annoncé dans la "Presse" le verdict du jury, sur la mort de ce pauvre Charles-Maurice Leconte, de son nom de plume Johannès, a été rendu hier.

Un détail typique fut révélé au cours de l'enquête du coroner. Leconte, comme on sait, s'était jeté à l'eau devant quatre hommes de la paroisse de Saint-Nicolas, comté de Lévis. Or, c'est une coutume immémoriale dans Saint-Nicolas, de veiller les noyés, n'appartenant pas à la paroisse, sur la grève même où ils ont été trouvés.

Lorsque M. Moisan, entrepreneur des pompes funèbres, de Lévis, arriva, envoyé par le coroner, vers quatre heures du matin lundi, il trouva Pierre Lagueux, le cocher de Leconte, et ses trois compagnons, veillant en silence le cadavre près d'un grand feu. Et cette veille tragique durait depuis 8 heures.

Les deux principaux témoins, à l'enquête du coroner, furent Pierre Lagueux, le cocher, et M. Etienne Meussot, artiste dramatique, beau-père du défunt.

Le cocher Lagueux raconta la scène du suicide. D'après lui, Leconte ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales.

M. Meussot, après avoir déclaré que Leconte ayant épousé sa fille Johanna, il y a quatre années, et ayant eu deux enfants, raconte les faits et gestes de son gendre, à son arrivée à Québec samedi et dans la journée de dimanche, jusqu'à son départ pour Lévis. D'après lui, Leconte avait temporairement perdu la raison.

* * *

La lettre de Leconte à sa mère a été longtemps parmi les papiers d'Ernest Tremblay, qui à plusieurs reprises, avait promis de me la donner. Mais Tremblay qui était chargé à la *Presse* du service précédemment confiée à Mignault, puis à Leconte, a eu lui aussi une destinée tragique. Un vendredi après-midi, alors qu'il achevait de préparer sa copie et qu'il ne restait plus que deux ou trois camarades dans la salle de rédaction, il s'est soudain affaissé sur son bureau, avec un gémissement sourd, frappé par une attaque de paralysie. Après

un séjour à l'hôpital, il s'est rétabli, mais jamais complètement et son cerveau est resté affecté. Je n'ai jamais eu la lettre de Leconte à sa mère, mais je donne ici la traduction de la traduction anglaise que je trouve dans la *Gazette*. On constatera non sans surprise que cette traduction diffère du tout au tout des extraits que donne la *Presse*. Comment expliquer une si grande différence? La seule chose que je puisse supposer est qu'un journal a donné une moitié de la lettre et l'autre journal, la seconde moitié. On trouvera en plus dans le texte que je donne certaines contradictions, certaines incohérences. Viennent-elles de la double traduction subie par sa lettre ou de l'état d'esprit de Leconte à l'heure où il l'écrivit? Je l'ignore. Voici ma traduction:

Ma chère Mère,

Vous me verrez probablement arriver sous peu pour un bref séjour avec vous. Une série de circonstances idiotes que je vous raconterai, a gâché ma vie. Je vais être obligé de me créer une nouvelle existence et je sais que, malheureusement, vous ne pourrez m'être d'aucun secours dans cette tâche. Si j'étais seul, ce serait chose facile, mais c'est pour moi une source de profonds regrets de ne pouvoir faire davantage pour ma femme et mes deux enfants.

Vous m'excuserez si je vous écris sur ces pages d'un vieux carnet de reporter, mais je n'ai pas d'autre papier sous la main, nos effets étant tous emballés.

Rien n'ajoute au plaisir comme l'idée de la mort. Tous ces jours passés, toutes ces dernières nuits, le blanc fantôme a été témoin de nos baisers. Je ne veux pas mourir maintenant et c'est seulement parce que j'ai trente ans, que je possède un bon estomac et une solide constitution que je ne suis pas ce soir enfermé dans mon cercueil. Ah! ma pauvre chère maman, je ne serai plus le bon petit garçon que vous avez connu. Jamais, j'ai été beaucoup comme vous. Je vous ressemble sous bien des rapports.

Dites-moi, chère maman, m'en voudrez-vous si je suis devenu un peu comme Bel Ami, vous savez, le Bel Ami de Mauissant, car ces jours derniers, j'ai bu, j'ai bu effroyablement.

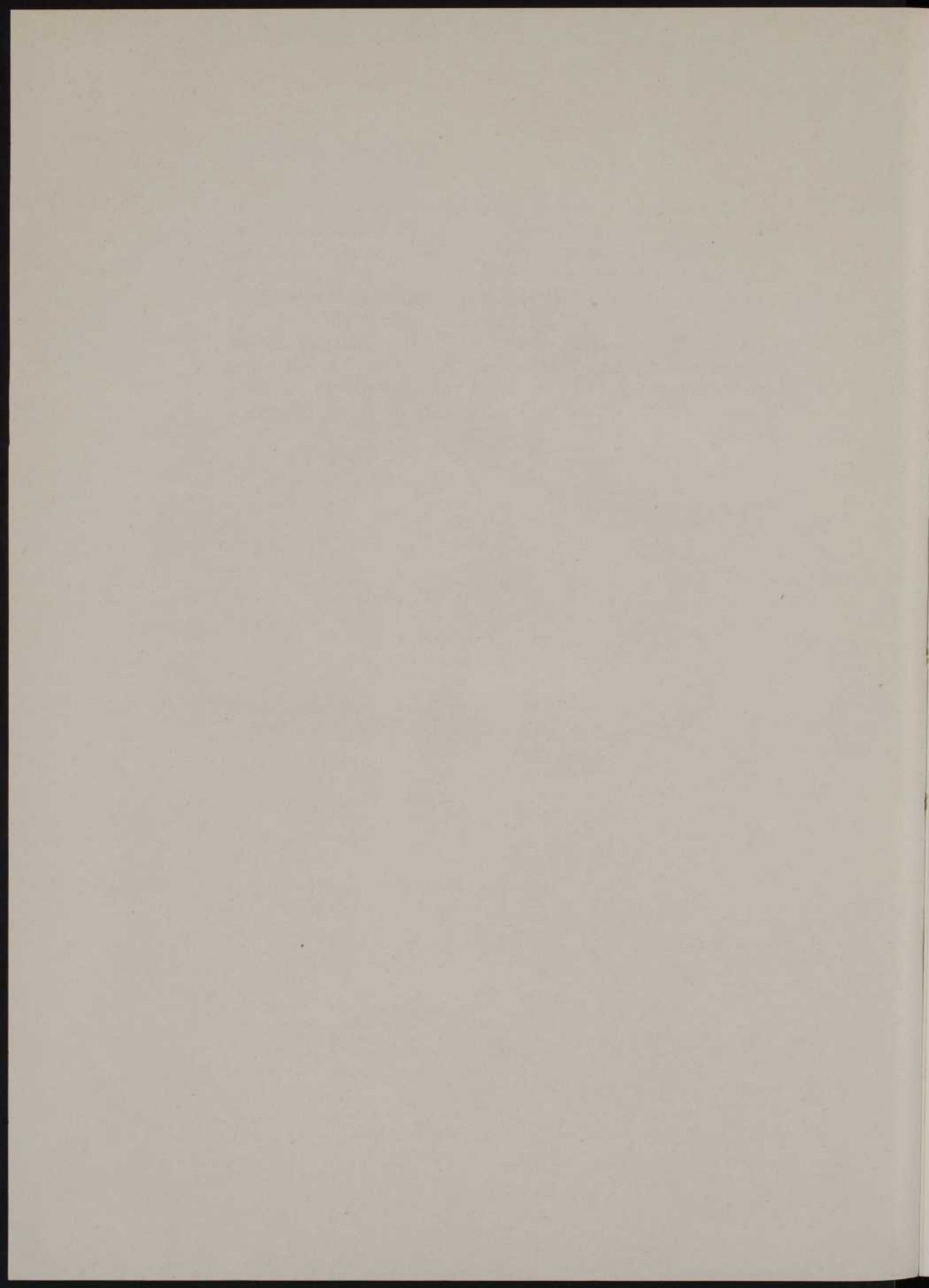
J'espère vous voir bientôt et vous embrasser après une si longue séparation. Il peut arriver que je meure comme un bon soldat; mais combien vile serait la mort sans le noble duel, sans la griserie du combat!

Je ne me considère pas comme un fataliste, et je crois qu'un être infiniment supérieur à nous régit notre destinée.

Leconte a été enterré à Lévis. Comme c'était un suicidé, il n'a pu être inhumé dans le cimetière proprement dit, dans le sol béni par l'église et réservé aux fidèles en règle avec elle. Sans aucun rite religieux on l'a enfoui à l'écart avec les enfants morts sans baptême et avec la dépouille mortelle de ceux-là qui sont décédés sans avoir fait leurs pâques.

Cher Johannès, dors en paix dans la terre maternelle, dans la terre indifférente à tous les dogmes, à toutes les misères, et qui, à tous ses enfants, sans distinction aucune, accorde après la mort ce don inestimable, le plus précieux de tous, le repos éternel.

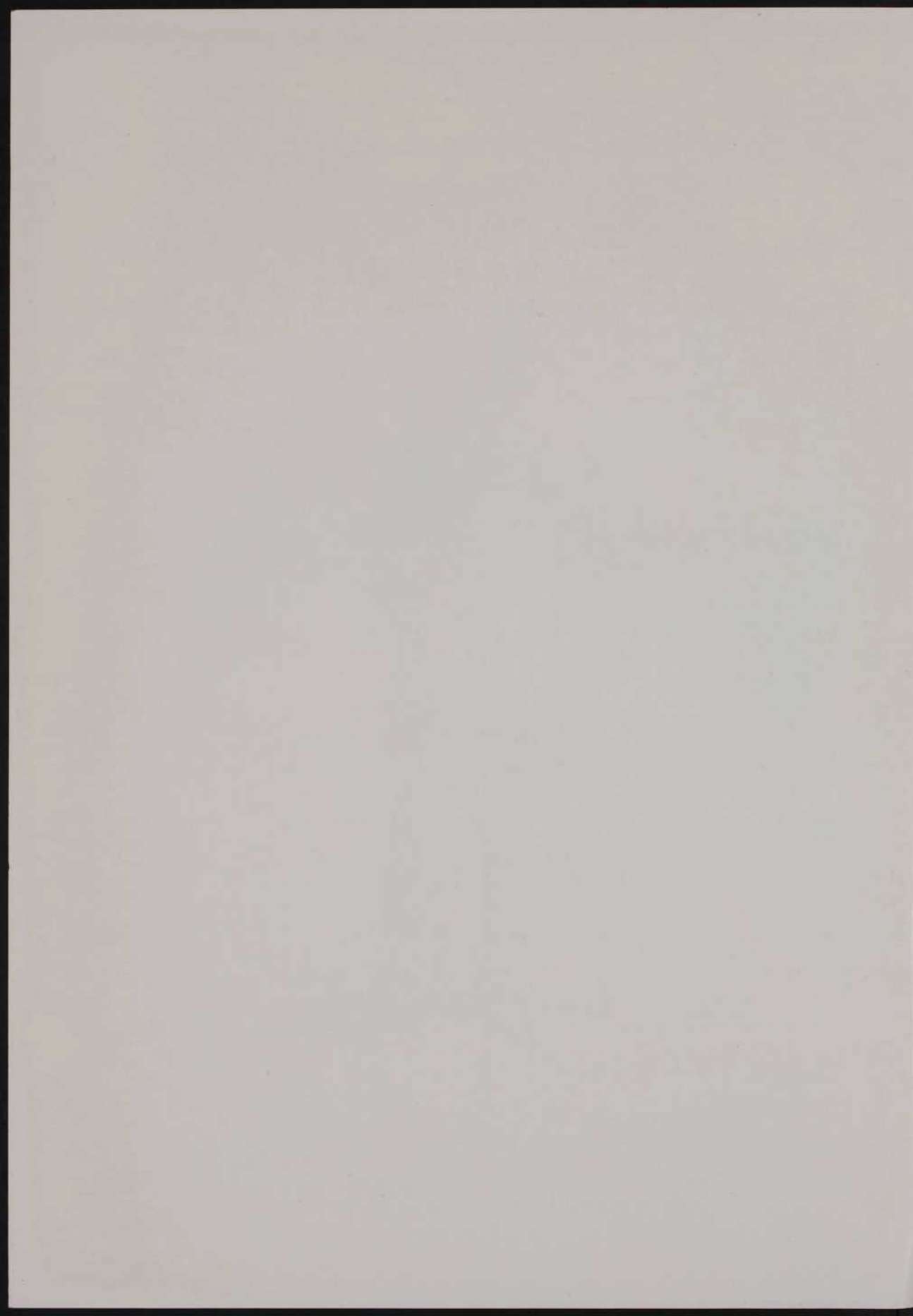






Pour Albert Loberge,
ami colporteur Zo d'Axa

ZO D'AXA,
portrait par Jos St-Charles



ZO D'AXA¹

UN Homme. Au milieu du servile et docile troupeau, au milieu de la vile multitude des ilotes, un Homme. Zo d'Axa. Un puissant écrivain, un formidable pamphlétaire.

Un Homme qui s'est fait le champion des faibles et des opprimés contre les forts et qui a toujours lutté pour la justice.

Un Homme qui a su penser et juger par lui-même, en dehors de tous les clans et de tous les groupements; un Homme que l'on a accusé d'être un anarchiste et qui, par fierté, a dédaigné de proclamer devant le juge, qu'il était en dehors de tous les partis.

Un Homme que l'on a jeté en prison pour tenter de le baillonner, mais qui, à peine sorti des géoles, a recommencé ses attaques.

Un Homme qui a combattu tous les abus, toutes les injustices, qui a crié ses opinions et ses accusations dans des feuilles restées fameuses, un Homme qui rien ni personne n'a pu museler et qui a été l'une des plus nobles et des plus fières figures de sa génération.

Un Homme qui a dénoncé les propriétaires de journaux battant monnaie avec la curiosité morbide des foules, les scandales militaires, le banditisme des agents de police, des bravaches à galons, les conseils de guerre qui, pour des pec-

1. On s'étonnera peut-être de trouver le nom de Zo d'Axa dans cette galerie d'écrivains canadiens, mais je n'aurais pu finir ce livre sans consacrer quelques pages à ce fier et noble artiste pour qui j'ai tant d'admiration et que j'ai eu le très grand plaisir de rencontrer et de voir à maintes reprises pendant son séjour au Canada en 1902. Son portrait — portrait qu'il m'a donné en témoignage d'amitié, — est accroché sur le mur de ma bibliothèque et il est l'un des plus précieux souvenirs que je possède.

cadilles, font fusiller des petits soldats de vingt ans, les gardes-chiourmes qui, d'un coup de revolver abattent comme un chien un pauvre diable coupable d'avoir dans un moment d'exaspération osé lever la main vers son supérieur, les magistrats tarés valets des puissants, les institutions de l'état où l'on torture et martyrise les enfants.

Tous ces attentats contre les faibles, Zo d'Axa, dans une généreuse indignation les a dénoncés avec une farouche énergie. Sa plume vengeresse a stigmatisé ces crimes. De ses phrases cinglantes, il a fouetté, fouaillé les ignobles personnages, les a cloués au pilori. Ses articles étaient comme des grenades qu'il lançait d'une main vigoureuse et hardie.

Pamphlétaire, l'un des plus grands, l'un des plus puissants, l'un des plus désintéressés, l'un des plus fiers, Zo d'Axa a été une voix formidable. Pour exprimer ses opinions, pour combattre les bandits de toutes les classes et de toutes les positions sociales, Zo d'Axa avait fondé une feuille, l'*Endehors*, dont les articles eurent à l'époque un retentissement énorme. Affolés, pris de frousse, de panique, ceux qui étaient attaqués et ceux qui redoutaient de l'être se concertèrent et, avec le concours d'un juge né avec une âme de valet de chambre, firent jeter le redoutable journaliste à Mazas sous le prétexte "Inculpé d'association de malfaiteurs".

L'arrestation de Zo d'Axa, son élargissement, son voyage en Angleterre, ses randonnées en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Autriche, en Grèce, en Palestine, ses multiples difficultés avec les policiers et les personnages officiels, son retour en France et son séjour de dix-huit mois à la prison de Sainte-Pélagie, constituent une extraordinaire odyssée . . . Ces aventures, il les a racontées de façon géniale dans son livre *De Mazas à Jérusalem* qui est l'égal des meilleures œuvres littéraires de l'époque, d'une époque où pourtant, les gens savaient écrire. Le volume de Zo d'Axa parut d'abord à Bruxelles, en 1895 chez l'éditeur Henry Kistemaeckers sous le titre *Le Grand Trimard*. Quelques années plus tard, il fut réimprimé à Paris sous celui de *Mazas à Jérusalem*. Les pages sur la corcarde tricolore du drogman du consulat français, sur les couleurs symboliques du drapeau, portées par un métèque sont chargées de la plus amère, de la plus féroce et de

la plus énorme ironie qu'il soit possible de trouver. Ce sont là des pages d'éloquente vérité ou un homme s'affirme.

En 1898 et 1899, après son internement à Sainte-Pélagie, Zo d'Axa publia sous forme de placards des pamphlets qui portaient le nom de *Feuilles de Zo d'Axa* et là encore, dans une révolte de tout son être et avec des phrases qui crépitaient comme des mitrailleuses, il reprit ses attaques contre les bourreaux de tous genres, vêtus d'hermine ou d'uniformes, qui se servent du code et de la loi pour écraser les petits, les humbles, les malchanceux. Généreusement, Zo d'Axa prit la défense des faibles, des opprimés, des malheureux. Et toujours, ses phrases courtes, claires, vigoureuses, cravachaient les oppresseurs. Chaque numéro des *Feuilles* du hardi pamphlétaire était comme un coup de dynamite qui éclate. Certains de ses articles ont ému toute la France et ont provoqué non seulement des interpellations à la Chambre des Députés, mais ont amené des réformes importantes.

Zo d'Axa a été la grande admiration de mes vingt-cinq ans et je garde encore aujourd'hui le culte de sa mémoire. La lecture du *Grand Trimard* acheté chez un marchand de livres d'occasion où j'avais aussi trouvé *Seuls* et *Petiteau*, de Francis Poictevin fut pour moi toute une révélation. Pour ceux qui ne sont pas nés esclaves, ce bouquin sera un fulgurant flambeau qui leur fera voir bien des vérités et fera écho aux sentiments qu'ils ont dans le cœur.

Le nom de Zo d'Axa résonnait dans mon imagination et les pages de son livre lues dans une fièvre d'exaltation et d'enthousiasme emplissaient mon cerveau de leur tumulte quand, un soir, assistant à une séance de boxe à Saint-Henri, je me trouvai assis à côté d'un grand et solide gaillard à barbe rousse, vêtu d'un pittoresque complet brun et coiffé d'un grand feutre de même nuance. Sur le siège suivant était mon ami le Dr Adelstan de Martigny.

— Laberge, fit ce dernier, laissez-moi vous présenter Zo d'Axa, journaliste et écrivain de Paris.

— L'auteur de *Mazas à Jérusalem*? interrogeai-je.

— Lui-même, répondit mon voisin.

Et chaleureusement, je serrai la large et forte main qu'il me tendait.

— Je suis très heureux de vous rencontrer, dis-je, car, de tous les écrivains de France, il n'y en a aucun avec qui je suis en aussi grande sympathie qu'avec vous, aucun qu'il m'aurait fait autant plaisir de trouver ici.

J'avoue qu'après cela, l'intérêt du combat de boxe auquel j'assistais en qualité de chroniqueur sportif, diminua considérablement. Après la soirée, Zo d'Axa m'offrit un exemplaire de ses *Feuilles*.

Le visiteur passa tout l'été et une partie de l'automne à Montréal. Il était l'hôte du Dr de Martigny qui l'amena à son camp des Laurentides où Zo d'Axa écrivit des *Feuillets de route* qu'il fit paraître dans la *Patrie* et qui révélèrent au public canadien l'un des grands écrivains français de l'époque. Ces pages, si elles étaient réunies, formeraient un bien intéressant cahier. Peut-être un fervent de l'art s'avisera-t-il un jour de les exhumer et de les offrir aux amis des lettres.

Puis, Zo d'Axa nous quitta. Venu par l'Atlantique, il s'en retourna par le Pacifique, faisant lentement le tour du monde. Il n'était pas pressé. Il vivait sur les routes de la terre.

Depuis longtemps, je n'avais pas eu de nouvelles du grand pamphlétaire, lorsqu'en 1918, désirant lui envoyer un petit roman, je lui écrivis à son adresse de Paris pour savoir s'il était toujours là. Quelques mois après, je reçus la lettre suivante que je ne relis jamais sans émotion:

16 février 1919.

Non, mon cher Laberge, je ne suis pas mort, du moins pour vous . . . Mais, tous ces ans, je n'ai fait que promener mon silence sous de divers climats, et ne suis plus parisien du tout. Peut-être ainsi, loin des troupeaux enragés ou trop résignés, comprend-t-on mieux la nature, seule constante et belle et révélatrice; parfois on parle à des hommes. Il y en a peu. A peine moins depuis qu'on en a tué beaucoup. J'en aime un petit nombre et j'aurais plaisir à vous lire, à vous retrouver. J'ai tellement l'horreur d'écrire, tellement la sensation de la vanité des paroles lointaines, que je profite de ce jour rare pour vous charger de dire à Adelstan simplement ma pensée vivace. Amitiés et souvenir à quelques-uns — car un joli souvenir me reste.

Je suis à vous,

50 Voie des Bancs, Argenteuil, Seine et Oise.

D'AXA.

D'autres années passèrent. Un jour, je reçus de Rome une carte postale, une carte montrant la Louve allaitant Romulus et Rémus et portant un seul mot: Amitiés. Ce fut là le dernier message que je reçus de Zo d'Axa. En 1930, une lettre de Marcel Dugas m'apprit sa mort.

Victor Méric, journaliste, est l'homme qui a écrit sur Zo d'Axa les pages les plus éloquents, les plus justes et les mieux senties.

Zo d'Axa a été la Voix de la conscience, la Voix de l'honneur, la Voix de la justice, la Voix de la pitié, la Voix de l'humanité. Et maintenant, cette Voix est muette, cette Voix s'est tue à jamais, mais elle résonnera longtemps dans la mémoire de ceux qui ont connu cet homme de cœur et de courage et qui gardent pieusement son souvenir.

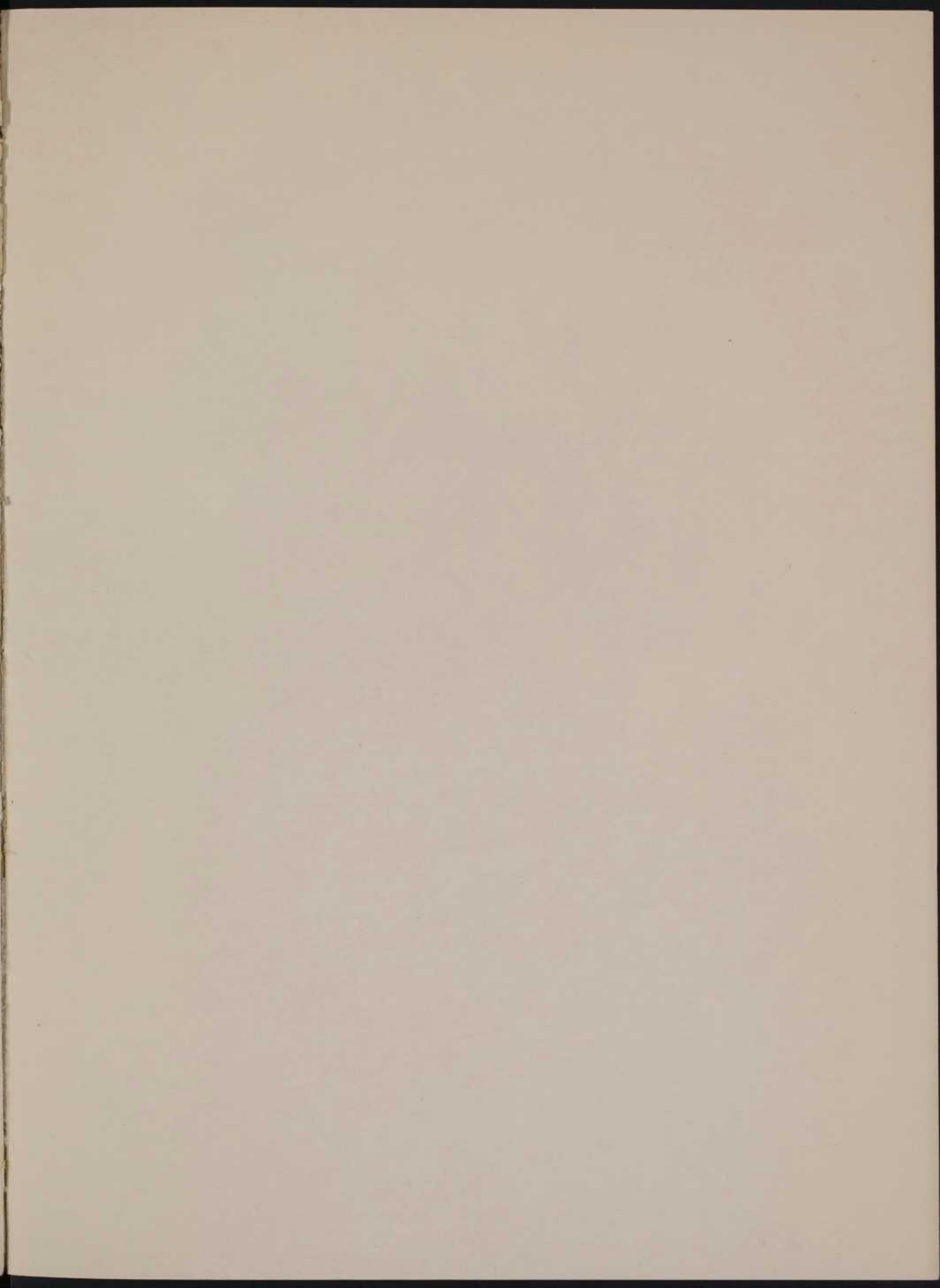


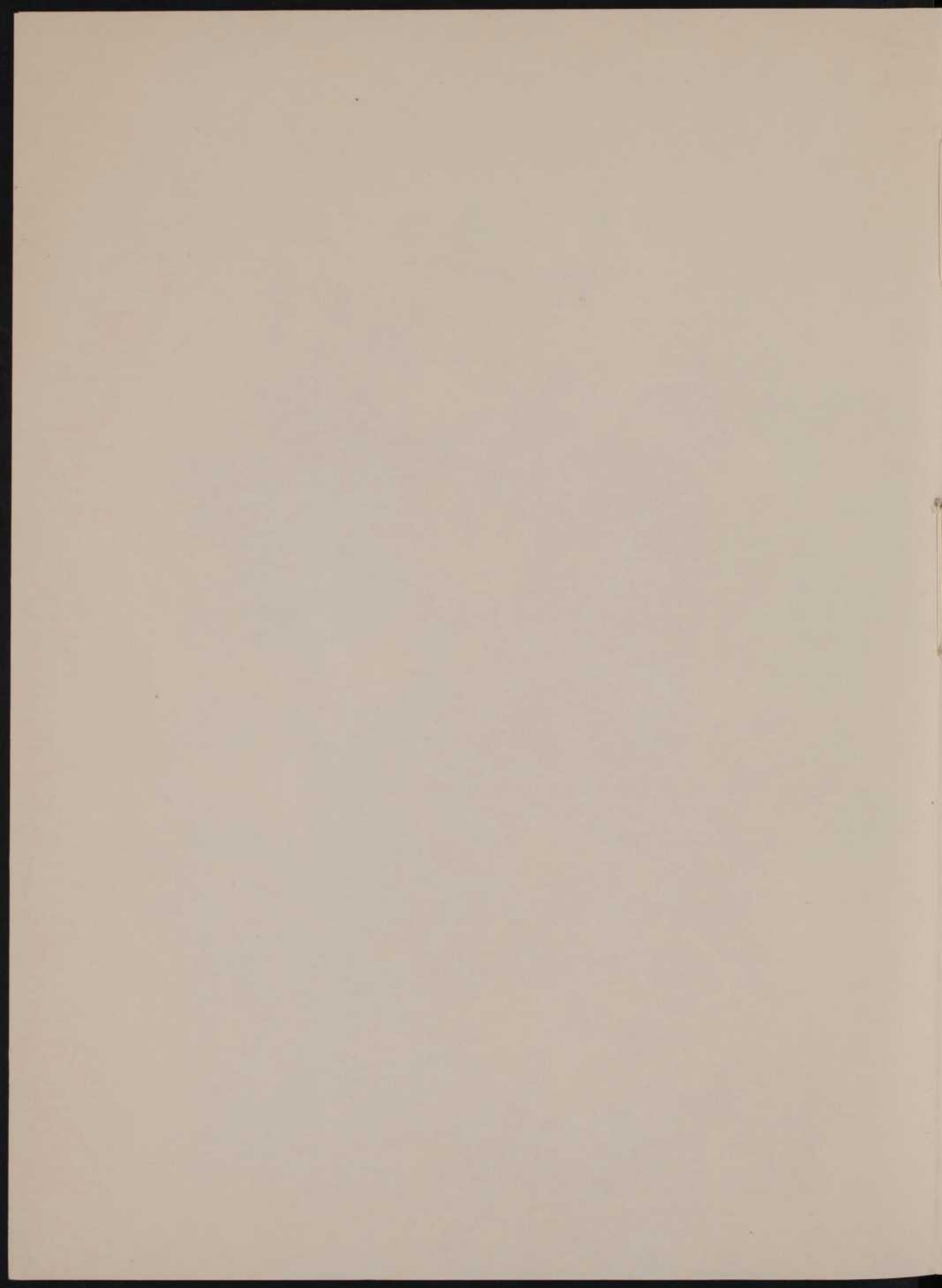
TABLE DES MATIÈRES

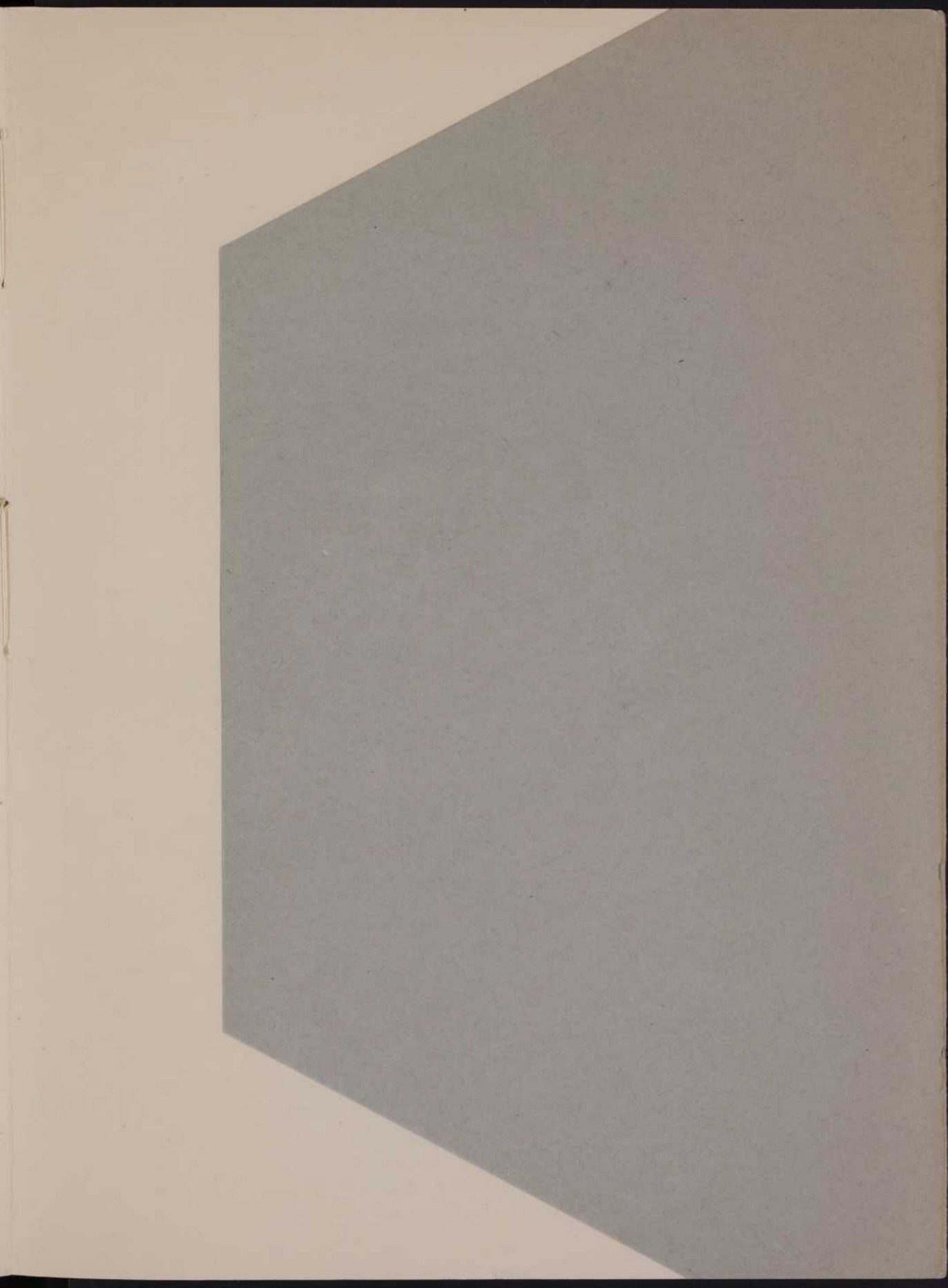
Alfred Laliberté	9	Jovette Bernier	133
Charles de Belle	17	Rodolphe Girard	143
Henri Beau	29	Gaëtane Beaulieu	149
Maurice Cullen	37	Marcel Dugas	157
Arthur Rosaire	45	Paul de Martigny	165
Marguerite Lemieux	53	Claude-Henri Grignon	173
Jobson Paradis	57	Germain Beaulieu	184
Albéric Bourgeois	61	Jean Charbonneau	189
Maurice LeBel	69	Louvigny de Montigny	199
Hal Ross Perrigard	73	Albert Ferland	205
Ulric Lamarche	79	Lionel Léveillé	211
Robert W. Wickenden	85	Louis-Joseph Doucet	215
Onésime-Aimé Léger	91	Jean-Aubert Loranger	221
Jos. Charlebois	97	Emile Nelligan	225
Charles Gill	103	J.-A. Lapointe	229
Jules Fournier	111	Zo d'Axa	243
Gaston de Montigny	123		
Charles-Maurice Leconte .. 233			

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET
MIL NEUF CENT TRENTE-HUIT,
PAR
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE,
1206 EST, RUE CRAIG, MONTRÉAL.









BNQ



000 212 311